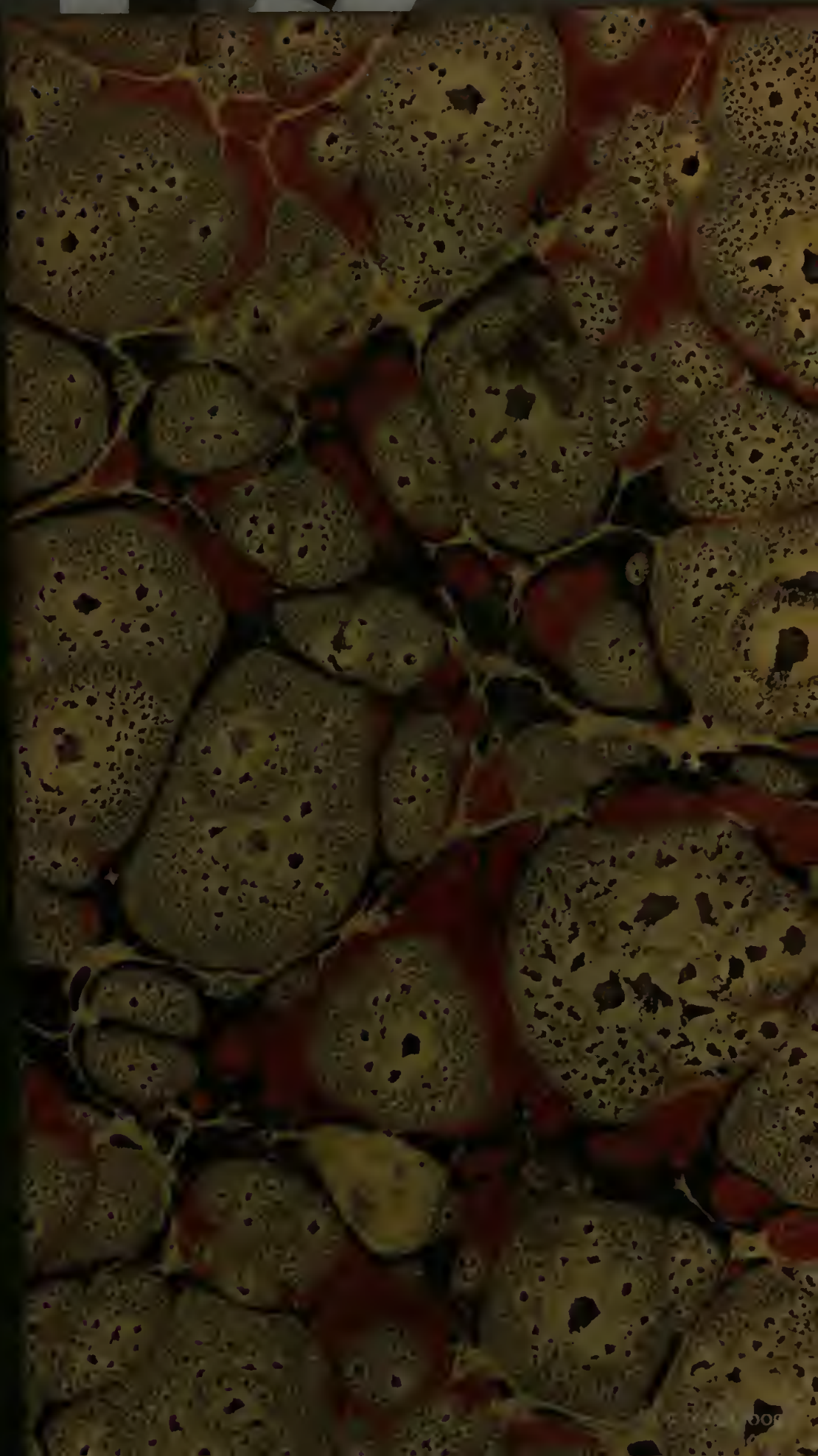
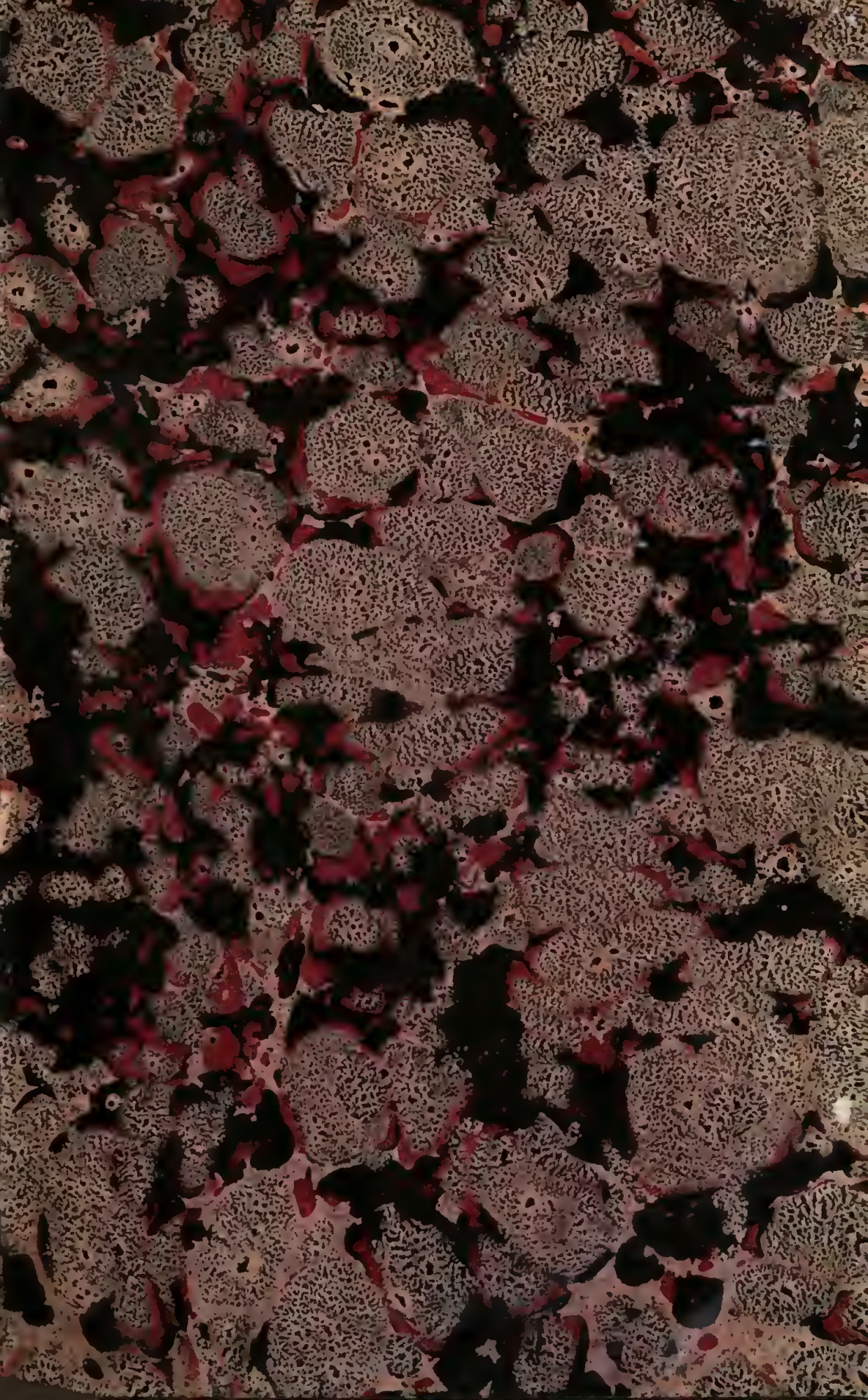


BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 2156 1962
Sala Grande
Scansia 30 32 Palchetto 2
N.° d'ord. 2 21

Digitized by Google



~~Th. 6. 28.~~
Tab. XXXII. 2. 21.

Polot. XXX. 18 bis (15

Digitized by Google

Digitized by Google

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le quinzième volume est accompagné de cinq planches, dont une triple et deux doubles; ce qui forme neuf planches.

Digitized by Google

382813

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME QUINZIÈME.

PARIS,
C.L.F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1819.

Digitized by Google

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME QUINZIÈME [1].

Pages

CARTE pour l'intelligence de l'expédition de Hanovre (planche triple). 11

Carte des côtes de France depuis les bouches de l'Escaut jusqu'à l'embouchure de la Somme (planche double). 79

Plan des environs d'Ulm. 140

Plan des combats de Diernstein. 197

Plan de la bataille d'Austerlitz (planche double) 226

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux, tant publiés qu'inédits.

TABLE

DES

CHAPITRES DU QUINZIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

1803.	An XI.		Pages.
Juillet.	Messidor.		
4	16	Rupture du traité d'Amiens; la France déclare la guerre à l'Angleterre; invasion de l'électorat de Hanovre; fuite du duc de Cambridge; convention de Suhlingen; capitulation de l'armée hanovrienne, etc.	2
1804.	An XIII.		
		Dispositions prises par le premier consul pour pousser avec vigueur la guerre contre l'Angleterre; camp de Boulogne; conspiration de George Cadoudal, etc.; Bonaparte empereur, etc., etc.	23

CHAPITRE II.

1805.	An XIII.		
Février.	Ventose.		
		Suite des préparatifs de descente en Angleterre; Napoléon au camp de Boulogne; il propose la paix au roi de la Grande-Bretagne, etc.	74
Mai.	Prairial.		
26	5	Napoléon se fait proclamer roi d'Italie. . .	94

1805. An XIV.
Novemb. Vend.
19 27 Troisième coalition contre la France ; l'Autriche ouvre la campagne par l'envahissement de la Bavière ; l'armée française entre en Allemagne ; combats de Wertengen, de Guntzburg, d'Albeck, d'Elchingen, de Langeneau, de Neresheim, etc. ; le général Mack capitule dans Ulm, etc. 101

Novemb. Frim.
23 3 Ouverture de la campagne en Italie ; passage de l'Adige par l'armée française ; combats de San-Michele, de Caldiero ; cinq mille Autrichiens mettent bas les armes à Cara-Albertini ; passage de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento ; combat de Castel-Franco, etc. 158

CHAPITRE III.

26 6 Suite des opérations militaires en Allemagne ; Napoléon à Munich ; passage de l'Inn ; combats de Ried, de Lambach, de Lover, etc. ; passage de l'Ens ; combats d'Amstetten, de Marienzell ; quatre mille six cents Français battent une partie de l'armée russe à Diernstein ; l'armée française entre dans Vienne ; combat d'Hollabrunn ; les Autrichiens demandent à se séparer des Russes ; ceux-ci demandent un armistice, qui est refusé ; combat de Gundersdorf ; invasion du Tyrol par le maréchal Ney ; opérations du corps d'armée aux ordres du général Augereau, etc. ; les Français s'avancent en Moravie, etc. 178

1805. An XIV.
Décemb. Frim.
11 2 Bataille d'Austerlitz. 226
Décemb. Nivose.
26 5 Traité de Presburg. 278

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME QUINZIEME.

Digitized by Google

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le quinzième volume.

A

Aboville, 117.
Adet, lieutenant, 267.
Alexandre 1er, 5, 7, 9, 10, 91, 103, 108, 110, 183, 212, 220, 224, 226, 229, 231, 232, 233, 249, 252, 264, 266, 268, 274, 275, 277.
Andréossi, 6, 8.
Armand, 42, 50.
Arrighi, 131.
Artois (comte d'), 39.
Auffemberg, 111, 118.
Augereau, 66, 179, 218, 219, 220, 225, 278.

B

Bacciocchi, 101.
Bagration (prince), 213, 226, 228, 230, 234, 239, 341, 242, 248, 249, 257, 258, 274.
Baillet, 147.
Ball, gouverneur, 4.
Baraguay-d'Hilliers, 124, 135, 142, 215.
Barbanègre, 267.
Barbé-Latour, 189.
Barrois, 141.
Bastoul, 120.
Bayermann, 267.
Bayeux, 267.
Bazancourt, 198.
Beauharnais (Eugène), 160, 178.
Beaumont, 123, 130, 131, 142, 186, 187, 188, 190.
Belliard, 133, 147, 148, 212.
Bernadotte, 66, 119, 120, 129, 122, 123, 125, 128, 12 , 133, 138, 139, 140, 148, 150, 179, 180, 188, 191, 211, 223, 225, 230, 231, 235, 237, 238, 243, 247, 253, 256, 257, 267, 273, 278.
Berthier (Alexandre), 17, 20, 66, 118, 122, 125, 146, 149, 150, 278, 234.
Berthier (Léopold), 17, 122, 257.

Bessières, colonel, 267.
Bessières, maréchal d'empire, 66, 134, 221, 222, 235, 256.
Bigarré, major, 271, 272.
Bignon, 121, 122.
Bisson, 187, 188, 189.
Bohin, 267.
Bonaparte, 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 14, 17, 18, 19, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 90, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 124, 125, 126, 127, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 172, 177, 178, 179, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 199, 207, 209, 210, 212, 213, 215, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 226, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 243, 247, 256, 258, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287.
Bonaparte (Joseph), 64, 66, 81, 85, 87, 278.
Bonaparte (Louis), 64, 66, 81, 85.
Boudet, 133.
Boudichon, 267.
Bourdon, 222, 271.
Bourgeois, général du génie, 208.
Boursier, 124, 265.
Brard, 153.
Bruix, 29.
Brune, 66.
Brunet, 144.
Brunswick (prince de), 18.
Buxhoewden, 184, 220, 222, 226, 242, 245, 246, 259, 263, 264.
Buzi (bailli de), 4.
Buzot, 267.

C

Cadoudal (Georges), 1, 23, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 60, 91.
Caffarelli, 189, 238, 247, 248, 249, 257.
Cambacérès, 64, 65, 66.
Cambridge (duc de), 1, 2, 12, 110.
Campobane, 188, 189.
Caramelli, 255.
Carneville, 244.
Carnot, 51.
Cauchoix, 141.
Caulincourt, 47.
César (Jules), 55.
Chaloppin, 257, 267.
Chaptal, 35.
Charlemagne, 67, 68, 103.
Charles (archiduc), 109, 110, 111, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 191, 230, 283, 286.

Charnotel, 188, 189.
Charpentier, 166.
Charrue, 256.
Chasseloup, 162.
Claparède, 238, 258.
Cobentzel (comte de), 106, 107, 113, 144.
Colaud, 158.
Colbert, 141.
Compans, 267.
Condé (prince de), 46.
Conroux, 187.
Constantin (grand duc), 224, 226, 227, 228, 229, 231, 242, 247, 248, 253, 255.
Cumberland (duc de), 17.
Curée, 50, 51, 58.

D

Dahlmann, 272.
Daru, 8.
David, prêtre, 42.
David, chef d'escadron, 267.
Davoust, 66, 123, 124, 128, 129, 133, 140, 141, 182, 185, 187, 189, 190, 193, 194, 210, 223, 225, 230, 237, 244, 259, 267, 273, 276, 278.
Demangeot, 214.
Deroi, 125, 133, 182, 191.
Dieuresberg, 147.
Digeon, 267.
Docthorow, 240, 365, 266.
Dolgurucki (prince), 232.
Domont, 142.
Doubril, 91.
Drake, 89.
Drouet, 13, 123, 192, 225, 238, 247, 248, 253, 256.
Duhesme, 160, 162, 163, 169, 171, 174, 175.
Dulauloi, 17.
Dumas (Mathieu), 45.
Dumonceau, 133.
Dupin (Charles), 17.
Dupont, 124, 135, 141, 143, 193, 199, 206.
Duroc, 224.
Durosnel, 190, 222.

E

Eblé, 20, 123.
Elisa (princesse), 101.
Enghien (duc d'), 46, 47, 48, 50.
Espagne, 160, 164, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 176.
Essen, 224, 226, 227, 248, 249.

F

Fauconnet, 148.
Ferdinand (archiduc), 111, 136, 143, 145, 146, 148, 149, 152, 221, 225, 231, 244, 281, 282, 283.
Flahaut, 152, 190.
Fouché, 214.
Fournier, 267.
Fox, 10.
Franceschi, 260.
Frère, 17.
Fresnières, 43.
Friant, 124, 237, 245, 259, 260, 261, 262.

G

Gaillard, 42, 50.
Gardanne, 160, 162, 163, 165, 167, 168, 169, 171, 174.
Gazan, 135, 193, 195, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 206, 207.
Geist, 267.

Genevay, 216.
Georges III, 8, 11, 12, 13, 15, 17, 18, 39, 88.
Gérard, colonel, 257.
Giulay (comte), 129, 193, 194, 209, 224, 226, 278.
Goguet, 166.
Gouvion Saint-Cyr, 159, 173, 174, 175, 176, 278.
Grouchy, 133.
Grumblot, 267.
Gudin, 124, 137, 273.
Guillaume (duc), 102.
Guillaume (Frédéric), roi de Prusse, 7, 9, 110, 220.
Gustave IV, roi de Suède, 104, 110.
Guy, 267.
Guyot, 267.

H

Hammerstein, 13.
Hautpoult (d'), 123, 134, 180, 222.
Hawkesbury, 2, 5, 17, 18.
Hédonville, 91.
Henriod, major, 198, 199, 200, 202, 203, 204, 206, 207.
Henri VIII, 68.
Heudelet, 194, 260.
Hillinger, 166, 167.
Hohenlohe, 227.
Hohenzollern, 147.
Hompesch (baron de), 4.
Hozier (Bouvet de l'), 42, 50.

J

Jard-Panvilliers, 58.
Jean (prince), 111, 218, 221, 250.
Jellachich, 218, 219.
Joséphine, 71, 100.
Jourdan, 66.
Jurezech, 254.

K

Kaminsckoi, 253.
Kaunitz (prince de), 231.
Kees (baron), 208.
Kellermann, 66, 117, 123, 139, 182, 188, 192, 248, 267.
Kienmayer, 128, 139, 148, 179, 181, 184, 188, 221, 227, 230, 231, 234, 241, 243, 244, 245, 265, 274.
Klein, 123, 130, 132, 142, 144, 145.
Klenau (comte de), 129.
Kollagriwoff, 227.
Kollowrath, 227, 241, 249, 250, 252, 254, 255.
Kutusow, 183, 184, 192, 195, 207, 208, 220, 222, 226, 227, 228, 230, 231, 234, 235, 239, 241, 242, 246, 249, 250, 251, 252, 259, 264.

L

Laboissière (Garnier-), 158.
Lachet, 260.
Lacombe-Saint-Michel, 162, 163, 167.
Lacourt, général, 172, 174, 176.
Lacourt, colonel, 267.
Lacuée (Gerard), aide-de-camp, 136, 257, 267.
Lagrange, 152.
Lajolais (Frédéric), 42, 49, 50.
Lamotte, 214.
Lanchantin, 172, 174.
Langeron, 226, 241, 246.

Lannes, 66, 123, 124, 128, 129, 131, 132, 142, 143, 150, 182, 185, 186, 189, 192, 193, 210, 211, 213, 221, 224, 238, 247, 249, 257, 258, 273, 278.
Laplanche-Mortière, 213.
Lapointe, 19.
Latour-Maubourg, 190.
Lauriston, 186.
Leblanc, 43.
Lebrun, 66, 101.
Lecchi, 175.
Lefevre, 66, 117.
Legrand, 124, 130, 133, 213, 238, 243, 245, 246, 259, 260, 261, 262.
Levasseur, 259, 263.
Lichstenstein (prince de), 145, 146, 148, 221, 223, 227, 239, 241, 242, 248, 251, 255, 257, 273, 274, 276, 278.
Locatelli, 148.
Loison, 124, 135, 136, 141, 215, 216.
Louis XVI, 66.
Louis XVIII, 66.

M

Mack, 74, 101, 109, 111, 113, 118, 124, 127, 129, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 150, 151, 178, 193, 286.
Maison, 225.
Malher, 124, 135, 136.
Malutin, 227.
Manucci, 180.
Marchant, 131.
Marente, 130.
Marez, 267.
Margaron, 265.
Marmont, 119, 120, 123, 124, 128, 133, 140, 142, 183, 189, 193, 194, 211, 225, 230, 278.
Masséna, 66, 109, 158, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 193, 218, 278.
Maupetit, 131.
Maurice-Mathieu, 219.
Maximilien (Electeur de Bavière), 112, 178, 179, 181, 182, 183.
Mazas, 252, 267.
Meerveldt, 194, 221, 237.
Mélas, 143.
Melzi (de), 96.
Menager, 267.
Menziau, 137.
Mermet, 160, 169, 172, 174.
Milhaud, 189, 190, 210.
Miloradowich, 250, 254.
Mobillard, 267.
Molitor, 160, 164, 165, 169, 171.
Moncey, 66.
Monge, 37, 158.
Monnet, 164.
Montbrun, 186.
Montrichard, 13.
Morand, 250, 251.
Moreau, 38, 41, 42, 43, 45, 49, 50.
Morio, 20, 180, 181.
Morland, 152, 256, 257, 267, 271.
Mortier, 11, 13, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 66, 119, 193, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 203, 206, 207, 211, 223, 235.
Mothe-Houdard (la), 252.
Mulgrave (lord), 90, 93.
Muller, 247.

Murat, 66, 85, 123, 127, 130, 131, 136, 142, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 182, 183, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 194, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 220, 221, 222, 225, 230, 235, 238, 247, 248, 258, 273, 274.

N

Nansouty, 13, 17, 123, 130, 131.
Ney, 66, 123, 124, 128, 129, 135, 140, 141, 142, 143, 150, 158, 172, 177, 183, 193, 215, 216, 218, 219, 225, 273, 278.
Nogarolla (comte de), 112.
Nostiz, 245, 263.

O

Obrissot, 267.
Olivier, 202.
Oudinot, 124, 131, 132, 133, 192, 213, 224, 238, 247, 263, 270, 273.

P

Partouneaux, 160, 164, 165, 166, 171, 174.
Pepin, 67.
Pérignon, 66.
Pernet, 257.
Perrier, 267.
Peyr, 175.
Pichegru, 38, 40, 41, 42, 43, 45, 48, 49, 91.
Pie VII, 69, 70, 71.
Pitt, 101, 102, 103.
Polignac, 42, 50.
Profit, 267.
Przybyszewsky, 226, 241, 246, 250, 262.
Pully, 160, 169, 174.

R

Rabier, 267.
Rampon, 117.
Rapp, 256, 267.
Rayneval, 91.
Regnault (de Saint-Jean d'Angely), 116.
Repneinskoi, 254.
Repnin (prince), 256, 277.
Reynier, 173, 175, 176.
Richebourg, 252.
Richelieu (duc de), 17.
Ritay, 201.
Rivaud, 17, 123, 148, 192, 238, 247, 248, 249, 256.
Rivière (marquis de), 42, 50.
Rochelle, 50.
Rohan (prince de), 174, 175, 176, 218.
Rollet, 267.
Rosenberg, 166.
Roussilion, 50.
Rouvillois, 152.

S

Saint-Hilaire, 124, 130, 133, 238, 243, 247, 250, 251, 252, 259, 262, 263, 267.
Sainte-Suzanne, 158.
Salagny, 138.
Savary, 229, 275, 276.
Schinner, 13, 253.
Schmidt, 196, 198, 207.
Schwartzenberg (prince de), 112.
Schwitter, 267.
Sébastiani, 137, 194, 208, 209, 220, 228, 267.
Ségur, 116.

Seidenstetten (prélat de), 208.
Seras, 160, 163, 165, 166 168, 169, 171, 172, 174.
Serrurier, 66.
Sinzendorf (prince de), 208. 209.
Solignac, 166, 167.
Somis, 180.
Soult, 59, 66, 123, 124, 127 128, 129, 130, 133, 136, 137, 138, 140, 143, 144, 150, 183, 189, 191, 210, 213, 221, 225, 231, 235, 238, 243, 247, 253, 254, 255, 260, 262, 263, 265, 273, 278.
Soworow, 111.
Spangen (comte de), 138, 144, 193.
Stadion (comte), 224, 226.
Suchet, 124, 132, 138, 247, 249, 257.
Sutterheim, 227, 231, 244, 275.

T

Talleyrand, 5, 6, 7, 17, 90, 93, 96, 108, 113, 116, 226, 278.
Tervé, 267.
Thiébault, 250, 251, 252, 262, 267, 272.
Thiry, 267.
Tolstoy, 110.
Tomasi, grand-maître de l'ordre de Malte, 4, 5.
Topin, 198.
Trevillé, 267.

U

Ulanius, 258.
Uwarow, 227, 248, 257, 258.

V

Valhubert, 267, 270, 271.
Valter, 189.
Vandamme, 124, 129, 130, 133, 213, 214, 238, 243, 252, 259, 263, 264, 265, 266.
Varé, 250, 251.
Vedel, 154.
Verdier, 160, 163, 165, 168, 172, 175.
Veterani (comte de), 208.
Villemey, 132, 133.
Villeret, 4.

W

Walmoeden, 13, 14, 16, 18, 19, 20.
Walther, 123, 130, 190, 214, 222, 267.
Wartensleben, 219.
Wathier, 130, 227.
Werlé, 188, 189.
Wernech, 144, 147, 148, 152, 193.
Wimpfen, 226.
Wintzingerode (baron de), 212.
Withworth (lord), 5, 7, 8, 10.
Woffskell, 218.
Wogels, 147.
Wohleben, 208.
Wrede, 112, 125, 133, 139, 181, 182, 191, 225, 231.

Y

Yorck (duc d'), 13.

Z

Zach (baron de), 111.

Armées françaises et étrangères.

INFANT. DE LIGNE FRANÇAISE. GARDE IMPÉRIALE, 221, 222, 224, 228, 247, 256, 258, 263, 265, 267, 272, 273.
GRENADIERS DU GÉNÉRAL OUDINOT, 131, 132, 174, 192, 224, 238, 247, 263, 270, — deuxième, 176, — troisième, 244, — quatrième, 253, 271, — quatorzième, 252, — dix-septième, 187, — vingt-huitième, 240, — trentième, 189, — trente-deuxième, 141, 260, — trente-troisième, 261, — trente-sixième, 252, — quarante-huitième, 260, — cinquante-sixième, 176, — cinquante-neuvième, 136, — soixante-neuvième, 141, 215, 216, — soixante-seizième, 141, 153, 217, — quatre-vingt-treizième, 141, — quatre-vingt-quatorzième, 256, — quatre-vingt-quinzième, 256, — quatre-vingt-seizième, 141, — centième, 195, 198, 199, 203, 206, — cent troisième, 195, 198, — cent huitième, 194, 260, — cent onzième, 260, 261.
INFANTER. LÉGERE FRANÇAISE. Deuxième, 251, — quatrième, 195, 198, 205, — neuvième, 144, 204, — dixième, 240, 270, — treizième, 194, — quinzième, 260, — dix-septième, 154, 238, 258, — vingt-cinquième, 261, — vingt-sept., 188, 256, 257.
LÉGION CORSE, 173.
TIRAILLEURS DU PÒ, 244.
CAVALERIE FRANÇAISE. ARTILLERIE LEGÈRE, sixième régiment, 256.
CARABINIERS A CHEVAL, premier régiment, 152, 256.
CHASSEURS A CHEVAL, premier régiment, 186, 187, quatrième, 141, — dixième, 141, — onzième, 137, — treizième, 148, 183, — quatorzième, 148, — seizième, 222, — dix-huitième, 141, — vingt-sixième, 137.
DRAGONS, premier régiment, 131, 260, — quatrième, 195, 200, — sixième, 228, — huitième, 187, — neuvième, 131, — onzième, 222, — dix-huitième, 141, — vingtième, 144, — vingt-sixième, 132.
HUSSARDS, premier régiment, 151, — deuxième, 13, — troisième, 142, — neuvième, 192, — dixième, 131, 129.
RÉGIMENS ÉTRANGERS. GARDE IMPERIALE RUSSE, 233, 234, 257, 258, 268, 277.
CUIRASSIERS — d'Albert, 131, — de l'arch. Ferdinand, 136, 137, — de Lorraine, 255.
DRAGONS de Hohenlohe, 148.
HUSSARDS — de Blankeinstein, 140, — de Hesse-Hombourg, 263.
REGIMENS — de Colloredo, 130, — de Nassau, 255.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU QUINZIÈME VOLUME.

VICTOIRES, CONQUÊTES, DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES DES FRANÇAIS, DE 1792 A 1815.

LIVRE TROISIÈME.

TROISIÈME COALITION.

CHAPITRE PREMIER.

ANNÉES 1803 ET 1804.

Rupture du traité d'Amiens; la France déclare la guerre à l'Angleterre; invasion de l'électorat de Hanovre; fuite du duc de Cambridge; convention de Suhlingen; capitulation de l'armée hanovrienne, etc. — Dispositions prises par le premier consul pour pousser avec vigueur la guerre contre l'Angleterre; camp de Boulogne; conspiration de Georges Cadoudal, etc.; Bonaparte empereur, etc., etc.

L'EUROPE commençait à jouir des bienfaits de la paix générale; les peuples réconciliés étaient loin de soupçonner que le traité d'Amiens ne fût qu'une trêve concertée, en quelque sorte, entre les souverains ennemis de la France, afin d'avoir

le temps de préparer de nouveaux et de plus redoutables moyens pour tenter encore une fois la fortune des armes. La nation française, cédant à l'enthousiasme irréfléchi que lui avait inspiré son premier magistrat, ne voyait dans lui que l'homme appelé par la destinée à mettre un terme aux malheurs de la révolution, à cicatriser les plaies de la patrie, à y ramener la prospérité et l'abondance. Bonaparte avait usurpé successivement et sans efforts presque tous les attributs de la puissance souveraine, et les Français, dans leur aveuglement, avaient fait d'autant plus volontiers ces concessions au chef de la république, qu'ils étaient persuadés que, fidèle à ses promesses, à ses sermens, il n'abuserait jamais de la confiance générale, et se consacrerait tout entier aux soins de maintenir et de consolider le grand œuvre auquel il avait si puissamment contribué par l'ascendant de son génie.

1803-an XI. 4 juillet. (16 messidor) Allemagne.

Rupture du traité d'Amiens; la France déclare la guerre à l'Angleterre; invasion de l'électorat de Hanovre; fuite du duc de Cambridge; convention de Suhlingen; capitulation de l'armée hanovrienne, etc. — En consentant à terminer sa longue lutte avec la France républicaine, le cabinet de Saint-James avait eu moins en vue de réparer, à l'exemple des autres Etats du continent qui venaient de faire la paix, les pertes que l'Angleterre avait éprouvées (elles se réduisaient à un certain nombre d'hommes, dans une proportion bien inférieure aux autres puissances), que « de maintenir l'intégrité de l'empire britannique, d'obtenir pour ses alliés les meilleures conditions possibles, d'assurer la conservation des conquêtes les plus précieuses faites par les armées anglaises pendant la guerre... [1] »

Mais si le traité d'Amiens procurait ces derniers avantages

[1] Discours du ministre lord Hawkesbury à la chambre des communes, dans la discussion de l'adresse au roi.

à l'Angleterre, il ne lui garantissait point la constante prépondérance de son commerce. La paix venait d'établir une concurrence dont les négocians anglais commençaient déjà à ressentir les fâcheux résultats, et le gouvernement britannique ne pouvait pas voir sans jalousie et sans alarme l'industrie française, ranimée par la paix, encouragée par le premier consul, prendre un essor qui allait justifier toutes les récriminations des orateurs de l'opposition dans le parlement. 1803-an XI. Allemagne.

Bientôt des cris de guerre se firent entendre dans les trois royaumes pour arrêter les progrès toujours croissans de cette industrie, et pour provoquer le retour du monopole, qui faisait naguère la prospérité du commerce de la Grande-Bretagne. Le ministère céda sans peine à une pareille impulsion de l'opinion publique. On lui avait reproché d'avoir négligé de renouveler les anciens traités, et particulièrement celui de 1783, dont les clauses étaient très-favorables à ce même commerce anglais, que le traité d'Amiens semblait exclure du continent; et les événemens justifiaient en quelque sorte ce reproche. Les ministres se virent donc, avec une secrète joie, dans l'obligation de recommencer promptement une guerre qui leur offrait les moyens de réparer leur erreur. Ils jugèrent l'occasion favorable pour achever d'anéantir la marine de la France et de ses alliés. Ce but atteint, l'Angleterre restait souveraine exclusive des mers; elle dictait des lois commerciales à toute l'Europe, et n'avait plus à craindre aucune concurrence pour le débouché de ses marchandises et de ses produits coloniaux.

Il fallait toutefois trouver un prétexte qui pût motiver la rupture d'une transaction aussi solennelle que le traité d'Amiens. Le premier consul ayant mis jusqu'alors trop d'empressement et de bonne foi à exécuter les clauses de ce traité, pour qu'il fût facile de lui imputer des torts, le

1803-an XI. Allemagne.

cabinet de Saint-James ne trouva point d'autre expédient que de faire naître des obstacles de son côté. L'île de Malte, dont le sort avait été si difficile à régler, et qui avait été l'objet de tant de discussions au congrès d'Amiens, l'île de Malte devint une nouvelle pomme de discorde et le fatal brandon avec lequel l'Angleterre allait rallumer le feu à peine éteint de la guerre maritime et continentale.

D'après l'article 10 du traité d'Amiens, l'île de Malte, occupée par les Anglais, devait être remise aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem trois mois après la ratification dudit traité. En conséquence, à l'époque convenue, le bailli de Buzi, ministre plénipotentiaire et lieutenant du grand-maître de l'ordre, Tomasi, qui avait succédé au baron de Hompesch, se présenta à Malte, et requit le gouverneur anglais Ball de remettre en ses mains l'île et toutes ses dépendances; mais ce gouverneur, qui avait des instructions secrètes du cabinet de Saint-James, répondit qu'il n'était point suffisamment autorisé pour faire cette remise, et intima à l'envoyé du grand-maître l'ordre de retourner auprès de ce dernier, alors en Sicile. Le bailli de Buzi ayant insisté pour qu'on lui fît connaître les motifs d'une détermination aussi étrange, le gouverneur Ball et le général anglais Villeret, commandant des troupes, firent de concert une réponse évasive, et se refusèrent d'ailleurs à toute explication ultérieure.

L'envoyé du grand-maître crut alors devoir s'adresser au ministre plénipotentiaire de la république française auprès de l'ordre et du gouvernement provisoire de l'île, et réclama son intervention pour l'exécution de l'article précité. Le ministre français écrivit en conséquence au gouverneur Ball, et instruisit en même temps le premier consul de ce qui venait de se passer. Alors s'établit entre les deux cabinets des Tuileries et de Saint-James une correspondance qui fit connaître la répugnance que le gouvernement britannique avait

à se dessaisir de Malte, et les nouvelles prétentions par lesquelles il cherchait à provoquer nécessairement le retour des hostilités. 1803-an XI. Allemagne.

Le ministère anglais motiva d'abord son refus de remettre l'île de Malte entre les mains du grand-maître Tomasi, sur ce que le roi de Naples n'avait point encore envoyé les mille hommes de troupes destinés à garder les forts. Il lui fut répondu que cette garnison était prête, et se trouvait à Messine auprès du grand-maître, qu'elle devait accompagner à Malte. Lord Hawkesbury, n'ayant rien à répliquer sur ce point, allégua ensuite que les puissances qui devaient garantir les articles du traité relatifs au rétablissement de l'Ordre ne s'étaient point encore formellement expliquées à cet égard, et que le gouvernement britannique ne pouvait point opérer la remise demandée, avant que cette garantie ne fût connue positivement. En réponse à cette nouvelle objection, le ministre des relations extérieures, Talleyrand, envoya au noble lord l'adhésion formelle des empereurs de Russie et d'Allemagne, que les ambassadeurs de ces deux puissances venaient de lui remettre.

Ainsi, toutes les difficultés étaient levées; il fallait que l'Angleterre rendît Malte, ou qu'elle déclarât la guerre à la France pour conserver la possession de cette île; mais le cabinet de Londres n'avait point encore terminé ses préparatifs hostiles. Ses forces navales étaient renfermées dans les ports de la Grande-Bretagne, et il convenait de les disséminer sur les mers, afin de commencer la guerre avec avantage. Lord Withworth, ambassadeur et ministre plénipotentiaire à Paris, reçut l'ordre d'entretenir la négociation entamée, et de la traîner en longueur. Toutefois, poussé à bout par le gouvernement français, le ministère britannique se vit dans l'obligation de mettre un terme à ses tergiversations, et d'articuler une résolution positive. Lord Withworth remit alors une longue note diplomatique, dans laquelle le ministère anglais

1803-an XI. Allemagne.

se plaignait ouvertement de l'ambition du premier consul, de l'influence que la France exerçait sur le continent, et surtout de la suprématie qu'elle s'était arrogée en Italie, en Suisse et en Hollande. Dans le même temps, l'ambassadeur français à Londres, le général Andréossi, se plaignait, au nom de son gouvernement, des armemens immenses qui avaient lieu dans les ports d'Angleterre, et des déclamations virulentes contre la France et son premier magistrat, qui remplissaient les journaux à la dévotion du ministère.

Les relations officielles prenaient de jour en jour un caractère plus acrimonieux, lorsque, le 2 mai 1803, lord Wirthworth présenta une dernière note ou *ultimatum*, par laquelle S. M. Britannique demandait, 1°. la faculté de conserver une garnison dans Malte pendant dix ans; 2°. la cession pleine et entière de la petite île de Lampedouse [1]; 3°. l'évacuation totale de la Hollande par les troupes françaises. L'ambassadeur anglais avait ordre de demander ses passeports, si, dans le délai de six jours, le gouvernement français n'avait point accepté ces propositions.

Les demandes du cabinet de Saint-James étaient d'autant plus étranges, que rien n'étant changé dans les dispositions de la France depuis la conclusion du traité d'Amiens, l'Angleterre n'avait aucun motif plausible pour se montrer plus exigeante qu'elle ne l'avait été alors. Cependant, quelque impérieuse que fût la conduite du gouvernement anglais, le premier consul, dans la crainte d'être pris au dépourvu, ne voulut pas laisser éclater encore toute l'indignation que provoquaient en lui les insolentes prétentions émises par lord Withworth. Il se borna à faire répondre, par son ministre Talleyrand, que la demande faite par S. M. Britannique au

[1] Lampedouse, ou *Lampedusa*, est une petite île de la Méditerranée sur la côte d'Afrique. Elle a cinq lieues de circuit, et se trouve à trente-trois lieues de Malte.

sujet de l'île de Malte, changeant une disposition formelle du traité d'Amiens, le premier consul ne pouvait rien consentir à cet égard, avant d'avoir instruit le roi d'Espagne et la république batave, parties contractantes dudit traité, et les empereurs d'Allemagne, de Russie, qui s'étaient portés garans, ainsi que le roi de Prusse, de l'article relatif à la restitution de Malte; que l'île de Lampedouse n'étant point une propriété de la république française, le premier consul ne pouvait accéder ni se refuser au désir que S. M. Britannique témoignait d'avoir cette île en sa possession; que, quant à l'évacuation de la Hollande par les troupes françaises, le premier consul renouvelait la promesse qu'elle aurait lieu aussitôt que les stipulations du traité d'Amiens, pour chacune des parties contractantes, seraient fidèlement exécutées.

1803-an XI. Allemagne.

Cette modération de Bonaparte parut, aux yeux de quelques hommes qui conservaient encore l'exaltation de la fierté républicaine, en contradiction avec son caractère impétueux et si prompt à prendre une détermination vigoureuse; mais ceux qui étaient dans le secret des intentions du consul, insinuèrent adroitement que la France était assez puissante pour être généreuse, et que dix ans de victoires lui avaient acquis le droit de faire à la paix tous les sacrifices, hormis celui de la dignité nationale.

Au surplus, le premier consul espérait que la contre-note de son ministre des relations extérieures amenerait le cabinet de Londres à des termes plus modérés; mais lord Withworth persista dans son *ultimatum*. M. de Talleyrand, d'après l'ordre de Bonaparte, présenta alors une modification à l'article du traité concernant la restitution de Malte; et comme le ministère anglais avait paru insinuer que la garnison napolitaine qui devait être établie dans l'île ne présenterait pas une force suffisante pour assurer véritablement l'indépen-

1803-an XI. Allemagne. dance de Malte, il proposa de remettre la garde des forts de l'île aux trois principales puissances, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Cette condescendance du gouvernement français n'obtint aucun succès. Lord Withworth, bien loin d'accueillir la proposition, ajouta aux demandes déjà faites celles de l'évacuation du territoire helvétique par les troupes françaises, et d'un dédommagement, pour le roi de Sardaigne, des pertes que ce monarque avait éprouvées pendant la guerre. Ce nouvel *ultimatum* fut présenté le 10 mai, huit jours après le premier, et il était également accompagné d'une demande de passeports après trente-six heures de délai. Les intentions du cabinet de Saint-James étaient trop évidentes, pour que le premier consul pût conserver plus long-temps l'espoir d'entrer en accommodement : l'ambassadeur britannique reçut ses passeports, et le général Andréossi eut ordre de quitter Londres dans les vingt-quatre heures après la réception de sa lettre de rappel.

Le 17 mai, le roi d'Angleterre ordonna un embargo général sur tous les bâtimens français et bataves. C'était un premier acte d'hostilité, et le gouvernement français crut devoir sur-le-champ user de représailles. Six jours après, c'est-à-dire le 23 mai, le premier consul fit donner au tribunat assemblé communication de toutes les pièces relatives à la discussion qui venait d'avoir lieu entre les deux cabinets de France et d'Angleterre. Le même jour, le tribunat, sur le rapport de l'un de ses membres, M. Daru, arrêta la déclaration suivante :

« Le tribunat, en vertu du droit que lui donne l'article 29 du titre III de la constitution, après avoir pris connaissance de la négociation qui a eu lieu entre la république et l'Angleterre ;

« Convaincu que le gouvernement a fait, pour conserver la paix, tout ce que l'honneur français pouvait souffrir ;

« Que cependant le cabinet britannique s'est permis, dans cette négociation, des formes insolites, des allégations fausses, des demandes injustes et même des actes hostiles; que la paix qu'on laisse à la France doit être achetée par l'infraction d'un traité solennel, par une injure envers ses alliés : 1803-an XI. Allemagne.

« Arrête que le vœu suivant sera porté au gouvernement par le tribunat en corps :

« Le tribunat émet le vœu qu'il soit pris à l'instant les mesures les plus énergiques, afin de faire respecter la foi des traités et la dignité du peuple français.

« Le présent vœu sera communiqué au sénat et au corps législatif par un message. »

Le corps législatif et le sénat adoptèrent à l'unanimité le vœu émis par le tribunat, et, le 25 mai, les trois chambres législatives se rendirent, par députations, au palais des Tuileries, pour communiquer au chef du gouvernement l'assentiment de tous les Français aux mesures qu'il allait prendre pour pousser avec vigueur la guerre suscitée par le machiavélisme britannique. Dans la réponse que Bonaparte fit aux députations, il s'attacha à prouver qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour maintenir la paix : « Nous sommes forcés à faire la guerre pour repousser une injuste agression, dit-il, nous la ferons avec gloire.... Les sentimens qui animent les grands corps de l'état, et le mouvement spontané qui les porte auprès du gouvernement dans cette importante circonstance, sont d'un heureux présage..... La justice de notre cause est avouée même par nos ennemis, puisqu'ils se sont refusés à accepter la médiation offerte par l'empereur de Russie et le roi de Prusse, deux princes dont l'esprit de justice est connu de toute l'Europe. Quelles que puissent être les circonstances, nous laisserons toujours à l'Angleterre l'initiative des procédés violens contre la paix et l'indépendance des nations, et elle recevra de nous

1803-an XI. Allemagne.

l'exemple de la modération, qui seule peut maintenir l'ordre social..... »

La médiation offerte par l'empereur de Russie et dont Bonaparte parlait dans son discours, était un fait réel. L'issue de la dernière négociation avec lord Withworth n'avait pas été plus tôt connue, que le ministre de Russie en France s'était empressé de proposer aux parties dissidentes la médiation de son souverain, le consul l'avait acceptée; mais elle avait été rejetée, avec une espèce de dédain, par le gouvernement anglais [1].

L'invasion de l'électorat de Hanovre fut la première opération que le premier consul crut devoir entreprendre pour punir le roi d'Angleterre de la rupture forcée du traité d'Amiens. Il y destina le corps d'armée française qui se trou-

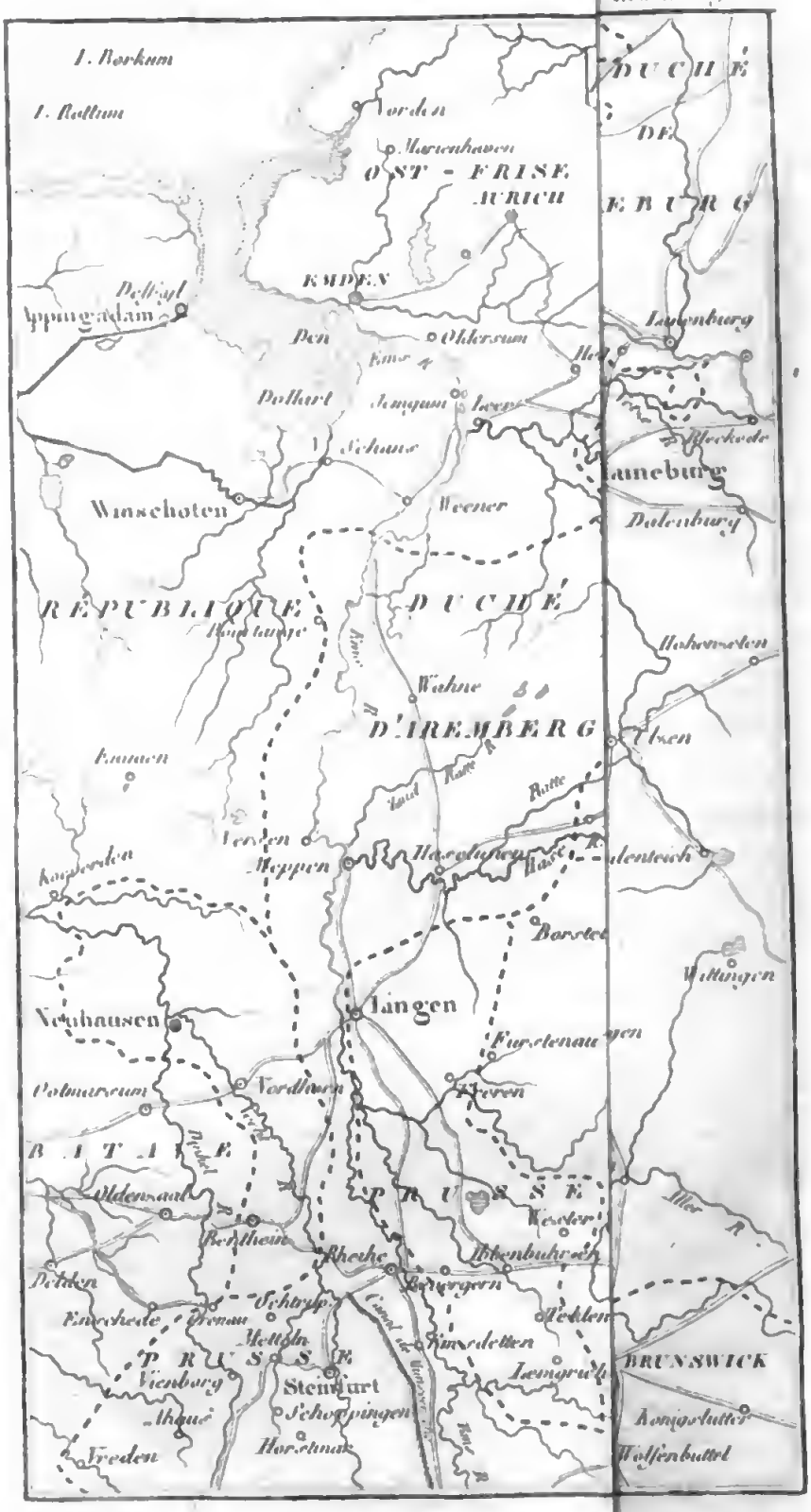
[1] Dans les débats qui eurent lieu à ce sujet dans la chambre des communes, l'illustre Fox vota pour que cette médiation fût agréée. « On ne peut pas se dissimuler, dit-il, combien cette médiation, déjà acceptée par la France, serait avantageuse à l'Angleterre. En effet, qui serait plus propre à servir de médiateur que la Russie, déjà garante de l'île de Malte, point principal de la contestation? Cette médiation irait beaucoup plus loin. D'après son pouvoir, son caractère et d'autres circonstances, l'empereur de Russie est le souverain qui convient le mieux à un rôle de cette nature. La cour de Pétersbourg a prouvé son ardent désir de conserver la tranquillité de l'Europe, celle de la France, de l'Angleterre et des autres puissances inférieures. D'après la déclaration de notre roi, cette cour aurait même hautement désapprouvé la conduite de la France en plusieurs occasions. Maintenant, si nous considérons ce que c'est qu'une médiation, nous trouverons qu'elle exige deux qualités extrêmement essentielles, qui se trouvent ici réunies. D'abord, nous rencontrons dans la Russie un sincère désir de la paix; en second lieu, une désapprobation de la conduite du gouvernement français, désapprobation qui pèse principalement sur les sujets qui ont donné lieu à la guerre actuelle. Une telle médiation est donc ce que nous pouvions trouver de plus heureux; et j'avoue que je fonde sur elle un grand espoir; car elle peut conduire à un vaste système, et avoir une utile influence sur l'état général de l'Europe. »

On ne pouvait sans doute mieux déduire les avantages de la médiation proposée; mais les Anglais voulaient le monopole du commerce, et il leur fallait la guerre pour l'exercer : les sages conseils de Fox ne furent point écoutés.

Digitized by Google

CAR

Tome 13 Page 11.



vait alors en Hollande, et des renforts tirés de la Belgique et des anciennes frontières du nord reçurent l'ordre d'aller joindre ces premières troupes à Nimègue. Le général Mortier, placé à la tête de la nouvelle armée, n'attendit point qu'elle fût entièrement rassemblée pour se mettre en mouvement, et, dès le 15 avril 1803, il quitta Nimègue avec moins de douze mille hommes, traversa le Waal, prit sa marche à travers la province d'Arnheim par Zutphen et Deventer, et arriva à Koeverden, où il établit son quartier-général. 1803-an XI. Allemagne.

Ayant appris que les troupes hanovriennes se concentraient dans les comtés de Diepholtz et de Hoya, le général Mortier reconnut la nécessité de commencer ses opérations, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se fortifier sur la rivière de Hunte, dans la position de Diepholtz. Il quitta donc Koeverden le 26 mai, passa l'Ems à Meppen, et marcha dans la direction de Diepholtz par Haselunen et Quackenbruck.

Cependant le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, avait fait répandre avec profusion, parmi ses sujets du continent, un manifeste dans lequel, après avoir présenté l'armée française comme une troupe de brigands et de spoliateurs, il appelait aux armes tous ceux qui étaient en état de les porter, pour repousser la plus inique des agressions. Le général Mortier, arrivé sur la frontière du Hanovre, s'empressa de répondre à cette insultante provocation par la proclamation suivante :

Hanovriens !

« Une armée française entre sur votre territoire : elle y vient non pour répandre la consternation dans vos campagnes, mais pour soustraire la portion du continent que vous habitez à un gouvernement ennemi du repos de l'Europe, et qui se fait gloire de fouler aux pieds tous les principes du droit des gens et des nations civilisées.

1803-an XI. Allemagne.

» Le premier consul, fidèle aux sentimens de modération et d'humanité qui le distinguent aussi éminemment que ses vertus politiques et guerrières ; le premier consul a vainement épuisé tous les moyens de conciliation pour prévenir une rupture.

» Le roi d'Angleterre, parjure à ses engagemens les plus sacrés, a faussé sa signature en refusant d'évacuer Malte, ainsi qu'il s'y était solennellement obligé par le traité d'Amiens ; il a donné le signal des hostilités, et dès lors il demeure seul responsable devant Dieu et devant les hommes des calamités que le fléau de la guerre pourrait attirer sur les états soumis à sa domination.

» Je suis instruit que des proclamations dictées par la plus aveugle fureur vous ont été faites pour vous engager dans une lutte qui doit vous être étrangère, gardez-vous d'une agression aussi insensée qu'inutile, et dont vous seuls seriez les victimes.

» Hanovriens ! je vous promets sûreté et protection, si, consultant vos véritables intérêts, vous séparez votre cause de celle d'un souverain qui, en brisant tous les liens de la bonne foi, vous a par là même affranchis de l'attachement que vous auriez cru devoir lui porter. La discipline la plus sévère régnera parmi les troupes que je commande : vos personnes, vos propriétés seront respectées ; mais, en retour, j'exige de vous des procédés tels qu'on a droit d'en exiger d'un peuple paisible. »

L'armée française prit position, le 31 mai, en avant de Wechte. Les troupes hanovriennes, au nombre de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille de cavalerie, et de huit cents artilleurs ou sapeurs, étaient rassemblées dans les lignes de la Hunte.

A la première nouvelle de l'approche des Français, le duc de Cambridge, général en chef de l'armée hanovrienne, avait

donné sa démission et avait pris la poste pour s'embarquer, dans la crainte sans doute de partager la honte que son frère, le duc d'Yorck, avait recueillie de son expédition de Hollande. Cette fuite du troisième fils du roi George III était d'autant plus étrange, que, quelques jours auparavant, il avait juré de mourir les armes à la main, plutôt que de permettre aux Français de s'emparer du Hanovre. Le feld-maréchal Walmoden avait pris le commandement en chef après le départ du duc.

1803-an XI. Allemagne.

L'avant-garde hanovrienne, sous les ordres du général Hammerstein, occupait Diepholtz, et le général Mortier ayant lui-même reconnu la force de cette troupe, fit, dans la soirée du 31 mai, les dispositions nécessaires, non-seulement pour s'emparer de Diepholtz, mais encore pour attaquer la ligne de la Hunte. La brigade d'infanterie du général Schinner et celle de cavalerie du général Nansouty eurent ordre de se diriger sur Goldenstadt, de forcer le passage de la Hunte, et de marcher aussitôt sur Suhlingen, pour couper tout ce qui pourrait se trouver entre cette ville et Diepholtz, que la division Montrichard devait enlever de vive force. Mais l'ennemi n'attendit point l'effet de ce mouvement sagement combiné; il évacua Diepholtz et toute la ligne de la Hunte, et se retira, pendant la nuit du 31 mai au 1er juin, sur Borstel.

L'armée française se réunit, le 2 juin, en avant de Suhlingen. L'avant-garde, aux ordres du général Drouet, qui avait eu la veille un engagement assez vif avec l'arrière-garde ennemie, se porta sur Borstel, où se trouvait une partie des forces hanovriennes. Malgré la supériorité numérique de ses adversaires et l'extrême fatigue de sa troupe, qui venait de faire un trajet de douze lieues, Drouet n'hésita point à attaquer. L'action s'engagea d'abord par une canonnade, après laquelle le deuxième régiment de hussards français chargea avec vigueur un régiment de dragons légers hanovriens, le

1803-an XI. Allemagne. mit en déroute et fit deux cents prisonniers. Le reste des troupes ennemies continua sa retraite sur le Weser.

Le général Mortier, instruit que la tête de pont de Nienburg sur le Weser était réparée, et que l'ennemi avait réuni sa nombreuse artillerie sur la rive droite du fleuve, précipita son mouvement, fit avancer sa réserve d'artillerie, et prit toutes ses mesures pour achever de pousser et de culbuter tout ce qu'il avait encore devant lui sur la rive gauche. Son intention était ensuite, si l'ennemi opposait trop de résistance à l'attaque de la tête de pont de Nienburg, de remonter le Weser jusqu'à Stolzenau, de passer le fleuve sur ce point, et d'intercepter toute communication de l'armée ennemie avec la capitale de l'électorat.

Le feld-maréchal Walmoden, qui avait fait la guerre avec quelque distinction dans les campagnes précédentes, était disposé à combattre. Il avait l'avantage du nombre, surtout en cavalerie, et de la position sur une rivière, derrière laquelle il était en mesure de se retirer avec facilité en cas d'échec; mais, sur les représentations qui lui furent adressées par les états de Hanovre, et pour éviter à ce pays les suites inévitables d'une occupation forcée, il crut devoir entrer en pourparlers avec le général français. Quelques escarmouches sans résultat précédèrent les négociations; celles-ci amenèrent une suspension d'armes. Après une discussion assez prolongée, les délégués du feld-maréchal hanovrien signèrent, le 3 juin, au quartier-général de Suhlingen, une convention qui rendait les Français maîtres de tout l'électorat, particulièrement des embouchures du Weser et de l'Elbe; elle était ainsi conçue :

Art. 1er. Le Hanovre sera occupé par l'armée française, ainsi que les places qui en dépendent.

2. Les troupes hanovriennes se retireront derrière l'Elbe, et s'engageront, sur parole d'honneur, à ne commettre au-

cune hostilité et à ne porter les armes contre la France et ses alliés aussi long-temps que durera la guerre entre la France et l'Angleterre ; elles ne seront relevées de ce serment qu'après avoir été échangées contre autant d'officiers généraux, officiers, sous-officiers, soldats ou matelots français que pourrait avoir à sa disposition l'Angleterre. 1803-an XI. Allemagne.

3. Aucun individu des troupes hanovriennes ne pourra quitter l'emplacement qui lui est désigné, sans que le général en chef en soit prévenu.

4. L'armée hanovrienne se retirera avec les honneurs de la guerre ; les régimens emmeneront avec eux leurs pièces de campagne.

5. L'artillerie, les poudres, les armes et munitions de toute espèce seront mises à la disposition de l'armée française.

6. Tous les effets quelconques appartenant au roi d'Angleterre seront mis à la disposition de l'armée française.

7. Le séquestre sera mis sur toutes les caisses, celle de l'université conservera sa destination.

8. Tout militaire anglais ou agent quelconque à la solde de l'Angleterre sera arrêté par les ordres du général commandant en chef et envoyé en France.

9. Le général commandant en chef se réserve de faire dans le gouvernement et les autorités constituées par l'électeur tel changement qu'il jugera convenable.

10. Toute la cavalerie française sera remontée aux frais du Hanovre ; l'électorat pourvoira également à la solde, à l'habillement et à la nourriture de l'armée française.

11. Le culte des différentes religions sera maintenu sur le pied actuellement établi.

12. Toutes les personnes, toutes les propriétés et les familles des officiers hanovriens seront sous la sauve-garde de la loyauté française.

13. Tous les revenus du pays, tant des domaines électo-

1803-an XI. Allemagne.

raux que des contributions publiques, seront à la disposition du gouvernement français. Les engagemens pris jusqu'ici seront respectés.

14. Le gouvernement actuel de l'électorat s'abstiendra de toute espèce d'autorité dans tout le pays occupé par les troupes françaises.

15. Le général commandant en chef prélèvera sur l'électorat d'Hanovre telle contribution qu'il croira nécessaire aux besoins de l'armée.

16. Tout article sur lequel il pourrait s'élever des doutes sera interprété favorablement aux habitans de l'électorat.

17. Les articles précédens ne porteront point préjudice aux stipulations qui pourraient être arrêtées en faveur de l'électorat, entre le premier consul et quelque puissance médiatrice.

Un article particulier stipulait le désarmement de toutes les milices qu'on avait levées et organisées dans le pays.

Ensuite de cette convention, le général Mortier, après avoir mis garnison dans la place de Nienburg, où il trouva quatorze mille fusils et beaucoup d'artillerie et de munitions, se porta sur la ville de Hanovre, capitale de l'électorat, et y établit son quartier-général le 5 juin. L'armée fut cantonnée sur divers points assez rapprochés, en attendant les renforts qui étaient en marche pour la rejoindre, et la ratification que le premier consul devait donner aux arrangemens conclus entre le général Mortier et le feld-maréchal Walmoden [1]. Le

[1] On trouva, dans la ville de Hanovre, quinze mille fusils, cinq mille paires de pistolets, soixante fourgons neufs attelés de bons chevaux, cent pièces d'artillerie de différens calibres, un équipage de pont, des magasins à poudre bien approvisionnés, une fonderie dans le meilleur état.

La forteresse de Hameln, également occupée par les Français, renfermait plus de cinq cents pièces de canon; on s'empara de quatre cents milliers de poudre, trois millions de cartouches, et quarante mille fusils, dans les autres places de l'électorat.

chef de l'état-major général, Léopold Berthier[1], s'occupa sur-le-champ du soin de remonter la cavalerie de l'armée, et confia cette opération au général Nansouty. 1803-an XI. Allemagne.

Le général Frère, dont les troupes occupèrent d'abord les places de Stade et de Haarburg, se mit en mouvement, le 7 juin, pour se rendre à Cuxhaven, à l'effet d'intercepter le passage à tous les vaisseaux anglais qui se trouvaient encore sur l'Elbe. Le général Rivaud, dont la brigade occupait Verden sur l'Aller, reçut la même mission pour les bâtimens qui se trouvaient sur le Weser et à son embouchure. Le général Dulauloi, commandant l'artillerie de l'armée, prit possession à Celle de tout le parc d'artillerie hanovrienne. On lui remit quarante bouches à feu de campagne et deux cents caissons bien attelés.

Le premier consul, sentant l'inconvénient qui pouvait résulter de la réunion d'un corps d'armée ennemi au-delà de l'Elbe, à portée de troubler au premier moment, et malgré la foi jurée, la paisible possession de l'électorat; éclairé d'ailleurs par l'expérience de la convention de Kloster-Zeven[2], le premier consul, disons-nous, ne jugea point à propos de ratifier celle qu'on avait conclue à Suhlingen, avant que le roi d'Angleterre n'y eût donné lui-même son adhésion. Le ministre Talleyrand fut chargé en conséquence de transmettre cette dernière au lord Hawkesbury, avec l'invitation de la faire approuver par Sa Majesté Britannique, et en déclarant que l'expresse intention du premier consul était que l'armée hanovrienne fût échangée d'abord contre tous les matelots ou soldats qui pouvaient être ou devenir par la suite prisonniers des Anglais.

Cette proposition paraissait si naturelle et si juste, que

[1] Frère du général Alexandre Berthier, alors ministre de la guerre.

[2] Conclue, le 8 septembre 1757, entre le maréchal duc de Richelieu, commandant l'armée française, et le duc de Cumberland, commandant l'armée anglo-hanovrienne.

1803-an XI. Allemagne.

M. Talleyrand, en la transmettant au ministre anglais, ne doutait point qu'elle ne fût agréée. Toutefois, au grand étonnement du premier consul, lord Hawkesbury répondit que le souverain de la Grande-Bretagne refusait de sanctionner la convention de Suhlingen, donnant pour raison que le Hanovre appartenant à un prince de la maison de Brunswick, membre de l'empire germanique, et non au roi des Anglais, celui-ci n'avait point à se mêler de ce qui se passait dans l'électorat. Le ministre terminait sa lettre en disant que, comme électeur de Hanovre, le roi son maître s'abstiendrait cependant de tout acte qui pourrait porter atteinte à la convention mentionnée. Ainsi, par cette séparation artificieuse des titres d'électeur de Hanovre et de roi d'Angleterre, George III (ou plutôt son ministère machiavélique) éludait une proposition contre laquelle il ne pouvait avoir d'ailleurs aucune objection fondée à présenter.

Cette subtilité diplomatique, à laquelle le ministère anglais sacrifiait ainsi l'honneur des troupes hanovriennes et l'intérêt de l'électorat, fit presser l'arrivée des troupes destinées à renforcer le corps du général Mortier, qui reçut l'ordre de passer l'Elbe et d'attaquer sans délai l'armée du feld-maréchal Walmoden, postée sur la rive droite de ce fleuve.

Bien que la totalité des renforts annoncés par le ministre de la guerre, Berthier, fût nécessaire pour une opération aussi importante, Mortier ne balança point à marcher par Zell et Luneburg, avec les seules troupes qu'il eût alors à sa disposition, après l'occupation des principales places de l'électorat, pour venir prendre position sur l'Elbe vis-à-vis Lauenburg, étendant sa droite jusqu'à Hitzacker, à l'embouchure de la Jetzel, et prolongeant sa gauche jusqu'à Winsen, vers l'embouchure de la Luhe. Il fallait réunir des moyens de passage considérables pour traverser l'Elbe en présence d'un ennemi auquel sa situation critique pouvait inspirer le

courage du désespoir, et qui occupait d'ailleurs une belle et avantageuse position. Le général Walmoden avait fait retirer sur la rive droite, à l'exception d'un seul pont volant, tous les bacs et bateaux qui se trouvaient dans cette partie du fleuve; cependant, comme Haarburg était occupé par les troupes françaises, le général Mortier y trouva un certain nombre d'embarcations, qui, réunies à quelques bateaux qu'on ramassa sur la Luhe à Winsen, et sur la Jetze à Hitzacker et Dannenberg, parurent suffisantes pour opérer le débarquement des troupes sur la rive droite de l'Elbe.

1803-an XI. Allemagne.

Le général Mortier venait de faire toutes les dispositions qu'on pouvait attendre de son activité et de sa prudence, et il avait été secondé avec beaucoup de zèle par tous les chefs employés sous ses ordres. Les troupes françaises montaient à peine à quatorze mille combattans; mais comme les instructions du premier consul étaient précises, l'attaque fut résolue sans attendre la jonction des renforts qui étaient en marche. Les différens corps de l'armée se rendirent, dans la nuit du 2 au 3 juillet, sur les différens points indiqués pour l'embarquement. Le général Mortier envoya en même temps le capitaine Lapointe [1], un de ses aides-de-camp, pour notifier au feld-maréchal Walmoden le refus fait par le premier consul de ratifier la convention de Suhlingen, et l'injonction à l'armée hanovrienne de mettre bas les armes, comme *ultimatum* de toute proposition. Le feld-maréchal, à l'arrivée du parlementaire français, convoqua de suite à Lauenburg tous les généraux et chefs de corps de son armée : il leur communiqua le contenu de la dépêche du général français, en leur annonçant qu'il ne leur était accordé que quelques heures pour délibérer sur un sujet aussi grave. La discussion fut très-vive, et il convient de dire, à la louange de ces braves chefs des vieilles bandes hanovriennes, que le plus grand nombre vou-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1803-an XI. Allemagne.

lait combattre et mourir les armes à la main, plutôt que de consentir à une capitulation qui allait les couvrir d'une honte ineffaçable. Toutefois, quelques vieillards dont l'âge avait paralysé l'énergie, représentèrent que l'armée, en cas d'échec, n'avait d'autre point de retraite que chez un peuple étranger (les Prussiens) dont le souverain était ami de la France, et sur les dispositions duquel on ne pouvait pas compter raisonnablement; qu'en cédant à une impérieuse nécessité, les fidèles Hanovriens pouvaient conserver l'espoir de se rendre partiellement en Angleterre, pour y servir plus utilement et plus sûrement la cause de leur souverain légitime dans les rangs formidables de l'armée anglaise. Ces considérations prévalurent sur la généreuse résolution des jeunes chefs de l'armée; il fut arrêté que l'on capitulerait, en laissant au feld-maréchal Walmoden le soin de régler les conditions les plus avantageuses.

Le général en chef hanovrien répondit en conséquence à la sommation du général Mortier, et fit demander une entrevue à ce dernier, pour dresser ensemble les articles de la capitulation proposée. L'intention du feld-maréchal était de se rendre lui-même au quartier-général français à Artlenburg; mais le général Mortier crut devoir, à cette occasion, user de prévenance et d'égards envers un adversaire respectable par son âge et la position pénible dans laquelle il se trouvait. Monté à bord d'une barque qui était devant Artlenburg, et accompagné des généraux Eblé, commandant l'artillerie de l'armée, de Léopold Berthier, du colonel du génie Morio, et d'une grande partie de l'état-major général, Mortier s'avança au-devant de Walmoden. La barque était parvenue au milieu du fleuve, lorsqu'un accident imprévu faillit amener la rupture de toute négociation. Le commandant d'une batterie élevée sur un plateau de la rive droite en face d'Artlenburg, avait l'ordre de faire tirer sur les embarcations de la rive gauche qui tenteraient de dépasser le tiers de la largeur du

fleuve : cet officier, qu'on avait oublié de prévenir, fit tirer sur le bateau qui portait le général Mortier et sa suite : deux boulets atteignirent le bord ; mais, fort heureusement, personne ne fut blessé. Un aide-de-camp du feld-maréchal, qui se trouvait à proximité de la batterie, accourut en toute hâte, et fit cesser un feu auquel les batteries françaises allaient riposter. 1803 an XI. Allemagne.

Cependant le général français, obligé par cette imprudente agression de regagner la rive gauche de l'Elbe, allait mettre pied à terre, quand le feld-maréchal, accompagné de deux généraux et de quelques officiers, parut dans une barque qui prenait la direction d'Artlenburg. L'erreur fut bientôt expliquée : les deux commandans en chef se rendirent au quartier-général français, et signèrent, le 4 juillet, la capitulation suivante :

Art. 1er. L'armée hanovrienne posera les armes ; elles seront remises, avec toute son artillerie, à l'armée française.

2. Tous les chevaux de troupe de la cavalerie hanovrienne et ceux de son artillerie, seront remis à l'armée française par l'un des membres des états. Il sera envoyé de suite, à cet effet, une commission, nommée par le général en chef, pour en prendre l'état et le signalement.

3. L'armée hanovrienne sera dissoute, les troupes repasseront l'Elbe et se retireront dans leurs foyers ; elles s'engageront, sur parole d'honneur, de ne porter les armes contre la France ni contre ses alliés, qu'après avoir été échangées à grade égal contre autant de militaires français qui pourraient être pris par les Anglais dans le courant de cette guerre.

4. MM. les généraux et officiers hanovriens se retireront, sur parole, dans les lieux qu'ils choisiront pour leur domicile, pourvu qu'ils ne sortent point du continent ; ils conserveront leurs épées, et emmeneront avec eux leurs chevaux, effets et bagages.

1803-an XI. Allemagne.

5. Il sera remis, dans le plus bref délai, au général commandant l'armée française un contrôle nominatif de tous les individus formant l'armée hanovrienne.

6. Les soldats hanovriens renvoyés dans leurs foyers ne pourront porter l'uniforme.

7. Il sera accordé des subsistances aux troupes hanovriennes jusqu'à leur entrée dans leurs foyers. Il sera également accordé des fourrages pour le même objet aux chevaux des officiers.

8. Les art. 16 et 17 de la convention de Suhlingen seront applicables à l'armée hanovrienne.

9. Les troupes françaises occuperont de suite la partie de l'électorat du pays d'Hanovre située dans le pays de Lauenburg.

L'armée hanovrienne était composée de treize régimens d'infanterie, dont un des gardes, onze régimens de cavalerie, parmi lesquels se trouvaient également le corps des gardes à cheval, un régiment d'artillerie légère et à pied, un corps de mineurs et de pontonniers : le tout présentant un effectif de dix-huit mille combattans.

Dans la situation politique où se trouvait la France, la possession du Hanovre lui était du plus grand avantage comme point de position au nord de l'Allemagne, et pour donner une plus grande étendue au système de blocus continental que le premier consul avait arrêté. Ce beau pays lui fournissait abondamment tous les moyens d'y entretenir une armée de vingt-cinq mille hommes, bien montée, bien équipée, à quoi il faut ajouter les ressources qu'offraient encore le Mecklenburg et le duché de Brunswick, pour l'achat facile et à bon compte des chevaux nécessaires à la remonte de la cavalerie et du train d'artillerie de l'armée française, au commencement d'une nouvelle guerre, dont on pouvait déjà prévoir le grand développement sur le continent.

Toutefois, Bonaparte ne mit pas assez à profit les ressources dont nous venons de parler, et ce fut une faute qu'il reconnut trop tard. Dès le commencement de 1804, l'Autriche, qui méditait sourdement sa rupture avec la France, envoya des agens secrets dans le Mecklenburg, le duché de Brunswick, la Hesse, et jusque dans l'électorat de Hanovre, pour y acheter tous les chevaux propres aux différentes armes, et lorsque le premier consul voulut mettre sa cavalerie au complet et augmenter son train d'artillerie, il ne trouva plus les moyens dont il aurait pu faire usage par la position de son armée en Hanovre. 1803-an XI. Allemagne.

Dispositions prises par le premier consul pour pousser avec vigueur la guerre contre l'Angleterre ; camp de Boulogne ; conspiration de George Cadoudal, etc. ; Bonaparte empereur, etc. etc.[1] — L'occupation du Hanovre par les troupes françaises ne produisit point en Angleterre l'effet que le premier consul en attendait. Loin de paraître effrayée de ce premier résultat de la rupture du traité d'Amiens, la nation britannique se livra avec plus d'ardeur à l'espoir de reconquérir, en consolidant son empire usurpé sur les mers, le monopole du commerce du monde. Des armateurs en course, avertis et préparés long-temps d'avance, s'étaient déjà rendus maîtres, même alors que la guerre n'était point encore déclarée, d'un grand nombre de bâtimens de commerce français, qui, sur la foi des traités, naviguaient paisiblement dans les mers des Indes. Pour grossir encore cette proie, et satisfaire à l'avidité de ces nombreux forbans, le cabinet de Saint-James s'empressa d'agir hostilement par les mêmes voies envers l'Espagne et la Hollande. En moins d'un mois, le commerce maritime de la France et 1804-an XIII. France.

[1] Journaux français et étrangers, — Annual-Register, — Histoire de France, — Mémoires manuscrits.

1805-an XIII. France.

de ses deux alliés était presque entièrement ruiné, et des profits immenses avaient justifié l'opinion de ceux qui regardaient le renouvellement de la guerre comme le retour de la prospérité dans les trois royaumes unis de la Grande-Bretagne. Fiers de ces succès faciles, les Anglais se promettaient la possession prochaine des colonies françaises et bataves, qu'un intérêt du moment leur avait fait rendre par le traité d'Amiens. Le ministère se flattait, par la vigueur et l'ensemble des mesures qu'il allait prendre, de contraindre bientôt le premier consul à signer un nouveau traité, dont les conditions seraient bien plus avantageuses à la Grande-Bretagne que celles qu'on avait stipulées dans le premier. La supériorité colossale de la marine anglaise, dont la force était à cette époque de cent vingt-sept vaisseaux de ligne et de cent quarante-quatre frégates, semblait en effet justifier de pareilles prétentions.

Toutefois, les chances de la guerre maritime cessèrent assez promptement d'être toutes à l'avantage des agresseurs, et le commerce anglais commença à éprouver de fâcheuses atteintes. Les Français, maîtres du Hanovre et par conséquent des embouchures du Weser et de l'Elbe, interdisaient aux navires britanniques la navigation des deux fleuves et le débouché de leurs marchandises sur ce point, en même temps que les ports de la France et ceux de ses alliés, la Hollande et l'Espagne, restaient strictement fermés. Du moment où les Français et les Hollandais cessèrent d'aventurer des fonds sur mer, le compte de leurs pertes se trouva réglé et arrêté; s'il en devait résulter des faillites, elles furent à l'instant décidées. Or, la fortune des Anglais se trouva, sous ce rapport, en sens inverse de celle de leurs ennemis. Si, dans les trois premiers mois qui suivirent la déclaration de guerre, des banqueroutes nombreuses se manifestèrent en France et en Hollande, il faut remarquer que ce fléau commercial di-

minua peu à peu et finit par cesser; mais il passa en Angleterre, et s'y étendit d'une manière alarmante. L'époque des pertes était passée pour les Français et pour les Bataves. Les corsaires de ces deux nations, échappant aux croiseurs anglais et parcourant les mers des deux hémisphères, reprirent bientôt sur le commerce britannique une partie de ce qui avait été enlevé au commerce des trois puissances alliées, au commencement des hostilités. 1805-an XIII. France.

On a vu que le gouvernement français n'avait point perdu de temps pour se mettre en mesure de soutenir avec avantage la nouvelle lutte où il se trouvait engagé. Des ordres avaient été envoyés dans tous les ports pour réparer les anciennes batteries, ou en établir de nouvelles sur tous les points où l'ennemi pourrait tenter des descentes furtives, ou diriger ses bombardemens. Pour servir ce grand développement de positions défensives, le premier consul ordonna la formation de cent compagnies de canonniers volontaires, et de vingt-huit autres compagnies gardes-côtes soldées, sédentaires, et composées, autant que possible, de tous les hommes qui avaient appris, dans la dernière guerre, le service de l'artillerie, et qui se trouvaient alors retirés dans leurs foyers. Ces compagnies, créées par un arrêté du 28 mai 1803, furent organisées en moins d'un mois, et en état de rendre le service qu'on attendait d'elles [1].

Le projet de descente en Angleterre fut de nouveau mis

[1] Les cent compagnies de canonniers volontaires furent réparties ainsi qu'il suit : à Bruges, 1; à Lille, 2; à Saint-Omer, 4; au Hâvre, 8; à Cherbourg, 12; à Nantes, 14; à La Rochelle, 13; à Baïonne, 1; à Perpignan, 2; à Montpellier, 3; à Toulon, 19; en Corse, 3. Les compagnies de canonniers gardes-côtes sédentaires furent placées, savoir : à Belisle, 5; à Onessant, 1; à l'île de Groix, 2; à l'île de Brehat, 2; à l'île de Bas, 1; aux Sept-Iles, 1; à l'île Dien, 2; à l'île de Noirmontier, 2; à l'île de Rhé, 4; à l'île d'Oleron, 4; à l'île d'Elbe, 4. Ces compagnies, pendant toute la durée de la guerre, devaient jouir des mêmes avantages et du même traitement que la troupe de ligne.

1804-an XIII. France. sur le tapis. Dans son impatience de se venger de la duplicité britannique, le premier consul fit un appel, encore plus énergique que celui de 1801, au patriotisme français. Le *delenda Carthago* devint l'expression favorite de tous ceux qui voulaient faire leur cour au chef du gouvernement consulaire. Des milliers d'adresses furent envoyées de toutes les parties de la France; leurs nombreux signataires protestaient tous d'un dévouement sans bornes, et faisaient des vœux exaltés pour la réussite des desseins de Bonaparte. Cet élan de haine contre l'Angleterre devint promptement universel, et la nation parut prête à s'élancer toute entière sur le sol de la Grande-Bretagne pour en punir les perfides habitans.

D'après le nouveau plan adopté par le premier consul, on devait se servir, pour la descente, de canonnières, de bateaux plats et de péniches, qui, offrant peu de prise aux boulets de l'ennemi, et manœuvrant principalement à la rame, pouvaient échapper d'ailleurs avec plus de facilité à la surveillance des croisières, à cette époque de l'année où les brouillards couvrent le canal de la Manche, et où les gros temps forcent les bâtimens de haut bord à chercher un abri sur les rades ou dans les ports de la côte. Cent soixante mille soldats, portés sur ces frêles esquifs, devaient débarquer sur les côtes britanniques, et si ce débarquement réussissait, on regardait comme certaine la conquête de l'Angleterre. Cet espoir semblait avoir tourné toutes les têtes en France, et chaque citoyen voulut contribuer en quelque chose à cette opération gigantesque.

La construction des diverses espèces de bateaux une fois à l'ordre du jour, tous les ports et toutes les rivières navigables furent couverts de chantiers et de cales, où les travaux étaient poussés avec une incroyable activité; et, comme l'état des finances ne permettait pas au gouvernement de faire les frais de cette dépense extraordinaire, on vit se re-

nouveler les dons patriotiques qui avaient signalé le commencement de la guerre de la révolution. Les grands corps de l'Etat, le sénat, le corps législatif et le tribunat prirent l'initiative dans cette espèce de souscription nationale, et votèrent des sommes assez considérables, destinées à la construction des vaisseaux de haut rang. Paris et les principales villes de la république imitèrent cet exemple; les départemens s'imposèrent pour le même but. Toutes les classes de la société partagèrent ce généreux enthousiasme, en souscrivant partiellement ou collectivement pour la construction d'un ou plusieurs bateaux. Les femmes, les enfans, les plus pauvres citoyens montrèrent le même empressement, et les hommes de la classe indigente qui ne pouvaient point fournir leur quotepart dans ce tribut volontaire, offrirent les seules ressources qu'ils eussent à leur disposition, leurs bras et leur temps. 1804-an XIII. France.

Tous les corps de l'ancienne armée, de cette armée victorieuse de l'Europe, et qui commençait à être impatiente de son inaction, reçurent l'ordre de se tenir prêts à marcher sur les divers points de la côte de l'Océan où devaient se rassembler les divisions de la grande flottille. Les guerriers français n'avaient point été les derniers à souscrire pour la construction des bateaux qui devaient les transporter sur le rivage ennemi. Les officiers avaient offert une partie de leur traitement, les soldats avaient abandonné plusieurs mois de leur paye. C'était peu pour ces généreux défenseurs de la patrie de se montrer prêts à verser leur sang pour elle, ils furent encore jaloux de partager les sacrifices pécuniaires des autres citoyens.

Au milieu de toutes ces dispositions offensives, Bonaparte voulut aller reconnaître le nouveau théâtre où il se préparait à mettre à l'épreuve le courage et la constance des Français. Parti de Paris le 24 juin 1803, après avoir passé par Amiens,

1804-an XIII. France. Abbeville et Montreuil-sur-Mer, le consul arriva à Boulogne le premier juillet; il visita ensuite Bergues, Cassel, Bailleul, Armentières et Lille, où il était le 7 juillet. Dirigeant ensuite son exploration vers la Belgique, il passa successivement à Ypres, Niewport, Ostende, Bruges, Gand et Anvers, et employa quatorze jours à faire cette tournée. Il ordonna à Anvers les travaux d'un grand canal de navigation, destiné à faire communiquer entre eux les trois fleuves du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. C'était la première pensée du beau projet qui fut exécuté depuis, et qui devait faire de la ville d'Anvers l'entrepôt général de tout le commerce du nord de l'Europe. Bonaparte se rendit ensuite à Bruxelles. Partout sa présence excita l'enthousiasme des Belges, plus satisfaits que jamais de leur réunion avec la France, en voyant le premier consul de la grande république s'occuper, d'une manière aussi active, de la prospérité de leur pays. Il reçut de nombreuses preuves de la gratitude de ces nouveaux Français, dans la ville de Bruxelles, par les démonstrations non équivoques d'amour et de confiance que lui prodiguèrent les habitans. Louvain, Maestricht, Liege, Namur, Aix-la-Chapelle, qu'il visita ensuite, lui rendirent le même hommage, et le convainquirent que, dans cette belle contrée, l'esprit public n'était pas moins bien disposé que dans l'ancienne France, où il rentra ensuite par la place de Mézières, traversant une partie de la Champagne par Charleville, Sedan et Reims; il était de retour à Paris le 12 août, six semaines après en être sorti. Ce voyage du premier consul dans le nord de la république fit grand bruit en Angleterre, et les politiques de ce pays cherchèrent à rassurer le peuple alarmé, en lui disant que Bonaparte n'avait ainsi visité les côtes de la Manche que pour se faire rendre, *par ses sujets*, de vains honneurs, dont il était, disaient-ils, extrêmement avide.

Deux mois après, le premier consul se rendit de nouveau

à Boulogne, dans le but de passer en revue les différens corps de l'armée qui se rassemblait sur la côte, et les divisions de la grande flottille déjà réunies dans ce port. Le général Soult commandait les forces de terre, et le vice-amiral Bruix celles de mer. Bonaparte put s'assurer que les soldats et les marins partageaient vivement sa haine pour l'Angleterre, et n'attendaient que le signal pour s'élancer sur le rivage des modernes Carthaginois. Il assista plusieurs fois aux manœuvres de la flottille, et, par les encouragemens et les récompenses qu'il savait si bien distribuer à propos, il augmenta encore l'énergie de toutes les troupes de terre et de mer. En quittant Boulogne le 17 novembre, Bonaparte fit mettre à l'ordre qu'il était satisfait de tout ce qu'il avait vu, et chargea spécialement l'amiral et le général en chef de faire connaître aux soldats et matelots que leur conduite et leurs bonnes dispositions justifiaient l'opinion qu'il avait toujours eue d'eux.

1804-an XI. France.

Le premier consul ne visita point, dans ce voyage, les côtes de la Belgique et de la Hollande; mais il savait qu'il régnait sur ces points une activité non moins grande que sur les autres. Les Hollandais avaient apporté un zèle égal dans la construction des bâtimens destinés à transporter les soldats français, et Bonaparte trouvait dans la marine et dans les matelots de cette nation de puissantes ressources pour l'exécution de son projet de descente. La république batave était d'autant plus animée contre les Anglais, que ceux-ci lui avaient fait éprouver des pertes immenses lors de la rupture du traité d'Amiens.

L'attention particulière donnée par Bonaparte aux préparatifs de la guerre ne l'avait point distrait des soins de l'administrasion intérieure de la république. Nous avons déjà dit, et nous devons le répéter encore, que l'étonnante activité de son génie permettait à cet homme extraordinaire de

1804-an XIII France.

se livrer en même temps aux opérations les plus disparates et les plus compliquées. Toutefois, moins généreux que les Français ne pouvaient le supposer, d'après sa position et le caractère qu'il avait montré jusqu'alors, Bonaparte paraissait s'étudier à saisir toutes les circonstances favorables d'étouffer l'esprit de liberté qui régnait encore, et à saper sourdement dans sa base l'édifice de la révolution. Fort de la confiance dont on ne cessait point de lui donner des preuves, il en abusait chaque jour pour asseoir graduellement les fondemens de ce terrible gouvernement militaire qui depuis devait lui aliéner les cœurs d'un si grand nombre de citoyens, et devenir la cause inévitable de sa chute. C'est à la fin de l'année 1803, lorsque tous les esprits étaient occupés du projet de descente en Angleterre, et que l'espérance du succès semblait aveugler tous les citoyens, en leur présentant cet événement comme le terme de la révolution et la consolidation de la liberté en France; c'est à cette époque, disons-nous, que Bonaparte précipita sa marche vers le despotisme. Il jugea, avec raison, que le peuple, occupé presque exclusivement des moyens de satisfaire la haine nationale contre l'Angleterre, ferait moins d'attention aux empiétemens que son premier magistrat allait faire sur le terrain des libertés publiques. La plupart des institutions qui eurent lieu pendant la période de temps qui s'écoula, depuis la rupture du traité d'Amiens jusqu'à l'établissement du régime impérial, dont nous parlerons bientôt, furent autant d'essais tentés dans le but de dégoûter la nation des formes républicaines conservées par la constitution de l'an VIII, et de la préparer au retour de la monarchie, que Bonaparte voulait exploiter pour son propre compte en fondant une quatrième dynastie. Sans donner à ce texte un développement qui nous écarterait trop de notre sujet principal, nous nous bornerons à quelques aperçus, qui suffiront pour faire connaître la conduite de Bonaparte en cette occa-

sion, et qui donneront une idée des moyens qu'il mit en usage pour amener le grand changement qu'il méditait, depuis le traité de Lunéville, dans la forme du gouvernement de la France. 1801-an XIII. France.

Lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte avait eu à se plaindre de ce qu'il appelait *la licence de la presse à son égard*, et nous avons fait voir, dans un des volumes précédens [1], avec quel empressement le directoire avait cherché à rassurer son général sur les imputations calomnieuses des journalistes dont celui-ci se prétendait victime. Devenu premier consul, il pensa, avec raison, qu'aussitôt qu'on pourrait entrevoir les desseins qu'il méditait pour s'emparer du pouvoir absolu, la presse les divulguerait avec éclat, quelle que fût d'ailleurs l'influence morale qu'il exerçât sur elle, soit par la corruption, soit par les intrigues de ses affidés, et il résolut d'enlever à la nation cette précieuse garantie contre les abus de l'autorité. C'était le meilleur moyen de conserver les esprits de la multitude dans cette espèce d'enchantement dont il les avait frappés, et qui seul pouvait les empêcher de partager les craintes fondées des hommes clairvoyans qui avaient découvert, sans grande investigation, le sentier caché par lequel il se glissait jusqu'aux marches du trône impérial. Les auteurs, les imprimeurs et les libraires furent donc soumis, d'abord indirectement, puis d'une manière plus positive, à la surveillance et à la censure d'une police perfectionnée par un ministre habile. Les journaux, asservis par elle, devinrent des instrumens d'autant plus dangereux, que leur servitude fut long-temps ignorée du vulgaire. Il ne fut bientôt plus permis d'écrire dans un sens opposé aux vues du gouvernement. La constitution de l'an VIII avait établi dans le sein du sénat conservateur des

[1] Voyez tome VI, page 270.

1804-an XIII. France. droits de la nation une commission pour le maintien de la liberté de la presse : cette commission perdit sa force et son utilité ; un décret modifia tellement ses attributions, que les sénateurs qui en étaient membres n'eurent plus qu'à garder le silence, et ne s'assemblèrent jamais pour s'acquitter de la tâche qui leur était confiée. La prévoyance de Bonaparte fut telle, qu'il étendit jusqu'en Italie les entraves imposées par lui à la presse. Le 27 septembre 1803, il fit publier, à Milan, un décret portant que, *pour assurer la liberté de la presse* (ce sont les propres termes du décret), aucun libraire ou imprimeur ne pourrait vendre un ouvrage avant de l'avoir présenté à une commission de révision, *laquelle*, est-il dit encore, *le rendra, s'il n'y a pas lieu à la censure.* Ainsi la pensée fut enchaînée dans les pays gouvernés par le *général républicain* de l'armée d'Italie ; des hommes qui s'étaient signalés pendant la révolution par leur haine contre la tyrannie, ne rougirent point de donner l'exemple de la dégradation à la tourbe des écrivains désormais aux gages des ministres et des agens du premier consul.

C'est à l'étrange souplesse du caractère des hommes influens de cette époque qu'il faut surtout attribuer la facilité avec laquelle Bonaparte réussit dans ses desseins, et parvint si rapidement au but où le portait son ardent désir de domination. Si ces mêmes hommes, qui depuis, pour la plupart, se sont fait gloire d'avoir lâchement abandonné celui auquel ils se vendirent alors, pour ainsi dire, eussent fait profession des principes dont ils se sont vantés par la suite, Bonaparte aurait hésité davantage à fouler aux pieds des droits que la nation avait reconquis au prix de son sang ; mais du moment où il fut convaincu que la liberté n'avait plus que des défenseurs impuissans et dont la voix pouvait être facilement étouffée, le premier consul ne garda plus de ménagemens, et résolut de mettre au grand jour ses projets et ses vœux. Dans cette

nouvelle situation, la constitution de l'an VIII lui présentant des obstacles dont il devait se débarrasser, il s'étudia à la modifier de manière à lui ôter toute action contraire à ses vues. Trouvant sans doute que le corps législatif, déjà privé de la parole, avait conservé trop de pouvoir, Bonaparte parut désirer qu'il fût encore restreint; et le sénat conservateur, instrument servile de l'ambitieux consul, s'empressa de rendre, le 10 décembre 1803, un sénatus-consulte qui donnait une nouvelle organisation au corps législatif. Toutes les attributions de ce dernier furent réduites à celle d'approuver les lois qui lui étaient présentées par le gouvernement : il ne pouvait nommer ni commission pour examiner les projets, ni rapporteur pour en faire connaître les développemens; il devait délibérer séance tenante, sans qu'aucun de ses membres pût prendre la parole pour la discussion, et cette prétendue délibération consistait à présenter aux questeurs, gardiens des urnes du vote, une boule noire ou une boule blanche. Avec un sénat esclave, un corps législatif muet, et un tribunat facile à séduire par la perspective des places et des honneurs réservés à la condescendance de ses membres, c'en était fait de la république; la nation ne pouvait plus espérer de liberté, et le chemin du trône impérial était aplani pour Bonaparte.

1804-an XIII. France.

Les institutions créées par une magistrature avilie devaient porter l'empreinte d'un despotisme prêt à se manifester dans toute sa force. La conscription militaire, empruntée aux Romains par la France républicaine, était un moyen trop puissant pour que le premier consul renonçât à l'employer dans ses vues; elle reçut des formes plus sévères. Toutefois, Bonaparte permit qu'une plus grande facilité fût accordée aux remplacemens, et cette concession même était un indice des nouveaux intérêts du dominateur de la France. En effet, il voulut par là se concilier l'affection des hommes riches et

1804-an XIII. France. puissans, seule classe de citoyens qui pût profiter du bénéfice de la loi.

De toutes les taxes créées par l'ancien gouvernement de la France pour remplir les coffres du trésor, aucune n'avait paru si odieuse, aucune n'avait causé autant de joie, par sa destruction, que l'impôt sur les boissons. Il pesait particulièrement sur les dernières classes du peuple, et son exercice était accompagné de mesures si vexatoires, qu'on peut le regarder comme une des causes qui amenèrent le mouvement insurrectionnel de 1789. La répugnance du peuple à cet égard était si bien connue, que, sous le gouvernement directorial, on n'avait point osé proposer ouvertement le rétablissement d'un moyen de finance aussi odieux, et qu'on s'était borné à la création d'un droit d'octroi municipal et de *bienfaisance*, dont le produit devait être particulièrement affecté aux hospices. Bonaparte, bravant toutes les récriminations qui pouvaient s'élever, fit rétablir *les droits réunis*[1].

Toutefois; il faut observer qu'en accélérant sa marche vers

[1] Le tribunat s'empressa d'accueillir la proposition de loi, et l'un de ses membres (Portiez de l'Oise), principal apologiste de cette mesure fiscale, prononça un discours, dont nous citerons le passage suivant : « L'impôt est impopulaire, a-t-on dit; mais tout impôt quelconque est impopulaire, car l'intérêt personnel lutte toujours contre l'intérêt général. Serait-ce un paradoxe que de soutenir que tout impôt généralement utile est par cela même impopulaire? Si le bien général sort du système nouveau, la généralité des citoyens doit donc y trouver son intérêt : les propriétaires du moins doivent y trouver le leur; car c'est dans la vue de venir à leur secours que l'on a établi les contributions indirectes; c'est pour opérer une forte décharge, un plus fort dégrèvement, que les impositions seront assises. » Ces raisonnemens parurent péremptoires; le projet, porté au corps législatif, fut adopté *à l'unanimité*. Cette loi fit naître les premiers murmures qu'on eût encore proférés ouvertement contre Bonaparte. Le peuple vit avec terreur, avec indignation, le rétablissement d'un impôt qui lui avait été si odieux; et cette circonstance n'a pas peu contribué peut-être à lui faire considérer la chute du trône impérial avec les mêmes dispositions d'esprit que celles où il était alors, qu'il renversait de ses propres mains l'édifice de l'ancienne monarchie.

le pouvoir absolu, Bonaparte s'entourait de tous les prestiges qui pouvaient fasciner les yeux de la multitude et étouffer toutes les désapprobations. Du milieu des ruines révolutionnaires jaillirent, par ses soins, des sources de gloire et de prospérité. Il voulut consacrer la pierre, le marbre et l'airain aux monumens que, dans leur existence éphemère, les gouvernemens précédens n'avaient élevés qu'avec du plâtre, des planches, des toiles et des oripeaux. Il avait remarqué que Louis XIV devait une grande partie de sa renommée aux travaux exécutés sous son règne, à la protection éclatante qu'il avait accordée aux sciences, aux lettres et aux arts, au grand développement donné à toutes les branches de l'industrie nationale, et il se proposa d'autant mieux ce prince pour modèle, que, comme lui, il se disposait à dire bientôt aux Français : *l'état, c'est moi.* 1804-an XIII. France.

D'immenses travaux furent ordonnés à Paris et dans toute la France; des canaux, des routes superbes, tracés à l'intérieur et à l'extérieur, devaient offrir de nouvelles communications aux diverses parties du vaste territoire de l'empire futur, et fournir de nouveaux moyens à la circulation des produits de l'agriculture et de l'industrie; les manufactures reçurent de grands et nobles encouragemens. Un ministre distingué par l'étendue et la variété de ses connaissances, un nouveau Colbert, M. Chaptal, vint seconder puissamment la volonté et les efforts du premier consul. Il devint pour les agriculteurs et les manufacturiers un protecteur aussi zélé qu'éclairé; aussi, sous son administration, l'industrie ne tarda-t-elle point à faire des pas de géant, et c'est à l'impulsion donnée par ce savant ministre qu'il faut attribuer l'etat brillant dans lequel on a vu depuis cette même industrie française.

Les lettres, et surtout les beaux-arts, trouvèrent auprès de Bonaparte une protection non moins spéciale. On avait vu le conquérant de l'Italie et de l'Egypte digne d'apprécier les

1804-an XIII. France.

travaux des illustres enfans des muses, et l'histoire lui avait appris que ce sont eux qui apposent aux héros le sceau de l'immortalité. Devenu chef du gouvernement, il s'empressa d'attirer à lui les savans, les littérateurs, les peintres, les statuaires, les artistes de tous les genres, et tous ceux qui se présentèrent reçurent de lui des marques de sa constante bienveillance ; leurs productions furent accueillies avec cette libéralité qui élève au plus haut degré les conceptions du génie.

Une administration aussi vivifiante imposait silence aux agitateurs, et établissait une confiance jusqu'alors inconnue. Aux approches d'une nouvelle guerre dont on ne pouvait cependant pas encore prévoir l'issue, jamais la France n'avait été aussi paisible : les impositions se payaient sur tous les points de la république agrandie avec une rigoureuse exactitude : les recettes couvraient les dépenses et au-delà. Un cadastre général fut ordonné, afin de rendre invariable la répartition des impôts fonciers. D'après le budjet de 1802, les dépenses publiques s'étaient élevées à cinq cent cinquante millions, et, en annonçant que la recette avait dépassé la dépense, le ministre des finances fit espérer le même résultat pour les années suivantes. Enfin, pour compléter son système d'amélioration, Bonaparte entreprit de réunir en un seul code les lois civiles qui devaient régir la France et diminuer les causes des procès; il ordonna également la confection d'un code criminel et d'un code de commerce.

L'Institut national des siences et des arts, créé au sein des orages révolutionnaires, avait conservé jusqu'alors l'empreinte d'un système qui n'était plus en harmonie avec le nouvel ordre de choses que le premier consul introduisait par degrés en France. Il convenait à Bonaparte de se constituer le nouveau fondateur d'une association dont la liberté ne devait plus être le premier privilége : en réorganisant l'Institut, Bonaparte le couvrit de chaînes. Ce corps illustre per-

dit le droit d'élire librement ses membres, et, pour siéger dans le sénat de la république des lettres, il fallut désormais avoir l'approbation de l'autorité : innovation humiliante, qui devait un jour introduire parmi les académiciens des hommes n'ayant que peu ou point de droits à ce titre. 1804 an XIII. France.

L'école polytechnique, qui devait en grande partie sa création à l'illustre Monge, dont le nom s'est déjà associé dans ces annales à celui de nos dignes guerriers, reçut des améliorations qui ne furent point désavouées par son instituteur. La force de l'organisation première de cette école empêcha toutefois le premier consul de la diriger entièrement vers le but qu'il s'était proposé. Le plus grand nombre des élèves, loin de devenir, comme Bonaparte se l'était peut-être promis, « des Seïdes dévoués à la superstition du mahométisme politique [1] », restèrent citoyens, et ne courbèrent point servilement leur front sous un joug que leur éducation leur avait appris à redouter.

C'est dans le temps même que Bonaparte s'occupait le plus

[1] Charles Dupin, *Eloge de Gaspard Monge*. « Toutes les fois, dit cet académicien distingué, ancien élève de l'école polytechnique, qu'une école nombreuse bannira de ses cours toute idée politique, et se contentera de former la raison, de développer le jugement de ses élèves par un rigoureux enchaînement de principes et de conséquences, il se formera dans l'esprit des néophytes une rectitude d'idées, qui deviendra le guide forcé de leurs opinions futures. Ils auront appris sur des objets abstraits à peser la vérité; il faudra bien qu'ils la distinguent et l'apprécient lorsqu'elle leur sera présentée sous les formes sensibles et claires de la société. On ne pourra donc pas, avec la puissance du sophisme et le bandeau des grandeurs, maîtriser et aveugler des hommes ainsi formés. Ils marcheront, avec une vue sûre et d'un pas ferme, au milieu de la foule entraînée dans le tourbillon de l'erreur; et les gouvernemens vulgaires, trompés par une fausse apparence, croiront que ces hommes remontent à dessein contre eux le torrent de la servitude. » (Cette dernière phrase a trait à la conduite du ministère de 1815 vis-à-vis les élèves de l'ancienne école polytechnique, qui fut supprimée en 1816, pour être rétablie sur d'autres bases.)

1804 an XIII. France. activement des préparatifs de la guerre contre l'Angleterre ; et des changemens à introduire dans le système de l'administration intérieure, qu'éclata cette conspiration où se trouvèrent compromis deux noms que leur illustration militaire avait fait connaître à toute l'Europe et dans les autres parties du globe. Nous voulons parler du complot découvert au commencement de l'année 1804, et qui était dirigé par un des chefs de l'insurrection vendéenne, George Cadoudal, que nous avons déjà signalé. Deux généraux célèbres, Pichegru et Moreau, eurent la honte de se voir accolés à d'anciens sicaires, aux artisans d'une guerre impie. C'est en vain que quelques écrivains à gages se sont efforcés de faire croire à la non existence de cette conspiration ; c'est en vain qu'une partie de la nation s'est long-temps refusée à la pensée qu'un guerrier tel que Moreau ait pu prêter les mains à une trame ourdie pour assassiner le chef d'un gouvernement qu'il avait reconnu et servi ; c'est en vain que les nombreux amis du vainqueur d'Hohenlinden ont avancé que Bonaparte n'avait imaginé cette conspiration que pour se débarrasser d'un rival dont il était jaloux : l'inflexible histoire a recueilli les faits, étudié le caractère et la conduite postérieure des acteurs qui échappèrent au dénouement de ce drame politique ; elle doit écarter toutes les suppositions de l'esprit de parti, et montrer la vérité dans tout son jour.

Parmi les moyens que la politique anglaise crut devoir mettre en usage pour faire à la France une guerre d'extermination (*internecivum bellum*), il faut placer au premier rang l'envoi sur le continent d'une foule d'agens et de missionnaires secrets, chargés de ranimer la fureur des factions et de faire revivre le parti royal, presque entièrement abattu. A l'époque dont nous parlons, plusieurs de ces agens furent découverts et saisis par la police de Bonaparte, et l'instruction des faits démontra qu'ils étaient bien réellement envoyés et soudoyés

par le ministère britannique. Un nommé Drake, revêtu d'un caractère diplomatique à Munich, capitale de la Bavière, avait la direction de ces agens, qui s'introduisaient en France par la frontière du Rhin, d'où ils se répandaient ensuite dans les départemens où l'on supposait qu'il restait encore de nombreux partisans de la cause des Bourbons. Dès 1803, le gouvernement britannique avait attiré à lui et repris à sa solde tous ceux des émigrés français que les traités de Lunéville et d'Amiens avaient laissés sans asile et sans protection dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les princes de la maison de Bourbon, dont les intérêts n'avaient pas même été mis en avant lors de la discussion du traité d'Amiens, devinrent tout à coup l'objet d'égards empressés; l'espérance put rentrer dans leurs cœurs, et ils se flattèrent que l'Angleterre, en se montrant de nouveau aussi favorable à leur cause, avait l'intention bien expresse de les remettre en possession du trône de France. Le comte d'Artois, relégué jusqu'alors dans la cité d'Edimbourg, eut la permission de revenir à Londres, et reçut des ministres un accueil digne de son rang et de ses malheurs. Ce n'est pas que le gouvernement anglais, menacé jusque dans son île par un ennemi audacieux et entreprenant, osât se flatter d'être victorieux et d'être bientôt à même de tenir la promesse tant de fois prodiguée de rétablir les Bourbons dans le patrimoine de leurs ancêtres; mais l'appel d'un prince de cette famille pouvait seul réunir une autre fois ces mêmes émigrés, dont on voulait encore se servir après avoir méconnu leurs services passés. Cet artifice britannique eut, au reste, un plein succès : les émigrés affluèrent à Londres; il en fut formé des régimens, destinés à appuyer les prétentions de la Grande-Bretagne, et, le 24 janvier 1804, il parut à Londres une proclamation du roi George III, dans laquelle ce monarque promettait de n'abandonner jamais la cause des Bourbons. Une telle assurance

1804 an XIII. France.

1804-an XIII. France. était bien propre à enflammer d'une nouvelle ardeur, à redoubler le zèle des constans défenseurs de l'antique monarchie française.

Tandis qu'un grand nombre d'émigrés se disposaient à grossir les rangs de l'armée anglaise, quelques-uns d'entre eux, réunis en comité, discutaient à Londres sur les moyens d'accroître l'opposition qu'on leur disait exister d'une manière prononcée sur le sol de la république. Une triste expérience avait démontré que tous les efforts pour rallumer la guerre civile dans les départemens de l'ouest n'avaient eu d'autre résultat que la honte d'avoir été tentés. Enfin, parmi les projets plus impraticables les uns que les autres, conçus pour seconder les dispositions favorables du gouvernement anglais, on s'arrêta à celui dont George Cadoudal, ancien chef de chouans, peut être considéré comme le véritable auteur. Cet homme, pour parler le langage de ceux qui le mirent en œuvre, sorti d'une basse classe de la société, avait reçu de la nature une audace extraordinaire, et nul n'était plus propre que lui à diriger l'exécution d'un pareil complot. Il offrit donc de se rendre à Paris, avec un certain nombre d'hommes déterminés, de s'emparer de la personne du premier consul ou de l'assassiner, tandis que d'autres conspirateurs d'un rang plus élevé se chargeraient du soin d'insurger le peuple et de proclamer le rétablissement de la famille royale sur le trône.

Ce projet fut embrassé avec d'autant plus d'ardeur, qu'un personnage auquel on supposait encore un grand crédit en France se présenta pour contribuer à sa réussite. Le général Pichegru, proscrit au 18 fructidor, s'était échappé des déserts de la Guyane, et était venu chercher un asile en Angleterre. Le motif de son exil, les efforts qu'il avait faits pour servir la cause royale pendant qu'il était général en chef de l'armée du Rhin, tous les gages qu'il avait donnés de ses principes, ne permirent pas de douter de son ardeur à se venger d'un

gouvernement qui devait le tenir dans un exil irrévocable. Toutefois, Pichegru eut la bonne foi d'avouer qu'il ne croyait pas son influence assez forte à Paris pour contrebalancer celle des partisans de la révolution; il donna le conseil de faire sonder les dispositions d'un homme qui offrirait à cet égard une garantie plus puissante, et il indiqua le général Moreau. 1804-an XIII. France.

Moreau avait d'abord paru, dans le mouvement du 18 brumaire, s'attacher au char de Bonaparte, et la victoire de Hohenlinden avait été le gage de cette résolution; mais depuis il s'était rangé parmi les mécontens du régime consulaire. Bonaparte, désespérant sans doute de fléchir la roideur du caractère de son rival de gloire par les mêmes moyens qui avaient subjugué le plus grand nombre des autres généraux de la république, ne fit aucune démarche pour sortir Moreau de l'espèce de nullité à laquelle celui-ci s'était volontairement condamné depuis la cessation de la guerre. Le modeste coopérateur de la paix de Lunéville, l'illustre chef de l'armée victorieuse du Danube, coulait des jours paisibles et presque ignorés à Paris et dans sa terre de Grosbois, tandis que ses anciens lieutenans, poussés aux premiers rangs, recevaient du consul des honneurs et de grandes dignités. Quand la déclaration de guerre avec l'Angleterre eut rendu à l'armée française son état d'activité, Moreau fut oublié dans les nominations, et son amour-propre dut souffrir de cet oubli marqué. Ses discours, ses conversations avec ses amis décelaient l'amertume de son cœur; il était dans une situation d'esprit telle que les royalistes pouvaient la désirer, pour hasarder des propositions qu'en toute autre circonstance ils n'auraient point osé faire au dénonciateur de Pichegru [1].

Celui-ci n'était point encore réconcilié avec Moreau, lors-

[1] Voyez la lettre de Moreau au Directoire, tome VIII, page 174.

1804-an XIII. France. qu'il le désignait comme propre à servir les desseins des conspirateurs. Sacrifiant ses anciens griefs à l'espoir de fixer l'irrésolution de cet antagoniste de Bonaparte, Pichegru se détermina à tenter toutes les démarches qui pouvaient amener un rapprochement nécessaire au succès du plan médité. Il tenait d'ailleurs compte à Moreau de la position où ce général s'était trouvé au 18 fructidor, obligé de dénoncer son ami pour se justifier lui-même; et nous devons faire remarquer ici qu'en effet Moreau était resté dix-huit mois sans informer le directoire des menées de Pichegru : preuve convaincante qu'il ne désapprouvait point, dans le for intérieur de sa conscience, le projet du général de l'armée du Rhin.

Un prêtre nommé David, qui avait connu Pichegru à l'armée, et dont nous avons une histoire de la campagne de ce général en 1794, fut chargé d'entamer le raccommodement; mais, soit que cet agent fût suspect à Moreau, soit qu'il ne mît point assez d'adresse dans cette négociation, la démarche de David n'eut aucun résultat. Le général Frédéric Lajolais, ancien ami de Pichegru, et compromis dans les intrigues de celui-ci à l'armée du Rhin, fut ensuite employé pour le même objet, et obtint plus de succès. Plusieurs voyages qu'il fit secrètement de Londres à Paris, le mirent à même de pouvoir annoncer à Pichegru que le général Moreau était prêt à faire sa paix avec lui, et qu'il n'était pas éloigné de se montrer favorable aux projets des conspirateurs. Pichegru fit part de cet état de choses au comité royaliste, et le départ des conjurés fut promptement résolu.

Partis d'Angleterre dans les premiers jours de janvier 1804, Pichegru, George Cadoudal, Lajolais, les deux frères Polignac, le marquis de Rivière, Bouvet de l'Hozier, Armand Gaillard et plusieurs autres, au nombre de trente-cinq, débarquèrent, le 16 du même mois, au pied de la falaise de

Béville, sur les côtes de l'ancienne province de Normandie, et arrivèrent séparément à Paris le 25, et par des chemins différens. Le premier soin des conjurés fut de chercher à s'assurer de la participation de Moreau. Il y eut d'abord quelques communications par le canal d'un nommé Fresnières, secrétaire de ce général. Pichegru eut ensuite avec Moreau deux conférences, dans lesquelles il paraîtrait que le secret de la conspiration fut révélé à ce dernier. Ceci n'est au surplus qu'une supposition; car l'entrevue se fit, chaque fois, sans témoins, et les deux généraux se sont bien gardés de faire des aveux qui pouvaient les compromettre. 1804-an XIII. France.

Cependant George Cadoudal, chargé du coup de main de la conspiration, s'occupait à la hâte des moyens de l'exécuter. Son projet était de faire endosser à ses satellites l'uniforme de la garde consulaire, de s'embusquer avec eux dans un lieu favorable, de fondre ensuite sur l'escorte du premier consul, de la dissiper, de s'emparer de Bonaparte, et de le conduire vivant en Angleterre; il ne devait être mis à mort qu'autant qu'il deviendrait impossible d'exécuter la dernière partie du plan.

Le complot allait éclater, tous les préparatifs étaient terminés, lorsqu'au moment où l'on y pensait le moins, Paris et la France entière apprirent, avec l'existence de la conspiration, l'arrestation des principaux conjurés. Le 17 février, un rapport du grand-juge, ministre de la justice, au premier consul, dévoila l'entreprise, et annonça à l'Europe qu'elle avait échoué. La police, instruite à temps de tout ce qui se tramait, avait mis ses agens à la piste des conspirateurs. Pichegru fut découvert et saisi dans la maison d'un nommé Leblanc, qui lui avait offert un asile pour le remettre entre les mains des hommes de la police. Moreau fut arrêté chez lui; mais son secrétaire Fresnières avait pris la fuite, et il réussit à se soustraire à toutes les recherches qui furent di-

1804-an XIII. France.

rigées contre lui ; nouvelle preuve que le général était fortement compromis dans la conspiration. George, après avoir long-temps échappé à toutes les investigations de l'autorité, fut enfin reconnu et arrêté au moment où il traversait une rue étant en cabriolet. Surpris à l'improviste, George eut cependant le temps de faire usage de deux pistolets dont il était armé, et tua l'un des hommes qui l'arrêtaient. Les mesures les plus rigoureuses avaient, au surplus, été prises pour empêcher les conjurés de prendre la fuite. Pendant plusieurs jours, toutes les barrières de la capitale furent fermées, et aucun individu ne pouvait sortir sans avoir des papiers qui le fissent connaître. Des sentinelles, placées le long des murs d'enceinte de Paris, empêchaient qu'on pût franchir cette clôture : des bateaux furent placés sur la Seine aux deux extrémités de la ville. Au moyen de ces précautions extraordinaires, presque tous les conspirateurs venus d'Angleterre furent arrêtés.

La grande majorité de la nation ne reçut pas sans indignation l'annonce d'un nouveau complot ourdi contre la personne de son premier magistrat. Il semblait que plus l'étranger s'attachait à menacer cette tête sur laquelle reposait encore le destin de la république, plus elle devenait chère aux citoyens. Ces sentimens se manifestèrent d'une manière touchante par la quantité d'adresses qui furent envoyées de toutes les parties de la France, pour féliciter Bonaparte d'avoir échappé au nouveau danger qui le menaçait. Toutefois l'armée, en cette circonstance remarquable, montra un esprit d'individualité, qui fit pressentir aux hommes sages l'établissement du gouvernement militaire. Ce n'étaient plus des citoyens armés pour la défense de la patrie, qui se plaignaient d'un attentat dirigé contre celui qui devait les guider encore dans les combats ; c'étaient des soldats prétoriens, ne parlant que de vengeance, et jurant d'exterminer tous ceux qui se

montreraient opposés à l'homme qu'on allait bientôt élever sur le pavois, et saluer du nom d'empereur [1]. 1804-an XIII. France.

Cependant Bonaparte avait commandé qu'on donnât au procès des conspirateurs toute la publicité et l'éclat dont il était susceptible. Comme son but était de remplacer prochainement le laurier consulaire par la couronne impériale, il trouvait dans les événemens qui venaient d'avoir lieu une occasion favorable d'insinuer au peuple la nécessité de fortifier le pouvoir dont celui-ci l'avait investi, et par conséquent de changer

[1] Nous devons signaler, comme s'écartant d'un pareil esprit, un ordre du jour publié par le général Mathieu Dumas, chef de l'état-major du corps d'armée campé à Ostende, pour faire part aux troupes de la découverte de la conspiration, et nous rapporterons cette pièce en son entier, pour faire remarquer que le général citoyen qui en est l'auteur, ne séparait point les intérêts de l'armée de ceux de la nation :

« Le général commandant en chef, disait ce digne chef d'état-major, communique à l'armée le rapport du grand-juge sur les derniers complots des Anglais.

« Plus confians dans le succès de leurs machinations que dans le courage de leurs soldats, ils ont tenté de nouveau d'éloigner le jour de notre juste et glorieuse vengeance, en replongeant notre pays dans le deuil et dans les horreurs de l'anarchie par l'assassinat du premier consul.

« L'armée verra avec étonnement, mais avec la plus vive indignation, que le général Moreau, qui lui-même proclama la trahison de Pichegru, ait souillé sa gloire jusqu'à s'associer non-seulement avec ce général transfuge, soldé par l'ennemi....., mais encore avec George, le chef des assassins et le principal instrument de l'Angleterre dans le complot de la machine infernale.

« Si l'histoire de tous les temps, comme celle de nos jours, n'offre que trop d'exemples de ces grands crimes, de ces éclatantes infidélités à la patrie et à l'honneur, nous y voyons aussi, nous éprouvons nous-mêmes que le salut, la force, l'indépendance et la gloire des nations s'affermissent au milieu de ces orages par leur étroite réunion avec leur chef, leur ralliement autour de sa personne; par la confiance mutuelle, par tous les sentimens de reconnaissance, de dévouement et de fidélité, justes prix de si grands services, gages infaillibles de succès et de prospérité.

« Tels sont les sentimens de tous les Français pour le premier consul: l'armée, comme toute la nation, en est animée, et saura les exprimer énergiquement le jour où elle abordera sur les rives anglaises. »

1804-an XIII. France.

encore une fois la forme du gouvernement. C'est sans doute en raison du développement donné à l'ambition du consul par cette conspiration de 1804, que s'est propagée l'opinion qu'un pareil projet n'avait jamais été conçu, quoiqu'on ne puisse plus en douter aujourd'hui, d'après les révélations qui ont suivi le rétablissement de la dynastie des Bourbons.

Tandis que l'instruction du procès des conjurés se poursuivait dans les formes les plus légales, un mauvais génie inspirait à Bonaparte l'acte le plus propre à détruire l'effet qu'il voulait produire sur l'esprit de la multitude, et à accréditer le bruit que la conspiration de George et de Pichegru n'avait été imaginée que dans le dessein de hâter l'usurpation du trône. L'histoire dévoilera un jour qui conduisit Bonaparte à se défaire d'un jeune prince que son caractère et les indices d'un talent militaire distingué signalaient comme un compétiteur dangereux. Seul parmi les émigrés français, le duc d'Enghien avait acquis quelque gloire dans les campagnes précédentes. Depuis que le corps d'armée aux ordres de son grand-père, le prince de Condé, avait été licencié, il s'était retiré d'abord en Angleterre; mais des motifs sur lesquels nous ne pourrions hasarder aujourd'hui que des conjectures vagues, le portèrent à se rapprocher des frontières de France, et il était venu fixer sa résidence à quelque distance du Rhin, dans la petite ville d'Ettenheim, où le margrave de Bade lui avait offert un asile. Bonaparte, alarmé de ce dangereux voisinage, n'osa point, dit-on, agir contre le duc avant que la conspiration de George ne lui eût fourni un prétexte plausible : mais s'abandonnant alors aux conseils de certains hommes plus profonds que lui dans la science du machiavélisme, il résolut de faire enlever le jeune guerrier qu'il regardait comme le seul obstacle qui pût s'opposer à son élévation.

Le 17 mars au soir, un nombreux détachement de gen-

darmerie sortit de Strasbourg, et se porta par le pont de Kehl sur la rive droite du Rhin. Sans craindre de violer le territoire d'un prince ami, l'aide-de-camp du premier consul, Caulincourt, fit investir pendant la nuit le château d'Ettenheim, où se trouvait le duc d'Enghien avec la princesse de Rohan-Rochefort, jeune dame à laquelle il était fort attaché. Un officier se présenta devant le prince, lui communiqua les ordres dont il était porteur, et lui signifia qu'il était prisonnier. Le duc n'avait à ce moment auprès de lui qu'un petit nombre de domestiques; la résistance était inutile, et les gendarmes le conduisirent à Strasbourg. Un autre détachement de gendarmerie qui l'attendait dans cette ville l'escorta avec une diligence extrême jusqu'au château de Vincennes près Paris. Immédiatement après son arrivée, le prince parut devant une commission militaire spéciale, nommée d'avance et déjà réunie dans une des salles de cette prison d'état; car Bonaparte ne voulait point donner à cet acte arbitraire et odieux l'éclat qu'il réservait pour le jugement des conspirateurs. C'est au milieu de la nuit, et dans le plus sombre appareil, que la victime fut amenée en présence des exécuteurs dociles des volontés du despote. L'acte d'accusation dressé contre le duc portait qu'il avait offert ses services au gouvernement anglais; qu'il avait procuré aux agens de ce gouvernement les moyens de pratiquer des intelligences en France; qu'il était le chef d'un rassemblement d'émigrés formé sur les frontières dans les pays de Bade et de Fribourg; et qu'enfin il était complice de la conspiration tramée par les Anglais contre la vie du premier consul. Ce fut en vain que le prince demanda le temps nécessaire pour répondre à ces différens chefs d'accusation : condamné sur-le-champ et à l'unanimité, il fut fusillé, en sortant de la commission, dans les fossés du château. Il avait alors trente-deux ans, étant né à Chantilly, le 2 août 1772.

1804-an XIII. France.

1804-an XIII. France. Le même jour apprit aux Français l'arrestation et la mort du duc d'Enghien. Cet acte de cruauté, froidement réfléchi, excita une indignation générale en Europe; elle se peignit en France sur tous les visages, et s'exprima par le silence éloquent des grandes douleurs. La nation se trouvait offensée dans sa générosité, dans sa justice; et, comme on l'a fait dire à Bonaparte lui-même dans l'écrit de Sainte-Hélène, c'était plus qu'un crime, c'était une grande faute politique, dont les plus zélés partisans de cet ex-empereur n'ont jamais entrepris de le justifier.

La procédure instruite à Paris devant le tribunal criminel de la Seine était sur le point de se terminer lorsqu'un des principaux conjurés, Pichegru, fut trouvé mort dans la prison du Temple, où il était détenu. Quoique les précautions les plus grandes eussent été prises pour constater que cette mort inattendue était volontaire; malgré un procès-verbal signé par les membres du tribunal et par six médecins ou chirurgiens assermentés, attestant que le général s'était soustrait lui-même au sort qui lui était réservé, en s'étranglant avec sa cravate : tel fut cependant l'effet produit sur l'opinion par l'assassinat du duc d'Enghien, que l'on s'obstina à repousser ces preuves légales, et qu'on attribua ce nouveau crime à celui qui avait ordonné le premier. Le bruit se répandit que Pichegru avait été étranglé, d'après les formes orientales, par quatre mameloucks de la garde consulaire, immolés ensuite eux-mêmes pour assurer leur silence. Mais cette rumeur populaire, accréditée par les nombreux ennemis du premier consul, doit paraître sans fondement aux yeux de tout homme impartial. Comment était-il possible, en effet, d'assurer également le silence du concierge et des guichetiers de la prison, des factionnaires qui se trouvaient dans les cours et jusque dans les corridors de la tour où Pichegru était renfermé? Or, aucun de ces individus n'a fait

de révélation qui puisse, nous ne disons pas garantir, mais faire soupçonner un fait pareil. 1804-an XIII. France.

Quoi qu'il en soit, la mort de Pichegru ne ralentit point le cours de la procédure entamée. Les principaux prévenus confessaient leur culpabilité; et Moreau lui-même, tout en niant d'avoir trempé dans la conspiration, avouait cependant qu'il avait eu avec Pichegru des rapports, qu'on ne pouvait considérer que comme suspects. Le procureur général, portant la parole dans cette affaire, s'exprima en ces termes : « Vous avez devant les yeux le rapport du grand-juge ministre de la justice; des Français ont été vomis sur notre territoire par le gouvernement anglais. Quel est le but de la conspiration? les accusés vous en ont instruit : c'était le rétablissement de la maison des Bourbons sur le trône, et la mort du premier consul. On peut diviser les accusés en six classes : les hommes envoyés par l'Angleterre : George Cadoudal est à leur tête; les individus réunis à Paris pour renverser le gouvernement, Pichegru, Moreau, Lajolais, sont de ce nombre; les complices venus d'Angleterre; d'autres complices venus des départemens; les agens chargés de nourrir et de loger les conspirateurs dans les routes; enfin, leurs logeurs ou receleurs à Paris..... »

D'après la marche qu'avait prise la procédure, les six classes indiquées par le procureur général se trouvaient réduites à quatre : les individus armés par l'Angleterre, qui, tels que George, etc., étaient chargés d'attenter à la vie de Bonaparte; ceux qui, comme Pichegru, encouragés par les princes français, étaient venus pour rétablir la monarchie sur ses anciennes bases; ceux qui, comme Moreau, étaient accusés d'avoir eu connaissance des desseins de Cadoudal et de Pichegru, et de ne les avoir pas dénoncés au gouvernement; enfin ceux qu'on pouvait considérer comme complices de la conspiration, pour avoir donné asile aux conjurés.

1804-an XII. France.

Le jugement qui intervint, le 10 juin 1804, après quatre mois d'attente, fut, en effet, basé sur cette distinction. Les accusés compris dans les deux premières classes furent tous condamnés à la peine capitale; ceux de la troisième, à une détention de deux années (Moreau était seul dans cette catégorie); les accusés faisant partie de la quatrième furent acquittés et mis en liberté. Bonaparte, voulant racheter par un acte d'indulgence le crime du supplice du duc d'Enghien, commua en quatre années d'emprisonnement, suivies de la déportation, la peine de mort encourue par huit des condamnés, savoir : Bouvet de l'Hozier, Armand Gaillard, Frédérick Lajolais, Russilion, d'Hozier, Rochelle, de Rivière, et Armand de Polignac [1].

Nous avons dit que cette conspiration devait aplanir la route par laquelle Bonaparte s'acheminait vers le trône : en effet, le mot d'ordre fut bientôt donné aux affidés. Le 3 avril, pendant l'instruction même du procès, un membre obscur du tribunat, nommé Curée, déposa sur le bureau de cette

[1] Les lettres de grâce adressées, à ce sujet, par Bonaparte, alors empereur, à la cour de justice criminelle, portaient en protocole : « Notre cœur a été d'autant plus affecté des nouveaux complots tramés contre l'Etat par les ennemis de la France, que deux hommes qui avaient rendu de grands services à la patrie y ont pris part... Par arrêt du 21 prairial (10 juin), vous avez condamné à la peine de mort N... (*suivait le nom*) l'un des complices : son crime est grand; mais nous avons voulu lui faire ressentir dans cette circonstance les effets de cette clémence que nous avons toujours eue en singulière prédilection, etc. »

Toutefois, malgré cette *singulière prédilection* de Bonaparte pour la clémence, et la peine qu'il disait avoir ressentie en trouvant Moreau au nombre des coupables, il ne crut pas devoir lui faire grâce de sa condamnation; seulement, sur les instances de la famille de ce général, il consentit à commuer les deux années de détention, après lesquelles Moreau eût joui de ses droits politiques en France, en un bannissement qui l'éloignait pour toujours de sa patrie, qui devait un jour le conduire à prendre les armes contre elle.....! Moreau choisit pour son exil la terre libre des Etats-Unis d'Amérique, où il est resté jusqu'en 1813, pour venir ensuite recevoir la mort dans les rangs des souverains coalisés contre Napoléon.

chambre législative une proposition tendante à investir Napoléon Bonaparte de la dignité impériale, et à déclarer l'empire français héréditaire dans sa famille. Une commission chargée de l'examen de cette proposition fit son rapport quelques jours après, et conclut, comme on le pense bien, à son adoption. Les esprits étaient préparés à ce changement dans la forme du gouvernement, et il ne paraissait point extraordinaire, après tout ce qui avait été fait déjà pour rompre les habitudes républicaines. Aussi le plus grand nombre des tribuns, défenseurs infidèles des droits du peuple, se firent-ils un devoir de parler tour à tour dans le sens de leur collègue Curée. Un seul parmi ces hommes vendus, ou séduits, ou intimidés, ou sans énergie, osa faire entendre encore les accens d'une mâle liberté, et s'opposa à un vœu qui semblait être unanime dans la chambre. Ce vertueux citoyen, cet homme courageux était Carnot, qui avait déjà manifesté son inflexibilité républicaine, en refusant de voter pour le consulat à vie. Le discours qu'il prononça dans cette circonstance solennelle appartient à l'histoire, et nous en citerons les passages les plus remarquables, pour consacrer l'époque qui est déjà bien loin de nous où la liberté expirante conservait encore un certain nombre de généreux défenseurs, dignes d'appartenir aux siècles tant vantés de la Grèce et de Rome.

1804. an XIII. France.

« Parmi les orateurs qui m'ont précédé, dit l'honorable tribun, et qui tous ont appuyé la motion d'ordre de notre collègue Curée, plusieurs ont été au-devant des objections qu'on pouvait faire contre elle..... Ils ont donné l'exemple d'une modération que je tâcherai d'imiter, en proposant d'autres observations qui m'ont paru leur avoir échappé; et quant à ceux qui, parce que je combattrai leur avis, pourraient m'attribuer des motifs personnels indignes du caractère d'un homme entièrement dévoué à sa patrie, je leur livre pour toute réponse l'examen scrupuleux de ma conduite po-

1804-an XIII. France.

litique depuis le commencement de la révolution, et celui de ma vie privée.

» Je suis loin de vouloir atténuer les louanges données au premier consul : ne dussions-nous à Bonaparte que le code civil, son nom mériterait de passer à la postérité; mais, quelque service qu'un citoyen ait pu rendre à sa patrie, il est des bornes que l'honneur autant que la raison imposent à la reconnaissance nationale. Si ce citoyen a restauré la liberté publique, s'il a opéré le salut de son pays, sera-ce une récompense à lui offrir que le sacrifice de cette même liberté? Ne serait-ce pas anéantir son propre ouvrage, que de faire de ce pays son patrimoine particulier?

» Du moment qu'il fut proposé au peuple français de voter sur la question du consulat à vie, chacun put aisément préjuger une arrière-pensée et prévoir un but ultérieur. En effet, on vit se succéder rapidement une foule d'institutions monarchiques; mais à chacune d'elles, on s'empressa de rassurer les esprits inquiets sur le sort de la liberté, en leur protestant que ces institutions n'étaient imaginées qu'afin de lui procurer la plus haute protection qu'on pût désirer pour elle.

» Aujourd'hui se découvre enfin d'une manière positive le terme de tant de mesures préliminaires : nous sommes appelés à nous prononcer sur la proposition formelle de rétablir le système monarchique, et de conférer la dignité impériale et héréditaire au premier consul.

» Je votai dans le temps contre le consulat à vie, je voterai de même contre le rétablissement de la monarchie, comme je pense que ma qualité de tribun m'oblige à le faire....

» Je ne me jetterai pas dans la discussion de la préférence que peut mériter en général tel ou tel système de gouvernement sur tel ou tel autre..... Je me bornerai à examiner le cas particulier où les circonstances nous ont placés.

» Tous les argumens faits jusqu'à ce jour sur le rétablisse-

ment de la monarchie en France se réduisent à dire que sans elle il ne peut exister aucun moyen d'assurer la stabilité du gouvernement et la tranquillité publique, d'échapper aux discordes intestines, de se réunir contre les ennemis du dehors; qu'on a vainemement essayé le système républicain de toutes les manières possibles; qu'il n'est résulté de tant d'efforts que l'anarchie, une révolution prolongée ou sans cesse renaissante, la crainte perpétuelle de nouveaux désordres, et par suite un désir universel et profond de voir rétablir l'antique gouvernement héréditaire, en changeant seulement la dynastie : c'est à cela qu'il faut répondre. 1804-an XIII. France

» J'observerai d'abord que le gouvernement d'un seul n'est rien moins qu'un gage assuré de stabilité et de tranquillité. La durée de l'empire romain ne fut pas plus longue que ne l'avait été celle de la république; les troubles intérieurs y furent encore plus grands, les ruines plus multipliées : la fierté républicaine, l'héroïsme, les vertus mâles, y furent remplacées par l'orgueil le plus ridicule, la plus vile adulation, la cupidité la plus effrénée, l'insouciance la plus absolue sur la prospérité nationale. A quoi eût remédié l'hérédité du trône? Ne fut-il pas regardé par le fait comme l'héritage légitime de la maison d'Auguste? Un Domitien ne fut-il pas le fils d'un Vespasien, un Caligula le fils de Germanicus, un Commode le fils de Marc-Aurèle?

» En France, à la vérité, la dernière dynastie s'est soutenue pendant huit cents ans; mais le peuple fut-il moins tourmenté? Que de dissensions intestines, que de guerres entreprises au dehors pour des prétentions, des droits de succession que faisaient naître les alliances de cette dynastie avec les puissances étrangères! Du moment qu'une nation entière épouse les intérêts d'une famille, elle est obligée d'intervenir dans une multitude d'événemens qui, sans cela, lui seraient de la plus parfaite indifférence.

1804-an XIII. France.

» Nous n'avons pu établir parmi nous le régime républicain, quoique nous l'ayons essayé sous diverses formes plus ou moins démocratiques; mais il faut observer que de toutes les constitutions qui ont été successivement éprouvées sans succès, il n'en est aucune qui ne fût née au milieu des factions, et qui ne fût l'ouvrage de circonstances aussi impérieuses que fugitives : voilà pourquoi toutes ont été vicieuses. Mais, depuis le 18 brumaire, il s'est trouvé une époque, unique peut-être dans les annales du monde, pour méditer à l'abri des orages, pour fonder la liberté sur des bases solides avouées par l'expérience et la raison. Après la paix d'Amiens, Bonaparte a pu choisir entre le système républicain et le système monarchique : il eût fait tout ce qu'il eût voulu, il n'eût pas rencontré la plus légère opposition.

» Le dépôt de la liberté lui était confié, il avait juré de la défendre : en tenant sa promesse, il eût rempli l'attente de la nation, qui l'avait jugé seul capable de résoudre le grand problème de la liberté publique dans les vastes états; il se fût couvert d'une gloire incomparable.... Au lieu de cela, que fait-on aujourd'hui? On propose de lui faire une propriété absolue et héréditaire d'un pouvoir dont il n'a reçu que l'administration. Est-ce l'intérêt bien entendu du premier consul lui-même? Je ne le crois pas.

» Il est très-vrai qu'avant le 18 brumaire l'état tombait en dissolution, et que le pouvoir absolu l'a tiré des bords de l'abîme; mais que conclure de là? Ce que tout le monde sait; que les corps politiques sont sujets à des maladies qu'on ne saurait guérir que par des remèdes violens; qu'une dictature momentanée est quelquefois nécessaire pour sauver la liberté. Les Romains, qui en étaient si jaloux, avaient pourtant reconnu la nécessité de ce pouvoir suprême par intervalles. Mais parce qu'un remède violent a sauvé un malade, doit-on lui administrer chaque jour un remède pareil? Les Fabius,

les Cincinnatus, les Camille, sauvèrent la liberté romaine par le pouvoir absolu ; mais c'est parce qu'ils se dessaisirent de ce pouvoir aussitôt qu'ils le purent : ils l'auraient tuée par le fait même, s'ils l'eussent gardé. Jules César fut le premier qui voulut le conserver, il en fut la victime ; mais la liberté fut anéantie pour jamais. Ainsi, tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour sur le pouvoir absolu prouve seulement la nécessité d'une dictature momentanée dans les crises de l'état, mais non celle d'un pouvoir permanent et inamovible.

1805-an XIII. France.

» Ce n'est point par la nature de leur gouvernement que les grandes républiques manquent de stabilité, c'est parce qu'elles sont improvisées au milieu des tempêtes : c'est toujours l'exaltation qui préside à leur établissement. Une seule fut l'ouvrage de la philosophie. Organisée dans le calme, cette république subsiste pleine de sagesse et de vigueur ; ce sont les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, qui offrent ce phénomène, et chaque jour leur prospérité reçoit des accroissemens qui étonnent les autres nations. Ainsi il était réservé au Nouveau-Monde d'apprendre à l'Ancien qu'on peut subsister paisiblement sous le régime de la liberté et de l'égalité civile. Oui, j'ose poser en principe que lorsqu'on peut établir un nouvel ordre de choses sans avoir à redouter l'influence des factions, comme a pu le faire le premier consul, principalement après la paix d'Amiens, comme il pourrait le faire encore, il est moins difficile de former une république sans anarchie qu'une monarchie sans despotisme : car, comment concevoir une législation qui ne soit point illusoire, dans un gouvernement dont le chef a toute la force exécutive entre les mains, et toutes les places à donner ? On a parlé d'institutions que l'on dit propres à produire cet effet ; mais, avant de proposer l'établissement du monarque, n'aurait-on pas dû l'assurer préalablement, et montrer à ceux qui doivent voter

1804 an XIII. France. sur la question que de pareilles institutions sont dans l'ordre des choses possibles; que ce ne sont pas de ces abstractions métaphysiques qu'on reproche sans cesse au système contraire? Jusqu'ici on n'a rien inventé pour tempérer le pouvoir suprême, que ce qu'on nomme des corps intermédiaires ou privilégiés. Serait-ce d'une nouvelle noblesse qu'on voudrait parler par ce mot d'*institutions?* le remède n'est-il pas pire que le mal? car le pouvoir absolu n'ôte que la liberté, au lieu que l'institution des corps privilégiés ôte tout à la fois et la liberté et l'égalité; et quand même, dans les premiers temps, les grandes dignités ne seraient que personnelles, on sait assez qu'elles finiraient toujours, comme les grands fiefs d'autrefois, par devenir héréditaires....

» A ces principes généraux, j'ajouterai quelques observations particulières. Je suppose que tous les Français donnent leur assentiment à la mesure proposée; mais sera-ce bien le vœu libre des Français que celui qui résultera du registre où chacun est obligé de signer individuellement son vote? Qui ne sait quelle est en pareil cas l'influence de l'autorité qui préside? De toutes les parties de la France éclate, dit-on, le désir des citoyens pour le rétablissement d'une monarchie héréditaire; mais n'est-on pas fondé à regarder comme factice une opinion concentrée presque exclusivement jusqu'ici parmi les fonctionnaires publics, lorsqu'on sait les inconvéniens qu'il y aurait à manifester une opinion contraire; lorsqu'on sait *que la liberté de la presse est tellement anéantie, qu'il n'est pas possible de faire insérer dans un journal quelconque la réclamation la plus respectueuse et la plus modérée.....*

» Espère-t-on, en élevant une nouvelle dynastie, hâter l'heureuse époque de la paix générale? Ne sera-ce pas plutôt un nouvel obstacle? A-t-on commencé par s'assurer que les

autres grandes puissances de l'Europe adhéreront à ce nouveau titre? et si elles n'y adhèrent pas, prendra-t-on les armes pour les y contraindre? ou, après avoir rabaissé le titre de consul au-dessous de celui d'empereur, se contentera-t-on d'être consul pour les puissances étrangères, tandis qu'on sera empereur pour les Français; et compromettra-t-on, pour un vain titre, la sécurité et la prospérité de la nation entière? 1804-an XIII. France.

» Il paraît donc infiniment douteux que le nouvel ordre de choses puisse offrir plus de stabilité que l'état présent. Il n'est pour le gouvernement qu'une seule manière de se consolider, c'est d'être juste; c'est que la faveur ne l'emporte pas auprès de lui sur les services; qu'il y ait une garantie contre les dépravations et l'imposture.....

» La liberté fut-elle donc montrée à l'homme pour qu'il ne pût jamais en jouir? Fut-elle sans cesse offerte à ses vœux comme un fruit auquel il ne peut porter la main sans être frappé de mort? Ainsi la nature, qui nous a fait de cette liberté un besoin si pressant, aurait voulu nous traiter en marâtre? Non, je ne puis consentir à regarder ce bien si universellement préféré à tous les autres, sans lequel tous les autres ne sont rien, comme une simple illusion; mon cœur me dit que la liberté est possible, que le régime en est facile et plus stable qu'aucun gouvernement arbitraire, qu'aucune oligarchie.

» Cependant.... toujours prêt à sacrifier mes plus chères affections aux intérêts de la commune patrie, je me contenterai d'avoir fait entendre encore cette fois l'accent d'une âme libre, et mon respect pour la loi sera d'autant plus assuré, qu'il est le fruit de longs malheurs et de cette raison qui nous commande impérieusement aujourd'hui de nous réunir en faisceau contre l'ennemi implacable des uns comme des autres, de cet ennemi toujours prêt à fomenter des discordes, et pour qui tous les moyens sont légitimes, pourvu qu'il parvienne à

1804-an XIII. France. son but d'oppression universelle, et de domination sur toute l'étendue des mers.

» Je vote contre la proposition [1]. »

Le discours de Carnot prophétisant le despotisme qui allait être le résultat infaillible de la mesure proposée, ne servit qu'à rendre plus fougueux encore l'enthousiasme dont le plus grand nombre des tribuns paraissait animé pour le rétablissement du pouvoir monarchique. Dans la séance où le tribun Jard-Panvilliers, orateur de la commission nommée pour examiner la proposition de Curée, fit son rapport, le tribunat émit, par acclamation, le vœu suivant :

« Considérant qu'à l'époque de la révolution, où la volonté nationale put se manifester avec le plus de liberté, le vœu général se prononça pour l'unité individuelle dans le pouvoir suprême et pour l'hérédité de ce pouvoir;

« Que la famille des Bourbons ayant, par sa conduite, rendu le gouvernement héréditaire odieux au peuple, en fit oublier les avantages, et força la nation à chercher une destinée plus heureuse dans le gouvernement démocratique;

« Que la France ayant éprouvé les divers modes de ce gouvernement, ne recueillit de ces essais que le fléau de l'anarchie;

« Que l'Etat était dans le plus grand péril lorsque Bona-

[1] Pour donner une idée de l'abjection dans laquelle étaient tombés plusieurs des prétendus collègues du courageux Carnot, nous devons dire comment un de ces amis du despotisme répondait aux argumens du véritable tribun du peuple : « Carnot vient d'émettre, et d'*émettre seul*, une opinion contraire à celle de tous ses autres collègues; *ce serait partout une sorte de témérité* : et cependant a-t-il été entendu avec moins de calme et de respect que ceux dont l'opinion jouissait des faveurs de l'assemblée ?..... » Etrange sophisme ! Comme si Bonaparte eût eu déjà la volonté et le pouvoir d'étouffer la voix de l'opposition! Comme si, lorsqu'il était question de délibérer sur une question d'un si haut intérêt national, la liberté des opinions dût être enchaînée et proscrite !

parte, ramené par la Providence, parut tout à coup pour le sauver; 1804-an XIII. France.

« Que, sous le gouvernement d'un seul, la France a recouvré au dedans la tranquillité, et acquis au dehors le plus haut degré de considération et de gloire;

« Que les complots formés par la Maison de Bourbon de concert avec un ministère, implacable ennemi de la France, l'ont avertie du danger qui la menace, si, venant à perdre Bonaparte, elle restait exposée aux agitations inséparables d'une élection;

« Que le consulat à vie, et le droit accordé au premier consul de désigner son successeur, ne sont pas suffisans pour prévenir les intrigues intérieures et étrangères, qui ne manqueraient pas de se former lors de la vacance de la magistrature suprême;

« Qu'en déclarant l'hérédité de cette magistrature, on se conforme à la fois à l'exemple des grands Etats anciens et modernes, et au premier vœu que la nation exprima en 1789;

« Qu'éclairée par l'expérience, elle revient à ce vœu plus fortement que jamais, et le fait éclater de toutes parts;

« Qu'on a toujours vu, dans toutes les révolutions politiques, les peuples placer le pouvoir suprême dans la famille de ceux auxquels ils devaient leur salut;

« Que quand la France réclame, pour sa sûreté, un chef héréditaire, sa reconnaissance et son affection appellent Bonaparte;

« Que la France conservera tous les avantages de la révolution par le choix d'une dynastie aussi intéressée à la maintenir que l'ancienne le serait à la détruire;

« Que la France doit attendre de la famille Bonaparte, plus que d'aucune autre, le maintien des droits et de la liberté du peuple qui la choisit, et toutes les institutions propres à les garantir;

1804-an XIII. France.

« Qu'enfin il n'est point de titre plus convenable à la gloire de Bonaparte et à la dignité du chef suprême de la nation française, que le titre d'EMPEREUR;

« Le tribunat, exerçant le droit qui lui est attribué par l'article 29 de la constitution, émet le vœu :

« 1°. Que Napoléon Bonaparte, premier consul, soit proclamé empereur des Français, et, en cette qualité, chargé du gouvernement de la république française;

« 2°. Que le titre d'empereur et le pouvoir impérial soient héréditaires dans sa famille, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture;

« 3°. Qu'en faisant dans l'organisation des autorités constituées les modifications que pourra exiger l'établissement du pouvoir héréditaire, l'égalité, la liberté, les droits du peuple soient conservés dans leur intégrité.

« Le présent vœu sera présenté au sénat par six orateurs, qui demeurent chargés d'exposer le vœu du tribunat. »

Mais ce vœu du tribunat avait déjà été prévenu et comme préparé par un souhait dans le même sens formé par le sénat, et consigné dans une adresse, qui fut présentée au consul, le 27 mars, à l'occasion de la conspiration de George, et qui ne fut publiée qu'un mois après, lorsque la discussion du tribunat fut connue. Le premier corps de la république, les *conservateurs* de la constitution de l'an VIII, n'avaient point voulu laisser à d'autres l'initiative de la bassesse et de la servitude : leur adresse offrait ce passage remarquable : « Vous fondez une ère nouvelle, disaient-ils à Bonaparte, vous devez l'éterniser ; l'éclat n'est rien sans la durée..... Vous êtes pressé par le temps, par les événemens, par les conspirateurs, *par les ambitieux ;* vous l'êtes dans un autre sens par une inquiétude qui tourmente tous les Français; vous pouvez enchaîner le temps, maîtriser les événemens, mettre un frein aux conspirateurs, désarmer les ambitieux, tranquilliser

la France entière, en lui donnant des institutions qui cimentent votre édifice, et prolongent pour les enfans ce que vous fites pour les pères. *Citoyen* premier consul, soyez bien persuadé que le sénat vous parle ici au nom de *tous les citoyens*. Tous vous admirent et vous aiment; mais il n'en est aucun qui ne songe souvent avec anxiété à ce que deviendrait le vaisseau de la république, s'il avait le malheur de perdre son pilote avant d'avoir été fixé sur des ancres inébranlables. Dans les villes, dans les campagnes, si vous pouviez interroger tous les Français l'un après l'autre, il n'y en a aucun qui ne vous dît ainsi que nous : *Grand homme! achevez votre ouvrage, en le rendant immortel comme votre gloire. Vous nous avez tiré du chaos du passé, vous nous faites bénir les bienfaits du présent, garantissez-nous de l'avenir.....*[1] »

1804-an XIII. France.

Bonaparte ne crut devoir répondre ostensiblement à cette adresse, digne modèle de celles qui devaient suivre, que lorsque la discussion élevée dans le sein du tribunat aurait déjà préparé la France au nouvel ordre de choses. Dans sa réponse, qui parut en même temps que l'adresse, Bonaparte donnait assez à entendre qu'il ne s'était point mépris sur les phrases ambiguës du sénat conservateur. « Vous avez jugé, disait-il, l'hérédité de la suprême magistrature, nécessaire pour mettre le peuple français à l'abri des complots de ses ennemis et des agitations qui naîtraient d'ambitions rivales... N'oublions pas cette grande vérité qui nous a toujours guidés : que la souveraineté réside dans le peuple français, en ce sens que tout, tout sans exception, doit être fait pour son intérêt, pour son bonheur et pour sa gloire. » Après avoir assuré que le peuple français n'avait rien à ajouter aux honneurs et à la

[1] On voit que le tribunat ne fit qu'ajouter à cette prière politique des adorateurs de la puissance, la conclusion des oraisons religieuses, AMEN (ainsi soit-il).

1804-an XIII. France.

gloire dont il l'avait environné, Bonaparte rappelait au sénat qu'il n'avait jamais rien entrepris sans s'être éclairé de ses conseils, et finissait par dire qu'avant de prendre une détermination définitive, il voulait encore connaître la *pensée du sénat toute entière.*

Le sénat ne tarda point à manifester cette pensée : le 4 mai, il adopta, à l'unanimité des suffrages, une nouvelle adresse en réponse au message du premier consul, dans laquelle il affirmait que le bonheur de la France, et le besoin de donner de la stabilité aux institutions qu'elle devait à la révolution, exigeaient l'établissement de la dignité impériale héréditaire dans la personne et la famille de Bonaparte, et qu'il était du devoir de celui-ci d'accepter un titre, qui, s'il n'ajoutait rien à sa gloire, au moins lui donnerait les moyens de se rendre plus utile encore à sa patrie.

Lorsque le sénat et le tribunat tendaient ainsi leurs mains aux chaînes du pouvoir impérial, le corps législatif n'était pas encore assemblé. Toutefois, la plupart des membres qui le composaient et qui se trouvaient à Paris, ne restèrent point spectateurs passifs dans cette mémorable circonstance. Cette chambre avait alors pour président un homme qui s'est acquis depuis une réputation méritée dans l'art d'encenser la puissance et de la seconder dans tous ses envahissemens. Le poète Fontanes, connu avant le consulat par quelques productions qui décelaient moins un homme d'état qu'un littérateur assez distingué, avait été choisi par Bonaparte comme celui qui convenait le mieux à la tête d'un conseil de muets, tel qu'était le corps législatif de France. Jaloux sans doute de se voir prévenu par les autres chambres, l'*orateur*[1] de ce corps convoqua tous les membres présens dans

[1] On sait qu'en Angleterre cette dénomination, dans le parlement, équivaut à celle de président.

la capitale, les réunit dans la salle des séances de la questure, et leur fit signer, le 10 mai, une adresse, dans laquelle ils déclaraient qu'en une occasion aussi importante, et lorsqu'il s'agissait des plus grands intérêts du peuple français, ils croyaient devoir à l'honorable mission qu'ils avaient reçue de leurs concitoyens la manifestation solennelle de leurs principes et de leurs sentimens; que, regrettant de ne pouvoir les proclamer à la tribune de la chambre, ils désiraient au moins en consigner l'expression individuelle dans un acte authentique; qu'ils exprimaient en conséquence le vœu formel que Napoléon Bonaparte, premier consul, fût proclamé empereur, etc. Non content d'avoir publiquement témoigné son zèle par cette démarche, le président du corps législatif crut devoir présenter au premier consul, au futur empereur, ses hommages et ses vœux particuliers [1].

1804-an XIII. France.

Les nombreux discours des membres du tribunat, imprimés et distribués avec profusion, les messages au sénat et les réponses de celui-ci, l'adresse du corps législatif et celle du poète Fontanes, ayant ainsi préparé les voies, on songea à procéder au dénouement du grand drame de la révolution. La proposition du tribunat, solennellement communiquée au sénat, fut adoptée à l'unanimité dans une séance extraordi-

[1] On trouve dans ce petit écrit supplémentaire le modèle de l'éloquence avec laquelle son auteur, qui avait également rédigé l'adresse du corps législatif, se proposait de célébrer un jour les actes du nouveau maître de la France. « Les illusions antiques ont disparu, dit M. Fontanes, parlant en son propre et privé nom; mais en a-t-il besoin celui qu'appelle notre choix? Il compte à peine trente-quatre ans, et déjà les événemens de sa vie sont plus merveilleux que les fables dont on entoure le berceau des anciennes dynasties..... Le dix-neuvième siècle, en s'ouvrant, a donné à l'univers le plus grand spectacle et la plus mémorable leçon. L'esprit humain, travaillé de la pire de toutes les maladies, je veux dire celle de la perfection, a voulu faire d'autres hommes, une autre société, un autre monde; mais, bientôt épouvanté de tout ce qu'il a produit, et las de tant d'efforts, il est venu se remettre à la suite de l'expérience et sous l'autorité des siècles..... »

1804-an XIII. France.

naire, tenue sous la présidence du second consul, Cambacérès, et le même jour on décréta un sénatus consulte organique, destiné à fixer les formes du nouveau gouvernement qu'on venait de proclamer [1].

L'acte constitutionnel que venait de dresser le sénat fut présenté le même jour à Bonaparte, dans le château de Saint-Cloud, par le sénat en corps. Le consul Cambacérès, portant la parole comme président, fut le premier qui salua son collègue du titre pompeux de majesté impériale.

Ainsi fut satisfaite l'ambition d'un homme né dans une île

[1] Il renfermait seize titres : le premier déférait le titre d'empereur des Français à Bonaparte premier consul, et ordonnait que la justice se rendrait en son nom par des officiers institués par lui; le deuxième traitait de l'hérédité de l'empire dans la descendance de l'empereur, à l'exception des filles; le troisième, des prérogatives de la famille impériale; le quatrième, des régences; le cinquième, des grandes dignités de l'empire : elles étaient au nombre de six, savoir : le grand electeur, l'archi-chancelier de l'empire, l'archi-chancelier d'Etat, l'archi-trésorier, le connétable et le grand amiral; le sixième titre traitait des grands officiers, tels que les maréchaux, dont le nombre ne pouvait être que de seize (mais les sénateurs maréchaux n'y étaient point compris), huit inspecteurs et colonels généraux de l'artillerie, du génie, des troupes à cheval, de la marine; le septième, des sermens à prêter par l'empereur, par le régent, par les grands dignitaires, etc. Le serment de l'empereur était ainsi conçu : « Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la république; de respecter et faire respecter les lois du Concordat et la liberté des cultes; de respecter et faire respecter l'égalité des droits, la liberté politique ou civile, l'irrévocabilité des ventes des biens nationaux; de ne lever aucun impôt, de n'établir aucune taxe qu'en vertu de la loi; de maintenir l'institution de la légion d'honneur; de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français. » Les autres titres de ce sénatus-consulte déterminaient les attributions du sénat, du conseil d'Etat, du corps législatif, du tribunat, des colléges électoraux, de la haute-cour impériale, de l'ordre judiciaire et de la promulgation des lois. Un titre additionnel statuait qu'on soumettrait à l'acceptation du peuple la proposition suivante : « Le peuple veut l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive de Napoléon Bonaparte, et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le sénatus-consulte de ce jour. »

dont les habitans n'étaient français que depuis un tiers de siècle. Un Corse se voyait placé sur le premier trône de l'Europe; sa subite élévation sur le pavois impérial était moins l'effet des services qu'il avait rendus à la république, que le résultat de ses propres intrigues; il avait lui-même préparé les voies, aplani les obstacles; la cupidité d'un petit nombre de citoyens avides de richesses et d'honneurs avait fait le reste. Toutefois, ce changement de fortune était si grand, si extraordinaire, que, au moment où Cambacérès le proclama empereur, Bonaparte, malgré son assurance habituelle, parut interdit: sa voix était altérée lorsqu'il répondit au premier hommage rendu à sa souveraine puissance; ses expressions se ressentirent du trouble de son ame; on eût dit, à son agitation, que, nouveau Damoclès, il voyait le génie de la liberté, ou peut-être le spectre de l'ancienne monarchie, tenant suspendu sur sa tête ornée du bandeau des rois un glaive étincelant.

1804-an XIII. France.

Bonaparte, que nous n'appellerons plus désormais que Napoléon, en contemplant à ses pieds les hommes avilis qui venaient de le placer sur le trône[1], reprit bientôt son audace et sa confiance naturelles; quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'il était déjà aussi habitué au rôle de souverain, que si, né sous la pourpre, on lui eût donné le sceptre par

[1] On a écrit que Napoléon Bonaparte avait été nommé empereur par le libre suffrage du peuple, le récit que nous venons de faire démontre que cette assertion est de toute fausseté. La question soumise au peuple n'était pas de savoir si Napoléon serait empereur, mais bien si la dignité impériale serait héréditaire dans sa famille: la différence est grande, comme on peut le remarquer; car, en supposant que la nation eût repoussé le système de l'hérédité, Napoléon, proclamé par les trois grands corps de l'Etat, n'en eût pas moins été empereur. Ainsi, il est évident que ce ne fut point le peuple français votant librement, mais bien le sénat, le tribunat et le corps législatif, qui placèrent Bonaparte sur le trône impérial, sans en avoir reçu la mission spéciale de la nation, dont ces trois corps étaient les mandataires.

1804-an XII. France.

droit d'héritage. Le soir même de ce jour mémorable (le 18 mai), il nomma plusieurs des grands dignitaires, et, le lendemain, les maréchaux de l'empire. Joseph Bonaparte fut grand-électeur; Louis Bonaparte, connétable; le consul Cambacérès, archichancelier; le consul Lebrun, architrésorier. Les maréchaux nommés étaient Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust et Bessières. Quatre sénateurs furent honorés du même titre, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier.

Napoléon, sans attendre l'assentiment légal de la nation et le résultat des votes sur l'hérédité, se fit reconnaître comme empereur dans toute l'étendue de la république, et reçut en cette qualité le serment de tous les fonctionnaires publics. L'éclat des fêtes qui furent célébrées à cette occasion en imposa à la multitude, à laquelle on ne cessait de répéter que le nouvel ordre de choses mettait désormais la France à l'abri de tout bouleversement; que la révolution était enfin terminée, et que tous les genres de prospérité allaient renaître.

Cependant le légitime prétendant à la couronne, le frère de l'infortuné roi Louis XVI, Louis XVIII, vivait alors retiré à Varsovie. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce qui se passait en France, il fit paraître, le 6 juin, une protestation ainsi conçue :

« Prenant le titre d'empereur, et voulant rendre ce titre héréditaire dans sa famille, Bonaparte met le sceau à son usurpation. Cet acte ne saurait sans doute infirmer mes droits; mais, comptable de ma conduite à tous les souverains, dont les droits ne sont pas moins lésés que les miens; comptable à la France, à ma famille, à mon propre honneur, je croirais trahir la cause commune en gardant le silence dans cette occasion. Je déclare donc que, loin de reconnaître le titre impérial

déféré à Bonaparte par un corps qui n'a pas même d'existence légitime en France, je proteste contre ce titre et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu. » Cette protestation, qui fut à peine connue en France, n'y produisit aucun effet. 1804-an XIII. France.

Le résultat des votes sur la question présentée au peuple français fut proclamé par un sénatus-consulte, le 6 novembre 1804. Il était tel qu'on devait s'y attendre, c'est-à-dire approbatif. D'après le relevé publié à cette époque, trois millions cinq cent soixante-douze mille trois cent vingt-neuf citoyens avaient voté pour que la dignité impériale fût héréditaire, et deux mille cinq cent soixante-neuf pour l'avis contraire. En conséquence, le sénat reconnut le principe de l'hérédité comme base fondamentale de l'état.

Le nouvel empereur connaissait, par l'expérience des temps passés, l'appui que prête au trône une religion dominante. Il chercha donc à faire sanctionner par la religion romaine, dont il se vantait d'être le restaurateur en France, les droits qu'il avait usurpés, et il résolut de reproduire aux yeux du peuple cette cérémonie du sacre, pratiquée pour les rois ses prédécesseurs, et qu'il croyait propre à exercer une haute influence sur l'esprit du vulgaire ; mais ce fut à la manière du souverain qui, comme lui, avait porté le titre d'empereur, du fils de Pépin, de Charlemagne, en un mot, qu'il voulut recevoir l'onction sacrée des mains du suprême pontife du culte catholique. Avec plus de philosophie, et surtout plus de connaissance de l'état actuel des lumières, Napoléon se fût convaincu que cette cérémonie était illusoire pour lui, si elle n'était pas ridicule; il eût reconnu le danger de ressusciter les prétentions toujours exagérées des ministres de la religion, il eût ambitionné la gloire d'affranchir la France et les souverains de la dépendance ultramontaine, source de tant de troubles et de malheurs en Europe, dans les siècles pré-

1805-an XIII. France. cédens. Puisqu'il se donnait pour l'élu de la nation, Napoléon, au commencement du dix-neuvième siècle, eût dû démontrer au monde que l'intervention d'un pontife n'ajoute rien aux droits des princes, ni aux obligations des peuples. La raison publique, l'intérêt général réclamaient cette innovation : Napoléon, en relevant le trône, s'en fût montré peut-être plus digne, s'il eût eu le courage de le rendre à sa destination véritable, imprescriptible, celle de protéger les peuples contre les invasions des ambitieux et des méchans. Il devait s'écarter du sentier suivi par le commun des princes, et chercher son appui dans l'amour de la nation, dans l'estime des contemporains, dans le respect des peuples voisins, et surtout dans cette confiance généreuse qu'obtient la supériorité, toutes les fois qu'elle ne veut être que défensive pour elle-même, et protectrice pour les autres. Puisque Napoléon empereur se dirigeait sur des erremens anciens, que n'essayait-il, à l'imitation de Henri VIII, de créer dans l'Etat une religion nationale, indépendante de toute influence étrangère ? Il n'eût peut-être pas rencontré, depuis, les obstacles qui ont embarrassé sa carrière ; il n'eût pas vu se déclarer contre lui ceux qui ne lui avaient prêté leur appui que dans l'espoir d'être protégés à leur tour : le chef de l'église romaine n'eût pas donné le premier à l'Europe l'exemple de la résistance au joug de l'oppression impériale.

Ainsi donc Napoléon oubliant que, lorsqu'il n'était encore que général, il avait hautement professé des principes contraires, entreprit de rabaisser sur les Français le voile que la révolution avait soulevé. C'est dans le double but de se concilier les prêtres et d'en imposer à la multitude, en se montrant à elle comme l'oint du seigneur, qu'il crut devoir employer le prestige de la religion pour mieux solenniser la cérémonie de son inauguration impériale ; et, pour donner, ainsi que nous l'avons déjà dit, plus d'éclat à la pratique

consacrée, pour éblouir encore plus les yeux déjà fascinés du peuple, il voulut que le pape lui-même, le chef de la milice chrétienne, répandit l'huile sainte sur le front de celui qui avait arraché la thiare au successeur des apôtres, qui avait proclamé que Mahomet était le véritable prophète de Dieu. Charlemagne s'était du moins conformé aux idées théologiques de son siècle, en allant se faire sacrer à Rome; mais Napoléon exige que le souverain pontife vienne donner à Paris le spectacle imposant et inusité d'un pape obéissant humblement à la voix du monarque de la France. 1804 an XIII. France.

D'après les antiques usages de la cour de Rome, le seul souverain auquel le pape dût conférer l'onction royale était l'empereur d'Allemagne, en sa qualité de roi des Romains, de représentant des Césars, de successeur de Charlemagne. Les princes revêtus de ce titre s'étaient toujours soumis à venir recevoir, dans la basilique de Saint-Pierre ce témoignage de la bienveillance du serviteur des serviteurs de Dieu. Quelles raisons purent donc déterminer Pie VII à s'écarter d'une règle jusqu'alors invariable, et à entreprendre un voyage de cinq cents lieues, dans la saison la plus rigoureuse, pour légitimer les droits d'un soldat qui venait de placer sur sa tête le diadème impérial. On a dit qu'il existait d'étroites liaisons entre le pontife et le guerrier, avant que l'un portât la thiare, et que l'autre s'emparât du sceptre. On a ajouté que le modeste évêque d'Imola devait à ces liaisons la remise des clefs de saint Pierre entre ses mains : s'il faut ajouter foi à ces récits, ce serait donc la reconnaissance qui aurait entraîné Pie VII dans cette singulière démarche. Selon d'autres versions, Bonaparte, consul, aurait imposé cette condition expresse au successeur de Pie VI, en le mettant en possession des Etats laissés à l'Eglise romaine par le traité de Tolentino. Enfin, quelques écrivains ont voulu décider la question, en avançant que Napoléon employa les menaces,

1804-an XIII. France.

la violence même, pour forcer le vicaire de Jésus à venir orner son triomphe.

Quoi qu'il en soit, le pape partit de Rome le 3 novembre, accompagné de quatre cardinaux, de deux archévêques, et d'une suite nombreuse. La marche du souverain pontife en Italie et en France fut signalée par les hommages des fidèles au chef de la religion apostolique : Napoléon avait donné des ordres pour que, sur tout son passage, on rendît à Pie VII les honneurs dus à sa dignité et au ministère dont il allait s'acquitter à Paris. Le pape, parvenu à Fontainebleau le 25 novembre, rencontra, au lieu dit *la Croix de Saint-Hérens*, l'empereur des Français, qui s'était porté au devant de lui avec un brillant cortége, et il arriva le 29 à Paris, où l'empereur lui avait fait préparer un appartement dans le palais des Tuileries.

Napoléon avait convoqué dans la capitale des députations de toutes les autorités administratives et judiciaires, de toutes les gardes nationales de l'empire, de tous les corps militaires, les présidens des arrondissemens de chaque préfecture, les maires des principales villes, etc. Indépendamment de ce surcroît de population, Paris vit accourir dans ses murs une multitude de curieux, empressés d'assister à une solennité dont la renommée exagérait encore la splendeur; les étrangers eux-mêmes vinrent pour admirer le complément de la fortune la plus extraordinaire du siècle. La cérémonie du sacre eut lieu le 2 décembre, et les fêtes données à cette occasion furent au-dessus de ce que l'imagination avait pu se figurer. Le ciel, qui parut tant de fois si favorable aux desseins du souverain de la France, contribua à l'éclat de cette journée. La neige était tombée, la veille, sans interruption; mais, le 2 décembre, le soleil se leva radieux, pour éclairer un jour si funeste à la liberté.

C'est à travers un concours immense de spectateurs de

tout âge, au milieu du cortége le plus imposant, que le pape, Napoléon, et Joséphine son épouse, se rendirent à l'église métropolitaine de Notre-Dame, où devait s'effectuer la double cérémonie du sacre et du couronnement. Pie VII officia pontificalement et avec toute la pompe de l'église romaine. Le nouvel empereur avait fait présent à la cathédrale de vases sacrés en vermeil et enrichis de diamans, d'ornemens magnifiques, et généralement de tous les objets nécessaires au service divin [1]. Napoléon et Joséphine furent oints de l'huile sainte sur le front et sur les deux mains. En attendant que les prières du sacre fussent achevées, l'empereur et l'impératrice furent s'asseoir sur leur trône, d'où ils s'avancèrent une seconde fois vers l'autel pour la cérémonie du couronnement. Immédiatement après que le pape eut béni les deux couronnes, Napoléon saisit brusquement celle qui lui était destinée, et se la plaça lui-même sur la tête, comme pour donner à entendre qu'il ne la tenait que de Dieu et de son épée : Charlemagne, moins hardi, avait reçu la sienne des mains du pape; mais Napoléon ne se piqua point d'imiter en cela la conduite de son modèle. Il prit ensuite l'autre couronne, et la posa sur le front de l'impératrice, qui était restée à genoux au pied de l'autel.

1804-an XIII. France.

Quand l'office divin fut achevé, l'empereur, assis, la couronne sur la tête, et la main sur le livre de l'évangile, que tenait le grand-maître des cérémonies, de Ségur, prononça, devant les trois présidens du sénat, du corps législatif et du tribunat, le serment dont nous avons rapporté la formule en parlant de l'acte constitutionnel de l'empire. Après quoi, le chef des hérauts d'armes s'écria d'une voix forte et élevée : « Le très-glorieux et très-auguste empereur

[1] Tous ces objets précieux forment encore aujourd'hui le trésor du chapitre de Notre-Dame.

1805-an XIII. France. Napoléon, empereur des Français, est couronné et intronisé : vive l'empereur! » Les voûtes de la basilique de Notre-Dame retentirent au même instant des cris répétés de *vive l'empereur! vive l'impératrice!* Les deux époux sortirent ensuite de l'église, au bruit des mêmes acclamations, dans le même ordre et avec le même cérémonial qu'ils y étaient entrés. Témoins de ce spectacle extraordinaire, nous devons avouer que rien ne nous parut jamais plus imposant et plus majestueux. Toutefois, un sentiment pénible se mêla spontanément dans notre ame à l'admiration que la vue de toutes ces choses y excitait, et nous ne les envisageâmes plus que comme le prélude de l'esclavage de la nation. Pendant trois jours, les fêtes et les réjouissances ne cessèrent point dans la capitale du nouvel empire; mais le charme était détruit à nos yeux : les festons de fleurs qui ornaient les monumens publics, nous parurent des chaînes de fer, que l'éclat des illuminations nocturnes ne dissimulait plus [1].

La journée du 5 décembre fut consacrée à la distribution des nouvelles enseignes qui devaient conduire les guerriers de l'empire à la victoire. Cette cérémonie eut lieu dans le Champ-de-Mars, vaste enceinte, dont le souvenir se rattache aux époques les plus mémorables de la révolution. Dans une immense tribune élevée à la hauteur des appartemens du palais de l'Ecole militaire, était placé le trône de l'empereur, et, à droite et à gauche, des banquettes pour les trois corps de l'Etat et les personnages les plus distingués de l'empire. Des députations des différens corps de l'armée, de la marine et de la garde nationale occupaient l'intérieur du Champ-de-Mars, et une foule prodigieuse de spectateurs garnissait l'immense amphithéâtre qui borde ce même inté-

[1] Ceci a trait aux inscriptions adulatrices (commandées pour la plupart), qui se faisaient remarquer dans l'illumination d'un grand nombre d'édifices publics et particuliers.

rieur. Au signal donné, toutes les colonnes de l'armée se mirent en mouvement et s'approchèrent du trône, au pied duquel se trouvaient les divers drapeaux et étendards surmontés d'une aigle, et portés par des officiers et les présidens des colléges électoraux des départemens. L'empereur, se levant alors, prononça avec énergie les paroles suivantes : « Soldats! voilà vos drapeaux; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement, et elles seront partout où votre empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple !

1805-an XIII. France.

« Vous jurez de sacrifier vos vies pour les défendre, et de les maintenir constamment, par votre courage, sur le chemin de la victoire : vous le jurez? — Nous le jurons ! » répétèrent, à la fois et par un cri unanime, les présidens des colléges et les officiers, en élevant en l'air les aigles qu'ils allaient remettre aux mains des braves. Après ce mouvement, qui se fit au milieu des applaudissemens de la multitude environnant le Champ-de-Mars, il fût procédé à la distribution des nouvelles enseignes, et les guerriers français, en les recevant dans les différens groupes, les saluèrent par des acclamations redoublées. Pendant neuf années, la victoire suivit constamment ces aigles impériales, et ne les abandonna que lorsque Napoléon, insatiable de conquêtes, voulut franchir avec elles les contrées hyperboréennes.

CHAPITRE II.

ANNÉE 1805.

Suite des préparatifs de descente en Angleterre; Napoléon au camp de Boulogne; il propose la paix au roi de la Grande-Bretagne, etc. — Napoléon se fait proclamer roi d'Italie. — Troisième coalition contre la France; l'Autriche ouvre la campagne par l'envahissement de la Bavière; l'armée française entre en Allemagne; combats de Wertengen, de Guntzburg, d'Albeek, d'Elchingen, de Langenau, de Neresheim, etc., etc.; le général Mack capitule dans Ulm, etc.; — Ouverture de la campagne en Italie; passage de l'Adige par l'armée française; combats de San-Michele, de Caldiero; cinq mille Autrichiens mettent bas les armes à Cara-Albertini, passages de la Piave, du Tagliamento; combat de Castel-Franco, etc. [1].

1805-an XIII. février. (ventose.) France.

Suite des préparatifs de descente en Angleterre; Napoléon au camp de Boulogne; il propose la paix au roi de la Grande-Bretagne, etc. [1] — L'ivresse de l'ambition satisfaite, l'éclat de la pourpre impériale, l'encens des hommages serviles, les soins même donnés aux affaires de l'intérieur, ne pouvaient point distraire Napoléon du grand but qui devait justifier en quelque sorte toutes les démarches personnelles auxquelles il s'était livré, et confondre l'intérêt de l'empereur dans ceux de la nation, dont il se proposait de venger encore une fois les injures et de rehausser la gloire. Du point culminant où il venait de se placer, ses regards em-

[1] Journaux du temps, mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

brassaient l'Europe entière; il observait l'effet produit par des événemens qu'il avait préparés avec autant de bonheur que d'habileté; il comptait le nombre de ses amis et de ses ennemis; et, ramenant toutes ses pensées sur la puissance qui seule paraissait alors vouloir combattre à outrance pour lui disputer la domination européenne, il s'occupait plus que jamais d'une invasion destinée à terminer une longue rivalité, à renverser une usurpation maritime qui contrebalançait trop fortement celle que lui-même méditait sur le continent. 1805-an XIII. France.

Dès les premiers mois de l'année 1804, les côtes de France et particulièrement celles de la Manche étaient couvertes de soldats; les ports étaient encombrés de bâtimens destinés à la descente de ces troupes nombreuses sur le rivage de la Grande-Bretagne. La plus belle armée que l'Europe eût encore vue rassemblée était prête à entrer en campagne; tous les corps qui la composaient, partageant les vœux de leur empereur, attendaient impatiemment le signal de traverser l'étroit canal qui les séparait d'un sol dont ils regardaient la conquête comme assurée. Mais plus Napoléon désirait sortir vainqueur de la lutte où il allait s'engager, moins il se dissimulait la difficulté de l'entreprise : il reconnaissait la nécessité d'attendre que tous les apprêts en fussent terminés. Les diverses divisions de la flottille, rassemblées dans les ports, offraient, il est vrai, une apparence formidable; mais le nombre de bâtimens n'était pas encore assez considérable pour lancer d'un seul jet la masse de soldats destinée à opérer la descente. Ainsi donc, pendant que l'on activait la construction de nouveaux bateaux, Napoléon trompait l'impatience de ses troupes, en les occupant à ces grandes évolutions qui tiennent le soldat en haleine, développent l'instruction des officiers, et fortifient toutes les habitudes de la guerre.

1805 an XIII. France.

Lorsque les premiers bateaux construits dans l'intérieur parurent à l'embouchure des rivières, les Anglais avaient d'abord méprisé ce nouveau moyen d'attaque; des caricatures, après avoir rassuré les oisifs de Londres, avaient passé le détroit pour venir égayer ceux des rives de la Seine. Mais bientôt la flottille de Boulogne inspira d'autres pensées, et les alarmes succédèrent à la sécurité : on craignit que les Français ne profitassent d'un moment favorable pour aborder la côte d'Angleterre. Une flotte britannique ayant paru dans la rade de Torbay dans un moment où elle n'était point attendue, et n'ayant point répondu d'abord aux signaux de la côte, la terreur et la consternation s'emparèrent des habitans sur ce point : le bruit de l'effrayante apparition des Français se propagea avec une extrême rapidité; les maisons furent abandonnées jusqu'à plus de vingt lieues dans les terres, et les fiers Bretons se crurent à l'instant de passer sous le joug de la France victorieuse. Bien que l'erreur fût promptement dissipée, les mesures les plus outrées, ordonnées à la hâte par les agens du gouvernement, furent adoptées avec un empressement qui démontrait, d'une manière évidente, l'idée que le peuple anglais se formait de ses agresseurs, et le degré d'énergie patriotique dont il était lui-même susceptible. Le drapeau rouge devait être déployé sur toute l'étendue des côtes du Royaume-Uni, avec ordre de ne faire aucun quartier aux Français, attendu, disait-on, que le nombre des prisonniers venant à s'augmenter, ces *barbares*, quoique désarmés, pourraient compromettre la sûreté de l'Etat. On établit, dans toutes les directions, des signaux, au moyen desquels cinquante mille hommes armés pussent être réunis en peu de temps sur le même point. Tous les chevaux, les voitures furent mis à la disposition du gouvernement. La levée en masse fut ordonnée, et, comme on manquait de fusils pour armer cette immense milice, on eut

recours au moyen employé en France en 1793 : on distribua des piques et d'autres instrumens offensifs; on décréta aussi une levée extraordinaire de cent mille matelots; et la presse, cette odieuse mesure de recrutement, fut exercée avec une rigueur qui n'avait pas encore eu d'exemple; les côtes les plus menacées furent garnies d'une artillerie formidable; on construisit même, à grands frais, des écluses pour inonder tout le comté d'Essex; enfin, le gouvernement fit des dispositions pour qu'à la première nouvelle du débarquement des Français, on incendiât les forêts, les villages, les moyens de transport; on détruisît les chemins, les canaux; on démantelât les villes; on égorgeât tous les bestiaux qui ne pourraient pas être emmenés dans l'intérieur du pays. Les plus riches habitans de Douvres se réfugièrent à Cantorbéry, et des travaux de fortifications furent commencés autour de Londres. 1805-an XIII. France.

Les dispositions connues de la population catholique de l'Irlande contribuaient encore à augmenter cette terreur panique des Anglais. Plusieurs tentatives venaient d'être renouvelées dans ce malheureux pays pour secouer le joug intolérable de la métropole, et l'on avait lieu de croire que les Irlandais n'attendaient que le moment de l'arrivée des Français pour se soulever en masse, et offrir à ceux-ci des auxiliaires animés par la haine et le désir ardent de se venger de leurs oppresseurs. La condition, déjà si fâcheuse, des catholiques d'Irlande fut encore aggravée, et les agens britanniques cherchèrent à se venger, sur cette espèce d'*ilotes*, de la peur que leur causait la France.

La Grande-Bretagne offrit, à cette époque, un spectacle extraordinaire aux yeux de l'Europe. Ce pays, naguère si confiant dans ses moyens de défense extérieure, n'était plus qu'un vaste camp, où tous les citoyens, devenus soldats par la crainte, s'effrayaient encore les uns les autres, en se com-

1805-an XIII. France. muniquant leurs appréhensions toujours croissantes : l'agriculture était négligée, les ateliers déserts; les magasins encombrés ne s'ouvraient plus pour inonder le monde des produits de l'industrie nationale et de ceux arrachés aux deux Indes par l'injustice, la violence et le dol ; les spéculateurs, découragés, n'osaient point exposer leurs fonds pour exporter des marchandises qui n'avaient presque plus de débouchés : la bourse de Londres, ce grand bazar des deux hémisphères, était l'écho où venaient se répéter les calamités publiques; car chaque jour amenait l'annonce d'un nouveau désastre, et les corsaires des trois puissances alliées, la France, la Batavie et l'Espagne, ne s'étaient pas moins rendus redoutables aux Anglais en réalité, que la flottille de Boulogne ne l'était en imagination. Les banqueroutes se multipliaient dans une progression qui suivait la marche du temps, d'autant plus fréquentes, qu'on s'éloignait de l'époque où la paix avait été rompue. Quelle occasion pour l'Europe, si elle avait voulu la mettre à profit ! La circonstance présente découvrait le côté faible de l'Angleterre, et devait apprendre le secret de contraindre cette puissance usurpatrice à ne plus se jouer des droits des nations. Nul doute que la connaissance de l'état de malaise où se trouvait alors l'Angleterre, ainsi menacée par la France, l'Espagne et la Hollande, et des pertes que la fermeture des ports lui faisait éprouver, n'ait affermi Napoléon dans son projet de blocus continental, qu'il suivit par la suite avec tant de constance : dans ce plan gigantesque, qui, beaucoup trop blâmé par les contemporains, doit être cependant considéré, par tous les sages politiques, comme le seul moyen de forcer l'Angleterre à l'abdication de la souveraineté absolue des mers. Au point où les choses sont parvenues, ce n'est pas par le déploiement de grandes forces actives, par de grandes armées mises sur pied, par l'armement des flottes

Digitized by Google

CARTE
D'UNE PARTIE DES CÔTES
DE FRANCE,
depuis les Bouches de l'Escaut
Jusqu'à l'embouchure
de la Somme.

5 10 Lieues.

les plus nombreuses, qu'il est possible d'obtenir ce résultat. L'inertie commerciale, l'absence de toute communication, voilà la puissance qui doit vaincre l'Angleterre : tel est le lévier qui soulèvera ce colosse maritime, et le renversera de sa base [1]. 1805-an XIII. France.

Au reste Napoléon, en 1804, ne pouvait point songer encore à fermer tous les ports de l'Europe à l'Angleterre : un tel projet était au-dessus de la puissance qu'il exerçait alors. Tout entier à son dessein de porter la guerre au sein même de la Grande-Bretagne, il pressait ses préparatifs, et dirigeait vers cet objet toutes les ressources de son génie. Quand la grande affaire de sa nomination à l'empire fut terminée, il résolut de faire un nouveau voyage sur les côtes de la Manche, et d'activer par sa présence tous les travaux de la grande entreprise qu'il méditait. Il quitta Paris le 18 juillet; dans la soirée du lendemain 19, il passait déjà en revue toutes les troupes qui étaient rassemblées sous Boulogne, et faisait manœuvrer sous ses yeux les différentes divisions de la flottille. Les jours suivans, il parcourut la ligne des côtes; accueilli sur tous les lieux, dans tous les camps, par les acclamations des citoyens, des soldats et des matelots, sa marche était un triomphe continuel.

Les différens camps tracés depuis plus de deux ans, et occupés alors par l'élite de l'armée française réorganisée, offraient un spectacle singulièrement remarquable par les développemens de l'industrie qui avait surtout présidé à leur

[1] La France, avant de perdre le territoire conquis pendant la guerre de la révolution, pouvait être le centre de résistance, le point d'appui de cette confédération des peuples contre l'Angleterre, de cette ligue, la plus naturelle et la plus légitime qui ait jamais été conçue; mais aujourd'hui, et pendant longtemps encore, la France, qui a tout à craindre pour elle-même, ne peut rien entreprendre de concert avec les autres nations; tandis que l'or et les vaisseaux de l'Angleterre pourront conserver à cette puissance, durant plusieurs générations, le privilége exclusif de l'injustice et de l'usurpation.

1805-an XIII. France.

formation. Chacun d'eux ressemblait à une cité, où les commodités et les agrémens de la vie civile se trouvaient réunis avec la discipline et le goût austères qui signalent le soldat français dans les camps appelés *de plaisance*. A Ostende, par exemple, un terrain qui n'offrait naguère que des plaines arides, des eaux stagnantes, et une longue chaîne de dunes stériles, présentait alors aux yeux du voyageur étonné de longues avenues de baraques, dont la construction était à la fois élégante et solide; des bancs de verdure, des colonnes, des obélisques, des pyramides surmontées du buste du nouvel empereur, reposaient agréablement la vue, et pour la première fois on apercevait des jardins charmans, des parterres délicieux, un gazon toujours vert, créés comme par magie sur les sables du canal de la Manche. On remarquait dans la demeure des officiers et des chefs, avec l'austérité qui doit régner dans un camp, l'élégance qui fait l'ornement des villes. Des saignées pratiquées avec art dans les digues préservaient de l'humidité les baraques des soldats; de vastes et belles chaussées assuraient les communications avec les villages voisins; et des sources d'une eau limpide, en procurant une boisson salubre, servaient à l'arrosage et à l'embellissement des jardins.

Des colonnes de stuc ou de verdure, des faisceaux d'armes élevés avec autant de goût que de régularité, des inscriptions presque toutes à la louange du vainqueur de l'Italie et de l'Orient, donnaient au front de bandière de chaque camp l'aspect le plus héroïque. Des rues tracées au cordeau, et portant toutes le nom d'un guerrier illustre mort les armes à la main pour défendre la patrie, rappelaient des actions récentes, des souvenirs chers au cœur des braves; des statues qu'un ciseau exercé n'eût point désavouées, des groupes allégoriques représentaient l'heureuse alliance de la sagesse, des arts et de la victoire.

Chaque régiment avait son jardin, chaque compagnie son parterre, son potager, et un puits couvert de verdure pour arroser les plantes et les fleurs que le soldat cultivait. Celui-ci se nourrissait des légumes qu'il avait plantés; chaque jour il voyait croître l'ouvrage de ses mains, et ce n'était pas seulement la discipline qui le rendait fidèle à ses drapeaux, mais encore cet esprit de propriété qui attache tous les hommes au sol sur lequel ils vivent. Un travail agréable, volontaire, excluait partout l'oisiveté, fléau des hommes réunis en société, entretenait la vigueur de la santé, et maintenait le charme de la vie domestique. 1805-an XIII. France.

La plus grande union régnait entre les divers corps de l'armée, mais en même temps la plus généreuse émulation semblait les animer à l'envi. Les régimens cherchaient à se surpasser entre eux dans la création d'un nouvel établissement utile ou agréable, rivalité noble dans son principe et heureuse dans ses résultats!

Dans ces beaux camps, dont l'esquisse ne nous a point paru étrangère au sujet national que nous traitons, le soldat français avait tout créé, tout animé; des dunes immenses avaient disparu, les terrains les plus raboteux avaient été aplanis; enfin tous les obstacles que la nature semble avoir multipliés sur ces plages inhospitalières avaient cédé à l'active industrie de nos dignes guerriers. Le coup d'œil des différentes divisions de la flottille achevait d'animer sur plusieurs points ce tableau vraiment extraordinaire.

Napoléon, en quittant la capitale de l'empire et en se dérobant aussi vite aux hommages et aux soins empressés de ses nombreux courtisans, avait voulu se montrer à ses soldats dans tout l'appareil de sa puissance et dans tout l'éclat de son nouveau rang : il s'était fait suivre par Joseph et Louis Bonaparte, ses frères, par les grands dignitaires et les grands-officiers de l'empire; les ministres eux-mêmes avaient

1805-an XIII. France. eu ordre de venir joindre l'empereur au camp de Boulogne.

Depuis un an la France et l'Europe avaient les yeux fixés sur cette imposante masse de forces réunies vis-à-vis les côtes d'Albion ; la présence de Napoléon au milieu de ses vaillantes légions éveilla encore plus fortement l'attention publique, et le continent était dans l'attente du résultat qu'obtiendraient les efforts d'une grande nation contre sa rivale. A la suite des personnages désignés par l'empereur pour l'accompagner, on vit accourir un grand nombre de citoyens distingués, et les étrangers eux-mêmes s'empressèrent de venir contempler l'étonnant spectacle que présentaient alors des plages naguère désertes. Napoléon y tenait sa cour avec autant de solennité qu'au palais des Tuileries ou au château de Saint-Cloud ; les arts, le luxe, les plaisirs, affluaient au quartier impérial, et formaient un contraste remarquable avec l'ordre et la discipline sévère qui régnaient dans les camps. Aux manœuvres militaires qui avaient occupé toute la matinée, on voyait succéder, le soir, les danses, les fêtes et les jeux scéniques ; des acteurs choisis dans les divers théâtres de Paris, après avoir reproduit aux yeux de nos guerriers quelques-uns des chefs-d'œuvre de la scène française, jouaient ensuite des pièces allégoriques propres à augmenter l'enthousiasme des spectateurs, et à porter leur patriotisme et leur dévouement au plus haut degré d'énergie, par les allusions ingénieuses et les traits piquans qu'elles renfermaient.

C'est au milieu de cet étonnant mélange de fêtes et d'appareils de guerre, que Napoléon passa près d'un mois sur la côte de Boulogne, imprimant l'activité à tous les travaux, électrisant tous les cœurs par sa présence. Il avait indiqué le 15 août, jour de sa naissance, pour une solennité qui devait compléter et surpasser même par son éclat toutes celles qui avaient précédé. Il s'agissait de faire une grande distribution de croix de la légion d'honneur, non-seulement à l'armée, mais encore

à un grand nombre de fonctionnaires civils qui avaient été invités à se rendre à Boulogne pour cet objet. Napoléon, considérant la légion d'honneur comme une des institutions qui devaient consolider le trône impérial, voulut donner à cette cérémonie tout l'appareil et le *grandiose* dont les lieux, le temps et la circonstance étaient susceptibles. L'armée, à qui la fête était spécialement consacrée, s'était chargée d'en préparer l'exécution. 1805 an XIII. France.

Avant de décrire cette grande inauguration dont le souvenir a survécu aux dernières révolutions qui ont eu lieu depuis, il est nécessaire de donner une esquisse du théâtre sur lequel elle se passa.

Le port de Boulogne est formé par l'embouchure d'une petite rivière appelée *la Liane*, qui s'est conservé un passage à travers les dunes ou collines de sable que les vagues et le vent ont amoncelé à l'ouverture d'une vallée bornée de chaque côté par de hautes falaises formées de couches de marbre et de terre calcaire. On a élevé sur ces dunes et ces falaises des batteries formidables pour empêcher l'approche des bâtimens ennemis. Au fond du port, sur la rive droite de la Liane, s'élève la ville, bâtie en amphithéâtre et couronnée par des remparts et un ancien château fort. Ce brillant point de vue est agrandi du côté de la mer, à gauche, par les forts du Musoir et de l'Heurt; à droite, par le fort en bois et celui de la Crêche : ces trois derniers, situés à 350, 500 et 200 toises de la côte, sont entourés d'eau à pleine mer, et l'on ne peut y arriver à pied sec qu'à marée basse.

L'armée était réunie dans plusieurs camps placés sur les hauteurs qui se trouvent derrière, à droite et à gauche de Boulogne, formés de baraques, et portant les noms d'*Outreau*, de *Boulogne*, de *Wimille* et d'*Ambleteuse*. Le palais, ou plutôt la baraque de l'empereur (car on pouvait lui donner ce nom, puisqu'elle était construite en bois, de même que les

1805-an XIII. France. autres habitations des camps), était en avant du camp de droite, et c'est non loin de cette baraque qu'on avait dû choisir naturellement le local de la fête ; la nature, d'ailleurs, semblait l'avoir indiqué, en présentant la forme d'un sinus propre à rapprocher la vue de cent mille hommes, qui devaient à la fois former ce spectacle extraordinaire et en jouir.

Le plan général était celui d'un théâtre antique, dont les gradins demi-circulaires étaient figurés par les mouvemens naturels du terrain. Vingt colonnes d'infanterie de soixante hommes de front, sur une hauteur indéterminée, devaient figurer les spectateurs ; les intervalles des colonnes représenter les vomitoires ou issues, et la totalité, couronnée par la cavalerie, les loges des théâtres anciens. La platée, ou espace conservé vide pour la cérémonie, ne devait contenir que les états-majors généraux, les drapeaux des corps placés en avant des légionnaires qui devaient prêter le serment. Un rayon de cinquante toises donnait à ce théâtre une scène de cent pieds ; au centre était élevé le trône de l'empereur ; à ses côtés étaient placées la garde impériale et sa musique.

Le trône était formé d'un tertre dans le goût antique, tel que dans les camps romains on en élevait aux Césars lorsque ceux-ci voulaient haranguer l'armée, et tel que les médailles nous les ont transmis sous la dénomination d'*allocutions*.

Cette plate-forme carrée, de seize pieds sur huit de hauteur, était entourée d'étendards et de drapeaux surmontés d'aigles d'or ; au centre était posé, sur deux gradins, le siége antique du roi Dagobert ; au-dessus, en forme de baldaquin, on avait placé un trophée d'armes composé des drapeaux, étendards et guidons pris dans les batailles de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides, du mont Thabor, d'Aboukir, de Marengo. Au milieu de ce groupe était l'armure en pied des électeurs de Hanovre, et le tout était surmonté d'une immense couronne de lauriers en

or, sur laquelle s'agitaient les queues pourprées des guidons des beys d'Égypte. 1805-an XIII. France.

Les décorations qui devaient être distribuées aux légionnaires avaient été placées dans le casque de du Guesclin et dans le bouclier de Bayard, portés par des adjudans-généraux ou colonels d'état-major.

Le 15 août, le soleil, que d'épais nuages avaient tenu caché la veille, parut dans tout son éclat sur l'horizon, et fut salué par les cris de joie de l'armée, heureuse de voir que la journée allait être en harmonie avec la plus imposante des fêtes. A neuf heures, la générale se fit entendre dans tous les camps, et les troupes, s'avançant majestueusement en colonnes, vinrent occuper l'espace qui leur était destiné. Ce mouvement fut exécuté avec une admirable précision. A midi, l'empereur sortit de sa baraque; une salve générale des batteries de la côte annonça son arrivée au lieu de la cérémonie.

Lorsque Napoléon parut, deux mille tambours battirent aux champs, et ne purent couvrir les bruyantes acclamations de la masse des soldats et des citoyens qui exprimaient l'enthousiasme excité par la présence du monarque; mais un roulement ayant annoncé que la solennité allait commencer, un silence respectueux régna de toutes parts. L'empereur prit place sur son trône; à ses côtés vinrent se ranger ses deux frères Joseph et Louis, le grand-amiral Murat, les ministres, les maréchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, les colonels-généraux, les sénateurs présens à Boulogne; derrière, un capitaine de chaque corps de l'armée tenait un drapeau déployé; les aides-de-camp de Napoléon, disposés sur les seize marches du trône, étaient là pour recevoir et transmettre les ordres de ce prince; et, plus bas, on remarquait des légionnaires déjà décorés, et dont les têtes étaient ombragées par deux trophées formés, ainsi que

1805-an XIII. France

celui qui surmontait le fauteuil du roi Dagobert, de drapeaux et d'étendards conquis sur l'ennemi.

Les colonels d'état-major, qui portaient les décorations que l'empereur allait décerner, s'étaient déjà rendus à la place qui leur était assignée, et l'on avait vu, à leur passage, des officiers et des soldats s'incliner respectueusement, et baiser, avec une émotion religieuse, le cimier du casque du héros breton, et le pavois du chevalier sans peur et sans reproche. Le grand chancelier de la légion d'honneur, ayant pris les ordres de l'empereur, prononça un discours, dans lequel il s'attacha principalement à relever le mérite de cette institution toute nationale, et à faire connaître l'étendue des devoirs qu'elle imposait aux légionnaires. Après que le grand-chancelier eut cessé de parler, un second roulement de tambours appela de nouveau l'attention générale, et Napoléon, se levant alors de dessus son siége royal, prononça la formule du serment que devaient prêter les membres de la légion; ceux-ci s'écrièrent unanimement : nous le jurons, et, par un mouvement spontané, toute l'armée répéta ce serment de fidélité et de dévouement. Les cris de *vive l'empereur Napoléon!* retentirent dans tous les rangs; les soldats élevèrent leurs armes en l'air.

Les grands officiers, les commandans, les officiers et les simples légionnaires s'approchèrent successivement du trône, et reçurent individuellement, des mains de l'empereur, la décoration de la légion.

L'aspect de cette brillante armée, des camps, des forts, des falaises retentissant du bruit des vagues et du canon; des côtes blanchâtres de l'Angleterre; la vue du soleil, vainqueur des nuages, éclairant de ses rayons cette scène auguste; de la mer sillonnée au loin par les vaisseaux britanniques; du vainqueur de l'Italie et de l'Egypte distribuant ainsi des marques d'honneur à ses anciens compagnons d'ar-

mes, aux fonctionnaires publics, aux hommes distingués par leur savoir et par leurs talens, et montrant à ses guerriers le champ où d'autres lauriers restaient encore à cueillir : tant d'objets réunis étaient bien propres à donner aux sentimens et aux pensées des spectateurs de cette scène magique une grandeur et un charme aussi sublimes que difficiles à exprimer. Toutefois, il manquait encore un dernier trait à ce magnifique tableau. 1805-an XIII. France.

Au moment où les colonnes d'infanterie se déployaient, en se prolongeant sur les côteaux, pour venir ensuite défiler par pelotons devant le trône, une division de cinquante voiles, avant-garde de la flottille du Hâvre, parut à la hauteur du cap d'Alpreck. Tous les regards se portèrent alors sur la mer, et l'enthousiasme fut au dernier degré d'exaltation, lorsque l'on vit l'Océan payer ainsi son tribut à l'empereur, par l'arrivée, au milieu d'une solennité aussi remarquable, d'un convoi si impatiemment attendu depuis plusieurs mois.

A quatre heures du soir, Napoléon se retira au bruit des mêmes acclamations et des mêmes salves qui avaient signalé sa présence au milieu des troupes. De somptueux banquets, donnés par Joseph Bonaparte, par les ministres et les principaux chefs de l'armée de terre et de mer, à tous les légionnaires; des danses, des exercices de corps, un magnifique feu d'artifice, terminèrent la journée.

Napoléon resta encore quelque temps sur les côtes; dirigeant ensuite sa marche par la Belgique, il alla visiter les nouveaux départemens sur la ligne du Rhin, et se rendit à Mayence, où il avait donné l'ordre à l'impératrice Joséphine de venir le joindre. Dans cette ville, comme dans toutes celles qu'il avait déjà parcourues, on le vit appliquer son coup d'œil créateur à tous les besoins des peuples; examiner, avec une sagacité toujours égale, les divers projets d'utilité publique, d'amélioration ou d'embellissement qui lui étaient

1805-an XIII. France. présentés [1]. Il quitta Mayence pour retourner à Paris, où il arriva le 12 octobre.

Le voyage dont nous venons de rendre compte avait précédé, comme on peut le remarquer, le couronnement et le sacre de l'empereur dans la capitale; mais nous n'avons pas cru devoir en intercaler le récit dans la dernière section du chapitre précédent, pour ne point interrompre brusquement ce que nous avions à dire sur l'élévation de Napoléon au trône impérial.

La situation des choses en Angleterre, à la fin de l'année 1804; la terreur que paraissaient imprimer les préparatifs formidables d'une descente sur le sol même de la Grande-Bretagne, firent juger à Napoléon qu'une nouvelle démarche auprès du roi George III rendrait peut-être ce monarque plus accessible à des propositions de paix, qu'il avait écoutées dans des circonstances moins défavorables pour lui. La même politique qui avait guidé le chef du gouvernement français dans sa première tentative de 1800, le dirigeait encore en cette occasion, où il voulait prouver à la nation et aux autres puissances de l'Europe qu'il avait accepté l'exercice du pouvoir souverain, moins pour agrandir la carrière de son ambition, que pour assurer plus sûrement et plus promptement la paix générale. Il écrivit donc, le 2 janvier 1805, la lettre suivante au monarque anglais :

« Monsieur mon frère, appelé au trône par la Providence et par le suffrage du sénat, du peuple et de l'armée, mon premier sentiment est un vœu de paix. La France et l'An-

[1] Il est juste d'observer que les voyages faits par Napoléon dans l'intérieur de l'empire eurent presque toujours pour but la prospérité nationale; loin de les redouter, le peuple les regardait comme un bienfait. La présence de ce monarque guerrier dans un département, sans être à charge comme celle d'un prince oisif, tournait toujours au profit des administrés; elle devenait la source de nouvelles créations, de nouveaux travaux, favorables au développement de l'industrie, aux progrès de l'agriculture et du commerce.

gleterre usent leur prospérité, elles peuvent lutter pendant des siècles; mais leurs gouvernemens remplissent-ils bien le plus sacré de leurs devoirs? et tant de sang versé inutilement et sans la perspective d'aucun but, ne les accuse-t-il pas dans leur propre conscience? Je n'attache point de déshonneur à faire le premier pas; j'ai assez, je pense, prouvé au monde que je ne redoute aucune des chances de la guerre; elle ne m'offre d'ailleurs rien que je doive redouter : la paix est le vœu de mon cœur; mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure donc Votre Majesté de ne pas se refuser au bonheur de donner elle-même la paix au monde; qu'elle ne laisse pas cette douce satisfaction à ses enfans; car enfin il n'y eut jamais de circonstance ni de moment plus favorables pour faire taire toutes les passions, et écouter uniquement le sentiment de l'humanité et de la raison. Ce moment une fois perdu, quel terme assigner à une guerre que tous mes efforts n'auraient pu terminer? V. M. a plus gagné, depuis dix ans, en territoire et en richesses, que l'Europe n'a d'étendue : sa nation est au plus haut point de prospérité : que peut-elle espérer de la guerre? Coaliser quelques puissances du continent? Le continent restera tranquille: une coalition ne ferait qu'accroître la prépondérance et la grandeur continentales de la France. Renouveler les troubles intérieurs? Les temps ne sont plus les mêmes. Détruire nos finances? Des finances fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais. Enlever à la France ses colonies? Les colonies sont pour la France un objet secondaire; et V. M. n'en possède-t-elle pas déjà plus qu'elle n'en peut garder? Si V. M. veut elle-même y songer, elle verra que la guerre est sans but, sans aucun résultat présumable pour elle. Eh! quelle triste perspective de faire battre les peuples, seulement pour qu'ils se battent! Le monde est assez grand pour que nos deux nations puissent y vivre; et la raison a assez

1805-an XIII. France.

1805-an XIII. France. de puissance pour qu'on trouve moyen de tout concilier, si, de part et d'autre, on en a la volonté. J'ai toutefois rempli un devoir saint et précieux à mon cœur. Que V. M. croie à la sincérité des sentimens que je viens de lui exprimer, et à mon désir de lui en donner des preuves. »

Le ministère anglais, au moment même où la lettre qu'on vient de lire parvint à sa destination, avait préparé les contrebatteries de l'expédition de Boulogne, et employé toutes les ressources de sa politique pour renouer les fils d'une troisième coalition contre la France. Déjà les dépêches des agens diplomatiques annonçaient que les cours de Russie, de Vienne et de Berlin même, étaient prêtes à entrer dans les desseins du gouvernement britannique, pourvu que celui-ci payât de son or la plus grande partie des frais de cette nouvelle guerre. Ces nouvelles étaient bien propres à atténuer l'imminence du danger que pouvaient faire craindre les apprêts de la descente d'une armée française sur les côtes d'Angleterre, en donnant l'espoir d'une diversion puissante et prochaine. Aussi lord Mulgrave, ministre des affaires étrangères, dans la dépêche qu'il adressait au ministre Talleyrand, en réponse à la lettre écrite par l'empereur Napoléon, semblait-il annoncer que le ministère anglais comptait beaucoup sur le résultat de ses propres démarches auprès des autres cabinets du continent. Voici la note envoyée à M. Talleyrand:

« S. M. B. a reçu la lettre qui lui a été adressée par le chef du gouvernement français, datée du 2 de ce mois.

» Il n'y a aucun objet que S. M. ait plus à cœur que de saisir la première occasion de procurer de nouveau à ses sujets les avantages d'une paix fondée sur des bases qui ne soient pas incompatibles avec la sûreté permanente et les intérêts essentiels de ses états. S. M. est persuadée que ce but ne peut être atteint que par des arrangemens qui puissent en même temps pourvoir à la sûreté et à la tranquillité

à venir de l'Europe, et prévenir le renouvellement des dangers et des malheurs dans lesquels elle s'est trouvée enveloppée. Conformément à ce sentiment, S. M. sent qu'il lui est impossible de répondre plus particulièrement à l'ouverture qui lui a été faite, jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de communiquer avec les puissances du continent avec lesquelles elle se trouve engagée par des liaisons et des rapports confidentiels, et particulièrement avec l'empereur de Russie, qui a donné les preuves les plus fortes de la sagesse et de l'élévation des sentimens dont il est animé, et du vif intérêt qu'il prend à la sûreté et à l'indépendance de l'Europe [1]. »

1805-an XIII. France.

La réponse du ministère anglais, communiquée aux deux

[1] Le changement de disposition de la Russie envers la France avait commencé à se manifester vers le mois d'avril 1804, pendant le procès de George et de Pichegru, et le général Hédouville, ambassadeur français à Pétersbourg, avait reçu ses lettres de rappel au commencement de juin. L'ambassadeur russe avait également quitté Paris, et il n'était resté auprès du gouvernement impérial qu'un chargé d'affaires nommé Doubril, qui présenta, le 21 juillet, une note renfermant des demandes qui pouvaient équivaloir à une rupture déclarée. Ces demandes, concertées sans doute avec l'Angleterre, étaient calquées sur celles du cabinet de Londres, lorsque celui-ci avait voulu rompre avec la France. L'empereur Alexandre exigeait qu'on le laissât s'immiscer en maître dans les affaires d'Italie, et surtout dans les discussions avec le roi de Naples; il demandait des indemnités pour le roi de Sardaigne, en compensation de la perte du Piémont, et l'évacuation de l'électorat de Hanovre : propositions d'autant plus déplacées, que, dans le moment même où le cabinet de Saint-Pétersbourg prétendait aussi arrogamment se mêler des affaires de la France, et, selon ses propres expressions, « la forcer à la modération, » lui-même s'emparait, sans aucun droit, sans prétexte même, d'une partie de l'Arménie; préparait l'envahissement de quelques provinces persannes, limitrophes de ses états d'Asie; envoyait un corps de dix mille hommes dans la république des Sept-Iles (dans la mer Ionienne), en dépit des traités conclus entre les grandes puissances de l'Europe, traités qui déclaraient cette république état libre et indépendant. M. Doubril avait encore échangé quelques autres notes, pour la forme, avec le ministère français, et avait ensuite demandé ses passeports, qu'il obtint à la fin d'août. M. de Rayneval, chargé d'affaires à Pétersbourg après le départ de l'ambassadeur Hédouville, quitta la Russie le 26 septembre.

1805-an XIII. France. chambres du parlement, y excita de vifs débats. Le parti de l'opposition, composé alors de tous les hommes qui préféraient la simple et glorieuse liberté de leurs ancêtres au fastueux et imposant despotisme que le ministère actuel tentait d'y faire succéder, ne laissa point échapper cette occasion de prouver que c'était contre son vœu qu'on cherchait à éterniser la guerre. « Pourquoi, disait l'éloquent Fox, l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la vieille Angleterre, pourquoi faire à l'ennemi qui nous offre la paix une réponse évasive, indigne d'un gouvernement qui doit avoir le sentiment de sa force ou de son honneur? Quelle est la question? Nous voulons la paix, ou nous voulons la guerre. Je n'examinerai point ici si la raison de notre commerce, la solitude qui règne dans nos manufactures, et l'esprit d'inquiétude qui plane sur toute la population anglaise, ne sont pas des motifs assez importans pour justifier l'opinion de ceux qui pensent qu'il serait temps enfin de mettre un terme à une guerre suspendue un moment, pour recommencer avec plus de fureur que jamais. J'admets que la guerre, qui nous accable de maux, est préférable à la paix qui nous rendrait tous heureux et l'Europe avec nous; mais alors pourquoi ne pas le dire franchement? Pourquoi s'obstiner à mentir à la nation, en cherchant à lui faire croire que c'est l'ennemi qui veut la guerre, lorsqu'il vient encore de nous offrir la paix? Pourquoi enfin parler de *rapports confidentiels avec l'Europe*, lorsque aucune communication à cet égard ne nous est faite, lorsque rien ne prouve que ces rapports existent, et que, par conséquent, l'Angleterre doive être secourue dans la nouvelle guerre où nous a embarqués un orgueil national mal entendu, et une avidité de domination que nous devrions mieux dissimuler? »

Plusieurs autres orateurs parlèrent dans le même sens; mais les ministres, assurés de la majorité, gardèrent le secret de

leurs relations avec les puissances du continent, et la paix présentée par la France fut encore une fois repoussée. 1805-an XIII. France.

On n'eut connaissance à Paris de la démarche faite par Napoléon auprès du roi d'Angleterre que le 4 février; elle était restée secrète entre l'empereur et son ministre Talleyrand; mais le silence prolongé du ministère anglais ayant persuadé que la question de la paix serait résolue par la négative, Napoléon ordonna au ministre des relations extérieures de communiquer aux trois chambres de la législature la lettre écrite au roi de la Grande-Bretagne, et la réponse évasive de lord Mulgrave à cette dépêche [1].

Le but de cette communication était de prouver au peuple que l'empereur avait tenté les derniers moyens d'éloigner les fléaux de la guerre, en s'adressant à la puissance contre laquelle il avait les récriminations les plus légitimes à exercer, en lui proposant la paix lorsqu'il était en mesure de la faire repentir de sa perfidie et de son arrogance. Les membres du sénat, du corps législatif et du tribunat se récrièrent sur la générosité de Napoléon, portèrent aux nues sa grandeur

[1] Il paraîtrait que la démarche de l'empereur n'aurait pas eu d'abord l'assentiment de M. Talleyrand : du moins, c'est ce qu'il est permis de conjecturer d'un passage du discours de ce ministre au sénat conservateur : « En calculant les avantages de notre position, disait-il, et, en pensant à cet élan unanime d'affection et de respect que, dans les dernières circonstances, nous a fait voir la France entière, toute disposée à se dévouer pour maintenir l'honneur français, la gloire du trône et la puissance de l'empire, je ne cacherai pas qu'étant seul admis, comme ministre, dans la confidence d'une telle détermination, j'ai dû l'apprécier toute entière, la considérer moins en elle-même que dans son principe héroïque, et la voir plutôt comme conséquence de caractère, que comme application d'une maxime d'état. Si tout autre prince m'eût manifesté une telle disposition, j'eusse cru que l'honneur de ma place et mon dévouement personnel me faisaient un devoir de la combattre par mes conseils. » Le caractère bien connu de l'homme d'état qui tenait ce langage peut faire présumer, au surplus, que cette prétendue opposition dont il se vante n'était qu'un jeu concerté entre Napoléon et lui pour rehausser la magnanimité du premier aux yeux d'un sénat adulateur, vis-à-vis duquel il était d'ailleurs bien inutile d'employer ce subterfuge.

1805-an XIII. France. d'ame, proclamèrent son étonnante modération, « la première de ses vertus, disaient-ils. » Ces acclamations des premiers corps de l'état, rapportées par les feuilles publiques, furent répétées dans toute la France, et le refus que l'Angleterre faisait de la paix rendit plus unanimes les vœux des citoyens pour la prochaine humiliation de cette puissance orgueilleuse et dominatrice.

26 mai. (6 prairial.) Italie. *Napoléon se fait proclamer roi d'Italie* [1]. Le nouvel orage que l'Angleterre rassemblait sur le continent contre la France commençait à grossir. Le 11 avril, la Russie conclut avec la Grande-Bretagne un traité par lequel elle s'engageait, moyennant des subsides, à mettre sur pied une armée de cent quatre-vingt mille combattans, et à former une coalition dans le but d'arracher le Hanovre à la France, de soustraire à l'influence de cette dernière puissance la Suisse et la Hollande, de faire donner ce qu'on appelait *une frontière* à l'Autriche, de faire évacuer le royaume de Naples par les troupes françaises, de rétablir le roi de Sardaigne en possession du Piémont.

Quoique l'Autriche eût fait complimenter officiellement Napoléon sur la nouvelle dignité dont il venait d'être revêtu, cette puissance ne paraissait pas être dans des dispositions plus favorables, et prêtait déjà l'oreille aux agens envoyés près d'elle pour l'entraîner dans la nouvelle ligue qu'on méditait. Une grande activité régnait dans toutes les dépendances du conseil de la guerre à Vienne; des mouvemens continuels de troupes avaient lieu dans l'Empire, et, sous le prétexte d'établir un cordon pour s'opposer aux progrès d'une maladie contagieuse qui régnait à Livourne, une armée autrichienne se rassemblait sur l'Adige. Les explications demandées à cet égard, et données avec tout l'empressement

[1] Journaux du temps et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

de la bonne foi, avaient paru rassurer le cabinet de Saint-Cloud; mais l'inquiétude se manifestait en France, et déjà l'on s'attendait à voir la paix bientôt troublée sur le continent. 1805-an XIII. Italie.

Napoléon ne pouvait pas être dupe des vaines protestations du gouvernement autrichien : alors même qu'il eût moins été sur ses gardes, les journaux anglais s'expliquaient trop clairement pour qu'il pût douter des dispositions réelles de cette puissance; mais ne voulant pas mettre les apparences contre lui, il résolut d'attendre les événemens, et de laisser à l'empereur d'Allemagne l'odieux de la rupture d'une paix que celui-ci avait, en quelque sorte, reçue comme une grâce. Il continua donc ses relations amicales avec l'Autriche, et reçut avec complaisance toutes les explications qui lui furent données; mais il se mit en mesure de repousser avec avantage l'aggression dont on le menaçait sourdement.

La réunion d'une forte masse de troupes dans la partie de l'Italie qui restait encore à l'Autriche, devait naturellement faire soupçonner que les premières hostilités auraient lieu sur l'Adige, dès l'instant que cette puissance consentirait définitivement à faire partie de la coalition. Ce fut donc sur ce point que Napoléon porta ses regards. Les corps français cantonnés en Italie reçurent l'ordre de se tenir sur le *qui vive;* et, voulant profiter de l'exaltation que la menace d'une prochaine invasion devait communiquer à l'esprit des Italiens qui avaient secoué le joug de l'Autriche, l'empereur des Français ne balança point à mettre sur sa tête la couronne de fer des rois lombards.

En effet, ayant rétabli la monarchie en France, Napoléon ne pouvait plus laisser subsister la constitution républicaine qu'il avait donnée aux peuples du nord de l'Italie; et, de même que, sous son consulat, il avait préparé les Français au régime impérial, il avait également placé la république

1805-an XIII. Italie. italienne dans l'impossibilité de conserver son indépendance. Depuis le commencement de son existence, cette république avait été tenue, par son créateur, comme à la lisière, et nous avons fait voir comment celui-ci s'était fait appeler à la présidence de l'état par la consulte extraordinairement réunie dans la ville de Lyon. Mais le titre de président n'était plus en harmonie avec celui d'empereur, et d'ailleurs Napoléon voulait attacher l'Italie à la France d'une manière plus directe qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Du moment où il s'était fait proclamer empereur des Français, on avait dû s'attendre au changement qu'allait subir la constitution italienne.

Afin d'être plus sûr de l'assentiment des Italiens, Napoléon, usant du même moyen dont il s'était servi en 1802, convoqua à Paris la consulte d'état de la république italienne, et lui ordonna d'apporter à la constitution de cet état les modifications et les changemens que le temps et les circonstances rendaient nécessaires : la délibération de la consulte d'état ne se fit point attendre. Le 17 mars, M. de Melzi, vice-président de la république, vint, à la tête de la députation italienne, apporter à l'empereur le vœu suivant : « Que le gouvernement de la république fût monarchique et héréditaire ; que Napoléon fût proclamé roi d'Italie, etc., etc.[1]. » Ce vœu fut accueilli, comme on devait s'y attendre, avec beaucoup de bienveillance par Napoléon, et ne tarda point à être exaucé.

Le lendemain 18, Napoléon se rendit en grand cortége au sénat conservateur, et M. Talleyrand fut chargé par lui de rendre compte aux sénateurs de l'événement qui plaçait sur la tête de l'empereur des Français la couronne d'Italie. Le

[1] Dans l'adresse renfermant l'expression de leur vœu, les Italiens insistaient particulièrement pour l'indépendance de leur pays après la mort de Napoléon, et pour que celui-ci ne laissât point l'année s'écouler sans venir se faire sacrer et couronner à Milan.

ministre des relations extérieures du nouveau royaume, Marescalchi, lut ensuite l'acte constitutionnel arrêté par la consulte d'état. 1805-an XIII. Italie.

Dans la même séance, Napoléon fit prêter serment de fidélité aux membres de la consulte d'état et aux députés des colléges électoraux de la république italienne. Après quoi, il prononça le discours qu'on va lire :

« Sénateurs, nous avons voulu, dans cette circonstance, nous rendre au milieu de vous pour vous faire connaître, sur un des objets les plus importans de l'état, notre pensée toute entière.

» La force et la puissance de l'empire français sont surpassées par la modération qui préside à toutes nos transactions politiques.

» Nous avions conquis la Hollande, les trois quarts de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie toute entière : nous avons été modérés au milieu de la plus grande prospérité. De tant de provinces, nous n'avons gardé que ce qui était nécessaire pour nous maintenir au même point de considération et de puissance où a toujours été la France. Le partage de la Pologne, les provinces soustraites à la Turquie, la conquête des Indes et de presque toutes les colonies, avaient rompu, à notre détriment, l'équilibre général.

» Tout ce que nous avons jugé inutile pour le rétablir, nous l'avons rendu, et par là nous avons agi conformément au principe qui nous a constamment dirigé de ne jamais prendre les armes pour de vains projets de grandeur, ni par l'appât des conquêtes.

» L'Allemagne a été évacuée, ses provinces ont été restituées aux descendans de tant d'illustres Maisons, qui étaient perdues pour toujours, si nous ne leur eussions pas accordé une généreuse protection. Nous les avons relevées et raffermies, et les princes d'Allemagne ont aujourd'hui plus d'é-

1805-an XIII Italie.

clat et de splendeur que n'en ont jamais eu leurs ancêtres.

» L'Autriche elle-même, après deux guerres malheureuses, a obtenu l'état de Venise. Dans tous les temps, elle eût changé, de gré à gré, Venise contre les provinces qu'elle a perdues.

» A peine conquise, la Hollande a été déclarée indépendante. Sa réunion à notre empire eût été le complément de notre système commercial, puisque les plus grandes rivières de la moitié de notre territoire débouchent en Hollande : cependant, la Hollande est indépendante, et ses douanes, son commerce et son administration se régissent au gré de son gouvernement.

» La Suisse était occupée par nos armées, nous l'avions défendue contre les forces combinées de l'Europe : sa réunion eût complété notre frontière militaire. Toutefois, la Suisse se gouverne, par l'acte de médiation, au gré de ses dix-neuf cantons, indépendante et libre.

» La réunion du territoire de la république italienne à l'empire français eût été utile au développement de notre agriculture : cependant, après la seconde conquête, nous avons à Lyon confirmé son indépendance; nous faisons plus aujourd'hui, nous proclamons le principe de la séparation des couronnes de France et d'Italie, en assignant pour l'époque de cette séparation l'instant où elle deviendra possible et sans danger pour nos peuples d'Italie.

» Nous avons accepté et nous placerons sur notre tête cette couronne de fer des anciens Lombards, pour la retremper, pour la raffermir, et pour qu'elle ne soit point brisée au milieu des tempêtes qui la menaceront, tant que la Méditerranée ne sera point rentrée dans son état habituel.

» Mais nous n'hésitons pas à déclarer que nous transmettrons cette couronne à un de nos enfans légitimes, soit naturel, soit adoptif, le jour où nous serons sans alarmes sur

l'indépendance que nous avons garantie des autres états de la Méditerranée. 1805-an XIII. Italie.

» Le génie du mal cherchera en vain des prétextes pour remettre le continent en guerre : ce qui a été réuni à notre empire, par les lois constitutionnelles de l'état, y restera réuni ; aucune nouvelle province n'y sera incorporée ; mais les lois de la république batave, l'acte de médiation des dix-neuf cantons suisses, et ce premier statut du royaume d'Italie, seront constamment sous la protection de notre couronne, et nous ne souffrirons jamais qu'il y soit porté atteinte.

» Dans toutes les circonstances et dans toutes les transactions, nous montrerons la même modération, et nous espérons que notre peuple n'aura plus besoin de déployer ce courage et cette énergie qu'il a toujours montrées pour défendre ses légitimes droits. »

Ce discours fut couvert des applaudissemens de l'assemblée et des tribunes, malgré l'étiquette qui défendait ces signes d'approbation.

Afin de se rendre au vœu exprimé par la consulte d'état, que l'année ne se passât point sans que le nouveau roi vînt se faire couronner à Milan, Napoléon quitta Paris le premier avril, visita les départemens du midi de la France, parcourut le Piémont, réuni à la France depuis 1802, et fit son entrée dans la capitale du nouveau royaume d'Italie le 8 mai. La crainte que l'Autriche inspirait encore à un peuple à peine émancipé était si vive, que Napoléon fut reçu à Milan comme un génie protecteur. Une immense population s'était portée à sa rencontre ; des arcs de triomphe, ornés d'emblèmes ingénieux en l'honneur du nouveau souverain et de l'impératrice Joséphine qui l'accompagnait, attestaient que les Italiens n'étaient pas moins bien disposés que les Français à recevoir le joug que leur imposait le vainqueur des Autrichiens.

La cérémonie du couronnement et du sacre de Napoléon

1805-an XIII. Italie. et de Joséphine, comme roi et reine d'Italie, eut lieu dans la basilique de Milan à peu près de la même manière et avec le même appareil que dans celle de Paris. La couronne de fer que portaient autrefois les rois lombards était conservée précieusement dans le monastère de Monza, et n'était point sortie de ce dépôt depuis le couronnement de Charles-Quint[1]; mais on fut la chercher avec pompe pour servir en cette circonstance. Napoléon, en la prenant sur l'autel pour la placer lui-même sur sa tête, prononça ces paroles qui ont servi de devise à l'ordre qu'il institua à cette occasion : « Dieu me la donne, gare à qui la touche; » paroles chevaleresques, qui convenaient peut-être mieux au huitième siècle qu'au dix-neuvième. Après la cérémonie, le nouveau roi se rendit à l'antique église de Saint-Ambroise, pour y entendre le *Te Deum*. Il suivait en cela le cérémonial usité à l'intronisation des rois lombards. Les jours suivans furent employés à opérer dans l'administration publique les changemens que nécessitait la nouvelle forme de gouvernement. L'acte constitutionnel du royaume fut publié le 5 juin. Etabli sur des bases à peu près semblables à celles de l'empire français, cet acte était divisé en neuf titres.

Le même jour, Napoléon ouvrit la session du corps législatif, et nomma pour gouverner le royaume, pendant son absence, son fils adoptif, le prince Eugène Beauharnais, qui prêta sur-le-champ le serment de fidélité prescrit par l'acte constitutionnel. Napoléon, en annonçant le choix qu'il faisait du fils de Joséphine pour vice-roi d'Italie, dit aux membres de l'assemblée législative : « Je laisse pour dépositaire de mon autorité ce jeune prince que j'ai élevé dès son

[1] Cette couronne est d'or pur, à pointes, à la manière antique. Un petit cercle de fer, placé dans sa partie intérieure, l'a fait appeler *couronne de fer*, nom sous lequel on a pris l'habitude de la désigner.

enfance, qui sera animé de mon esprit, et se montrera digne de moi. » 1805-an XIII. Italie.

L'empereur, après avoir parcouru les principales villes du royaume, se rendit ensuite à Gênes, le 30 juin, pour fixer, d'une manière définitive, le sort de cette ancienne république. Les Génois, excités par des agens secrets, s'étaient déterminés à solliciter la réunion de leur territoire à celui de l'empire français. Ils sentaient que l'isolement où ils se trouvaient, et les dangers dont leur marine et leur commerce étaient menacés par l'Angleterre, maîtresse de la Méditerranée, ne leur permettaient point de réclamer une indépendance illusoire. Napoléon nomma l'archi-trésorier de l'empire, Lebrun, gouverneur général des nouveaux départemens qui divisaient le territoire ligurien.

Piombino, petite principauté enclavée dans le royaume d'Etrurie, avait déjà été donné, par l'empereur des Français, à sa sœur Éliza, épouse d'un officier corse nommé Bacciocchi, qui fut créé prince à cette occasion. Pendant son séjour en Italie, Napoléon joignit à cet apanage le territoire de la république de Lucques, tout en respectant les formes aristocratiques qui régissaient ce petit pays depuis plusieurs siècles. La princesse Éliza et son époux furent seulement placés à la tête de ce gouvernement, qui conserva son ancien sénat. Après ces arrangemens, Napoléon revint à Paris, où des soins bien autrement importans réclamaient sa présence.

Troisième coalition contre la France; l'Autriche ouvre la campagne par l'envahissement de la Bavière; l'armée française entre en Allemagne; combats de Wertengen, de Guntzburg, d'Albeck, d'Elchingen, de Langenau, de Neresheim, etc., etc.; le général Mack capitule dans Ulm, etc. — Le célèbre Pitt, dont l'activité et les grands talens ne se développèrent jamais mieux qu'à l'époque que 1805-an XIV. 19 novembre. (27 vendém.) Allemagne.

1805-an XIV. Allemagne.

nous décrivons, et qui eut véritablement la gloire de tirer l'Angleterre de la situation la plus critique où elle se soit trouvée depuis l'invasion des Normands sous la conduite du duc Guillaume; Pitt, disons-nous, était rentré au ministère. Le danger commun avait réuni tous les partis qui divisaient l'opinion publique en Angleterre. Les Whigs et les Torys, également alarmés sur les résultats de l'expédition projetée par le chef du gouvernement français, n'envisageaient plus que l'indépendance britannique menacée, et si quelque dissidence se faisait encore remarquer, ce n'était plus que dans le choix des moyens, qui tendaient tous au même but. Les Anglais, en un mot, après avoir ressenti les premiers effets d'une terreur fondée, et s'y être livrés avec une exagération qui avait dû paraître extraordinaire aux yeux des autres peuples, présentaient alors le spectacle d'une nation, à laquelle l'union de ses citoyens, l'habileté et la vigueur de son gouvernement donnent la conscience de sa force.

Il fut donc facile au ministre Pitt d'obtenir de cette même nation toute la latitude de pouvoir qui lui était nécessaire pour l'exécution du plan qu'il avait conçu pour sauver sa patrie. Dès le mois de février 1804, cent millions avaient été mis à la disposition du gouvernement britannique, et, le jour même de la clôture du parlement, 12 juillet, on ajouta à ce premier crédit celui de soixante-quinze millions pour le même objet. Quoique l'habile ministre eût gardé le silence sur l'emploi spécial des sommes demandées, et que les membres de l'opposition eussent fait tous leurs efforts pour lui arracher cette révélation, ces crédits furent votés à l'unanimité, et jamais l'éloquence du fils de Chatam n'avait obtenu un triomphe aussi complet.

La réserve observée en cette circonstance par le chancelier de l'échiquier avait un motif plausible; il s'agissait de déro-

ber à la France la connaissance des moyens qui allaient être mis en usage contre elle; mais ce secret n'existait point pour un grand nombre d'Anglais que Pitt avait mis dans la confidence de l'emploi des sommes votées. L'espérance de voir bientôt les puissances continentales opérer la diversion la plus sérieuse, et débloquer, pour ainsi dire, la Grande-Bretagne, amena un changement remarquable dans la situation des esprits. Au découragement succéda la confiance; le commerce osa méditer des spéculations nouvelles; les bras destinés à repousser l'invasion furent rendus à l'agriculture et à l'industrie. On attendit sans impatience les résultats des négociations entamées sur le continent.

1805-an XIV. Allemagne.

Nous avons dit que la Russie était la puissance auprès de laquelle les agens du gouvernement anglais avaient d'abord trouvé l'accès le plus facile. Au moment même où l'empereur Alexandre signait le traité dont nous avons parlé dans l'article précédent, il envoyait, avec beaucoup d'appareil, un plénipotentiaire à Berlin, sous prétexte d'entamer de nouvelles négociations avec la France, et, plus secrètement encore, un autre négociateur à Vienne, pour appuyer les démarches de l'agent britannique qui se trouvait dans cette ville, afin d'entraîner l'Autriche dans la coalition. L'ambition de Napoléon fut peinte aux yeux de l'empereur autrichien sous les couleurs les plus propres à alarmer ce dernier monarque. On lui représenta le chef du gouvernement français, le front ceint de la couronne de Charlemagne, à la tête d'une armée nombreuse et exercée, prêt à se faire proclamer empereur d'Occident, et à exiger, par la force des armes, foi et hommage-lige des autres souverains de l'Europe. Cette considération, jointe à l'offre de subsides de la part de l'Angleterre, détermina la résolution de l'empereur François, et tandis que l'ambassadeur de la cour de Vienne à Paris déclarait officiellement à Napoléon, le 5 août, que son maître

1805-an XIV Allemagne.

était dans les intentions les plus pacifiques ; qu'il souhaitait vivement la reprise des négociations tendantes à rétablir la paix maritime, l'ambassadeur de cette même cour à Saint-Pétersbourg accédait, au nom de son souverain, à la coalition formée entre l'Angleterre, la Suède [1] et la Russie, pour attaquer la France.

Ainsi donc, par l'effet des intrigues actives de l'Angleterre, on travaillait dans le silence, en Russie, en Allemagne et sur les frontières de l'Italie, aux préparatifs d'une guerre, dont le succès paraissait dépendre de la promptitude avec laquelle on espérait surprendre Napoléon. Un mouvement général, extraordinaire, fut imprimé à toutes les forces de la monarchie autrichienne ; des troupes se portèrent avec rapidité sur les rives de l'Inn, dans le Tyrol et sur les bords de l'Adige ; tous les corps furent mis au complet ; on forma des magasins ; on activa les travaux des manufactures d'armes ; des achats considérables de chevaux se firent en Poméranie, dans le Holstein, le Mecklenburg, en Westphalie, et jusque dans le Hanovre occupé par les troupes françaises ; on fortifia les gorges du Tyrol ; Venise fut mise en état de défense, toutes les places furent réparées et approvisionnées.

Toutes ces dispositions ne pouvaient point échapper à Napoléon. Nous avons déjà dit qu'il s'était plaint des armemens et des mouvemens de troupes faits en Italie, et que le cabinet autrichien avait cherché, soit par des explications plausibles, soit par des dénégations formelles, à dissiper l'inquiétude que ces mesures devaient faire naître. Occupé presque exclusivement de son plan contre l'Angleterre, l'em-

[1] Le roi de Suède Gustave IV, prince d'un caractère bizarre et chevaleresque, avait été un des premiers à céder aux insinuations de l'Angleterre, et s'était flatté de devenir le chef de cette nouvelle coalition ; il ne se promettait rien moins que d'égaler le grand Gustave Adolphe, et de surpasser Charles XII, en triomphant du vainqueur de l'Europe.

pereur des Français pressentait avec regret qu'une nouvelle coalition continentale allait le forcer d'y renoncer : toutefois, espérant toujours que les vrais intérêts du monarque autrichien le détourneraient du dessein de servir encore une fois une cause pour laquelle il avait déjà combattu sans succès, Napoléon continua à mettre dans ses représentations la douceur et les égards qui pouvaient prolonger la bonne intelligence entre les deux états. Cette extrême condescendance de la part d'un homme naturellement altier dans ses communications, servit un moment les coalisés, et ils engagèrent le cabinet de Vienne à y répondre, en cherchant à maintenir le chef du gouvernement français dans l'illusion où il paraissait être; mais celui-ci était trop habile politique pour prendre le change, et, tout en feignant de croire à la sincérité des déclarations pacifiques de l'Autriche, il songea sérieusement à parer le coup qu'on voulait lui porter à l'improviste. On va voir bientôt que, malgré l'astuce du cabinet de Vienne, Napoléon, par la rapidité de ses manœuvres, ne laissa point à son nouvel ennemi le temps de violer les frontières de l'empire.

1805-an XIV. Allemagne.

Le premier soin de l'empereur des Français, à son retour d'Italie, avait été de faire sonder, pour la dernière fois, les intentions secrètes du souverain de l'Autriche; c'était alors surtout qu'on s'était empressé de lui donner les assurances les plus formelles que le cabinet de Vienne ne désirait pas moins que celui de Saint-Cloud le maintien de la paix continentale, et, pour preuve des dispositions où se trouvait à cet égard l'empereur François, on faisait observer que ce monarque n'avait apporté aucun obstacle à l'érection de la république italienne en royaume, quoique naturellement cette augmentation de puissance dans la personne du souverain de la France dût exciter la jalousie, et donner des craintes aux autres potentats de l'Europe. Cette réponse, en appa-

1805-an XIV. Allemagne.

rence pleine de modération, bien qu'elle fût un reproche indirect, avait été dictée par l'Angleterre, qui dirigeait alors entièrement le cabinet autrichien. Napoléon ne fut point dupe d'un tel langage; mais, connaissant la situation des préparatifs faits par l'Autriche pour entrer en campagne, il crut avoir assez de temps pour essayer de renouveler les alarmes du peuple anglais.

On touchait à l'époque de l'année la plus favorable pour tenter la descente L'expédition de Boulogne était en mesure, tous les bâtimens réunis, et les matelots et les soldats impatiens demandaient à grands cris qu'on les conduisît enfin sur le sol d'Albion. Napoléon, feignant de céder aux vœux de ses guerriers, partit de Paris le 2 août pour se rendre au camp de Boulogne.

Son apparition sur les côtes de la Manche produisit l'effet qu'il en attendait. Mais le ministère britannique, plus que jamais effrayé de la situation des esprits, ordonna à ses agens près de la cour de Vienne de signifier à ce gouvernement qu'il eût à commencer sur-le-champ les hostilités, ou à renoncer aux subsides convenus. Les ministres de l'empereur objectèrent vainement que leur maître n'était point encore en mesure; qu'il fallait attendre l'arrivée des troupes russes en marche pour se réunir à l'armée autrichienne, et qu'il était de l'intérêt de la coalition que ses forces agissent de concert : l'Angleterre mit tant d'instance dans sa demande, que le monarque autrichien fut forcé d'y obtempérer, en ouvrant une campagne qui, trop précipitée, n'offrait plus que des chances désastreuses.

Ne pouvant nier les armemens de sa cour, le ministre autrichien, comte de Cobentzel, avait assuré que la France ne devait les regarder que comme une mesure de précaution commandée par l'accroissement des forces françaises en Italie; vain prétexte ! puisque la plus grande partie des troupes dis-

ponibles était réunie sur les côtes de l'Océan, et qu'il n'y en avait en Italie que ce qui avait été jugé nécessaire pour former la garnison des places, et pour la sûreté intérieure du pays. Il faut rendre au ministre autrichien la justice de dire qu'il fit, pour servir les desseins de l'Angleterre, tout ce qu'on pouvait attendre de son adresse diplomatique.

1805-an XIV. Allemagne.

Cependant le rassemblement de tout le matériel nécessaire à l'entrée en campagne s'effectuait avec une activité qui dénotait bien l'impatience du gouvernement britannique, et l'abondance des subsides que celui-ci versait dans les coffres de l'Autriche. Le recrutement se poussait avec la dernière rigueur dans les états héréditaires, les officiers généraux faisaient leurs équipages; on formait les états-majors; les régimens qui tenaient garnison en Bohême, en Hongrie, en Transylvanie, dans le Banat de Temeswar, étaient en mouvement, ainsi qu'une nombreuse artillerie. Deux armées se réunissaient pour agir: la première en Italie et dans le Tyrol, la seconde sur le Danube. Cette dernière devant s'avancer directement sur les frontières de France, c'était surtout à assurer sa formation et son complément que l'Angleterre s'employait plus particulièrement; et quoiqu'il eût été beaucoup plus avantageux à l'Autriche d'ouvrir la campagne en Italie, où les renforts tirés de l'intérieur et des côtes de France auraient été plus lents à parvenir, il fallut que le cabinet de Vienne se soumît aux vues du ministère anglais, et négligeât ses propres intérêts. Il fut donc décidé que tous les corps disponibles, et surtout ceux qui avaient déjà fait les campagnes sur le Rhin, seraient dirigés sur l'Inn et le Danube.

Dans cet état de choses, Napoléon pensa que le moment était venu de prendre vis-à-vis de l'Autriche l'attitude convenable, pour montrer à cette puissance qu'il ne pouvait plus s'en laisser imposer par toutes les protestations et les astuces diplomatiques du comte de Cobentzel. En demandant au

1805-an XIV. Allemagne. cabinet de Vienne une explication catégorique sur ses intentions, il lui fit notifier qu'il regarderait comme une déclaration de guerre la violation du territoire de l'électeur de Bavière, qui, effrayé de l'orage qu'il voyait se former et grossir sur sa frontière, s'occupait déjà à faire refluer vers la Franconie ses arsenaux, ses magasins et les caisses publiques.

L'empereur d'Allemagne, qui ne voyait point de troupes françaises sur la ligne du Rhin, et qui ne doutait point que ses nombreux alliés ne pussent être sur le champ de bataille aussitôt que l'armée de son adversaire, encore baraquée à trois cents lieues des frontières de la Bavière; l'empereur François, disons-nous, n'hésita plus à lever le masque et à jeter le gant. Il fit répondre à la note du ministre des relations extérieures, Talleyrand, par une autre note, dans laquelle le cabinet autrichien avouait hautement ce qu'il avait fait soupçonner par ses préparatifs; il y reproduisait les récriminations insérées dans ses notes précédentes, et annonçait que l'empereur de Russie entrait entièrement dans les vues de son allié. « Pour achever, était-il dit dans cette note curieuse, que Napoléon ne dédaigna point de réfuter lui-même, sous le voile de l'anonyme, dans le journal officiel (le *Moniteur*); pour achever de prouver la rectitude des intentions des deux cours impériales d'Autriche et de Russie, on déclare ici solennellement, et au nom de l'une et de l'autre, qu'elles sont prêtes à négocier avec la cour de France pour le maintien de la paix du continent, aux termes les plus modérés, compatibles avec le repos et la sûreté générale; que, quelle que soit l'issue de la négociation, et dût l'éclat de la guerre être inévitable, elles se sont mutuellement engagées à s'abstenir de toute entreprise qui tendrait soit à s'immiscer dans les affaires intérieures de la France, soit à altérer l'état de possession et des rapports qui se trouvent actuellement établis légalement dans l'empire germanique, soit à blesser le moins du monde

les droits et les intérêts de la Porte-Ottomane, dont elles sont au contraire prêtes à défendre, autant qu'il dépendra d'elles, les possessions et l'intégrité; enfin, que la Grande-Bretagne leur a fait connaître des sentimens parfaitement analogues aux leurs, et des dispositions également modérées pour le rétablissement de la paix avec la France. » Ainsi, comme le faisait observer fort bien l'auteur de la réfutation insérée dans le *Moniteur*, on devait juger des sentimens de la cour de Vienne par ceux de l'Angleterre, de sa politique *impartiale et juste* par la conduite constante de l'Angleterre, de sa bienveillance pour les faibles, de sa justice pour les neutres par la modération de l'Angleterre.

1805-an XIV. Allemagne.

Cependant les troupes autrichiennes passèrent l'Inn, la Bavière fut envahie, et la guerre par conséquent déclarée.

Mais, avant de commencer le récit de cette campagne, nous devons faire connaître par quelques détails le plan et les espérances de la coalition.

La restitution du duché de Milan et des autres possessions autrichiennes en Italie était le leurre principal que les Anglais avaient présenté au cabinet de Vienne. Le grand faiseur Mack avait assuré à l'empereur François II qu'il opposerait une digue suffisante aux efforts de Napoléon pour pénétrer dans le cœur de l'Allemagne, et surtout pour envahir les états héréditaires, tandis que les troupes aux ordres de l'archiduc Charles agiraient vigoureusement en Italie, et en Helvétie par le Tyrol. La reine de Naples, qui négociait en même temps le même jour, un traité de neutralité avec la France, et son adhésion à la troisième coalition contre cette puissance, devait appuyer l'archiduc Charles de tous ses moyens, en faisant une diversion sur les derrières de l'armée de Masséna par l'état romain, la Toscane, et se glissant, s'il était possible, par le Piémont et la rivière de Gênes, jusque dans le midi de la France, secondée par un corps anglais et par

1805 an XIV. Allemagne. un corps russe attendus de jour en jour dans le port de Naples. D'autres Russes, partant de Corfou, devaient en outre débarquer à Venise, soit pour garder cette ville, soit pour inquiéter, selon les circonstances, les flancs de l'armée française.

Le Hanovre, occupé par les Français, devait être attaqué d'abord, et ensuite la Hollande, par le roi de Suède, sortant de la Poméranie; par un corps russe que devait amener le général Tolstoy; par une armée formée de troupes anglaises et des anciennes troupes hanovriennes, conduites et organisées par le prudent duc de Cambridge; enfin par le roi de Prusse, qui laissait espérer son appui, et eût fini par l'accorder sans doute, si le gouvernement britannique eût offert de plus forts subsides, et si les commencemens de la campagne eussent été moins décisifs.

Entre ces deux points d'opérations, l'armée autrichienne qui envahissait la Bavière paraissait destinée, après cette conquête et l'occupation des débouchés de la forêt Noire, à faire la guerre défensivement, jusqu'à ce qu'elle eût été jointe par la grande armée russe, conduite par l'empereur Alexandre en personne. Les deux armées reprenaient alors l'offensive, et l'on espérait le concours de la Prusse et des autres grands princes de l'empire germanique, qu'on se flattait d'entraîner aisément de gré ou de force.

Telles étaient les forces avec lesquelles la coalition entrait en lice; en outre, l'Angleterre mettait en ligne de compte ses menées sourdes, ses intrigues avec les mécontens de l'intérieur de la France, ses machines infernales et ses brûlots.

Dès le 3 septembre, l'empereur François II, dans une espèce de manifeste ou de proclamation, fit part à ses peuples des motifs qui le décidaient à recommencer la guerre, et, sans doute afin d'exciter davantage le courage de ses troupes, il leur promit de marcher lui-même à leur tête. Le vœu général des Autrichiens était que l'archiduc Charles fût à la tête de

l'armée destinée à s'avancer vers le Rhin : ce prince seul paraissait digne d'être opposé à Napoléon, qu'on s'attendait à voir guider lui-même ses valeureux soldats. La conduite sage et savante de l'archiduc dans les deux campagnes de 1796 et 1799, l'expérience qu'il avait acquise à ces deux époques, justifiaient l'opinion qu'on avait de lui; mais le général Mack, si désavantageusement connu par sa ridicule campagne de Naples, fut appelé à diriger, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, les opérations de l'armée d'Allemagne, et l'archiduc Charles fut placé à la tête des troupes en Italie. On a dit que les Anglais avaient beaucoup contribué à faire éloigner ce prince du théâtre principal des opérations, parce qu'il avait mal auguré de la guerre qu'on entreprenait, et parce que le général Mack leur paraissait, ainsi qu'au ministère autrichien, devoir servir avec plus de vigueur et de dévouement [1].

1805-an XIV. Allemagne.

L'archiduc Charles avait avec lui le jeune archiduc Jean, qui lui était adjoint dans le commandement, et pour quartier-maître général le baron de Zach. Le corps d'armée du Tyrol était commandé par le général Auffemberg, qui était lui-même subordonné à l'archiduc.

Le 7 septembre, l'avant-garde de l'armée autrichienne passa la Salza à Burghausen. Une forte colonne prit de suite la route de Mühldorf, où elle passa l'Ilm, et se porta ensuite sur Landshut, qu'elle occupa le 10. Une autre colonne se dirigea par Wasserburg sur Munich, dont elle avait ordre de s'emparer, afin d'aller sans délai occuper les positions de Landsberg et de Friedberg sur le Lech.

[1] On a également prétendu que la cour de Russie avait partagé l'opinion des Anglais, par suite du ressentiment qu'elle avait encore de la perte de la bataille de Zurich. On doit se rappeler en effet que le maréchal Soworow avait attribué au prince Charles la plus grande part dans cette défaite mémorable.

1805-an XIV. Allemagne.

L'électeur de Bavière avait vainement tenté de prévenir cette violation de son territoire. Sommé par le cabinet de Vienne de s'unir aux puissances coalisées contre la France, ce prince avait répondu que son intention était de garder une neutralité absolue dans la nouvelle lutte qui allait s'engager; qu'il n'avait à former aucune plainte contre l'empereur Napoléon; que devant à l'influence de ce dernier les indemnités qu'il avait obtenues pour les pertes essuyées dans la dernière campagne, il ne pouvait sans ingratitude se déclarer contre lui.

Le prince de Schwartzenberg, envoyé par l'empereur François auprès de l'électeur pour déterminer celui-ci, demanda alors impérieusement que l'armée bavaroise fût remise aux généraux autrichiens, pour être incorporée dans celle d'Autriche; il lui échappa la menace que, en cas de refus, on la désarmerait. Il requit également qu'on lui fournît un état exact de l'armée, et n'accorda qu'un seul jour pour délibérer sur ces propositions.

L'électeur Maximilien Joseph, n'étant point en mesure, crut pouvoir encore se fier à la générosité qu'il supposait à la cour de Vienne. Il dépêcha donc le comte de Nogarolla vers l'empereur d'Allemagne, et, dans une lettre écrite de sa main, il lui représentait d'une manière aussi forte que franche les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et la nécessité de conserver son système de neutralité. M. de Nogarolla était à peine parti de Munich, qu'on apprenait dans cette capitale les préparatifs que faisait l'armée autrichienne pour passer l'Inn.

Les ordres pour la retraite des troupes bavaroises furent donnés seulement dans la nuit du 8 au 9 septembre; l'électeur et son ministère quittèrent la capitale de la Bavière pour se retirer dans les provinces de la Franconie. Le général de Wrede, commandant l'armée bavaroise, trop faible pour ré-

sister aux forces nombreuses de l'Autriche, se retira au-delà du Lech. 1805-an XIV. Allemagne.

L'armée autrichienne entra dans Munich le 11 septembre, et cette victoire facile fut déshonorée par des excès qui ne firent qu'irriter davantage les Bavarois en leur inspirant le désir de la vengeance. L'empereur François II se rendit lui-même quelques jours après dans la capitale des états bavarois, où il fit une espèce d'entrée triomphale; il vint ensuite à Memmingen pour présider un conseil de guerre, dans lequel il fut arrêté que l'armée, après s'être reposée un jour sur l'Iller, s'avancerait à marches forcées pour s'emparer des débouchés de la forêt Noire. Satisfait sans doute de ce premier succès de ses armes, et jugeant désormais sa présence inutile au milieu de ses soldats pour les encourager à bien faire, le monarque autrichien reprit la route de Vienne.

A la première nouvelle des mouvemens hostiles commencés par les troupes autrichiennes, Napoléon avait quitté Boulogne pour se rendre à Paris, où il arriva le 4 septembre. A cette époque, il n'avait point encore connaissance de la proclamation de l'empereur d'Allemagne à son armée. Les rapports diplomatiques lui apprenaient seulement le mouvement extraordinaire qui régnait dans les états héréditaires, la marche des troupes sur l'Inn, dans le Tyrol, et sur les rives de l'Adige. Le comte de Cobentzel était encore à Paris, lorsqu'on apprit tout à coup l'invasion de la Bavière par l'armée du général Mack. Napoléon fit aussitôt remettre, par le ministre Talleyrand, à M. de Cobentzel une note portant qu'aucune négociation ne pourrait avoir lieu, et qu'aucune proposition ne serait entendue, avant que les troupes autrichiennes n'eussent évacué la Bavière et ne fussent rentrées sur leur territoire; mais l'ambassadeur autrichien avait ordre de ne plus dissimuler. Il répondit que la ferme intention de l'empereur, son maître, était de se maintenir en Bavière et d'étendre son

1805-an XIV. Allemagne.

armée sur le Lech. C'était, disait-il, un faible dédommagement des usurpations que le souverain des Français avait faites en Italie; il ajoutait que trois corps d'armée russes étaient sur le point d'entrer en Allemagne pour soutenir les justes prétentions de l'Autriche, et que, si la France voulait conserver la paix, il fallait qu'elle acceptât les propositions qui lui avaient été précédemment faites.

Cette dernière note fut remise le 17 septembre : elle équivalait à une déclaration de guerre en règle, Napoléon la considéra comme telle : l'ordre avait été donné à tous les corps de la grande armée réunie sur les côtes de quitter leurs camps et de s'avancer à marches forcées sur le Rhin. L'empereur annonça l'intention où il était de se mettre à la tête de ses légions; mais, avant de quitter Paris, il voulut prouver à la France qu'il n'était point l'agresseur dans cette nouvelle lutte continentale, et il chargea son ministre des relations extérieures de rendre compte de toutes les démarches qu'il avait faites pour conserver la paix. Cette communication eut lieu dans une séance extraordinaire du sénat, tenue le 23 septembre, et dont Napoléon fit l'ouverture par le discours suivant :

« Sénateurs,

» Dans les circonstances présentes de l'Europe, j'éprouve le besoin de me trouver au milieu de vous et de vous faire connaître mes sentimens.

» Je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés, et défendre les intérêts les plus chers de mes peuples.

» Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis : la guerre a commencé au milieu de l'Allemagne ; l'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre, et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours, j'espérais encore que la paix

ne serait point troublée, les menaces et les outrages m'avaient trouvé impassible; mais l'armée autrichienne a passé l'Inn, Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale : toutes mes espérances se sont évanouies. 1805-an XIV. Allemagne.

» C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignaient que l'Autriche, à l'aspect du goufre qu'ils avaient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentimens de justice et de modération; ils l'ont précipitée dans la guerre. Je gémis encore du sang qu'il va en coûter à l'Europe, mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

» Sénateurs, quand à votre vœu, à la voix du peuple français tout entier, j'ai placé sur ma tête la couronne impériale, j'ai reçu de vous, de tous les citoyens, l'engagement de la maintenir pure et sans tache. Mon peuple m'a donné dans toutes les circonstances des preuves de sa confiance et de son amour; il volera sous les drapeaux de son empereur et de son armée, qui, dans peu de jours, auront dépassé les frontières.

» Magistrats, soldats, citoyens, tous veulent maintenir la patrie hors de l'influence de l'Angleterre, qui, si elle prévalait, ne nous accorderait qu'une paix environnée d'ignominie et de honte, et dont les principales conditions seraient la perte de nos flottes, le comblement de nos ports, et l'anéantissement de notre industrie.

» Toutes les promesses que j'ai faites au peuple français, je les ai tenues; le peuple français, à son tour, n'a pris aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé. Dans cette circonstance si importante pour sa gloire et pour la mienne, il continuera à mériter le nom de *grand peuple*, dont je le saluai au milieu des champs de bataille.

» Français, votre empereur fera son devoir, mes soldats feront le leur, vous ferez le vôtre. »

1805-an XIV. Allemagne.

Dans cette même séance, où M. de Talleyrand fit l'exposé de la conduite tenue par le gouvernement français avec l'Autriche, les conseillers d'état Regnault (de Saint-Jean d'Angely) et de Ségur, firent au sénat deux rapports, l'un contenant les motifs d'une levée de quatre-vingt mille hommes sur la conscription de 1806, et l'autre les motifs d'une autorisation demandée par le gouvernement pour donner une organisation susceptible d'être utilisée à la garde nationale de l'empire. Le sénat s'empressa de condescendre au vœu du gouvernement, en décrétant presque aussitôt la levée qui était demandée. C'était le premier exemple de cette facilité avec laquelle, sans opposition et presque sans discussion, le sénat devait, par la suite, prodiguer le sang le plus précieux de la nation, en le mettant à la disposition du chef de l'état.

Toutefois, il est juste de faire observer qu'à cette époque une pareille condescendance était véritablement commandée par les événemens, et jamais appel fait au dévouement des fils de la patrie n'avait été plus légitime. La France, attaquée pour ainsi dire à l'improviste par les deux plus fortes puissances du continent, était obligée de dégarnir entièrement ses côtes pour repousser cette injuste agression. Pendant que les guerriers réunis à Boulogne allaient combattre pour la patrie dans les champs de l'Allemagne, l'Angleterre, si long-temps menacée, ne pouvait-elle pas tenter elle-même une descente, ravager les côtes françaises, et brûler les armemens restés sans défense dans les ports? Il était donc nécessaire de remplacer les corps destinés à agir au-delà du Rhin et en Italie. Tel fut le motif de la levée extraordinaire de la conscription de 1806, et il fut parfaitement apprécié par tous les Français amis de leur pays. Les jeunes citoyens s'empressèrent de répondre à l'appel fait à leur patriotisme. Tel fut encore le motif de deux autres sénatus-consultes, dont le premier mettait en activité les conscrits des années 9, 10, 11, 12 et 13

(1801, 1802, 1803, 1804 et 1805); et le second donnait à tous les officiers, sous-officiers et soldats retirés la faculté de reprendre du service pour cette campagne, mais seulement avec les mêmes grades qu'ils avaient avant leur retraite. L'empressement avec lequel ces militaires vétérans coururent reprendre leur rang dans l'armée active prouve que, à cette époque, on ne séparait point encore l'empereur de la patrie, et que l'un et l'autre pouvaient également compter sur le dévouement des citoyens. Pour compléter le système de défense de l'empire, et conformément aux dispositions d'un autre sénatus-consulte, Napoléon arrêta l'organisation des gardes nationales des départemens de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord, de la Lys, de la Roër, de Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre, du Haut et du Bas-Rhin, du Doubs, du Jura et du Léman, en cohortes et légions dites sédentaires, et spécialement chargées de la défense des places et du territoire de ces mêmes départemens. Ces corps ne pouvaient, sous aucun prétexte, être appelés au-delà des frontières. Le général sénateur Rampon fut chargé de l'organisation et du commandement dans les départemens de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord et de la Lys; le maréchal Lefebvre eut sous sa direction les cohortes de la Roër, de Rhin-et-Moselle et du Mont-Tonnerre; le maréchal Kellermann celles du Haut et Bas-Rhin; et le général sénateur Aboville celles du Doubs, du Jura et du Léman [1].

1805-an XIV. Allemagne.

L'empereur quitta le château de Saint-Cloud le 24 sep-

[1] C'est également à la même époque (17 septembre) qu'il faut placer la formation d'un corps de huit cents vélites à cheval, dont Napoléon paraît avoir eu, dans le temps, l'idée de faire sa garde particulière (gardes-du-corps). Ces vélites devaient être choisis parmi les conscrits de la réserve des années 11, 12 et 13, qui s'offriraient volontairement. Chaque département pouvait en fournir six. Ils devaient justifier d'un revenu de trois cents francs au moins, et étaient divisés en huit compagnies, chacune de cent hommes, etc.

1805-an XIV. Allemagne. tembre, et arriva à Strasbourg le 27. C'est dans cette ville qu'il attendit l'arrivée et la concentration des troupes qui devaient former la grande armée qu'il allait conduire en Allemagne.

Cependant le général Mack, après l'occupation de Munich, avait dirigé un corps d'armée vers le Haut-Palatinat, où devait s'opérer la jonction avec les Russes, qui s'avançaient à marches forcées, et lui-même, avec le reste des troupes, avait suivi le plan arrêté dans le conseil tenu à Memmingen, et était venu se déployer faisant face au Rhin, depuis la pointe méridionale du Wirtemberg jusqu'au lac de Constance. Dans cette position, l'aile gauche de la grande armée autrichienne s'appuyait à la droite du corps que le général Auffenberg achevait d'organiser dans le Tyrol; ses communications étaient assurées sur tous les points; maîtresse de tous les débouchés de la forêt Noire et des places qui bordaient la vaste ligne qu'elle occupait, elle pouvait encore tirer un grand parti des autres obstacles qu'opposerait à la marche des Français un terrain coupé par des bois, des montagnes et des rivières. Avec de pareils avantages et au moyen des savantes manœuvres qu'il méditait, le général Mack se flattait de donner à l'armée russe le temps de venir se mettre en ligne.

Déjà le maréchal Berthier avait quitté le ministère de la guerre pour exercer auprès de l'empereur Napoléon les fonctions de major-général. Il avait reçu l'ordre de former les divisions de l'armée réunie sur les côtes, de tracer l'itinéraire des colonnes sur Strasbourg, d'organiser les différens parcs d'artillerie, de presser la remonte de la cavalerie et du train, de diriger vers les frontières du Rhin les détachemens et dépôts des corps qui étaient dans les places de l'intérieur, afin de porter, autant que possible, tous les régimens au complet. Ceux de ces derniers qui n'avaient point été désignés pour l'expédition d'Angleterre reçurent une

destination, soit pour la grande armée d'Allemagne, soit pour l'Italie, où le prince vice-roi avait reçu ordre d'organiser les divisions de son commandement. Dès les premiers jours de septembre, le maréchal Bernadotte, qui avait remplacé le maréchal Mortier dans le commandement de l'armée de Hanovre, avait eu ordre de se tenir prêt à marcher pour venir se lier à la gauche de la grande armée quand celle-ci pénétrerait en Allemagne. Le général Marmont, commandant les troupes françaises réunies dans le camp de Zeist en Hollande, devait former un corps dont on lui désigna la force, et qui était destiné à remonter le Rhin, afin de se joindre à la masse qu'on disposait pour écraser l'Autriche.

1805-an XIV. Allemagne.

Malgré l'enthousiasme qu'avaient montré les troupes rassemblées sur les côtes pour la vaste et périlleuse entreprise d'une descente en Angleterre, on put remarquer un élan encore plus prononcé, lorsqu'elles apprirent, par une proclamation d'ordre du jour, qu'une puissance, qu'elles avaient vaincue naguère, venait de jeter de nouveau le gant, espérant profiter de leur éloignement pour insulter, avec quelque impunité, les frontières de la France, et que cette circonstance appelait les guerriers de la patrie à combattre sur le même terrain et dans les champs déjà témoins de leurs glorieux exploits. A cette nouvelle, l'armée ne put se défendre d'un mouvement de surprise, causée par la téméraire déloyauté de l'Autriche; mais, dans le cœur des vieux soldats, ce sentiment fit bientôt place à l'indignation et au désir ardent de punir une agression aussi intempestive. Ils sentirent tout l'avantage qu'ils allaient avoir en déployant leur valeur accoutumée dans des contrées qui leur étaient déjà connues, et ils renoncèrent sans peine aux chances que pouvait leur faire courir un élément avec lequel ils n'étaient point encore parfaitement familiarisés, contre lequel ils au-

1805-an XIV. Allemagne. raient eu peut-être à lutter désastreusement, avant de pouvoir atteindre le rivage de la fière Albion.

Tandis que les colonnes de l'armée des côtes de l'Océan commençaient leur mouvement vers Strasbourg, le maréchal Bernadotte recevait l'ordre de faire occuper les forteresses de Hameln et de Nienburg par le dix-neuvième régiment de ligne sous les ordres du général de division Bastoul, nommé commandant supérieur du pays de Hanovre, et de réunir ses troupes sur la frontière de l'électorat de Hesse-Cassel, pour se porter ensuite sur Francfort. Le général Marmont recevait en même temps l'ordre de lever son camp de Zeist, de quitter la Hollande, de remonter le Rhin, afin d'arriver, avec son corps d'armée, sur le Mayn, pour prendre part aux opérations ultérieures.

Le maréchal Bernadotte avait, en quittant l'électorat de Hanovre, une première difficulté à vaincre, qui demandait toute la sagacité, la prudence et la fermeté de ce chef. Il s'agissait de ménager la susceptibilité d'un prince dont les intentions paraissaient déjà douteuses, et qui avait de grands moyens de résistance. Il importait à la France d'éviter une seconde lutte sur le territoire allemand, et de ne point déterminer la Prusse, ainsi que les Hessois, ses alliés, à s'unir de suite à la coalition. L'armée d'Hanovre, déjà désignée comme le premier corps de la grande armée française, fut concentrée à Munden sur le Weser, le 15 septembre, et le lendemain les divisions bivouaquèrent à la lisière de la forêt de Munden, à deux lieues de Cassel. L'envoyé de France à la cour de Hesse-Cassel, d'après les instructions de son gouvernement, avait, autant que possible, disposé le ministre de l'électeur à ne pas considérer comme une agression le passage qu'il demandait impérieusement pour les troupes françaises du Hanovre à travers la Hesse. Cet

envoyé était M. Bignon[1], et personne n'était plus propre que lui à remplir avec succès la mission dont on l'avait chargé. Il jouissait auprès de l'électeur d'un crédit, que la loyauté de ses principes, la franchise de son caractère, et son habileté diplomatique lui avaient assuré dans ses relations précédentes. Toutefois, il n'était pas sans quelque inquiétude sur les dispositions des troupes de l'électeur, excitées par la noblesse du pays, ennemie déclarée de la France, et qui leur faisait envisager le passage de l'armée de Hanovre à travers le territoire hessois, comme une tache imprimée à leur honneur.

1805-an XIV. Allemagne.

Bernadotte avait envoyé un de ses officiers auprès de l'électeur, afin de presser la décision qu'il attendait. Tout était prêt pour traverser militairement et de vive force, s'il était nécessaire, le pays de Hesse-Cassel, en remontant la rive droite de la Fulde par Lichtenau, pour gagner la ville de Fulde et la grande route de Wurtzburg. L'intention du maréchal était, par ce mouvement, d'éviter un engagement sérieux avec les troupes électorales, qui étaient depuis plusieurs jours rassemblées en partie à Cassel et dans ses environs, et sur la rive gauche du Weser, au-dessous de Munden. L'électeur, quoique initié dans les intrigues secrètes de l'Angleterre avec la cour de Berlin, n'avait point encore reçu de cette dernière des instructions conformes à sa manière de voir; et, dans la situation présente de la Prusse, qui mettait alors en balance les avantages qu'elle pouvait tirer de sa neutralité dans la nouvelle guerre, le souverain de la Hesse sentit qu'il serait au moins imprudent d'attirer d'abord sur lui seul un orage prêt à éclater, et qui pouvait ravager son pays en peu d'instans. Il prit donc la résolution de répondre au maréchal Bernadotte qu'il était disposé à souscrire aux arrangemens

[1] Aujourd'hui membre de la chambre des députés des départemens.

1805-an XIV. Allemagne. nécessaires pour le passage des troupes françaises à travers ses états, s'en rapportant à la loyauté bien connue de leur chef, pour faire les dispositions convenables au maintien de l'ordre et de l'harmonie entre les soldats français et les sujets hessois; que, de son côté, il prendrait toutes les précautions requises par les circonstances; et que, comme la marche de l'armée française ne paraissait pas devoir souffrir de retard, le maréchal pouvait, dès le moment, envoyer à Cassel un officier muni de ses ordres pour les arrangemens à prendre dans la journée même, et que, le lendemain, après la convention arrêtée, il lui serait loisible de commencer son mouvement.

Cette réponse satisfaisante était due, en grande partie, aux démarches actives du ministre de France Bignon. Le maréchal Bernadotte s'empressa d'envoyer son chef d'état-major, le général Léopold Berthier, auprès de l'électeur, qui se trouvait alors à son château de Wilhemsoë. Après une première entrevue avec S. A., le général Berthier régla et arrêta, dans une conférence avec les ministres, la marche de l'armée française par Marburg et Giessen, en s'étendant autant que les localités le permettraient, pour ne laisser par gîte qu'une brigade de trois mille hommes au plus; l'armée entière devant, au surplus, traverser Cassel dans la journée du 17 septembre. Il fut arrêté que les vivres et les moyens de transport, dont les troupes pourraient avoir besoin, seraient payés comptant : ce qui fut ponctuellement exécuté par la commission de subsistances que les états du Hanovre avaient placée à la suite de l'armée, en vertu d'arrangemens faits avec le maréchal Bernadotte, et par lesquels ces mêmes états s'étaient obligés à nourrir les troupes jusqu'à leur arrivée sur les bords du Mayn.

Le mouvement de l'armée française à travers l'électorat de la Hesse se fit avec tout l'ordre et la discipline qu'on pou-

vait attendre de soldats amis. Les deux divisions d'infanterie commandées par les généraux Rivaud et Drouet, la division de cavalerie sous les ordres du général Kellermann, et l'artillerie sous ceux du général Ehlé, traversèrent Cassel en passant devant les rangs de la garde et d'une partie des troupes de l'électeur, qui étaient sous les armes. Les Hessois admirèrent la belle tenue des guerriers français, qui paraissaient marcher à une victoire assurée.

1805-an XIV. Allemagne.

Le 21 septembre, les trois divisions prirent position à Butzbach dans le pays de Darmstadt, le parc d'artillerie et l'arrière-garde restèrent à une marche en arrière. Le 30, tout le corps d'armée se trouva réuni devant Wurtzburg.

Le général Marmont, ayant remonté la rive gauche du Rhin, arriva à Mayence à peu près à la même époque, avec le corps d'armée jusqu'alors stationné en Hollande, pour se diriger ensuite sur Wurtzburg, où il devait se joindre au corps du maréchal Bernadotte et à l'armée bavaroise, comme nous le dirons plus tard.

Les diverses colonnes des autres corps de la grande armée, formés des troupes qui avaient campé sur les côtes de l'Océan, et qui étaient précédemment destinées à l'expédition d'Angleterre, arrivèrent successivement sur le Rhin, du 20 au 26 septembre. Les corps dont nous parlons étaient commandés par les maréchaux Soult, Davoust, Ney et Lannes; le maréchal prince Murat commandait la réserve de cavalerie. Toutes ces troupes, avant de passer le fleuve, occupèrent une ligne, dont l'extrémité droite était à Strasbourg, le centre à Spire, et la gauche à Mayence.

La réserve de cavalerie, composée de cinq divisions de carabiniers, cuirassiers et dragons, sous les ordres des généraux Nansouty, d'Hautpoult, Klein, Beaumont et Walther, passa le Rhin le 25 septembre à Kehl, et resta quelques jours en position devant les débouchés de la forêt Noire, an-

1805-an XIV. Allemagne.

nonçant, par les fréquens mouvemens de ses patrouilles sur la ligne des postes ennemis, que l'intention de l'empereur Napoléon était de pénétrer par ces débouchés. Ces démonstrations avaient pour but d'attirer principalement l'attention du général Mack sur ce point.

Le corps du maréchal Lannes, composé de la belle division de grenadiers aux ordres du général Oudinot [1], et d'une division d'infanterie commandée par le général Suchet, passa également le Rhin à Kehl le même jour (25 septembre), fit halte pendant la nuit aux environs de Rastadt, et s'avança le lendemain sur Ludwigsburg.

Le corps du maréchal Ney, formé des divisions d'infanterie aux ordres des généraux Dupont, Loison et Malher; d'une division de dragons à pied, commandée par le général Baraguay d'Hilliers, traversa le fleuve, le 26, sur un pont jeté vis-à-vis de Durlach, et se porta sur Stuttgardt.

Le corps du maréchal Soult, composé des divisions Vandamme, Legrand et Saint-Hilaire, effectua son passage à Spire, et marcha sur Heilbron.

Enfin, le corps du maréchal Davoust, formé des divisions Friant, Gudin et Boursier, passa le Rhin à Manheim le même jour (26), et se porta, par Heildelberg et Necker-Eltz, sur le Necker.

Nous avons dit plus haut que le corps venant de Hollande, sous les ordres du général Marmont, était arrivé à Mayence. Il y passa le Rhin vis-à-vis Cassel, traversa Francfort et le pont du Mayn, et se dirigea sur Wurtzburg par Offenbach et Seligenstadt.

Napoléon avait demandé à la cour de Bavière de mettre à sa disposition l'armée bavaroise, que l'invasion des Autri-

[1] Cette division avait été formée, sur les côtes de la Manche, de compagnies de grenadiers de différens régimens.

chiens avait forcée de se retirer dans les principautés de Bamberg et de Wurtzburg, derrière la Rednitz et le Mayn. Les négociations entamées à ce sujet ayant eu, comme on peut le croire, un prompt succès, le maréchal Bernadotte, qui établit son quartier général à Wurtzburg le 28 septembre, reçut du ministre bavarois la notification officielle que les troupes électorales aux ordres des lieutenans-généraux Deroi et de Wrede allaient être mises sous son commandement. Dans le même temps, un aide-de-camp du maréchal Berthier, major-général de la grande armée, apporta à Bernadotte l'ordre de réunir les divisions bavaroises à l'armée de Hanovre, sous la dénomination commune de premier corps de la grande armée. A cet effet, le maréchal dut marcher sur Weissenburg pour opérer cette réunion, en faisant remonter la Rednitz aux troupes bavaroises qui se trouvaient sur cette rivière, par Forcheim et Nurenberg, tandis que les divisions françaises qui étaient stationnées aux environs de Wurtzburg prendraient leur direction par Offenheim, Anspach et Gunzenhausen. Le corps du général Marmont, ayant fait sa jonction avec celui du maréchal Bernadotte, devait suivre la même direction.

1805-an XIV. Allemagne.

Pendant que ces différens mouvemens s'opéraient, Napoléon, arrivé le 27 septembre à Strasbourg, y séjourna jusqu'au premier octobre. Sa pensée avait suffi jusqu'alors pour diriger toutes ces masses sur un territoire ami; mais le moment était venu de les faire agir, et de combiner leur marche ultérieure d'après les mouvemens de l'ennemi. Il fit traverser le Rhin au grand parc d'artillerie, qu'il dirigea sur Heilbron (à peu près au centre de la ligne d'opérations), et passa lui-même le fleuve, le premier octobre, à Kehl. Il vint coucher le même jour à Ettlingen, où il fut reçu par l'électeur et les princes de Bade, empressés de venir faire leur cour à celui qu'ils appelaient leur libérateur. Le lendemain,

1805-an XIV. Allemagne. il se rendit à Ludwigsburg, résidence de l'électeur duc de Wurtemberg, qui lui prodigua les mêmes honneurs et les mêmes expressions de reconnaissance qu'il avait reçus à Ettlingen.

Avant de passer le Rhin, Napoléon avait fait mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

» La guerre de la troisième coalition est commencée : l'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié.... Vous-mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières ; mais déjà vous avez passé le Rhin.... Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, secouru nos alliés, et confondu l'orgueil de nos injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie, notre générosité ne trompera plus notre politique.

» Soldats ! votre empereur est au milieu de vous, vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple ; s'il est nécessaire, il se levera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et l'or de l'Angleterre.

» Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues, des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons pas de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis. »

En même temps l'empereur des Français, afin d'exciter dans l'armée bavaroise les mêmes sentimens qui régnaient dans la sienne, adressa aux soldats de l'électeur cette autre proclamation :

« Soldats bavarois !

» Je viens me mettre à la tête de mon armée pour délivrer votre patrie de la plus injuste agression.

» La maison d'Autriche vient détruire votre indépendance et vous incorporer à ses vastes états. Vous serez fidèles à la mémoire de vos ancêtres, qui, quelquefois opprimés, ne furent jamais abattus, et conservèrent toujours cette indépendance, cette existence politiques qui sont les premiers biens des nations, comme la fidélité à la maison palatine est le premier de vos devoirs. 1805 an XIV. Allemagne.

» En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des marques d'amour que vous lui avez données dans cette circonstance importante. Je connais votre bravoure; je me flatte qu'après la première bataille je pourrai dire à votre prince et à mon peuple, que vous êtes dignes de combattre dans les rangs de la grande armée. »

Le général Mack, après avoir pris pendant deux ou trois jours le change sur la direction que Napoléon donnait aux différens corps de son armée, ne fut pas plus long-temps dupe des démonstrations faites par la cavalerie du maréchal Murat vis-à-vis les débouchés de la forêt Noire. Après quelques mouvemens ordonnés en conséquence de son erreur première, le général autrichien, ne pouvant plus douter que l'intention de l'empereur des Français ne fût de se porter sur le Danube, en évitant les montagnes Noires et la ligne de rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du fleuve que nous venons de nommer, opéra un changement de front dans sa ligne. Toutefois, ne pouvant pas saisir l'ensemble des vastes combinaisons de son adversaire, et incertain sur le point où celui-ci se proposait de commencer son attaque, il donna des ordres pour que ses troupes se concentrassent dans les environs d'Ulm, de Stockach et de Memmingen, et il résolut de prendre ces mêmes positions où cinq ans auparavant les deux armées française et autrichienne avaient fait une guerre de manœuvres si intéressante. Il passa lui-même le Danube, après avoir renforcé le corps d'armée établi sur la rive

1805-an XIV. Allemagne.

gauche de ce fleuve, sous les ordres du général Kienmayer.

Cependant l'armée française continuait son grand mouvement. La gauche, qui, comme nous l'avons dit, se composait des corps du maréchal Bernadotte, du général Marmont, et de l'armée bavaroise, s'était mise en marche, les 1er et 2 octobre, pour se réunir à Weissenburg.

Le maréchal Davoust, parti de Necker-Eltz, suivait la route de Meckmuhl, Ingelfingen, Chreilsheim, Dinkelspuhl, Frembdingen, OEttingen et Haarburg.

Le maréchal Soult s'était mis en marche d'Heilbron et s'avançait sur le Danube par OEhringen, Hall, Gaildorf, Abst-Gmundt, Aalen et Nordlingen.

Le maréchal Ney, parti de Stuttgard, suivait la route d'Esslingen, Goppingen, Weissenstein, Heydenheim et Nattheim.

Le maréchal Lannes, en quittant Ludwigsburg, avait pris la route de Beutelsbach, Pludershausen, Gemund, Aalen et Nordlingen.

Ainsi l'armée, qui avait commencé son changement de direction au passage du Rhin, le continuait par un mouvement circulaire de conversion dont la droite était le pivot. Chaque partie de la ligne parcourait son rayon, et, par cette seule manœuvre, elle venait faire face au Danube, après avoir traversé une grande partie de la Souabe et de la Franconie; elle se trouvait portée en Bavière par une marche de quelques jours. Elle retirait tous les avantages que les grandes plaines de cette contrée peuvent fournir, et, ayant évité les montagnes et les obstacles de la forêt Noire, elle se trouvait sur les derrières de l'ennemi, qui, tourné et pris à revers, n'avait pas un moment à perdre pour sortir de cette position fâcheuse.

Par suite du grand mouvement dont nous venons de parler, au 6 octobre, l'armée française tenait la ligne suivante :

Le corps du maréchal Bernadotte et l'armée bavaroise réunis étaient en position à Weissenburg; celui du maréchal Davoust à OEttingen, à cheval sur la Wernitz. Le maréchal Soult, maître du pont de Munster, était aux portes de Donawerth; le maréchal Ney, à Kossingen; le maréchal Lannes, à Neresheim; enfin la cavalerie du prince Murat bordait le Danube. 1805-an XIV. Allemagne.

En venant se placer ainsi sur les derrières de l'armée ennemie, Napoléon avait évité d'avoir en flanc les débouchés du Tyrol, inconvénient qui eût résulté du système d'opérations que lui avait supposé le général Mack.

Le corps autrichien du feld-maréchal lieutenant comte Giulay s'était réuni à Ulm dans les premiers jours d'octobre. Le comte de Klenau arriva dans cette même ville pendant la nuit du 4 au 5, avec plusieurs régimens du corps d'avant-garde, que le général Mack faisait revenir en toute hâte des gorges de la forêt Noire : plus de six mille hommes accourant des bords de l'Iller se rendirent également sur ce même point.

Le général autrichien, déconcerté par la marche rapide et la présence de l'armée française sur ses derrières, perdit en cette circonstance le moment précieux qui lui restait encore pour faire faire sur toute l'étendue de sa ligne un mouvement qui aurait facilité le développement de ses troupes, et par lequel il se serait trouvé en bataille devant l'armée française, en même temps qu'il y aurait trouvé la facilité de faire sa jonction avec les troupes russes en marche vers le Danube, et celle de conserver ses communications avec le Tyrol.

La deuxième division du corps d'armée du maréchal Soult, commandée par le général Vandamme, étant arrivée, le 6, à huit heures du soir, à Donawerth, eut l'honneur de porter les premiers coups à l'armée autrichienne. Elle culbuta le

1805-an XIV. Allemagne. régiment de Colloredo, qui défendait le pont de la ville, lui tua une soixantaine d'hommes, et fit cent cinquante prisonniers. Le maréchal Soult, après avoir fait réparer le pont, le passa pour se porter sur Augsburg avec les divisions Vandamme et Legrand, tandis que la division du général Saint-Hilaire remontait le Danube par la rive gauche, pour observer le mouvement des troupes ennemies réunies autour d'Ulm, et se rabattre ensuite dans la même direction que les deux autres divisions que nous venons de nommer.

Le prince Murat, arrivé à Donawert le 7, au matin, avec la division de dragons commandée par le général Walter, y traversa le fleuve pour se porter rapidement sur le Lech. Le colonel Wathier, à la tête de deux cents dragons du quatrième régiment, traversa cette rivière à la nage pour s'emparer du pont situé sur la route de Rain. Un régiment de cuirassiers autrichiens voulut faire quelque résistance, il fut chargé avec impétuosité par Wathier et ses deux cents braves, et le pont resta au pouvoir de la colonne française [1].

Le lendemain 8, Murat, qui avait couché la veille à Rain, se mit en marche avec les divisions de dragons des généraux Klein et Beaumont, et celle du général Nansouty, formée de la brigade des carabiniers et d'une brigade de cuirassiers,

[1] Cet engagement de la cavalerie française au pont du Lech donna lieu à un trait que nous ne devons point passer sous silence dans ce répertoire de l'héroïsme français. Marente, brigadier au quatrième régiment de dragons, venait d'être cassé par son capitaine pour une légère faute contre la discipline. Ce même capitaine, en combattant, tomba dans la rivière; il était en danger de se noyer, lorsque Marente se précipite, et le ramène sain et sauf sur la rive. L'empereur, instruit de cette action généreuse, se fit présenter le dragon, et lui témoigna sa satisfaction. « Je n'ai fait que mon devoir, dit Marente : mon capitaine m'a puni parce que j'avais manqué à la discipline; mais en m'enlevant mon grade de brigadier, il n'a pas pu oublier que j'avais toujours été bon soldat. » L'empereur fit le brigadier déchu maréchal des-logis, et lui donna l'étoile de la légion d'honneur.

pour couper la route d'Ulm à Augsburg. Arrivé à Wertingen, sur la rive gauche de la Zusam, Murat ayant eu connaissance d'un forte division d'infanterie ennemie, composée de douze bataillons de grenadiers, et soutenue par quatre escadrons du régiment d'Albert (cuirassiers), manœuvra sur-le-champ pour envelopper ces troupes. Par un habile mouvement qu'exécuta la division du général Nansouty, toute l'infanterie autrichienne se trouva enveloppée; mais le général qui commandait cette colonne, arrivant à marches forcées du Tyrol pour renforcer l'armée de Bavière, ne se déconcerta point à la vue du danger qui le menaçait, et fit former ses bataillons en un vaste carré, flanqué à droite et à gauche par deux escadrons des cuirassiers d'Albert. Le combat s'engagea bientôt; pendant long-temps la vigueur de la résistance fut égale à celle de l'attaque; les régimens de dragons se signalèrent à l'envi. Le colonel Maupetit, chargeant à la tête du neuvième régiment, qu'il commandait, reçut une blessure qui fit long-temps craindre pour sa vie. Le premier régiment fondit sur les cuirassiers d'Albert avec la plus grande impétuosité. Le colonel Arrighi eut deux chevaux tués sous lui, et serait tombé au pouvoir de l'ennemi sans le dévouement et la brillante valeur de ses dragons. Le colonel du dixième régiment de hussards, Beaumont, en chargeant également les cuirassiers autrichiens, fit prisonnier de sa main un capitaine de ce corps, après avoir tué plusieurs cavaliers. Enfin, après deux heures du plus vif engagement, les cuirassiers d'Albert étant culbutés et dispersés, le carré ennemi fut enfoncé, sabré et mis en déroute.

1805-an XIV. Allemagne.

Le corps de Lannes, après avoir passé le Danube à Donawerth, avait suivi le mouvement des divisions de cavalerie du prince Murat. Le général, marchant avec la division des grenadiers d'Oudinot, qui faisait tête de colonne, ne put envoyer qu'une seule brigade pour prendre part à l'action dont

1805 an XIV. Allemagne. nous venons de rendre compte ; mais la vue de ce renfort imposant n'avait pas peu contribué à accélérer la retraite de l'ennemi. Poursuivi avec chaleur, le corps autrichien abandonna dans sa fuite son artillerie ; la plus grande partie de ses drapeaux tomba au pouvoir des Français, qui firent prisonniers deux lieutenans-colonels, six majors, soixante officiers et près de quatre mille soldats. Tout ce qui n'avait pas été tué ou pris ne dut son salut qu'à un marais qui arrêta la marche de la seconde brigade des grenadiers d'Oudinot, que ce général avait fait avancer au pas de charge pour tourner la colonne des fuyards.

Immédiatement après le combat de Wertingen, Murat continua son mouvement et se porta au village de Zusmershausen, situé sur la route d'Ulm à Augsburg. La division Suchet ayant rejoint celle d'Oudinot, le maréchal Lannes suivit la réserve de cavalerie et vint prendre position, le 9 au soir, au même village.

Napoléon, qui marchait avec ce corps d'armée, établit son quartier-général à Zusmershausen, et y passa en revue la cavalerie de Murat, ainsi que les deux divisions Oudinot et Suchet. C'est dans cette revue que le dragon Marente fut présenté à l'empereur. Le matin, le chef d'escadron Excelmans, aide-de-camp du prince Murat, ayant apporté les drapeaux pris au combat de Wertingen, l'empereur lui avait dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous, je vous fais officier de la légion d'honneur. » Napoléon se fit présenter par chaque régiment un dragon, auquel il donna également la décoration d'honneur, en témoignant à tous les dragons sa satisfaction de leur conduite [1]. Les grenadiers

[1] La division de dragons du général Klein avait bivouaqué, le soir du combat, au village de Wertingen. Le chef d'escadron Vuillemey commandait la grand'-garde du vingt-sixième régiment : à minuit, un coup de pistolet tiré par une des vedettes, lui fait soupçonner la présence de l'ennemi. Il monte sur-le champ

d'Oudinot participèrent aussi à ces récompenses, et l'empereur loua leur courage et leur belle tenue. 1805-an XIV. Allemagne.

Le maréchal Soult, après avoir manœuvré, les 7 et 8 octobre, avec la division Legrand, rejoignit celle de Vandamme, pour se rendre avec elle à Augsburg par la rive droite du Lech, tandis que le général Saint-Hilaire s'y portait par la rive gauche. Le maréchal rencontra à Aichach les débris de la colonne autrichienne battue et dispersée à Wertingen, les chassa de ce village, et entra le 9 à Augsburg.

Le maréchal Davoust, arrêté dans sa marche par les difficultés du terrain, n'avait pu arriver que le 8 octobre à Neuburg; dans la soirée du lendemain, les trois divisions de ce corps remplacèrent les troupes du maréchal Soult à Aichach. Le général Marmont, après avoir passé le Danube, se porta sur le même point avec les divisions Grouchy et Boudet, et la division batave du général Dumonceau, et prit position entre Aichach et Augsburg. Le corps d'armée du maréchal Bernadotte, et les divisions bavaroises Deroi et de Wrede, arrivèrent le 10 à Eischstadt, et vinrent ensuite prendre position à Ingolstadt. La garde impériale, sous les ordres du

à cheval, interroge le dragon factionnaire, et, se portant de sa personne à l'endroit qui lui est signalé, il reconnaît en effet un détachement ennemi, qui, s'étant égaré, cherchait à surprendre le poste pour pouvoir se frayer un passage. Aussitôt, sans faire attention qu'il n'a dans ce moment avec lui qu'un de ses dragons, le brave Vuillemey s'avance au milieu de la troupe ennemie, saisit un drapeau que portait un officier, et, criant d'une voix forte : *escadrons en avant*, il annonce à ses adversaires qu'ils vont tous être sabrés, s'ils ne mettent bas les armes; le détachement, composé d'une compagnie entière avec plusieurs officiers, obéit à l'injonction. La grand'-garde française arrive sur les pas de son commandant, et ramène au bivouac une centaine d'Autrichiens, ainsi faits prisonniers par un seul homme. Le général Belliard, chef de l'état-major du corps de cavalerie, envoya le chef d'escadron Vuillemey à l'empereur pour lui présenter lui-même le drapeau et la compagnie qu'il avait pris. Cet officier reçut l'accueil auquel il devait s'attendre : Napoléon le fit entrer sur-le-champ dans sa garde.

1805-an XIV. Allemagne. maréchal Bessières, se rendit à Augsburg, ainsi que la division de cuirassiers du général d'Hautpoult. L'ensemble de ces mouvemens préparait habilement l'entière défaite de l'armée autrichienne en Souabe.

L'empereur avait appris que douze régimens détachés de l'armée autrichienne d'Italie étaient en marche pour renforcer celle d'Allemagne, et on l'avait également informé de l'entrée du premier corps d'armée russe en Moravie. Ces dernières troupes avaient été obligées de faire un long détour, parce que le gouvernement prussien, n'osant point encore lever entièrement le masque, n'avait point permis qu'elles passassent sur son territoire. Ces avis ne pouvaient plus causer d'inquiétude, et les manœuvres ordonnées par Napoléon avaient été si bien exécutées, que l'armée du général Mack était presque entièrement cernée, et que l'on pouvait prévoir que son sort serait décidé avant l'arrivée des renforts annoncés.

L'empereur des Français donnait à tous les siens l'exemple d'une infatigable activité. Jour et nuit à cheval, il était sans cesse au milieu des troupes et partout où il croyait sa présence nécessaire pour donner l'impulsion. Napoléon n'avait point oublié qu'il devait à une pareille conduite ses succès en Italie, et qu'il lui importait de persuader aux officiers et aux soldats que, témoin continuel de leurs actions, il saurait les apprécier et les récompenser avec libéralité [1].

Cependant le général Mack, justement alarmé des progrès de la grande armée française, avait rassemblé à la hâte, dans la nuit du 6 au 7 octobre, une masse assez considérable de troupes à Guntzburg, et l'ayant encore augmentée pendant

[1] Dans la journée du 9 novembre, Napoléon avait fait quatorze lieues sans s'arrêter, par des chemins et un temps affreux, et il était venu coucher, avec une faible escorte de chasseurs de sa garde, sans suite et sans bagages, dans un mauvais village; tandis que l'évêque d'Augsburg, qui l'attendait, avait fait de grands préparatifs dans son palais pour le recevoir.

la journée du 7, il s'y rendit de sa personne, pour essayer si les chances d'un combat lui seraient plus favorables que les manœuvres qu'il avait faites jusqu'alors. Le 8, de très-grand matin, il expédia aux généraux des différens corps qui se trouvaient au-dessus d'Ulm, l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ et de venir le joindre. Le même jour, dans la matinée, le principal corps de l'armée autrichienne partit de Buchau et de Riedlingen, et descendit le Danube par les deux rives. En même temps, une partie du corps d'armée jusqu'alors posté sur le lac de Constance, eut ordre de se rapprocher à marches forcées du Danube, et de venir occuper Ulm et ses environs.

Le projet du général Mack était, comme nous l'avons dit plus haut en annonçant les mouvemens qu'on vient de voir, d'attaquer le corps français le plus à sa portée, de rejeter sur la rive gauche du Danube tout ce qui avait déjà passé ce fleuve, et de rétablir ses communications avec la Bavière; mais, ainsi qu'on a pu le remarquer, ces dispositions étaient déjà trop tardives : l'issue du combat de Wertingen avait dû faire évanouir une partie de l'espoir du général autrichien.

La concentration d'une grande partie des forces ennemies sur Guntzburg devait rendre l'attaque sur ce point extrêmement sérieuse : car, dans la direction donnée aux différens corps de l'armée française, celui que commandait le maréchal Ney, chargé par Napoléon de marcher sur Ulm, se trouvait inférieur en nombre à la masse qui lui était opposée; mais cette considération ne pouvait pas intimider l'intrépide maréchal, et il attaqua le général Mack au moment même où celui-ci se disposait à marcher sur lui.

Nous avons dit que le corps du maréchal Ney, composé des divisions Dupont, Malher, Loison, Gazan, et de la division de dragons à pied sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers, se trouvait, le 6 octobre, à Kossingen et aux envi-

1805-an XIV. Allemagne. rons. Le maréchal avait ensuite remonté le Danube, et tandis qu'avec le gros de ses troupes il attaquait directement la position de Grumberg, le général Loison se portait sur Langenau, et le général Malher sur Guntzburg. Les Autrichiens s'opposèrent vigoureusement à ce mouvement offensif, mais ils furent culbutés sur tous les points. L'archiduc Ferdinand accourut en personne pour défendre Guntzburg, que le général Malher faisait attaquer par le cinquante-neuvième régiment, qui perdit dans cette action son colonel, Gérard Lacuée, aide-de-camp de Napoléon, et officier de la plus haute espérance. Le pont fut emporté par les Français, après une forte résistance; les pièces de canon qui le défendaient furent enlevées, et Guntzburg resta au pouvoir des vainqueurs.

Sur ces entrefaites, la cavalerie du prince Murat s'avançait sur Burgau, et manœuvrait déjà pour couper la retraite à l'ennemi.

L'archiduc Ferdinand rentra dans Ulm pendant la nuit du 9 au 10; il était accompagné d'un grand nombre d'officiers généraux et fut bientôt suivi par le général Mack, qui ramenait de Burgau le quartier-général autrichien, forcé d'évacuer cette petite ville à l'approche de la cavalerie française. Les Autrichiens venaient de perdre plus de deux mille cinq cents hommes tués ou faits prisonniers, et six pièces de canon, dans le combat de Guntzburg; les Français n'avaient eu que six cents hommes tués ou blessés.

Les succès obtenus depuis le passage du Danube avaient déjà coupé à l'armée ennemie une partie de ses communications, et l'empereur Napoléon, arrivé le 10 au soir à Augsburg, fit des dispositions pour lui enlever celles qui lui restaient encore. A cet effet, il ordonna au maréchal Soult de se porter sur Landsberg. Parvenue à cette destination, l'avant-garde française rencontra le régiment de cuirassiers de l'ar-

chiduc Ferdinand, qui se rendait à marches forcées à Ulm, avec six pièces de canon. Le maréchal Soult le fit attaquer sur-le-champ par le vingt-sixième régiment de chasseurs à cheval, qui chargea avec tant d'impétuosité les cuirassiers ennemis, que ceux-ci se dispersèrent en laissant un lieutenant-colonel, deux capitaines, cent vingt cavaliers et deux pièces de canon au pouvoir des assaillans[1]. Le maréchal, pensant que les débris de ce régiment ennemi se dirigeraient sur Memmingen, détacha de son avant-garde quelques escadrons pour les couper; mais les cuirassiers avaient gagné les bois, où ils se rallièrent pour se retirer ensuite vers le Tyrol.

1805-an XIV. Allemagne.

Le maréchal apprit, à Landsberg, que vingt pièces d'artillerie et un grand équipage de pont avaient passé la veille par cette petite ville, et envoya le général Sébastiani, avec sa brigade de dragons, à la poursuite de ce convoi; il se dirigea le lendemain, 12 octobre, avec ses trois divisions, sur Memmingen, dont il forma de suite l'investissement. Cette place, que le général Mack avait fait fortifier autant que les circonstances le lui avaient permis, était défendue par un certain nombre de bouches à feu et une garnison assez forte. Toutefois, les Autrichiens étaient déjà si découragés par les premiers revers de leur armée que, après vingt-quatre heures d'investissement, ils consentirent à capituler. Cette capitula-

[1] Le maréchal Soult fut rejoint à Memmingen par le capitaine au onzième régiment de chasseurs Menziau (aujourd'hui maréchal-de-camp).

Après le combat de Landsberg, cet officier, détaché avec un escadron de son régiment pour poursuivre l'ennemi, se laissa emporter par trop d'ardeur, et se trouva cerné dans Wurtznach. S'étant fait jour le sabre à la main, il n'échappa à ce danger que pour retomber dans d'autres; enveloppé de nouveau par l'ennemi, poursuivi dans toutes les directions, il réussit cependant, après quelques jours d'absence, à rejoindre son corps, ayant à peine perdu quelques hommes, et fait mordre la poussière à un grand nombre d'Autrichiens. Le maréchal Soult témoigna sa satisfaction au capitaine Menziau, à la tête du onzième de chasseurs, lorsqu'il passa ce régiment en revue.

1805-an XIV. Allemagne. tion fut arrêtée et signée, le 14 octobre, entre le général Saligny, chef de l'état-major général du quatrième corps de la grande armée (corps du maréchal Soult) et le général-major comte de Spangen, commandant de Memmingen.

La garnison, formée de neuf bataillons d'infanterie, dont deux de grenadiers, resta prisonnière de guerre; les officiers, conservant leurs armes, leurs chevaux et leurs équipages, eurent la permission de se retirer dans leurs foyers, sous parole de ne servir qu'après échange grade pour grade. La place de Memmingen, sur la défense de laquelle Mack comptait beaucoup pour ses opérations ultérieures, renfermait, outre dix pièces de canon, un grand nombre de bagages et de munitions de guerre. La prise de cette ville était un heureux présage du sort qu'allait éprouver le gros de l'armée autrichienne

Immédiatement après avoir fait capituler la place de Memmingen, le maréchal Soult se dirigea par Ochsenhausen sur Biberach, afin de couper la retraite à tout ce qui tenterait de s'échapper par ce point.

Suivons maintenant les mouvemens des autres corps d'armée.

Le maréchal Bernadotte avait eu ordre de laisser une division de six mille hommes à Ingolstadt, et de se porter avec les autres sur Munich. Ce mouvement avait le double but d'éloigner du principal théâtre des événemens les forces qui pourraient tenter de s'avancer entre l'Inn et le Danube pour dégager l'armée du général Mack, et de donner une action nouvelle au moral des Bavarois, par la rentrée triomphante de leurs troupes dans la capitale. Le 10 octobre, le premier corps de la grande armée était à Pfaffen-Hoffen, son avant-garde occupant Reicheerhausen. Ignorant encore les avantages remportés par les autres corps d'armée du côté d'Ulm, le maréchal Bernadotte ne pouvait pas croire que le général

Kienmayer, commandant à Munich, éloigné de son armée, avec une seule division, dans un pays qu'il devait justement considérer comme ennemi, n'eût pris aucune précaution pour être informé des forces qui le menaçaient. Cette négligence du général autrichien, assez difficile à expliquer, paraissait un piége, qui n'empêcha point le maréchal de continuer sa marche sur Munich, et de porter son avant-garde, avec la division bavaroise du général de Wrede, en avant de Gross-Schleisheim, à deux lieues de Munich, tandis qu'avec le gros de ses troupes il prenait position à Meeshette. 1805-an XIV. Allemagne.

Dans la nuit du 11 au 12, on fut informé que les Autrichiens faisaient quelques dispositions de retraite vers l'Iun: alors le maréchal Bernadotte, ne doutant plus que Napoléon n'eût coupé les communications de l'armée ennemie avec les troupes laissées en Bavière, se mit en marche à la pointe du jour pour arriver devant Munich avec toutes ses forces. A l'approche des premières troupes françaises, le général Kienmayer évacua la ville, et prit position derrière l'Iser, à l'embranchement des routes de Braunau et de Wasserburg. La division bavaroise de Wrede, suivie de près par la division de cavalerie du général Kellermann, traversa rapidement la ville aux acclamations de tous les habitans, qui revoyaient avec enthousiasme leurs libérateurs, afin d'atteindre l'ennemi, avec lequel elle avait hâte d'en venir aux mains. Le maréchal Bernadotte fit environ huit cents prisonniers dans Munich.

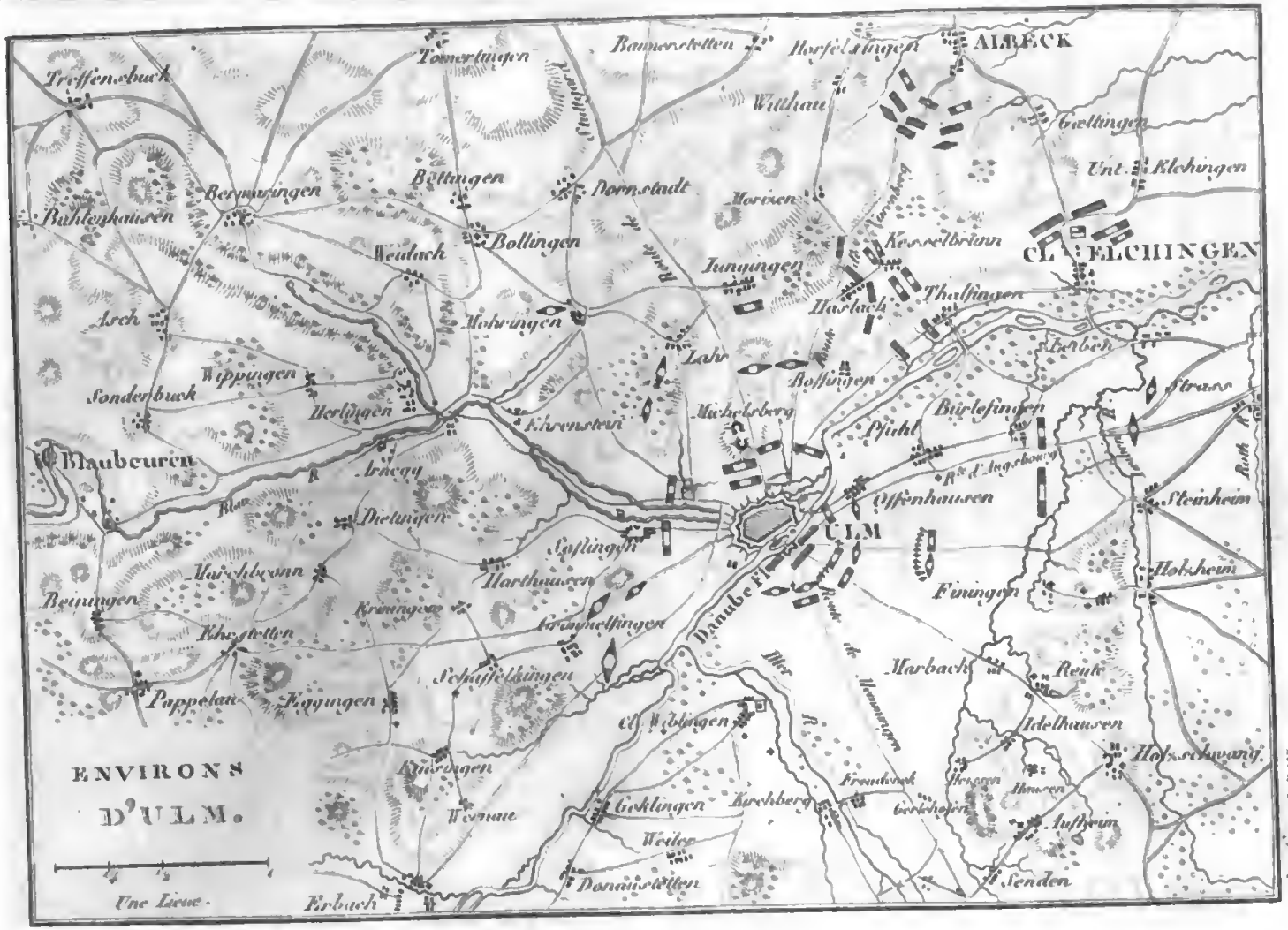
Les deux divisions de Wrede et Kellermann joignirent le général Kienmayer dans la position qu'il venait de prendre, et le forcèrent à se retirer précipitamment, après un combat dans lequel il perdit cinq cents hommes et trois bouches à feu. Le général de Wrede prit position à Rienn sur la route de Wasserburg; le général Kellermann s'arrêta à une lieue

1805-an XIV. Allemagne. en arrière, couvrant la route de Braunau; et les autres divisions du maréchal Bernadotte s'établirent sur l'Iser, occupant Munich, et couvrant les routes d'Inspruck et de Kuffstein.

Pendant ce temps, le maréchal Davoust s'était avancé sur Dachau, et avait poussé son avant-garde jusqu'à Moisach. Plusieurs engagemens avaient eu lieu dans cette marche, mais toujours à l'avantage des Français. Les hussards de Blankeinstein éprouvèrent notamment une perte de quatre-vingt chevaux.

La réserve de cavalerie et les corps des maréchaux Ney et Lannes s'étaient placés vis-à-vis l'armée ennemie, dont la gauche occupait la ville d'Ulm, et la droite s'étendait vers Memmingen. Le maréchal Ney avait ses troupes sur les deux rives du Danube, vis-à-vis Ulm. Le maréchal Lannes, posté à Weissenhorn, sa gauche appuyée à l'Iller, se liait par sa droite aux troupes de Ney. Le général Marmont avait reçu l'ordre de s'avancer, à marches forcées, sur les hauteurs d'Illersheim, pour y prendre position. Le maréchal Soult s'avançait, comme nous l'avons dit, sur Biberach, pour déborder la droite des Autrichiens. Enfin, la garde impériale, partie d'Augsburg le 11 octobre, était le 12 à Burgau, où l'empereur arriva pendant la nuit.

Napoléon avait rencontré le corps d'armée du général Marmont au pont du Lech, à l'instant de son passage. Faisant alors former le cercle aux régimens, il les harangua à la manière des empereurs romains. Il leur parla de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avait en leur valeur et en leur dévouement. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux, la neige tombait à gros flocons, le froid était assez vif, et le soldat avait les pieds dans la boue; mais l'empereur n'en fut pas moins écouté avec un religieux silence, qui ne fut rompu


ENVIRONS
D'ULM.
Une Lieue.
ULM
Blaubeuren
Ehrenstein
Donau R.
Iller R.
Roth R.
Ulm
Ehingen
Ulm
Ehingen
Ulm
Ehingen

que lorsqu'il eut cessé de parler, par des acclamations unanimes et des cris belliqueux. 1805-an XIV. Allemagne.

Le 11 octobre, les troupes ennemies qui occupaient le camp retranché devant Ulm essayèrent de faire une trouée, en attaquant la division du général Dupont, qui était en position à Albeck, sur la rive gauche du Danube. Le combat fut très-vif et très-opiniâtre : toutefois, les quatrième régiment, neuvième d'infanterie légère, trente-deuxième, soixante-neuvième et quatre-vingt-seizième de ligne, formant la division Dupont, réussirent à tenir tête aux vingt-cinq mille hommes qui leur étaient opposés. Presque cernés sur tous les points, ces six mille hommes firent face à tout, et quinze cents prisonniers restèrent en leur pouvoir. Cette action fit le plus grand honneur au général Dupont, qui y développa beaucoup d'habileté et de sang-froid. Le colonel du quatre-vingt-seizième de ligne, Barrois[1], fut cité d'une manière particulière dans le rapport fait à l'empereur, qui le nomma quelque temps après commandant de la légion d'honneur.

Napoléon vint, le 13, au quartier-général du maréchal Ney, et ordonna de resserrer encore plus l'armée ennemie, en s'emparant du pont et de la position d'Elchingen.

Le 14, à la pointe du jour, le maréchal Ney attaqua le pont d'Elchingen avec la division Loison. L'ennemi occupait la position au nombre de quinze à seize mille combattans, le pont fut enlevé, et traversé par les Français au pas de course. Le soixante-neuvième régiment de ligne, qui le premier avait forcé le passage, s'étant déployé sous le feu même des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid admirables, commença l'attaque, et fut soutenu par le soixante-seizième d'infanterie, le dix-huitième de dragons, et le dixième de chasseurs, dont le colonel Auguste Colbert eut son cheval tué

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1805-an XIV Allemagne.

sous lui. Ces quatre régimens rivalisèrent d'intrépidité et de dévouement. Repoussés dans deux charges successives, ils recommencèrent une troisième attaque avec encore plus de fureur. Enfin, après quatre heures d'un combat meurtrier, l'ennemi, culbuté à la troisième charge, abandonna la position d'Elchingen, et fut poursuivi jusque dans les retranchemens établis en avant d'Ulm. Un général-major, trois mille hommes faits prisonniers, et quelques pièces d'artillerie, furent le résultat matériel de cette brillante journée, qui valut au maréchal Ney, quelque temps après la campagne, le titre de duc d'Elchingen[1].

Pendant cette attaque de la position d'Elchingen, le maréchal Lannes avait fait occuper les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfuhl. Ses tirailleurs attaquèrent et enlevèrent la tête de pont de la ville d'Ulm, et semèrent la confusion parmi les troupes qui étaient dans la place. Au même moment, le prince Murat manœuvrait avec les divisions de dragons des généraux Klein et Beaumont, et culbutait tous les partis de cavalerie ennemie qu'il rencontrait.

Le même jour, le général Marmont occupa les ponts d'Unter et d'Oberkirchberg, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, priva l'ennemi de toutes ses communications avec l'Iller, et compléta le blocus d'Ulm sur la rive droite du Danube. La division de dragons à pied du général Baraguay d'Hilliers appuyait la droite du corps de Marmont.

[1] Le chef d'escadron Domont (aujourd'hui lieutenant-général) du troisième régiment de hussards, se distingua particulièrement au combat d'Elchingen. A la tête de trois cents hussards, il chargea deux bataillons autrichiens qui avaient avec eux cinq pièces de canon. Frappé d'une balle au cou, le brave Domont tomba de cheval dans la mêlée : sa chute fut le signal de la victoire. Les hussards renouvelèrent la charge avec tant de vigueur et de précision, que les deux bataillons mirent bas les armes, et furent pris, ainsi que les cinq pièces d'artillerie. Domont fut relevé et ramené en triomphe par ses hussards.

L'empereur établit son quartier-général dans l'abbaye d'Elchingen. Dans cette position, il était à portée de tout voir par lui-même, et de diriger plus sûrement les mouvemens ultérieurs. 1805-an XIV. Allemagne.

Les corps des maréchaux Ney et Lannes, et la réserve de cavalerie, se trouvaient alors placés de manière à pouvoir forcer, au premier signal, les retranchemens d'Ulm. Le succès d'une attaque immédiate était évident, et la troupe française était si persuadée que l'ennemi ne pouvait plus lui résister, qu'elle demandait à grands cris qu'on ne retardât point plus long-temps son entrée dans Ulm.

L'empereur, par la direction donnée à son armée après le passage du Rhin, avait placé l'armée du général Mack dans la même situation où s'était trouvé le général en chef Mélas avant la bataille de Marengo; mais celui-ci prit la généreuse résolution de se faire jour à travers l'armée française, et l'on a vu qu'il avait été sur le point de voir couronner ses efforts. Le général Mack, qui avait paru d'abord vouloir prendre le même parti, y avait renoncé promptement après les combats de Wertingen et de Guntzburg, et, comme la ville d'Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes, il avait conçu le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ses routes, pour les réunir une partie en Bohême et l'autre dans le Tyrol. C'est en exécution de ce plan que la division Dupont avait été attaquée dans la position d'Albeck; mais la belle résistance de cette division, et l'attaque de la position d'Elchingen, qu'ordonna l'empereur, avaient déconcerté les dispositions du général autrichien sur la rive gauche du Danube.

Sur la rive droite, le maréchal Soult, par sa marche rapide sur Memmingen et ensuite sur Biberach, ôtait tout moyen de retraite à l'armée ennemie de ce côté.

Après le combat d'Elchingen, le prince Ferdinand avait voulu filer vers Biberach, en laissant le général Mack avec

1805-an XIV. Allemagne. douze bataillons dans Ulm, pour garder cette ville et les hauteurs ; mais on a vu que le maréchal Soult, après avoir fait capituler le général-major Spangen avec ses neuf bataillons dans Memmingen, s'était porté par Ochsenhausen sur Biberach, qu'il occupa le 15 au matin. Ainsi, ce point de retraite était fermé à l'archiduc, qui n'avait plus d'autre ressource que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers détournés, de rejoindre le corps d'armée du général Werneck, qui avait réussi à déboucher par Heydenheim. Le prince prit en effet ce parti, et se dirigea sur Aalen avec quatre escadrons de cavalerie seulement.

Murat, à la tête d'une partie de sa cavalerie, des chasseurs de la garde impériale, et du neuvième régiment d'infanterie légère, s'était attaché à la poursuite des troupes qui avaient pris la route de Heydenheim. Il rencontra, le 16, au village de Languenau, une partie du corps de Werneck, qui voulut l'arrêter dans sa marche. Murat fit commencer l'attaque par le neuvième d'infanterie légère, et chargea ensuite si heureusement l'ennemi, qu'il lui enleva deux drapeaux et lui fit environ trois mille prisonniers, dont un général-major. Le général Werneck continua sa retraite assez en désordre sur Heydenheim. Pendant que Murat suivait l'ennemi dans cette direction, l'empereur avait donné l'ordre au maréchal Lannes de se porter rapidement sur Aalen et Nordlingen.

Un convoi de cinq cents chariots qui marchait sous la protection du corps de Werneck rendait la retraite de ce général encore plus difficile : Murat l'atteignit à Neresheim, et le fit charger par la division de dragons du général Klein, qui prit encore dans ce nouveau combat deux drapeaux, un officier-général et mille à onze cents hommes.

Ces deux engagemens successifs, dans lesquels le général Klein, son aide-de-camp Brunet, le vingtième régiment de dragons, les chasseurs de la garde, le neuvième d'infanterie

légère, et les régimens de la division Klein, se distinguèrent particulièrement, précipitèrent la fuite de l'archiduc Ferdinand. Ce prince et sept de ses généraux, qui se trouvaient à Neresheim peu avant le combat, n'eurent que le temps de monter à cheval, et on trouva dans le village leur dîner préparé et servi.

1805-an XIV. Allemagne.

Cependant l'empereur, dans la situation où se trouvait l'armée autrichienne, crut devoir épargner aux troupes qui étaient devant Ulm les périls d'une attaque de vive force, et envoya dans la place un officier pour annoncer qu'il désirait avoir une entrevue avec le prince de Lichtenstein, général-major, qu'il savait être enfermé dans la place. Le prince se montra empressé de se rendre à l'invitation du monarque français et vint au quartier-général d'Elchingen. Napoléon lui fit un accueil distingué, et lui dit qu'il avait désiré le voir pour lui représenter le déplorable état où se trouvait l'armée autrichienne, et l'engager à faire usage de son crédit auprès de l'archiduc Ferdinand et du général Mack, afin de les déterminer à prendre un parti qui épargnât aux troupes renfermées dans Ulm et aux habitans de cette ville les suites terribles d'une prise d'assaut. Il lui cita l'exemple de Jaffa, dont la garnison avait été passée au fil de l'épée, et les maisons mises au pillage : triste résultat de l'obstination du scheick Abou-Saab !

Le prince, en tombant d'accord avec l'empereur sur la nécessité d'une capitulation, demanda que la garnison, officiers et soldats, eût la faculté de retourner en Autriche : « Je pourrais l'accorder aux officiers, reprit Napoléon, mais quant aux soldats, qui me garantira qu'on ne les fera point servir de nouveau ? » Puis, après avoir réfléchi un moment, il ajouta : « Eh bien ! je me fie à la parole du prince Ferdinand; s'il est dans la place, je veux lui donner une preuve de mon estime, et je lui accorde ce que vous me demandez, dans l'espoir que

1805 an XIV. Allemagne. la cour de Vienne ne démentira point la parole d'un de ses princes. » Le prince de Lichstenstein avoua alors que l'archiduc Ferdinand n'était plus dans Ulm. « Dans ce cas, reprit l'empereur, je ne vois pas qui peut me donner la garantie que je demande. »

En se séparant du prince de Lichtenstein, l'empereur lui dit qu'il donnait au général Mack deux jours pour se décider. La situation de celui-ci était tellement critique, qu'il se crut dans la nécessité d'accepter les conditions qui étaient imposées. En conséquence, le maréchal Berthier s'étant rendu dans la place d'Ulm le 17 octobre, arrêta, avec le feld-maréchal quartier-maître général Mack, la capitulation suivante :

Art. 1er. La place d'Ulm sera remise à l'armée française avec tous ses magasins et son artillerie.

2. La garnison sortira de la place avec tous les honneurs de la guerre, et, après avoir défilé, elle remettra ses armes. MM. les officiers seront renvoyés sur parole en Autriche, et les soldats et sous-officiers seront conduits en France, où ils resteront jusqu'à parfait échange.

3. Tous les effets appartenans aux officiers et soldats leur seront laissés, et les caisses des régimens aussi.

4. Les malades et les blessés autrichiens seront soignés comme les malades et les blessés français.

5. Si jusqu'au 25 octobre, à minuit inclusivement, des troupes autrichiennes ou russes débloquaient la ville, de quelque côté ou porte que ce soit, la garnison sortira librement, avec ses armes, son artillerie et cavalerie, pour joindre les troupes qui l'auront débloquée.

6. Une des portes de la ville d'Ulm (la porte de Stuttgard) sera remise à sept heures du matin à l'armée française, ainsi qu'un quartier suffisant pour pouvoir contenir une brigade.

7. L'armée française pourra faire usage du grand pont sur le Danube et communiquer librement d'une rive à l'autre.

(*N. B.* Comme ce pont est brûlé, on fera l'impossible pour le refaire.) 1805-an XIV. Allemagne.

8. Le service sera réglé de part et d'autre de manière à ce qu'il ne se commette aucun désordre, et que tout soit dans la meilleure harmonie entre les deux armées.

9. Tous les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de charrois appartenant à S. M. l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie seront remis à l'armée française.

10. Les articles 1, 2, 3, 4 et 9 n'auront leur exécution que lorsque le voudra M. le général commandant les troupes autrichiennes, pourvu que cela ne puisse dépasser le 3 brumaire an 14 (25 octobre 1805) avant midi.

»Et si à cette époque une armée assez en force se présentait pour faire lever le blocus, la garnison serait libre, conformément à l'article 5, de faire ce qu'elle voudrait.»

Le 18 octobre, Murat se porta de Neresheim sur Nordlingen, poursuivant toujours le corps de Werneck, qu'il parvint à entourer. Ces troupes, qui avaient perdu plus de quatre mille hommes dans les deux combats qu'elles avaient eus à soutenir à Langenau et à Neresheim, harassées par la vive poursuite de la cavalerie française, n'étant plus en état d'opposer de la résistance, le général qui les commandait demanda à capituler. Il avait avec lui les lieutenans-généraux Hohenzollern et Baillet, les généraux-majors Wogels, Mitkiery, Hohenfeld, Weiber et Dieuresberg. La capitulation eut lieu aux conditions suivantes, arrêtées, à Trochtelfingen, entre le général de division Belliard, chef de l'état-major général du prince Murat et le général Werneck : 1°. que le corps d'armée autrichien déposerait ses armes, serait prisonnier de guerre et envoyé en France; 2°. que les officiers généraux et officiers particuliers seraient prisonniers sur parole et renvoyés en Autriche, ne pouvant servir contre les armées françaises ou contre celles des alliés de la France, qu'après avoir

1805-an XIV. Allemagne.

été échangés; 3°. que les chevaux de la cavalerie, les canons avec leurs attelages, ainsi que les caissons et munitions, seraient remis à l'armée française; 4°. que tous les régimens, bataillons, escadrons, ou détachemens du corps d'armée du lieutenant-général Werneck, et qui pourraient s'en trouver séparés dans ce moment, seraient également prisonniers de guerre, et que les conditions présentes leur seraient applicables; 5°. que tous les chevaux et équipages des officiers généraux et officiers particuliers leur seraient laissés; 6°. enfin, que tous les prisonniers de guerre français qui pourraient se trouver dans les lieux occupés par les troupes du général Werneck seraient rendus sur-le-champ.

Le prince Murat avait détaché le général Fauconnet avec sa brigade, composée des treizième et quatorzième régimens de chasseurs, pour s'emparer du convoi dont nous avons parlé, et qui marchait avec le corps d'armée du général Werneck. Ce convoi, qui consistait dans une grande partie des bagages et du parc de réserve de l'armée autrichienne, au nombre de cinq cents charriots, fut atteint au village de Bopfingen, le même jour où le général Werneck se trouvait cerné dans Trochtelfingen. Le major Locatelli, du régiment de Hohenlohe dragons, commandant le convoi, demanda à capituler avec son escorte, composée de dragons et de hussards. Cette capitulation fut accordée par le général Fauconnet, à peu près aux mêmes conditions que celles qui avaient été consenties par le général de division Belliard.

L'archiduc Ferdinand, à la tête de deux mille chevaux, s'était rabattu sur Dillingen pour gagner Donawerth, sans doute dans l'espoir de se réunir au corps du général Kienmayer, en Bavière, ignorant le résultat des opérations du maréchal Bernadotte dans cette partie; mais Napoléon, instruit par le prince de Lichtenstein de la sortie de l'archiduc, et devinant que ce prince, afin d'éviter la poursuite de Mu-

rat, pourrait suivre la route dont nous venons de parler, avait dépêché aussitôt un officier au général Rivaud à Augsburg, pour le prévenir de la marche de l'archiduc, présumant que ce prince ne se dirigerait pas sur Eichstadt, par la crainte de rencontrer quelques colonnes françaises, et marcherait plutôt entre le Danube et la Alt-Muhl. Parvenu à Donawerth sans être poursuivi, le prince Ferdinand fit reposer sa troupe pendant quelques heures, et marcha ensuite sur Nassenfels. D'après l'avis qu'il avait reçu, le général Rivaud s'était porté à Ingolstadt, où il eut connaissance de la direction que prenait l'archiduc. En laissant un seul bataillon dans cette ville, et s'avançant avec ses autres troupes, parmi lesquelles se trouvait un régiment de chevau-légers bavarois, sur le chemin de Nassenfels à Guermersheim, le général français eut pu faire beaucoup de mal au corps de cavalerie de l'archiduc, qui suivait un chemin de traverse que les pluies avaient rendu presque impraticable, dans un pays montueux, boisé et très-propre aux embuscades de l'infanterie; mais il se borna à envoyer quelques détachemens sur le flanc droit de la colonne autrichienne, couvert par quelques troupes légères, et les engagemens qui eurent lieu furent sans résultat. Cette cavalerie ennemie, qui, depuis son départ d'Ulm, marchait jour et nuit sans presque s'arrêter, atteignit Riedenburg, et passa la Alt-Muhl sans avoir éprouvé d'échec. Elle avait seulement été forcée de laisser en arrière trois à quatre cents chevaux qui ne pouvaient plus marcher. Après le passage de la Alt-Muhl, l'archiduc, se voyant plus en sûreté, ralentit sa marche pour gagner Ratisbonne et les frontières de la Bohême.

1805-an XIV. Allemagne.

Le 19 octobre, à deux heures après midi, le général Mack se rendit au quartier-général de l'empereur, et obtint de lui une audience, à la suite de laquelle le maréchal Berthier signa, avec le même général Mack, une addition à la capi-

1805-an XIV. Allemagne.

tulation arrêtée le 17. Dans cette convention additionnelle, le major-général de l'armée française donnait sa parole d'honneur que le corps d'armée autrichien qui avait été laissé en Bavière était actuellement au-delà de l'Inn; que le maréchal Bernadotte, avec les troupes sous ses ordres, se trouvait en position entre la même rivière (l'Inn) et Munich; que le maréchal Lannes était à Aalen; que le prince Murat avait fait capituler, dans Trochtelfingen, le corps du général Werneck; que le maréchal Soult, posté entre Ulm et Bregentz, observait la route du Tyrol: le maréchal Berthier ajoutait que cette disposition des différens corps de l'armée française détruisait tout espoir de secours pour les troupes renfermées dans Ulm. Le général Mack, ajoutant foi aux déclarations ci-dessus, promettait d'évacuer la ville d'Ulm dans la journée du lendemain 20 octobre, y mettant pour condition que le corps entier du maréchal Ney, composé de douze régimens d'infanterie et de quatre régimens de troupes à cheval, ne quitterait pas Ulm et un rayon de dix lieues jusqu'au 25 octobre à minuit, époque à laquelle expirait la capitulation. Cet article étant consenti par le maréchal Berthier, le 20, à trois heures après midi, la portion de l'armée autrichienne renfermée dans Ulm devait défiler devant l'empereur Napoléon, avec tous les honneurs de la guerre, et poser ensuite les armes; des ordres de route devaient être donnés aux officiers, qui conservaient leurs épées, pour se rendre en Autriche par les deux routes de Kempten et de Bregentz.

En exécution de la nouvelle convention qu'on vient de lire, les troupes renfermées dans Ulm et à Trochtelfingen défilèrent, le 20 octobre, depuis deux heures après midi jusqu'à sept heures du soir, au nombre de trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie; soixante pièces de canon et quarante drapeaux furent remis entre les mains des vainqueurs. L'armée française était en bataille sur les hauteurs de la ville.

L'empereur, entouré de sa garde, fit appeler les généraux autrichiens au nombre de seize, y compris le général en chef Mack (huit lieutenans-généraux ou feld-maréchaux-lieutenans, et huit généraux-majors); il les tint auprès de lui jusqu'à ce que les troupes eussent défilé, et leur témoigna les plus grands égards. « Messieurs, leur dit-il, l'empereur votre maître me fait une guerre injuste : je vous le dis avec franchise, je ne sais pourquoi je me bats, je ne sais ce qu'on veut de moi. » Et leur montrant les troupes françaises rangées en bataille sur les hauteurs : « Ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources ; cela serait-il vrai, je ferais bien du chemin avec cette même armée; mais j'en appelle au rapport de vos soldats prisonniers qui vont traverser la France; ils verront quel esprit anime *mon* peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous *mes* drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma position ; avec un mot, deux cent mille hommes de bonne volonté accourront près de moi, et en six semaines seront de bons soldats ; au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront, qu'après plusieurs années, faire des soldats. Je donne encore un conseil à mon frère l'empereur d'Allemagne, qu'il se hâte de faire la paix. C'est le moment de se rappeler *que tous les empires ont un terme ; l'idée que la fin de la dynastie de la Maison de Lorraine serait arrivée doit l'effrayer. Je ne veux rien sur le continent.* Ce sont des vaisseaux, des colonies, du commerce que je veux, et cela vous est avantageux comme à nous. » Le général Mack répondit à Napoléon que l'empereur d'Allemagne n'aurait pas voulu la guerre, mais qu'il y avait été forcé par la Russie. « En ce cas, reprit l'empereur des Français, vous n'êtes donc plus une puissance? »

1805-an XIV. Allemagne.

Le lendemain de la reddition d'Ulm, Murat eut encore un engagement, sur la route de Furth à Nurenberg, avec un

1805 an XIV Allemagne.

détachement de cavalerie, qu'il prit pour la colonne à la tête de laquelle se trouvait l'archiduc Ferdinand, qui, comme on l'a vu, avait marché dans la direction de Donawerth, quelque temps avant le combat de Neresheim. Cette troupe n'était que l'escorte d'une portion du parc de l'armée autrichienne se dirigeant sur Nurenberg. Le premier régiment des carabiniers français [1], les chasseurs de la garde et le premier régiment de hussards, chargèrent avec impétuosité le régiment des cuirassiers de Mack et les autres troupes qui composaient l'escorte dont nous parlons. Tout le reste du parc d'artillerie et tous les bagages sans exception furent pris. Murat, dans son rapport, fit une mention particulière de la conduite des colonels Cauchoix, du premier des carabiniers; Morland, des chasseurs de la garde; Rouvillois, du premier régiment de hussards, et des aides-de-camp Flahaut et Lagrange [2].

Ainsi, la marche rapide du prince Murat, d'Albeck à Nurenberg, avait eu pour résultat la prise de quinze cents charriots environ, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes, y compris le corps du général Werneck, qui avait capitulé à Trochtelfingen, et d'un grand nombre de drapeaux. Dix généraux avaient posé les armes, et trois avaient été tués.

En récapitulant le nombre des prisonniers faits depuis le commencement de la campagne, on trouve un total de plus de soixante mille hommes, dont vingt-neuf officiers-généraux et deux mille officiers inférieurs.

Le nombre des tués de part et d'autre était très-peu considérable, et hors de toutes les proportions ordinairement

[1] Le colonel de carabiniers Cauchoix fut blessé dans cette affaire assez dangereusement pour être obligé de prendre sa retraite quelque temps après, avec le grade de général de brigade. Il est encore aujourd'hui au nombre des maréchaux de camp.

[2] Aujourd'hui lieutenans-généraux l'un et l'autre.

établies à la guerre. C'était le résultat du système d'opérations si habilement conçu par Napoléon, et exécuté avec autant de bravoure que de dévouement par sa belle armée. Celle-ci avait à peine perdu deux mille hommes dans les différens combats que nous avons signalés. Aussi les soldats, qui souvent savent si bien apprécier et définir le génie de leurs généraux, disaient-ils dans leurs bivouacs : « L'empereur a trouvé une nouvelle manière de faire la guerre, il se sert de nos jambes plus que de nos baïonnettes. »

1805-an XIV. Allemagne.

Depuis l'ouverture de la campagne, le contraste le plus frappant s'était fait remarquer dans les dispositions morales des deux armées : celle des Francais portait au plus haut degré le sentiment de l'enthousiasme et de l'héroïsme[1]. Le découragement s'était introduit dans l'armée autrichienne du moment qu'elle avait appris le mouvement de l'empereur sur le Danube par la Souabe. Recevant sa solde en billets de banque qui perdaient quarante pour cent, et sachant que l'Angleterre s'était engagée à payer de forts subsides à l'empereur d'Allemagne, cette armée avait commencé par murmurer hautement de cet état de choses qui rendait sa condition misérable.

[1] Nous en citerons un seul trait, entre mille autres du même genre. Brard, soldat au soixante-seizième régiment de ligne, avait reçu un coup de feu qui nécessitait l'amputation de la cuisse. Il dit au chirurgien qui se disposait à lui faire l'opération : « Je sais que je n'en reviendrai pas ; mais n'importe, un homme de moins n'empêchera pas le soixante-seizième régiment de marcher à l'ennemi, la baïonnette en avant. » Lorsque le bulletin où ces mots étaient consignés fut publié dans les journaux de France, le sous-préfet de Pontoise et le maire d'Esagny, patrie de l'intrépide soldat, se transportèrent chez son père, en vertu d'un arrêté du préfet de Seine-et-Oise, pour féliciter ce cultivateur au nom du département, et s'informer si sa situation ne le mettait pas dans le cas d'avoir besoin de secours. Expédition de ce témoignage de reconnaissance nationale fut envoyée au soixante-seizième de ligne, afin de donner au soldat Brard, s'il avait survécu à l'opération, et à tous ses camarades, de nouveaux motifs d'encouragement.

1805-an XIV. Allemagne.

L'armée française avait donné des preuves multipliées de son ardeur et de son impétuosité. Le dix-septième régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Vedel, en arrivant devant Ulm, s'était précipité sur les retranchemens et avait pénétré jusque dans la place, où il faillit d'être cerné et écharpé par la cavalerie. Nous avons déjà dit que toutes les troupes avaient demandé à grands cris qu'on les menât à l'assaut, et que l'empereur avait été contraint de modérer leur impatience. Harassés de fatigue, mouillés par la pluie et la neige, transis de froid, bivouaquant dans la boue, les soldats oubliaient leur situation en rêvant de nouveaux triomphes, et la vue de Napoléon, qui paraissait souvent au milieu d'eux, leur rendait toute l'énergie, toute la gaîté nationales. Jamais le vainqueur de l'Italie et de l'Egypte n'avait commandé à des hommes plus dévoués; aussi répondit-il à des officiers qui l'entouraient et admiraient comment, dans la situation la plus pénible, les soldats oubliaient toutes les privations et ne se montraient sensibles qu'au plaisir de le voir : « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je leur fais éprouver tant de fatigues. » Toujours à cheval, exposé à toutes les intempéries de la saison, c'est à l'austérité d'un tel genre de vie que l'empereur devait cet amour qui lui donnait le droit de faire entreprendre à ses troupes ce que tout autre général aurait regardé comme impossible. Un officier supérieur autrichien, prisonnier de guerre, témoignait un jour sa surprise de voir le monarque des Français, couvert de boue et ses habits trempés par la pluie, passer en revue une troupe ennemie qui venait de poser les armes : « Votre maître, lui dit Napoléon, a voulu me faire ressouvenir que j'étais un soldat ; j'espère qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

Cependant les débris de l'armée autrichienne, retirés sur la rive droite de l'Inn, se réunissaient aux premières colonnes

de l'armée russe; il devenait instant de prendre des mesures contre cette nouvelle armée combinée qui s'augmentait de jour en jour, et de combattre encore pour forcer l'empereur d'Autriche à accepter une paix qu'il ne paraissait pas disposé à solliciter. Mais, avant de quitter Ulm, l'un de ses plus beaux théâtres de gloire, Napoléon, voulant témoigner à l'armée sa haute satisfaction et soutenir le noble élan dont elle était animée, fit mettre à l'ordre la proclamation qu'on va lire :

1805-an XIV. Allemagne.

« Soldats de la grande armée !

» En quinze jours nous avons fait une campagne ; ce que nous nous proposions de faire est rempli : nous avons chassé de la Bavière les troupes de la maison d'Autriche et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états.

» Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie.

» Mais qu'importe à l'Angleterre ! son but est rempli : nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

» De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers. Ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de la campagne.

» Deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous leurs généraux, sont en notre pouvoir : il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes.

» Soldats ! je vous avais annoncé une grande bataille; mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un si grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de quinze cents hommes hors de combat.

» Soldats ! ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre empereur, à votre patience à supporter les fati-

1805-an XIV. Allemagne. gues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

» Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatiens de commencer une seconde campagne.

» Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.

» A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie française : c'est là que va se décider, pour la seconde fois, cette question qui l'a déjà été une fois en Suisse et en Hollande, si l'infanterie française est la première ou la seconde de l'Europe.

» Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir : tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang. Mes soldats sont mes enfans. »

Non content de témoigner à l'armée sa satisfaction par des paroles, Napoléon voulut encore la récompenser de son dévouement par des avantages et des largesses à la manière des empereurs romains. Il rendit, au quartier-général d'Elchingen, deux décrets ainsi conçus :

« Considérant que la grande armée a obtenu, par son courage et son dévouement, des résultats qui ne devaient être espérés qu'après une campagne, et voulant lui donner une preuve de notre satisfaction, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le mois de vendémiaire de l'an XIV (septembre et octobre 1805) sera compté comme une campagne à tous les individus composant la grande armée. Ce mois sera compté comme tel pour l'évaluation des pensions et pour les services militaires.

2. Nos ministres, etc.

Deuxième décret.

Art. 1er. Il sera pris possession de tous les états, en Souabe, de la maison d'Autriche.

2. Les contributions de guerre qui y seront levées, ainsi que les contributions ordinaires, seront toutes au profit de la grande armée. Tous les magasins qui seraient pris à l'ennemi, autres que les magasins d'artillerie et de subsistances, seront également à son profit; chacun aura une part, dans ces contributions, proportionnée a ses appointemens, etc.»

Enfin, pour rendre cette campagne de quinze jours encore plus mémorable aux yeux de toute la France, l'empereur envoya, par une grande députation, au sénat, tous les drapeaux pris à l'ennemi. Cet envoi était annoncé par une lettre dont voici quelques passages :

«Je vous envoie les drapeaux conquis depuis le combat de Wertingen..... C'est un hommage que moi et mon armée faisons aux sages de l'empire, c'est un présent que les enfans font à leurs pères. Sénateurs, voyez-y une preuve de ma satisfaction pour la manière dont vous m'avez constamment secondé dans les affaires les plus importantes de l'empire. Et vous, Français, faites marcher vos frères; faites qu'ils accourent combattre à nos côtés, afin que, sans effusion de sang, sans efforts, nous puissions repousser loin de nous toutes les armées que forme l'or de l'Angleterre, et confondre les auxiliaires des oppresseurs des mers. Sénateurs, il n'y a pas un mois que je vous ai dit que votre empereur et son armée feraient leur devoir, il me tarde de pouvoir dire que mon peuple a fait le sien. Depuis mon entrée en campagne j'ai dispersé une armée de cent mille hommes, j'en ai fait plus de la moitié prisonnière.... Ces succès éclatans, je les dois à l'amour de mes soldats, à leur constance à supporter la fatigue, etc.»

1805—an XIV. Allemagne. La nouvelle des succès remportés par la grande armée d'Allemagne fut reçue avec un vif enthousiasme par la majorité de la nation. Dès ce moment, le fanatisme de la gloire militaire effaça les dernières impressions de l'amour de la liberté. Napoléon avait bien calculé ce résultat : il polissait et rendait brillans les fers avec lesquels il enchaînait ses concitoyens, et il évitait par là de réveiller les récriminations, de révolter l'orgueil national.

Le sénat répondit, comme on devait s'y attendre, au message de l'empereur. Une députation, composée des sénateurs Monge, Sainte-Suzanne, Colaud et Garnier Laboissière (ces trois derniers étaient généraux), fut envoyée au quartier-général impérial, pour complimenter Napoléon sur les étonnans succès qu'il avait obtenus dans un si court espace de temps.

Avant de continuer le récit des opérations de l'armé française en Allemagne, nous relaterons, dans le paragraphe suivant, les événemens militaires qui eurent lieu en Italie, à dater du commencement des hostilités sur ce théâtre de la guerre, jusqu'à l'époque où les troupes, commandées par Masséna, prirent la dénomination de huitième corps de la grande armée, après leur jonction avec le corps aux ordres du maréchal Ney. Nous éviterons par là d'interrompre brusquement la narration des faits qui forment la seconde période de cette mémorable campagne.

23 novembre. (3 frimaire.) Italie. *Ouverture de la campagne en Italie; passage de l'Adige par l'armée française; combats de San-Michele, de Caldiero; cinq mille Autrichiens mettent bas les armes à Cara-Albertini; passage de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento; combat de Castel-Franco, etc.* [1] — En se déter-

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

minant à recommencer la guerre avec la France, l'intention première du cabinet autrichien avait été d'employer la meilleure partie de ses forces à agir d'abord en Italie, puis en Helvétie, et même sur le territoire français, dans les départemens de l'ancienne Franche-Comté, si la fortune secondait ses armes. Nous avons dit, dans le paragraphe précédent, quels étaient les moyens auxiliaires sur lesquels ce même gouvernement comptait pour assurer l'exécution de son projet. Le grand éloignement des troupes que l'empereur Napoléon pouvait faire avancer au secours de son armée d'Italie, donnait l'espoir qu'elles arriveraient trop tard pour empêcher les premiers résultats d'une attaque vigoureuse et pour ainsi dire inopinée; mais on a vu que les justes alarmes du gouvernement britannique avaient fait changer le plan arrêté d'abord. D'un autre côté, la promptitude avec laquelle les corps de la grande armée s'étaient portés des côtes de l'Océan aux rives du Rhin; la marche savante et non moins rapide de cette même armée sur le Danube; les brillans succès qui en avaient été la suite : toutes ces causes réunies avaient empêché l'archiduc Charles de se trouver en mesure d'ouvrir la campagne en Italie aussi promptement que l'Autriche l'eût désiré, et l'on sait déjà que des troupes avaient été détachées de son armée pour renforcer celle d'Allemagne. Dans cet état de choses, le prince s'était vu contraint de rester inactif sur la rive gauche de l'Adige.

1805-an XIV. Italie.

Cependant l'empereur Napoléon, dont les ordres s'exécutaient à la fois depuis les côtes de la mer d'Allemagne jusqu'à celles de l'Adriatique, dans le royaume de Naples, avait fait réunir sur les frontières du nouveau royaume d'Italie toutes les troupes disséminées dans l'intérieur du pays, et en avait confié le commandement au maréchal Masséna. Le lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr, commandant le corps d'armée stationné jusqu'alors dans le royaume de Naples,

1805-an XIV Italie.

en vertu du traité de Florence[1], reçut l'ordre de s'avancer à marches forcées pour se mettre en ligne avec les troupes déjà rassemblées sur la rive droite de l'Adige.

Celles-ci, qui pouvaient présenter un effectif de quarante-cinq à cinquante mille hommes, étaient partagées en cinq divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Duhesme, Gardanne, Molitor, Verdier, Partouneaux et Séras, et en trois divisions de cavalerie commandées par les généraux Pully, Mermet et Espagne. Elles occupaient sur l'Adige une ligne à peu près parallèle à celle des Autrichiens.

Le prince Eugène Beauharnais, nommé par l'empereur Napoléon vice-roi du royaume d'Italie, s'était empressé d'activer, en ce qui le concernait, tous les préparatifs de la guerre qui allait avoir lieu, et avait adressé au peuple qu'il gouvernait une proclamation conçue en ces termes :

Peuples du royaume d'Italie !

Le cabinet de Vienne a résolu la guerre contre vous et le peuple français. Il ose dire aujourd'hui que la guerre a été provoquée par la France et par l'Italie; ce n'est pas à vous qu'il lui sera facile de persuader cette étrange calomnie. Peuples d'Italie! vous savez si, depuis cinq mois, l'Autriche a cessé de rassembler, sous vos yeux, de nouvelles forces, d'approvisionner ses places, de menacer vos frontières. Vous savez si l'empereur des Français, roi d'Italie, averti de tous les préparatifs hostiles dont vous étiez si justement alarmés, ne s'est pas en quelque sorte obstiné à ne pas croire le cabinet de Vienne injuste et déloyal. Vous savez si, alors même que vous étiez menacés de voir votre territoire envahi, l'empereur n'a pas refusé d'accueillir vos alarmes, et d'ordonner des dispositions militaires capables de les dissiper; vous savez

[1] Voyez tome XIV, page 119 et suivantes.

enfin combien de fois il vous est arrivé de vous étonner, de vous inquiéter, de vous plaindre de sa longanimité. Il ne voulait pas croire à la guerre, et demandait des explications; il ne rappelait pas son ambassadeur; il considérait le séjour de l'ambassadeur de Vienne à Paris comme une preuve que la Maison d'Autriche voulait aussi la paix. 1805-an XIV. Italie.

Et voilà que, profitant de cette noble confiance, les armées de la Maison d'Autriche envahissent le territoire d'un prince de l'Empire, d'un prince coupable d'une faute inexpiable, d'être demeuré fidèle aux traités, d'être demeuré l'allié de l'empereur des Français et du roi d'Italie. Napoléon est allé lui-même se placer à la tête des armées. Encore quelques instans, et le crime commis sur la Bavière sera vengé; encore quelques efforts, et la paix si souvent accordée, si souvent offerte, sera pour long-temps affermie. Peuples d'Italie! je veillerai, autant qu'il sera en moi, au respect de vos propriétés, au maintien de vos lois et de vos constitutions.

Sans doute il est pour les peuples le plus vaillamment défendus des maux inséparables de la guerre; reposez-vous sur mon zèle à remplir mes devoirs, reposez-vous sur mon cœur, sur tous les sentimens que je vous ai voués. Peuples d'Italie! j'écarterai de vous tous les maux qu'il me sera possible d'en écarter.

J'attends de vous du zèle, du dévouement et du courage. Vous savez quelle confiance illimitée vous devez à cette portion de l'armée française rassemblée en Italie; vous savez quelle confiance est due au fils chéri de la victoire, à qui l'empereur a confié l'honneur de vous défendre.

Peuples d'Italie! votre roi compte sur vous, reposez-vous sur lui. Il a pour lui le Dieu des armées, toujours terrible aux parjures; il a pour lui sa gloire, son génie, la justice de sa cause, la valeur, la fidélité, et l'amour de ses peuples.

Nos ennemis seront vaincus!

1805-an XIV. Italie.

Nous avons dit que l'archiduc Charles n'avait point paru partager l'opinion de l'empereur son frère, ou plutôt du ministère autrichien, sur les résultats de la nouvelle levée de boucliers que faisait celui-ci, à l'instigation de l'Angleterre et de la Russie. Effectivement, dès son arrivée en Italie, ce prince, persuadé sans doute que l'empereur des Français réussirait de gré ou de force à faire prendre une autre résolution au souverain de l'Autriche, avait proposé au maréchal Masséna un armistice, afin d'attendre l'issue des événemens qui allaient avoir lieu en Allemagne. Cette proposition entrait trop dans les vues de Napoléon pour être refusée par son lieutenant, et une trève fut consentie jusqu'au 18 octobre.

A l'expiration du délai convenu, Masséna, qui avait concentré les divisions que nous avons nommées plus haut à Zevio et dans les environs, fit ses dispositions pour passer l'Adige au pont du vieux château de Verone.

Le 18 octobre, à quatre heures du matin, le maréchal fit attaquer le pont du vieux château. Il avait fait former en colonne les vingt-quatre compagnies de voltigeurs des régimens qui composaient les deux divisions Duhesme et Gardanne; mais comme les Autrichiens avaient construit un mur pour barrer le milieu du pont, le général Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie de l'armée, fut obligé d'y faire attacher un pétard pour renverser cet obstacle. Cette opération hardie fut exécutée avec beaucoup de bonheur par quelques canonniers: le mur s'écroula, et le général Chasseloup, qui avait réuni d'avance tous les moyens nécessaires, ayant fait réparer sur-le-champ deux coupures qui se trouvaient derrière, les compagnies de voltigeurs s'élancèrent avec une extrême rapidité de l'autre côté de l'Adige. Leur mouvement fut protégé par le canon du vieux château, qui tirait sans relâche sur la rive gauche, occupée en force par l'ennemi, qui y était retranché.

Les voltigeurs étaient déjà vivement engagés, lorsque la division Gardanne, qui les suivait de près, vint à leur secours : les Autrichiens se défendirent long-temps avec une grande résolution. Le bruit de l'artillerie ayant donné l'éveil, l'archiduc Charles, dont le quartier-général se trouvait à San-Martino, s'était hâté d'envoyer de nombreux renforts sur le point attaqué, et ils arrivaient incessamment. Le combat se prolongea, avec des chances variées, jusqu'à la chute du jour; mais le général Duhesme s'étant mis à la tête de sa seconde brigade qui formait la réserve, l'ennemi fut culbuté, chassé de toutes ses positions, et poursuivi jusque sur les hauteurs. Tous les retranchemens, ainsi disputés pied à pied par les troupes autrichiennes, furent immédiatement détruits, et le maréchal ordonna sur-le-champ la construction d'une tête de pont. 1805-an XIV. Italie.

Sept pièces de canon et dix-huit caissons furent les trophées de cette journée, dans laquelle l'armée autrichienne perdit mille à douze cents hommes tués sur le champ de bataille, et quinze cents prisonniers. La perte des Français ne s'éleva pas au-delà de six cents hommes, dont quatre cents blessés. Le maréchal fit, dans son rapport, un éloge mérité de la bravoure et des talens des généraux Duhesme, Chasseloup, Gardanne et Lacombe Saint-Michel.

Les instructions de Masséna lui prescrivaient de subordonner ses mouvemens à ceux de la grande armée d'Allemagne, dont celle d'Italie pouvait être considérée comme l'aile droite. C'est pourquoi ce maréchal, maître du passage de l'Adige, différa d'attaquer les Autrichiens jusqu'au 29 octobre. Ce jour-là, à cinq heures du matin, il fit déployer les deux divisions Gardanne et Duhesme en avant du pont du vieux château de Verone, pendant qu'à sa gauche la division du général Séras passait l'Adige à Ponte Polo, et que celle du général Verdier manœuvrait à sa droite entre Ronco et Albaredo. Les

1805-an XIV. Italie. deux premières divisions attaquèrent les hauteurs de val Pantena, et tournèrent le château de San-Felice. Cette manœuvre fit évacuer Veronette par les Autrichiens. Les palissades du pont neuf furent abattues par des sapeurs, et la division des chasseurs à cheval, commandée par le général Espagne, celle des grenadiers, aux ordres du général Partouneaux, la division du général Molitor, et une réserve de cavalerie, aux ordres du général Monnet, traversèrent Veronette, et se portèrent vivement sur la grande route de San-Michele, où les Autrichiens étaient retranchés sous la protection de plusieurs batteries. Le général Espagne, soutenu par un bataillon de grenadiers tirés de la division Molitor, chargea, à plusieurs reprises et avec une grande impétuosité, l'infanterie ennemie, après avoir dispersé quelques escadrons qui voulurent la protéger. Dans une de ces charges, l'escadron des guides du maréchal Masséna fit mettre bas les armes à un bataillon. L'ennemi, culbuté après une résistance opiniâtre, fut chassé du village de San-Michele, et poursuivi jusqu'au-delà de celui de San-Martino.

Les troupes françaises prirent, le soir, position à Vago. Elles avaient fait près de deux mille prisonniers, et deux pièces d'artillerie étaient restées en leur pouvoir. La grande route en-deçà de San-Michele, et au-delà jusqu'à San-Martino, était jonchée de cadavres et de blessés autrichiens. La perte des Français avait été peu considérable.

L'archiduc Charles avait réuni la plus grande partie de ses troupes en avant de Caldiero, bien déterminé à soutenir dans cette position le choc de l'armée française. Le 8, au matin, l'armée autrichienne était formée en bataille, la droite se prolongeant sur les hauteurs de San-Pietro, jusque en avant du village de Fromegna, et la gauche vers l'Adige, jusqu'au-delà de Gambione. La cavalerie et une réserve de vingt-quatre bataillons étaient placées sur la route de Ve-

rone, vers Villa-Nova, au point où la route se divise en deux, l'une conduisant à Lonigo, et la seconde à Vicence par Montebello, Tavernel et Olmo. 1805-an XIV. Italie.

Dans la matinée, Masséna, ayant reçu des nouvelles des mouvemens qu'il avait ordonnés aux divisions Séras et Verdier, fit ses dispositions pour attaquer l'armée ennemie. La division Molitor forma la gauche de la ligne française, celle du général Gardanne le centre, et la division Duhesme la droite. Les grenadiers du général Partouneaux étaient en réserve, ainsi que la cavalerie des généraux Espagne et Monnet. Le général Molitor commença l'attaque, et bientôt le centre et la droite furent également engagés. Les troupes françaises, encouragées par le succès de la veille, et bien dirigées par leurs chefs, réussirent sur tous les points. La division Gardanne, poussant devant elle les troupes ennemies qui lui étaient opposées, emporta le village de Caldiero à la baïonnette, et l'ennemi, culbuté sur toute sa ligne, se retira assez en désordre sur les hauteurs en arrière de la première position. Il était quatre heures du soir; le prince Charles fit alors avancer sa réserve, composée, comme nous l'avons dit, de vingt-quatre bataillons de grenadiers, soutenus par cinq régimens de cavalerie. De son côté, le maréchal Masséna ayant fait également avancer l'infanterie et la cavalerie qui formaient sa réserve, le combat recommença avec plus de vivacité. La cavalerie française culbuta celle des Autrichiens, et la division Partouneaux, ayant chargé à la baïonnette, décida la victoire. L'ennemi fut poursuivi jusqu'au pied des redoutes que l'archiduc avait fait élever au-delà de Caldiero.

Cette bataille valut aux Français trois mille cinq cents prisonniers et trente pièces de canon. Le nombre des Autrichiens morts était si considérable, que l'archiduc fit demander une trève pour pouvoir les enterrer. Les Français eurent environ quinze cents hommes hors de combat.

1805 an XIV. Italie.

Le mouvement ordonné, le 29 octobre, à la division du général Séras, avait pour but de tourner les troupes ennemies qui pouvaient se trouver à la gauche de Verone, pendant que le gros de l'armée française se portait sur la route de San-Martino pour attaquer la masse autrichienne que l'archiduc avait réunie à Caldiero. Par suite de ce double mouvement, une colonne de cinq mille hommes appartenant au corps autrichien du général Rosenberg, en fut coupée de manière à ne pouvoir remonter dans les vallées qui aboutissent à l'Adige, pour rejoindre ensuite l'armée de l'archiduc. Toutefois, le général Hillinger, qui commandait cette colonne séparée de son corps, se porta sur les hauteurs de San-Leonardo, pour tenter de regagner, par les montagnes de Trignago et d'Illasi, la route de Verone à Vicence. Masséna, instruit de la position de la troupe ennemie, envoya un de ses aides-de-camp pour la sommer de se rendre; mais le général ennemi, s'apercevant qu'il n'avait point de troupes devant lui, refusa d'obtempérer à cette sommation.

Sur ces entrefaites, le colonel du vingt-deuxième régiment d'infanterie légère, Goguet, qui était dans Veronette, reçut l'ordre de s'avancer avec sa troupe sur le corps ennemi; mais celui-ci vint lui-même à la rencontre du régiment français, et le força, en raison de sa supériorité numérique, de prendre position sous le château de San-Felice.

Masséna, informé par son aide-camp du refus fait par le général Hillinger de mettre bas les armes, se porta vers le terrain où se trouvait la colonne ennemie, avec quatre bataillons de grenadiers de la division Partouneaux, commandés par le général de brigade Solignac, à l'effet de cerner entièrement ces cinq mille Autrichiens. Le général Charpentier, chef de l'état-major général de l'armée française, fit faire alors une nouvelle sommation au général ennemi, qui sentit la nécessité de mettre bas les armes. Il conclut, en

conséquence, avec le général Solignac une capitulation, qui donna aux Français cinq mille prisonniers avec armes et bagages, soixante-dix officiers, un brigadier-général, un colonel, un major, quatre-vingt chevaux, etc. Le général Hillinger, commandant cette colonne, et tous les officiers sous ses ordres, obtinrent la faculté de retourner en Autriche, en donnant leur parole de ne point servir contre la France ou ses alliés, jusqu'à leur parfait échange; mais toute la troupe resta prisonnière de guerre pour être conduite en France.

1805 an XIV. Italie.

L'archiduc, en apprenant cet événement fâcheux, craignit d'être tourné dans la position qu'il occupait en avant de Villa-Nova, et commença son mouvement de retraite dans la nuit du 1er au 2 novembre, en se dirigeant par Montebello sur Vicence. Le lendemain, à la pointe du jour, le maréchal Masséna fit pousser de fortes reconnaissances dans cette direction et sur le chemin de Lonigo. Le général Espagne, à la tête de sa division de chasseurs à cheval, et de huit compagnies de voltigeurs de la division Gardanne, s'attacha à la poursuite de l'ennemi, auquel il fit encore six cents prisonniers dans la journée. Le 3 novembre, Masséna établit son quartier-général à Montebello.

Après avoir réuni son armée autour de la ville que nous venons de nommer, et lui avoir fait prendre quelque repos, le maréchal continua à s'avancer sur Vicence, en poursuivant l'arrière-garde ennemie. L'archiduc Charles avait fait fortifier Vicence à la hâte pour arrêter quelque temps la marche des Français, et y avait jeté quelques bataillons. Le commandant autrichien fut sommé d'ouvrir les portes et d'évacuer la ville; mais sa réponse ayant été négative, il fallut forcer le passage. Le général Lacombe Saint-Michel fit élever plusieurs batteries de canons et d'obusiers contre les portes, et, pendant la nuit, des obus mirent le feu à plusieurs maisons de la ville. Le 4, à la pointe du jour, les Français pénétrèrent dans

1805-an XIV. Italie. Vicence au pas de charge; l'ennemi fit sa retraite avec tant de précipitation, qu'il ne put évacuer ses magasins, et fut obligé d'abandonner mille blessés à la générosité du vainqueur : on lui fit encore dans la journée huit à neuf cents prisonniers.

L'archiduc avait pris la route de Bassano : les Français l'y suivirent en harcelant et en entamant son arrière-garde. A l'embranchement de la route de Trevise par Cittadella, les Autrichiens se dirigèrent vers cette dernière ville, en brûlant derrière eux le pont qui se trouve sur le torrent près de la Palude. L'avant-garde française, en arrivant au village de San-Pietro-in-Gu, le trouva occupé par une arrière-garde, qui fut chargée vigoureusement. Le village fut enlevé après un combat, dans lequel l'ennemi perdit encore six cents hommes faits prisonniers et une pièce de canon.

L'armée française continua sa marche vers la Brenta avec la même vivacité : l'avant-garde y arriva au moment où les Autrichiens travaillaient à détruire le pont de Fontaniva. Il s'engagea d'une rive à l'autre une forte canonnade, qui ne cessa qu'à l'entrée de la nuit, pendant laquelle les troupes françaises bivouaquèrent sur la rive droite.

Le 5, Masséna ordonna aux régimens de chasseurs de la division Espagne de traverser la Brenta à gué, avec les voltigeurs de la division Gardanne en croupe, afin de protéger le rétablissement du pont, auquel on travailla aussitôt. L'armée put défiler vers onze heures du matin, et arriver assez à temps à Cittadella pour enlever les arrière-postes ennemis. A cinq heures du soir, Castel-Franco, petite ville située sur la route de Trevise, à trois lieues et demie de Cittadella, était occupée, et les chasseurs du général Espagne avaient pris position en avant d'Albaredo.

En partant de Vicence, le maréchal avait dirigé la division Verdier sur Padoue, et la division Séras par les montagnes

des *Sette-Communi* sur Bassano. Ces deux villes furent occupées le 5 et le 6 novembre. 1805-an XIV. Italie.

Masséna, après avoir séjourné deux jours à Castel-Franco pour reposer l'armée, fatiguée de sa marche rapide, se remit en mouvement pour se porter sur la Piave. L'avant-garde ne rencontra que fort peu d'obstacles jusqu'à cette rivière, que l'armée traversa sans difficulté. De la Piave au Tagliamento, elle poussa devant elle une arrière-garde de cavalerie qui semblait l'observer, mais dont la retraite était calculée de manière à éviter tout engagement.

Cependant, en arrivant sur le Tagliamento, le général en chef français trouva l'ennemi en position et préparé à défendre le passage. L'archiduc avait réuni sur la rive gauche huit bataillons d'infanterie et quinze escadrons, protégés par plusieurs batteries avantageusement placées. L'intention de Masséna n'avait été d'abord que de faire reconnaître par sa cavalerie la position des troupes ennemies; tandis qu'il faisait marcher sur San-Vito les divisions Duhesme et Séras, et que celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeaient sur Valvasone, les trois divisions de cavalerie Espagne, Mermet et Pully s'étaient avancées vers les bords du Tagliamento.

Le 12 novembre, le général Espagne, qui avait reçu l'ordre de pousser des reconnaissances sur la rive gauche, y fit passer un escadron de chasseurs; mais cette troupe ne tarda pas à être chargée par un régiment de dragons autrichiens. Elle soutint le choc avec intrépidité, et donna le temps au général Espagne de venir à son secours. Le régiment ennemi fut bientôt repoussé et mis en fuite. Pendant cet engagement, l'artillerie française s'était mise en position et tirait vivement sur celle de l'ennemi. Cette canonnade d'une rive à l'autre fut très-vive et se prolongea jusqu'à la nuit. Les Autrichiens avaient trente pièces en batterie derrière une digue, et les

1805-an XIV. Italie.

Français n'en avaient que dix-huit ; mais elles étaient beaucoup mieux servies.

Les divisions d'infanterie parvinrent à leur destination vers la chute du jour. Masséna, satisfait des avantages qu'il avait obtenus et qui lui en assuraient de nouveaux, ne voulut point effectuer de suite le passage du Tagliamento, et se borna à faire ses dispositions pour rendre plus décisif le coup qu'il voulait porter à l'ennemi. Les quatre divisions d'infanterie étaient réunies, comme nous venons de le dire, à San-Vito et à Valvasone : c'était sur ces deux points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et couper les troupes que l'archiduc y avaient rassemblées. Ce prince avait pénétré sans doute le dessein de son adversaire, car il ne jugea pas à propos d'attendre le jour dans sa position, et dès minuit il se retira par le chemin de Palma-Nova.

Le 13, l'armée française passa le Tagliamento sans rencontrer aucun obstacle ; mais, parvenue sur la rive gauche avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre, elle fut à même de connaître les résultats de l'engagement de la veille, en voyant les bords du fleuve couverts d'hommes et de chevaux qui avaient été tués par son artillerie. Elle s'avança ensuite sur Palma-Nova, que l'ennemi ne chercha point à défendre, quoiqu'il eût pu y tenir avec avantage. Ce ne fut qu'à plusieurs milles au-delà de cette place que l'avant-garde française rencontra l'arrière-garde autrichienne, et qu'elle eut avec elle quelques engagemens, dans lesquels on fit encore quelques centaines de prisonniers.

Le 15 novembre, Masséna ayant formé l'armée en deux colonnes, les porta sur l'Isonzo. Le général Espagne, faisant l'avant-garde, entra à quatre heures du soir dans la ville de Gradiska, où les Autrichiens se défendirent faiblement. Les chasseurs français, remontant ensuite la rive droite de l'Isonzo,

se portèrent sur Gorizia. La division Séras s'établit en même temps à Sagrado, sur la rive gauche du fleuve. 1805-an XIV. Italie.

Le lendemain, les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux, longèrent la rive droite dans le dessein de passer l'Isonzo au-dessous de Gorizia, vers San-Andrea; mais l'équipage de pont n'étant pas encore arrivé, le passage ne put s'effectuer sur ce point.

Pendant ce temps, les divisions Duhesme et Séras s'avançaient sur Rubia et Savogna; leurs avant-gardes tâtonnaient l'ennemi. Il y eut un engagement, à la suite duquel la cavalerie autrichienne se replia en désordre; l'artillerie, poussée par la division Espagne jusque sous les murs de Gorizia n'échappa qu'à la faveur de la nuit.

Dans la croyance que l'archiduc essaierait de tenir à Gorizia, le maréchal Masséna fit ses dispositions pour l'attaquer dans la matinée du 17 novembre; mais les Autrichiens ne voulurent point s'exposer à une action générale, et profitèrent de l'obscurité de la nuit pour précipiter leur retraite. Ils furent suivis par la division du général Espagne, soutenue de plusieurs compagnies de voltigeurs. Ce général avait ordre de continuer sa poursuite jusqu'à Laybach.

L'armée française prit position en avant de l'Isonzo, et y séjourna pour prendre quelque repos. Elle voyait arriver à chaque instant de nouveaux prisonniers, recueillis par les détachemens envoyés en reconnaissance sur tous les points. Les magasins que l'ennemi avait abandonnés à Udine et à Palma-Nova procurèrent aux troupes des ressources d'autant plus précieuses, que, dans leur marche rapide, les Français n'avaient pu se faire suivre par des caissons de vivres, et qu'il eût été difficile de former des approvisionnemens dans un pays déjà épuisé par les réquisitions des Autrichiens.

Le général Espagne, remontant avec la troupe sous ses ordres la rivière de Wippach, rencontra dans la ville du même

1805-an XIV. Italie.

nom une partie de l'arrière-garde ennemie, qu'il poussa jusqu'à Gantz, au-dessus de San-Veit, en lui faisant une centaine de prisonniers. La totalité de la cavalerie autrichienne s'était retirée par la grande route de Laybach, avec quelque infanterie; mais une grande partie de cette dernière avait pris, sur sa gauche, le chemin d'Idria, afin de gagner la route qui conduit à Ober-Laybach. Le général Espagne envoya cinq compagnies de voltigeurs dans cette direction, tandis qu'il s'avançait lui-même par la grande route sur Preiwald, où l'ennemi s'était retranché.

Masséna détacha, le 20 novembre, la division Séras sur Trieste, pour prendre possession de cette ville et de son port. A l'approche des Français, la garnison évacua la place, en abandonnant trois cents blessés dans l'hôpital. Le général Séras la fit poursuivre sur la route qui conduit à Laybach, et lui enleva une cinquantaine d'hommes.

Le maréchal, sentant la nécessité de se mettre en communication avec la grande armée, et pensant que l'empereur, en poursuivant ses succès, pouvait avoir détaché un de ses corps dans la même intention; Masséna, disons-nous, dirigea le général Lacour avec sa brigade de dragons, faisant partie de la division Mermet, et quelque infanterie légère, sur la Chiusa di Pletz, poste important dans la chaîne des Alpes noriques, que l'archiduc avait fait garder par deux régimens d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Le général Lacour trouva ce passage abandonné et continua sa marche sur Willach, où il avait ordre de pénétrer. On verra, dans le chapitre suivant, que les conjectures du maréchal Masséna étaient fondées, et que la retraite des troupes autrichiennes qui gardaient la Chiusa di Pletz était occasionnée par la marche du corps du maréchal Ney sur la Carinthie, après avoir traversé le Tyrol septentrional. Le général Lanchantin, envoyé sur Ponteba avec un détachement d'infanterie, trouva également ce poste,

non moins essentiel que celui de la Chiusa di Pletz, évacué par l'ennemi d'après le motif que nous venons d'exposer. 1805-an XIV. Italie.

Pendant que l'armée d'Italie s'avançait ainsi avec rapidité vers la Carniole, le corps de troupes françaises venant du royaume de Naples, et destiné à faire partie de cette même armée, était arrivé à Padoue sous le commandement des généraux Gouvion Saint-Cyr et Reynier. Le maréchal Masséna donna l'ordre au lieutenant-général Saint-Cyr d'observer le littoral de l'Adriatique depuis les embouchures de l'Adige jusqu'à Venise, et de se tenir prêt à repousser les Russes et les Anglais, si ceux-ci osaient effectuer le débarquement dont ils menaçaient cette partie des côtes italiennes. La division Verdier, la légion corse et le deuxième régiment italien, furent mis dès lors à la disposition du général Saint-Cyr pour renforcer son corps d'armée.

Masséna apprit, à Gorizia, qu'une partie du corps autrichien qui occupait le Tyrol, coupée par suite du mouvement du maréchal Ney dont nous avons déjà parlé, et que nous rapporterons en son lieu, se trouvait forcée de descendre des Alpes tyroliennes, ne trouvant point d'autre débouché pour éviter de mettre bas les armes. Le général de l'armée d'Italie calcula sagement que cette colonne, dans sa situation, tenterait, soit de traverser la ligne française pour arriver aux lagunes de Venise et se réunir aux troupes qui étaient dans cette place, soit, en marchant par Feltre et Bellune, de se joindre aux débris de l'armée autrichienne d'Italie vers Laybach.

L'un et l'autre cas semblaient avoir été prévus d'avance par les dispositions que venait de prendre l'habile maréchal. En effet, la position du corps du général Saint-Cyr au-delà de Padoue, observant Venise et les lagunes, répondait que la colonne ennemie ne tenterait pas impunément le passage; et l'occupation de Ponteba et de la Chiusa di Pletz par les dé-

1805-an XIV. Italie.

tachemens des généraux Lanchantin et Lacour, apportait un grand obstacle à sa réunion avec l'armée du prince Charles. Quelque direction que dût prendre d'ailleurs cette même colonne, la situation de l'armée française sur l'Isonzo permettait au maréchal Masséna de détacher des forces suffisantes pour lui barrer le passage. L'avant-garde continuait toujours à s'avancer sur Laybach.

Le corps autrichien dont nous parlons, fort d'environ sept mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux, commandé par le général prince de Rohan Soubise, émigré français, après être descendu des Alpes rhétiennes dans la vallée de la Brenta, vint se jeter, le 22 novembre, sur Bassano, où il enleva sans peine un détachement de cent cinquante hommes qui formait la garnison de cette ville : il se dirigea ensuite sur Castel-Franco.

Le général Gouvion Saint-Cyr, bientôt informé de cette marche de l'ennemi, pensa, comme le général en chef, que l'intention du prince de Rohan était de traverser la ligne française, dont sans doute il ne connaissait pas la force, et il fit toutes les dispositions convenables pour bien recevoir cet imprudent adversaire.

On vient de voir que le maréchal Masséna avait prévu ce mouvement, et, par conséquent, il était fort tranquille sur ses résultats. Toutefois, pour ne rien donner au hasard des événemens, il prit des mesures pour faire arriver à marches forcées sur la Piave la division de grenadiers du général Partouneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Séras, la division de cuirassiers du général Pully, et la seconde brigade de dragons de la division Mermet. Le général Partouneaux devait remonter la Piave par Bosco del Montello, et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, dirigée en même temps sur Venzone, devait renforcer les détachemens des généraux Lanchantin et Lacour, pour

couper toute retraite à l'ennemi sur la Drave, dans le cas où la colonne du prince de Rohan eût déjà pris la route de Belluno et de la Pieva di Cadore, afin de gagner Villach et rejoindre l'archiduc à Laybach. Laissant ensuite le reste des troupes à Gorizia et sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, Masséna se porta lui-même sur la Piave, pour y diriger les mouvemens qu'il venait d'ordonner.

1805-an XIV. Italie.

Cependant le général Gouvion Saint-Cyr manœuvrait pour reconnaître l'ennemi et l'arrêter. Il avait formé une colonne, tirée des trois divisions sous ses ordres (celles des généraux Reynier, Verdier et Lecchi), et s'était avancé à Campo San-Pietro avec un régiment polonais commandé par le général Peyr. Le général Reynier, qui était à Novale, reçut l'ordre de marcher, le 23 novembre, à la pointe du jour, sur Castel-Franco. Le prince de Rohan était depuis la veille dans cette dernière ville; et, comme il s'était déjà aperçu de la position difficile où il se trouvait, il résolut de prévenir l'attaque qu'on allait faire contre lui. S'étant mis en mouvement dès cinq heures du matin, il s'avança à la rencontre de la division Reynier, qu'il chargea vivement aussitôt qu'il l'eut aperçue. Le général Reynier, dont les troupes marchaient avec précaution et dans le meilleur ordre, reçut le choc des Autrichiens avec la plus grande fermeté. Repoussé dans une première attaque, le corps ennemi revint plusieurs fois à la charge, et toujours avec le même désavantage.

Pendant ce combat opiniâtre, le général Saint-Cyr, ayant fait marcher le régiment polonais qu'il avait à Campo San-Pietro, tourna le corps autrichien. Ce mouvement acheva de déconcerter le prince de Rohan : ses troupes, déjà ébranlées par la vigoureuse résistance de la division Reynier, se débandèrent, et ce ne fut plus qu'une déroute jusqu'à Castel-Franco, où les Français arrivèrent en même temps que leurs adversaires. Tout ce qui n'avait pas été tué ou pris sur le

1805-an XIV. Italie. champ de bataille demanda à capituler : six mille hommes d'infanterie et mille chevaux tombèrent ainsi au pouvoir des Français, qui étaient tout au plus au nombre de cinq mille combattans dans cette action mémorable. Mais le prince de Rohan avait jugé que sa perte était inévitable, par l'effet des dispositions prises contre sa colonne ; car il avait appris, à Castel-Franco, la situation dans laquelle se trouvait alors l'armée française. Ce général, plusieurs colonels, et un grand nombre d'officiers, étaient au rang des prisonniers ; six drapeaux et un étendard, douze pièces d'artillerie, leurs caissons et des bagages considérables, furent aussi le résultat de cette victoire, où les Français n'eurent à regretter que cent cinquante hommes tués ou mis hors de combat. La garnison prise par les Autrichiens à Bassano fut retrouvée dans Castel-Franco.

Le lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr avait ajouté à sa réputation par cette brillante affaire, où le général Reynier avait déployé autant de bravoure que de talent et de sang-froid. Les colonels des dixième et cinquante-sixième régimens, celui du régiment polonais, et plusieurs autres officiers supérieurs, s'étaient particulièrement distingués.

Deux jours après le combat de Castel-Franco, un corps de Croates, fort de douze à quinze cents hommes, et qui faisait également partie des troupes du Tyrol, fut cerné et pris en cherchant à déboucher des montagnes. Le général Lacour, parvenu à Willach, poussa jusqu'à Klagenfurt, où il opéra la jonction de l'armée d'Italie avec les troupes de la grande armée, qui occupaient déjà cette ville.

L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, poursuivit sa marche victorieuse en faisant à chaque pas de nouveaux prisonniers, et arriva à Laybach dans les derniers jours de novembre. Les routes d'Idria et de Laybach étaient couvertes de chevaux tués, de caissons rompus, de munitions aban-

données, résultat du désordre qu'avait entraîné la fuite précipitée de l'armée autrichienne. 1805-an XIV. Italie.

A dater de cette époque, c'est-à-dire depuis la fin de novembre, aucune autre opération importante ne fut entreprise par l'armée d'Italie, qui prit alors la dénomination de huitième corps de la grande armée, après avoir opéré sa jonction avec celui du maréchal Ney, qui était le cinquième.

La campagne de 1805 en Italie donna un nouveau lustre à la réputation militaire de Masséna. Les manœuvres de cet illustre maréchal sur l'Adige et sur l'Isonzo, prouvent que le vainqueur de Zurich mérite d'être placé au rang de nos plus habiles capitaines, et répondent suffisamment aux détracteurs qui ont voulu exciper des derniers événemens de la glorieuse carrière qu'il a parcourue [1].

Nous regrettons que le manque de documens nécessaires nous ait empêché de faire connaître tous les traits de bravoure et d'héroisme qui signalèrent les troupes de l'armée d'Italie dans cette campagne, et de rendre aux généraux et officiers supérieurs l'éclatante justice qui leur est due pour leur belle conduite dans les combats que nous avons relatés si brièvement; mais c'est ici le lieu de remarquer que, à cette époque de nos annales militaires, presque tous les rayons de la gloire individuelle s'absorbaient dans l'auréole immense qui entourait Napoléon. Il était devenu le dispensateur de la renommée de ses guerriers; jaloux de cette injuste prérogative que s'était arrogée son amour-propre, il permettait difficilement que l'éloge des talens et des beaux faits militaires sortît d'une autre bouche que la sienne.

[1] La campagne de Portugal en 1811.

CHAPITRE III.

Suite des opérations militaires en Allemagne; Napoléon à Munich; passage de l'Inn; combats de Ried, de Lambach, de Lover, etc.; passage de l'Ens; combats d'Amstetten, de Marienzell; quatre mille six cents Français battent une partie de l'armée russe à Diernstein; l'armée française entre dans Vienne; combat d'Hollabrunn; les Autrichiens demandent à se séparer des Russes; ceux-ci demandent un armistice, qui est refusé; combat de Gundersdorf; invasion du Tyrol par le maréchal Ney, etc.; opérations du corps d'armée aux ordres du général Augereau, etc.; les Français s'avancent en Moravie, etc.; bataille d'Austerlitz, etc. — Traité de paix conclu à Presburg entre la France et l'Autriche.

1805-an XIII. 26 novembre. (6 frimaire.) Allemagne.

Suite des opérations militaires en Allemagne, etc. [1] — Le lendemain de l'entrée des troupes françaises dans Ulm, par suite de la dernière convention arrêtée entre le maréchal Berthier et le général Mack, Napoléon se rendit à Augsburg, où il fut bientôt suivi par un bataillon de sa garde.

Les nombreux habitans des villes et des campagnes, accourus sur le passage de l'empereur, furent frappés d'étonnement à la vue des premiers pelotons de ce corps d'élite: les quatre-vingt grenadiers qui le formaient portaient chacun un drapeau pris sur l'ennemi. Un pareil spectacle était bien propre à donner de l'armée française et de son chef l'idée la plus imposante.

Nous avons rapporté, dans le chapitre précédent, la réception faite à l'empereur des Français par l'électeur de Bade et de Wurtemberg. Ces deux princes, mécontens des procédés de la cour d'Autriche à leur égard, n'avaient point

[1] Journaux du temps et mêmes Documens que ceux indiqués précédemment.

hésité à seconder les projets de Napoléon, en joignant leurs troupes aux siennes, et ces renforts s'étaient mis immédiatement en marche. La division wurtembergeoise occupait Aisliugen le 22 octobre, et les troupes de Bade, fortes de quatre mille hommes, étaient en marche pour se rendre à Augsburg.

1805-an XIII. Allemagne.

Napoléon resta deux jours dans cette ville, et s'y occupa, avec son activité ordinaire, de la direction à donner à ses troupes. Ayant anéanti sur le Danube la plus grande partie de l'armée autrichienne, il tardait au vainqueur d'en poursuivre les débris sur l'Inn, et de marcher en masse sur l'armée russe, qui devenait le seul espoir des coalisés, après un début de campagne aussi désastreux. Tous les corps de la grande armée française, à l'exception du septième, commandé par le maréchal Augereau, et dont nous parlerons plus loin, reçurent, en conséquence, l'ordre de se concentrer en Bavière, et Munich devint le point central de leur rassemblement. L'empereur s'y rendit lui-même le 24 octobre, et y fit son entrée à neuf heures du soir. Tout était préparé dans cette capitale pour recevoir le libérateur de la Bavière; la ville était entièrement illuminée, et les maisons étaient décorées d'emblêmes ingénieux, qui exprimaient l'admiration et la gratitude des habitans. La cour de l'électeur, les autorités administratives, et le corps diplomatique accrédité près de S. A., furent présentés, le lendemain, à Napoléon, qui leur fit l'accueil le plus obligeant, et les entretint long-temps des intérêts de leur pays. L'électeur Maximilien Joseph était encore à Augsburg, et n'arriva que quelques jours après.

On a vu que le maréchal Bernadotte, après avoir chassé de Munich et poursuivi jusqu'à l'Inn le général autrichien Kienmayer, avait fait prendre position à ses troupes sur l'Iser, en

1805-an XIII. Allemagne.

avant et autour de Munich. Dès que les premières colonnes du centre de la grande armée se furent approchées de cette dernière ville, l'empereur donna l'ordre à ce maréchal de se porter sur Wasserburg avec toutes ses forces, dont faisait alors partie la division de grosse cavalerie du général d'Hautpoult.

Bernadotte prit position, le 26, à Sprenglbach et Standheim, poussant son avant-garde jusque sur les hauteurs en arrière de Wasserburg, pendant qu'un fort parti de cavalerie, sous les ordres du colonel bavarois Manucci, éclairait la route de Kuffstein, et devait rejoindre le maréchal à Wasserburg par Rossenheim. Les troupes autrichiennes, qui avaient détruit tous les ponts sur l'Inn jusqu'au Danube, occupaient encore la rive droite de la première de ces rivières. La journée du 27 fut employée à réparer, sous la protection de l'artillerie, les ponts de Wasserburg et de Rossenheim. Quelques bataillons et escadrons, français et bavarois, ayant réussi à traverser l'Inn, l'ennemi se retira avec précipitation; ce qui permit aux colonels du génie Morio et Somis d'activer le rétablissement des deux ponts que nous venons de nommer. Le corps d'armée passa en entier sur la rive droite le 28 après midi, et s'établit le soir à Altenmarkt. Le lendemain, les troupes bavaroises occupèrent Traunstein et Teissendorf, l'avant-garde poussa jusqu'à Dorfpeting, le maréchal établit son quartier-général à Wegin, une division d'infanterie et les cuirassiers du général d'Hautpoult marchèrent sur Dittmaning, afin de remonter ensuite la Salzach par la route de Lauffen, vers Salzburg. L'intention du maréchal était d'arriver promptement devant cette dernière place, à laquelle aboutissent les routes de Reichenhall dans la vallée sur Inspruck, d'Hallein sur Villach, d'Ischel sur Léoben, de Wels par Vocklabruck, et de Braunau par Franckenmarkt; et il pensait que l'ennemi

en défendrait les approches en prenant position sur la route de Reichenhall à Salzburg, derrière la Saal. L'ennemi avait effectivement pris cette dernière direction, et détruit le pont entre Salzburg et Reichenhall; mais quelques coups de canon suffirent pour l'éloigner de la rive droite de la Saal; l'avant-garde du corps d'armée passa cette rivière au moyen d'une espèce de pont construit à la hâte, et prit position sur la rive opposée. Pendant ce temps le colonel Morio et le capitaine du génie Valazé [1] firent réparer le pont détruit; bientôt les divisions du centre et de la droite purent passer la rivière avec leur artillerie, et continuer leur mouvement sur Salzburg. 1805-an XIII. Allemagne.

Le général Kienmayer, qui s'était retiré en assez bon ordre derrière l'Inn après avoir abandonné Munich, avait été renforcé, dans son mouvement sur Salzburg, par plusieurs bataillons et escadrons venant de la Haute-Autriche; il aurait pu tenir quelque temps derrière la Salzach, en faisant occuper fortement Reichenhall sur la Saal, d'autant mieux que sa gauche eût été alors appuyée par les milices du Tyrol, qui s'étaient déjà réunies pour défendre les gorges du pays. Mais il réfléchit sans doute que la Haute-Autriche se trouvant dégarnie de troupes, celles qu'il avait à sa disposition étaient bien insuffisantes contre les nombreuses colonnes françaises, qui, indépendamment du corps de Bernadotte, marchaient alors sur Braunau, et menaçaient Linz par les routes d'Altheim et de Scharding.

Aussitôt que ses troupes eurent débouché en partie par le pont de la Saal, le maréchal Bernadotte, qui avait des nouvelles de sa gauche, porta son avant-garde et la division de Wrède devant Salzburg. Le général Kienmayer, cédant toujours le terrain, avait déjà évacué la ville haute; et pendant

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp dans la même arme.

1805-an XIII. Allemagne. qu'une arrière-garde faisait mine de vouloir défendre le pont et la basse ville contre la division de Wrède, le reste du corps autrichien se retira sur Wels. La division bavaroise du général de Wrède poussa l'arrière-garde ennemie jusqu'à Rechl, et y prit position; le général Kellermann, avec l'avant-garde française, marcha sur Nieder-Alben-Rif; le gros du corps d'armée occupa Salzburg le 30 octobre, et la réserve, que commandait le géneral Deroi, s'établit à Nonnberg vers Hellbrunn.

Sur ces entrefaites, les autres corps de la grande armée, qui se trouvaient en ligne, se mirent également en mouvement pour s'avancer sur l'Inn.

Le maréchal Davoust partit de Freysing avec ses divisions, et arriva le 27 à Muhldorf. L'ennemi, qui avait également détruit le pont de cette ville, était retranché sur la rive droite de l'Inn, où il avait établi des batteries dans des positions avantageuses. Le maréchal, après avoir fait, avec les officiers du génie, les reconnaissances nécessaires, fit travailler avec tant d'activité au rétablissement du pont, sous la protection de son artillerie, que le lendemain, à midi, une partie du corps d'armée put effectuer son passage. Le premier régiment de chasseurs, qui se trouva le premier sur la rive droite, chargea avec impétuosité les troupes ennemies qui tenaient encore, leur tua une vingtaine d'hommes, et fit cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvait un capitaine de hussards.

La réserve de cavalerie, aux ordres du prince Murat, en partant de Munich, où elle était arrivée le 23 immédiatement après le combat de Nurnberg, se dirigea vers l'Inn par Anzing, Hohenlinden et Haag. Murat fit passer une de ses brigades au pont de Muhldorf, pour protéger le rétablissement des ponts de New-OEttingen et de Markl, où il passa ensuite avec une partie de ses troupes.

Le maréchal Lannes, après avoir descendu l'Iser, marcha, par la route de Landshut, sur Braunau; s'étant porté en avant avec sa cavalerie légère, et trouvant le pont de cette dernière ville coupé, il fit embarquer, sur deux bateaux, une soixantaine d'hommes du treizième régiment de chasseurs pour reconnaître l'ennemi; mais celui-ci, déjà menacé par l'avant-garde du prince Murat, avait abandonné la ville. Les intrépides chasseurs du treizième, malgré leur petit nombre, ne craignirent point de poursuivre les Autrichiens sur la route d'Altheim. Le corps du maréchal Marmont s'avançant par la route d'Horlkofen et d'Erding, bivouaqua le 28 à Vilsbiburg et à Binabiburg. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Soult se dirigea également vers Braunau par Parsdorf, Hohenlinden et Haag, en avant duquel il prit position dans la journée du 28.

Enfin, l'empereur Napoléon suivit la même direction, et établit son quartier-général à Haag.

Le maréchal Ney, en quittant les bords du Danube, s'était dirigé sur Landsberg, où il arriva le 28.

La première des trois armées russes que l'empereur Alexandre s'était engagé à mettre en campagne, était arrivée en Autriche. Elle était commandée par le général Kutusow, qui jouissait d'une certaine réputation militaire. Venu en poste avec ses troupes, afin de répondre plus promptement aux pressantes sollicitations du cabinet de Vienne, il avait été fort surpris de trouver tout le pays en alarmes et d'apprendre la destruction complète d'une armée à laquelle il venait se réunir en toute hâte, pour partager un triomphe qu'on avait regardé comme certain. Ce général présomptueux, se considérant dès-lors comme le seul soutien de la maison autrichienne, afficha la prétention de diriger toutes les opérations, se vanta de donner incessamment une leçon aux Français, en leur démon-

1805 an XIII. Allemagne.

trant qu'il était plus difficile de battre les Russes que les Autrichiens, et s'avança vers l'Inn pour rallier à lui les débris de l'armée autrichienne, que le général Kienmayer ramenait des bords de l'Iser.

Toutefois, malgré sa confiance vraie ou fausse, Kutusow avait trop d'expérience de la guerre pour ne pas sentir qu'avec une armée fatignée par des marches aussi longues que celles qu'elle avait faites en se rendant dans les états de la maison d'Autriche, et dont toutes les divisions ne se trouvaient pas même encore en ligne, il ne lui serait pas aussi facile qu'il affectait de le publier, de s'opposer à la marche des troupes victorieuses qui venaient à sa rencontre. Aussi, s'étant convaincu, après avoir étudié la defensive de l'Inn, qu'il ne pouvait pas tenir cette ligne contre les forces nombreuses de Napoléon, il donna l'ordre aux troupes qui s'y trouvaient de se retirer lentement à l'approche des colonnes ennemies; et il parut manœuvrer comme si son dessein eût été de se fortifier sur l'Ens, dernière barrière de l'Autriche, et qui, une fois franchie, ouvre au vainqueur les portes de la capitale. Ce mouvement offrait au général russe l'avantage de concentrer ses troupes, de les reposer, et d'attendre l'arrivée de ses dernières colonnes, ainsi que du second corps d'armée que le général Buxhowden amenait à marches forcées.

Sans connaître entièrement les intentions du général ennemi, l'empereur Napoléon voyait assez, par ce qui se passait sur l'Inn, que, bien loin de vouloir engager une action générale avec l'armée française, Kutusow ne cherchait qu'à éviter de combattre pour prendre une position plus défensive. Il était donc important de s'avancer avec rapidité sur l'armée russe pour l'empêcher de se réunir et de se fortifier sur la ligne de l'Ens. Mais les colonnes françaises avaient déjà rencontré de grands obstacles dans leur marche; les che-

mins presque partout rompus, n'offraient plus que des fondrières où l'artillerie ne pouvait passer qu'avec les plus grandes difficultés. Les pluies qui étaient continuelles rendaient encore plus déplorable la situation du soldat obligé de marcher jour et nuit dans une bone épaisse et fangeuse. Les chevaux eux-mêmes résistaient difficilement dans un pays ingrat, couvert d'une forêt continuelle de sapins, et ne présentant à l'armée aucune ressource en vivres et en fourrages. On était obligé de tirer toutes les subsistances de Munich, d'Augsburg et des autres villes de l'électorat. 1805-XXIII. Allemagne.

Napoléon établit son quartier-général à Muhldorf; le 29 octobre il y passa en revue la partie du corps d'armée du maréchal Davoust qui n'avait pas encore traversé l'Iun. Cette journée fut employée par le maréchal à terminer les réparations du pont de Muhldorf pour le passage de l'artillerie. Ses troupes se portèrent dans la soirée vers Ried et Haag sur la route qui conduit de Braunau à Lambach.

Nous avons dit que le maréchal Lannes était entré dans Braunau. Cette place dans l'état où elle se trouvait pouvait être considérée comme une des plus belles et des plus utiles acquisitions de l'armée. Elle était entourée d'une enceinte bastionnée avec pont-levis, demi-lunes et des fossés remplis d'eau. Il y avait de nombreux magasins d'artillerie, tous en bon état, et tous les genres d'approvisionnemens y étaient complets. Les habitans en avaient, à la vérité, recélé une partie dans leurs maisons, mais une proclamation dans laquelle on menaçait d'exécuter militairement quiconque ne rapporterait pas dans les magasins ce dont il était détenteur, produisit l'effet qu'on en attendait. Le maréchal Lannes trouva dans Braunau quarante mille rations prêtes à être distribuées, plus de mille sacs de farine: l'artillerie de la place consistait en quarante-cinq pièces de canon avec un double affût de re-

1805-an XIII. Allemagne.

change, et un certain nombre de mortiers et obusiers approvisionnés pour quarante mille coups. L'ennemi avait également abandonné cent milliers de poudre, une très-grande quantité de cartouches, du plomb en balle, et d'autres munitions, et mille fusils. Napoléon, arrivé dans cette ville le 30 octobre, en fit le dépôt du grand quartier-général de l'armée, et nomma pour gouverneur le général Lauriston qui revenait de Cadix, où il était débarqué après avoir assisté au funeste combat naval de Trafalgar [1].

Le prince Murat, dont les troupes étaient arrivées à Braunau en même temps que celles du maréchal Lannes, se mit sans retard à la poursuite de l'ennemi. Il rencontra sur le chemin de Mérebach une arrière-garde autrichienne forte de six mille hommes; il la fit charger par les premiers escadrons qu'il avait avec lui. L'ennemi étonné de cette brusque attaque gagna, déjà presqu'en déroute, les hauteurs de Ried, où sa cavalerie se rallia pour protéger le passage de l'infanterie par un défilé : mais le premier régiment de chasseurs qui venait déjà de charger si heureusement, et la division de dragons aux ordres du général Beaumont alors arrivée en ligne, culbutèrent les escadrons ennemis, les rejetèrent sur l'infanterie dans le défilé, et y entrèrent pêle-mêle avec eux. Les fantassins ennemis engagèrent alors une fusillade assez vive qui arrêta la cavalerie française ; et profitant ensuite de l'obscurité de la nuit, le colonne ennemie chercha à se sauver par les bois. Cette retraite ne se fit pas assez heureusement pour éviter que cinq cents hommes fussent faits prisonniers. L'avant-garde de Murat prit ensuite position à Haag. Le succès du combat de Ried était dû en grande partie à la rare intrépidité du colonel du premier régiment de chasseurs Montbrun qui se

[1] Voyez le récit de ce combat dans la partie réservée aux événemens maritimes, tome XVI.

couvrit de gloire lui et les siens. Le huitième régiment de dragons de la division Beaumont s'était également distingué d'une manière particulière [1]. 1805-an XIII. Allemagne.

Le lendemain 31, Murat se mit en marche; et continuant à suivre l'ennemi l'épée dans les reins, il l'atteignit en avant de Lambach sur la Traun. Une division d'infanterie russe se trouvait sur cette rivière, et les généraux autrichiens s'empressèrent de réclamer son appui : huit bataillons s'avancèrent pour protéger la retraite des troupes que les Français harcelaient si vivement depuis Braunau. De son côté Murat avait été joint par une des divisions du corps du maréchal Davoust qui, comme nous l'avons déjà dit, s'était dirigé sur Ried et Haag. Le général Bisson commandant cette division, fit avancer sa première brigade qui fut soutenue par le premier régiment de chasseurs et le huitième de dragons. Le dix-septième régiment d'infanterie de ligne, commandé par le colonel Conroux, ayant engagé fortement l'action avec les Russes et ébranlé leur première ligne, les chasseurs et les dragons chargèrent avec une telle impétuosité que l'ennemi se retira dans le plus grand désordre. On prit plusieurs pièces de canon dont deux de l'artillerie russe, et cinq cents prisonniers, parmi lesquels on ne comptait que cent Russes, parce que ceux-ci moins fatigués que les Autrichiens s'étaient

[1] Un maréchal-des-logis de ce régiment, ayant eu le poignet emporté, dit devant Murat, au moment où celui-ci passait dans les rangs : « je regrette ma main, parce qu'elle ne pourra plus servir notre brave empereur. » Nous ne rapportons cette anecdote, consignée dans le *Bulletin officiel*, que pour faire connaître combien l'esprit de l'armée était changé dès cette époque. Les soldats français n'étaient plus ces guerriers de la république, qui mouraient avec résignation, en pensant qu'ils avaient combattu *pour la patrie*. Napoléon donnait la plus grande publicité aux traits de ce genre, et récompensait généreusement ceux qui survivaient à leurs blessures. Il fit donner une place de gardien dans le palais de Versailles au maréchal-des-logis dont nous venons de parler.

1805-an XIII Allemagne.

plus facilement dérobés à la poursuite du vainqueur. Un colonel russe et un colonel autrichien avaient été tués dans l'action. Le soir même la division du général Bisson et celle de dragons aux ordres du général Beaumont prirent position à Lambach dont le pont était coupé.

Nous avons dit plus haut que le général Kienmayer en abandonnant Salzburg, avait pris avec la majeure partie de ses troupes le direction de Wels : c'était cette colonne que le prince Murat avait rencontrée sur le chemin de Mérebach et qu'il avait culbutée ainsi que les Russes venus à son secours en avant de Lambach. Une autre colonne composée de troupes légères, que le même général autrichien avait jetée dans la vallée de la Salzach pour rallier et soutenir les milices insurgées du Tyrol, s'était retirée par la route qui conduit en Carinthie. Le maréchal Bernadotte, maître de Salzburg, avait dirigé de ce même côté son avant-garde aux ordres du général Kellermann.

Parvenue au défilé de Golling, la colonne ennemie qui était pressée vivement par l'avant-garde française, chercha à se mettre à couvert derrière le fort de Leng-Pass. Cette position avantageuse des Autrichiens n'arrêta point l'infanterie légère de la colonne de Kellermann. Le général Werlé, qui la commandait, fit commencer l'attaque de front par les carabiniers du vingt-septième d'infanterie légère, aux ordres du colonel Charnotel, tandis que le capitaine Campobane, de ce même corps, tournait avec deux compagnies de chasseurs le fort de Leng-Pass par des chemins de chèvre. La colonne ennemie, forte de trois mille hommes, après quelque résistance, s'éparpilla dans les sommités du défilé. Cinq cents hommes, dont trois officiers, furent faits prisonniers par suite du mouvement exécuté par le capitaine Campobane qui ramassa dans les montagnes une grande quantité

d'armes, que l'ennemi avait jetées pour fuir plus promptement. Le général Werlé, le colonel Charnotel, le chef de bataillon Barbés-Latour et le capitaine Campobane, méritèrent d'être cités dans le rapport de cette action. 1805 an XIV. Allemagne.

Le maréchal Davoust, arrivé à Lambach avec le reste de son corps, s'occupa de faire remplacer le pont détruit sur la Traun par un pont de bateaux. L'ennemi, retiré sur la rive droite, voulut tenter de troubler cette opération; mais le colonel Valter, du trentième régiment, s'étant jeté avec quelques hommes dans un bateau, passa la rivière et dispersa ce qui se trouvait devant lui. Le maréchal porta une de ses divisions sur la route de Steyer, en avant de Lambach, et prit position avec les autres sur les hauteurs de cette dernière ville. Le général Bisson ayant été blessé dangereusement au bras, en faisant ses dispositions pour passer la Traun, l'empereur confia le commandement provisoire de cette division au général Caffarelli, son aide-de-camp.

Cependant le prince Murat, après le combat de Lambach, avait remonté la rive gauche de la Traun pour se porter vers le Danube. Il trouva Linz déjà occupé par la brigade aux ordres du général Milhaud, qu'il avait envoyée précédemment dans cette direction à la poursuite de l'ennemi. Milhaud n'avait point hésité à attaquer les troupes qui voulaient défendre Linz, et s'était emparé de cette ville après un engagement assez vif. Le corps du maréchal Soult, parti de Braunau le 31 octobre, arriva le 2 novembre à Wels; ce même jour, le marchal Lannes entrait à Linz; le général Marmont était en marche sur Lambach, et l'empereur avait son quartier-général à Ried.

En se retirant de Linz, l'ennemi avait laissé dans Ebersberg un détachement de quatre cents hommes pour retarder

1805-an XIII. Allemagne.

le passage de la Traun ; mais le général Walther, que Murat avait dirigé de ce côté, ayant fait passer, sous la protection de son artillerie légère, un certain nombre de dragons dans des bateaux pour attaquer la ville, l'ennemi se retira avec précipitation. La division traversa alors la rivière sur le pont qui n'était plus défendu, et se porta de suite sur Ens. La brigade du général Milhaud rencontra l'ennemi au village d'Asten, le culbuta, le poursuivit jusque dans Ens, et lui fit deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient cinquante hussards russes.

La retraite des troupes austro-russes, entre la Traun et l'Ens, se faisait dans un ordre tel que les Autrichiens se trouvaient presque toujours à l'arrière-garde. Nous négligeons de rapporter une foule d'engagemens partiels, où les attaquans étaient toujours certains de battre des troupes découragées et mal soutenues par la cavalerie russe. C'est dans ces petits combats que se distinguèrent les colonels Latour-Maubourg, Durosnel, et le capitaine Flahaut, aide-de-camp de Murat.

Les Russes commettaient de grands désordres dans tous les endroits où ils passaient en se retirant. Ces excès attiraient sur eux la malédiction des habitans de la Haute-Autriche, étonnés de voir des troupes alliées les traiter avec plus d'inhumanité que les Français, qu'on s'était efforcé de leur représenter comme des barbares et des dévastateurs.

Le maréchal Davoust entra à Steyer dans la journée du 4 novembre, après avoir enlevé quelques centaines de prisonniers à un détachement qui fit mine de vouloir défendre cette ville. Un aide-de-camp du général Beaumont fut tué dans cet engagement.

L'empereur Napoléon, qui s'était porté de Ried à Lambach, se rendit ensuite à Linz avec le quartier-général. Le

corps du maréchal Soult, parti de Wels, marcha directement sur Steyer. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Bernadotte marcha sur Wocklabruck, en laissant une brigade de troupes bavaroises à Salzburg, et en envoyant des partis de cavalerie vers Ischel et Alten-Aussée, sur la route qui conduit de Salzburg à Léoben, afin d'éclairer l'extrême droite vers les Alpes carniennes. La division bavaroise du général Deroi, que le maréchal avait détachée, par l'ordre de l'empereur, pour observer la route d'Inspruck, rencontra à Lover l'avant-garde d'une colonne de cinq régimens autrichiens, envoyés de l'armée d'Italie par le prince Charles pour renforcer l'armée en Bavière. Cette troupe, qui marchait avec précaution, ayant eu connaissance des Bavarois, s'était postée dans un défilé presqu'inaccessible, flanqué à droite et à gauche par des montagnes à pic; le couronnement était couvert par des chasseurs tyroliens qui en connaissaient tous les sentiers, et trois forts en maçonnerie, fermant les montagnes, en rendaient l'accès pour ainsi dire impossible. Le général Deroi, sentant l'importance d'un pareil poste, n'hésita point à le faire attaquer. Les troupes bavaroises se conduisirent avec une audace et une bravoure dignes des Français, leurs alliés. Elles culbutèrent tout ce qui se trouva devant elles, forcèrent les retranchemens dont l'ennemi s'était couvert à la hâte, lui firent six cents prisonniers, et s'emparèrent des forts. Le brave général Deroi, payant lui-même d'exemple, fut blessé d'un coup de pistolet en combattant à la tête d'un de ses bataillons: douze autres officiers furent tués ou blessés. La perte totale des Bavarois fut de trois cent vingt-cinq hommes, dont cinquante restèrent sur le champ de bataille.

Le 3 novembre, l'autre division bavaroise, aux ordres du général de Wrède, qui était en position à Rechl, poussa jusqu'à Franckenmarkt, et fut suivie par les divisions des gé-

1805-an XIII. Allemagne.

néraux Kellermann, Rivaud et Drouet. Le 5, toutes ces troupes passèrent la Traun, et arrivèrent le lendemain à Steyer.

Le général Kutusow, n'espérant pas sans doute pouvoir défendre avec succès la ligne de l'Ens, qui était cependant la seule qui lui restât pour couvrir la capitale de l'Autriche, s'était hâté de l'évacuer à l'arrivée des premières colonnes françaises sur cette rivière; et, en se retirant par la grande route de Linz à Vienne, il avait fait prendre position à une partie de son armée sur les hauteurs d'Amstetten. Mais immédiatement après la prise de la ville d'Ens, le prince Murat s'était avancé dans cette même direction avec sa cavalerie légère et la division de grenadiers du général Oudinot, détachée du corps du maréchal Lannes.

Lorsqu'il eut reconnu la position de l'ennemi, et après quelques engagemens assez sérieux entre sa cavalerie et celle des Russes, Murat fit avancer la division de grenadiers, que le général Oudinot forma en plusieurs colonnes d'attaque. Les Austro-Russes opposèrent d'abord une résistance assez opiniâtre; mais Oudinot ayant ordonné une charge générale à la baïonnette, l'ennemi fut déposté sur tous les points, et laissa quatre cents morts sur le champ de bataille, et trois cents prisonniers entre les mains des vainqueurs : il fut poursuivi par le neuvième et le dixième de hussards, qui lui firent encore quinze cents prisonniers.

Cet échec accéléra la retraite de l'armée austro-russe. Les ponts qu'elle avait coupés sur la rivière d'Ips furent promptement réparés, et Murat, continuant sa poursuite, arriva le 7 jusque sous les murs de l'abbaye de Molck, que venait de quitter l'empereur d'Autriche. Le lendemain, il établit son quartier-général dans cette même abbaye, et poussa ses avant-postes sur Sau-Polten.

Dès que Napoléon eut connaissance de la direction que prenait l'armée ennemie, il dirigea de Lambach vers Leoben le corps du maréchal Marmont, par Weyer, Reifling, Eisenartz en Vorderenberg, pour ouvrir les communications avec l'armée du maréchal Masséna. Le maréchal Davoust eut ordre de s'avancer de Steyer par Nardhoffen, Marienzell et Lilienfeld, pour déborder la gauche des Austro-Russes, que l'empereur supposa devoir tenir sur les hauteurs de San-Polten. Le maréchal Mortier, à la tête d'un nouveau corps d'armée composé des deux divisions aux ordres des généraux Dupont et Gazan, détachées après la prise d'Ulm du corps des maréchaux Ney et Lannes, passa le Danube à Linz, pour manœuvrer sur la rive gauche de ce fleuve, et prévenir le passage de l'ennemi de ce côté. Une reconnaissance fut dirigée sur les frontières de la Bohême par Katzbach, Galneykirchen et Freystadt. On verra bientôt quel fut le résultat de ces divers mouvemens.

1805-an XIII. Allemagne.

Nous avons déjà dit que la destruction de la plus grande partie de l'armée autrichienne sur le Danube avait jeté la consternation dans les états héréditaires. L'empereur d'Allemagne avait ordonné au général Mack de se rendre dans la forteresse de Brünn, et avait fait arrêter les généraux Spangen et Werneck : ce dernier était accusé par Mack d'être en grande partie cause du désastre d'Ulm. Il s'était porté ensuite vers Braunau, pour tenter de ranimer par sa présence les esprits abattus, et de rallier les débris de ses troupes pour les réunir à l'armée russe qui s'avançait alors vers l'Inn; mais, effrayé des progrès rapides de l'armée française, ce monarque, arrivé à Wels, rétrograda bientôt sur sa capitale, et s'empressa d'envoyer le général comte Giulay à l'empereur Napoléon, pour lui faire la proposition d'un armistice. De là il se rendit à Presbourg, dans l'intention de se retirer jusqu'à Olmutz, en Moravie, où il avait

1805-an XIII. Allemagne.

déjà dirigé l'impératrice et une partie de la famille impériale, les effets les plus précieux de la cour et les différentes chancelleries.

Le général Giulay arriva à Linz le 9 septembre, dans la nuit, et obtint de suite une audience de Napoléon, qui répondit à ses propositions que ce n'était point à la tête d'une armee de deux cent mille hommes qu'on traitait d'armistice avec une armée qui fuyait. Cependant, l'empereur des Français remit au général autrichien une lettre pour son souverain, dans laquelle il annonçait l'intention d'entrer dans des arrangemens plus positifs qu'une suspension d'armes.

Cependant le maréchal Davoust rencontra, entre Nardhoffen et Marienzell, le général Meerveldt, qui marchait avec un corps de troupes autrichiennes vers Neustadt, pour couvrir de ce côté la capitale de l'Autriche. Le général Heudelet, commandant l'avant-garde du maréchal, attaqua avec impétuosité la colonne ennemie, la mit en déroute et la poursuivit jusqu'à plusieurs lieues du champ de bataille. Le résultat de ce brillant combat fut la prise de trois drapeaux, de seize pièces de canon et de quatre mille prisonniers, parmi lesquels deux colonels et cinq majors. Le treizième régiment d'infanterie légère et le cent huitième de ligne, qui composaient la brigade du général Heudelet, furent cités, dans le bulletin officiel, comme ayant déployé la plus rare intrépidité. Le maréchal Davoust acheva de disperser les débris de ce corps autrichien, et réduisit le général Meerveldt à se sauver avec quelque cavalerie.

Le même jour 8 novembre, le général Marmont rencontra à Weyer le régiment autrichien de Giulay, le chargea et lui fit quatre cents prisonniers. Le 12, ce même général était à Leoben, où il avait pris une centaine de cavaliers ennemis.

Le prince Murat, parti de Molk, arriva le 9 au matin à San-Polten, et dirigea de cet endroit le général Sébastiani

avec sa brigade de dragons sur Vienne. L'empereur avait établi, la veille, son quartier-général à l'abbaye de Molk, un des plus beaux couvens de l'Europe, et qui domine le Danube, sur lequel il est situé. 1805-an XIII. Allemagne.

On a pu remarquer, d'après les dispositions faites par Napoléon, que son dessein avait été d'amener le général Kutusow à livrer bataille sur les hauteurs de San-Polten, en supposant qu'il voulut tenter de préserver la capitale de l'Autriche d'une invasion inévitable; mais telle ne fut point la résolution du général russe. Le combat d'Amstetten lui avait appris ce qu'il devait attendre de la valeur française dans un engagement général, et il s'était hâté de se diriger, avec son armée, sur le pont de Stein, où il passa le Danube le 9 novembre : il ne s'attendait point à rencontrer sur la rive gauche ces mêmes Français qu'il évitait avec tant de prudence.

Parti de Linz pour exécuter le mouvement qui lui était ordonné, le maréchal Mortier, après avoir traversé le Danube, suivit sur la rive gauche un chemin de hallage, qui conduit à Stein et à Krems. Rocailleux et resserré, de Grein à Marbach, ce chemin cesse tout à coup d'être praticable pour les voitures, et ne donne plus passage qu'à deux hommes de front, une lieue au-dessus de Spitz, jusqu'à Diernstein, à cause de l'extrême escarpement des bords du Danube.

Le maréchal avait partagé son corps d'armée en deux colonnes qui marchaient à un jour de distance.

La division du général Gazan, composée des régimens d'infanterie quatrième léger, centième et cent troisième de ligne, un escadron du quatrième régiment de dragons, et deux pièces de 8, formaient la première de ces colonnes, en tête de laquelle se trouvait le maréchal et son état-major.

Mortier, apprenant au village de Weitteneg que la lieue de défilé entre Spitz et Diernstein ne permettait pas le passage de l'artillerie, fit embarquer les deux pièces de 8 pour être

1805-an XIII. Allemagne.

transportées jusqu'au dernier village que nous venons de nommer. La colonne continua à suivre le cours du fleuve, traversa Diernstein sans s'arrêter, et vint prendre position à la gauche du petit village de Loiben, situé comme le premier sur le bord du Danube.

Jusque-là le maréchal n'avait pas eu lieu de soupçonner la présence d'un corps considérable de l'ennemi devant lui; mais nous avons dit que l'armée russe avait traversé le Danube le 9 novembre sur le pont de Stein. Le général autrichien Schmidt, qui remplissait auprès de l'armée russe les fonctions de quartier-maître général, fut informé par ses espions et par les habitans du pays, qu'une colonne de troupes françaises s'avançait, par le chemin d'Emersdorf et de Weitteneg, sur Spitz et Diernstein; il avait donné l'ordre qu'on laissât la colonne ennemie s'enfourner dans le bassin de Diernstein, où il se proposait bien de lui faire mettre bas les armes.

Nous croyons devoir entrer dans les détails [1] de la lutte mémorable qui s'engagea alors entre quatre mille six cents Français et près de trente mille Russes, qui, indépendamment de leur énorme supériorité, avaient encore l'avantage du terrain et de la position.

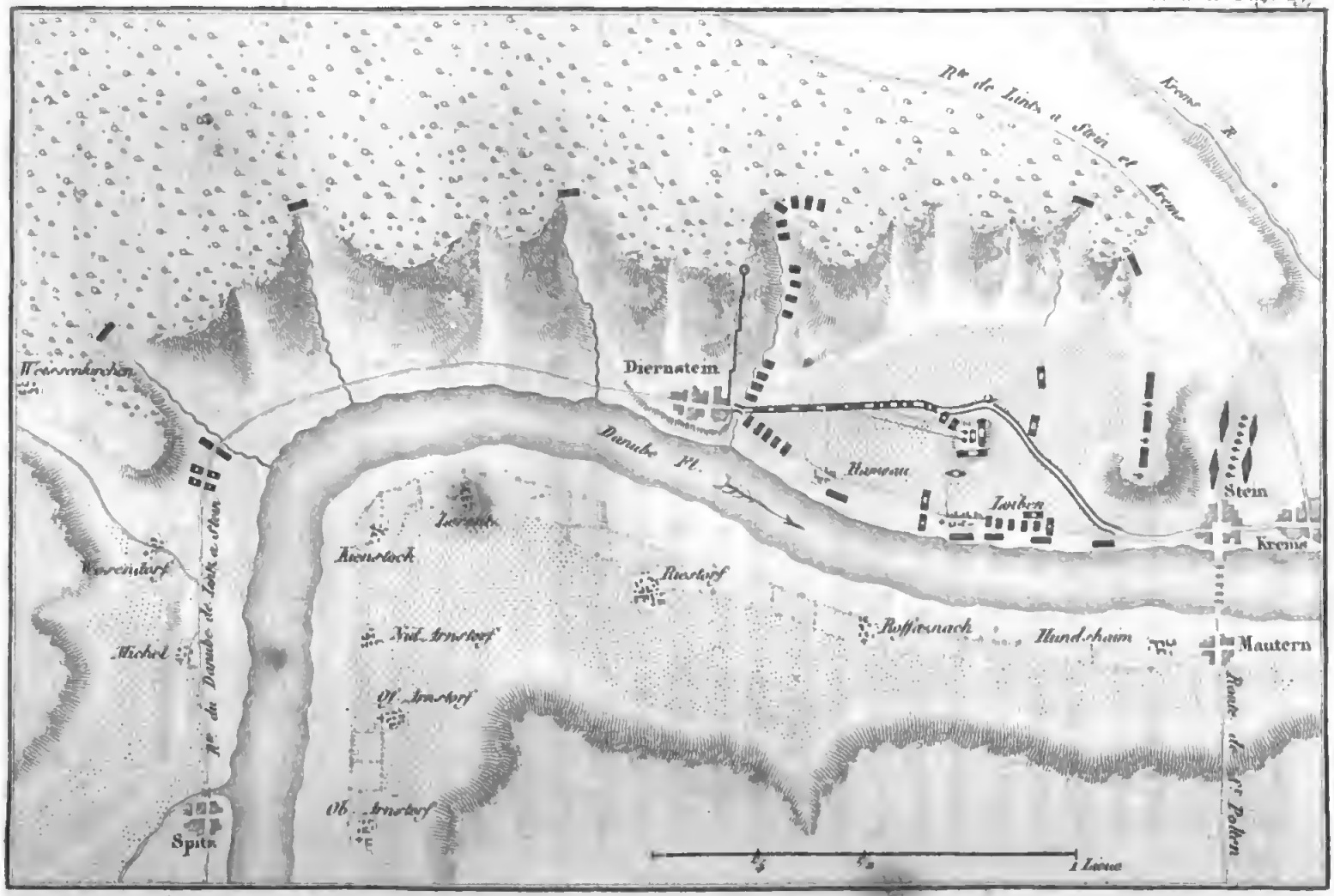
Le maréchal Mortier arriva le 10 dans l'après-midi à Diernstein. Tous les rapports des habitans se contredisaient; les reconnaissances envoyées en avant ne signalaient que quelques postes assez faibles sur une hauteur à droite et en avant de Stein, et quoique ces postes ne prouvassent point que l'ennemi ne fût pas en force au-delà de Krems, le maréchal n'en persista pas moins à garder la position qu'il venait de prendre.

Diernstein est fermé, du côté de Stein, par une porte à

[1] Ces détails sont publiés ici pour la première fois.

Digitized by Google

COMBATS DE DIERNSTEIN.



laquelle est lié un ancien mur très-élevé, qui se rattache à une vieille tour couronnant l'escarpement au pied duquel est bâtie la ville. Cette porte donne issue au défilé dont nous avons parlé plus haut, et qui commence à une lieue au-dessus de Spitz, dans un bassin irrégulièrement ovale, de trois quarts de lieue de long sur une petite demi-lieue de large. C'est derrière cette espèce de souricière que se trouvaient les Russes. Escarpée à gauche, elle ne présente de ce côté que deux ravins extrêmement difficiles à gravir; à droite, elle est fermée par le Danube, qui est là d'une extrême rapidité : en face de la ville, le contour de l'escarpement, planté de vignes, s'adoucit et devient praticable pour l'infanterie; mais il vient ensuite s'appuyer au Danube, ne laissant qu'un chemin étroit, en partie taillé dans le roc, et qui débouche sur Stein et sur Krems. Enfin, au milieu du bassin, totalement couvert de vignes, s'élève un petit plateau, qui communique à Diernstein par un chemin renfermé entre deux murs construits en pierre sèche, d'environ quatre pieds et demi de hauteur, et pouvant recevoir huit à neuf hommes de front.

1805-an XIII. Allemagne.

Cette description topographique était nécessaire pour bien comprendre les mouvemens que nous allons décrire [1]. La division était bivouaquée dans le bassin en avant de Diernstein.

La nuit du 10 au 11 novembre se passa tranquillement, et l'on n'aperçut qu'un petit nombre de feux sur le rideau qu'occupaient les postes ennemis; mais, le 11 à la pointe du jour, ce même rideau parut couronné par plusieurs bataillons, et il en partit un feu très-vif d'artillerie. Une ligne de tirailleurs ennemis descendit de la partie gauche des hauteurs, et engagea une forte fusillade avec les avant-postes

[1] Voyez d'ailleurs le plan ci-contre.

1805-an XIII. Allemagne. français, qui furent repoussés. Pendant ce temps, d'autres bataillons ennemis filaient par les bois qui sont au-dessus de Diernstein.

Le général Gazan avait formé sa ligne, et disputait vaillamment le terrain aux troupes qu'il avait devant lui : à dix heures du matin, l'ennemi, afin sans doute d'attirer l'attention principale de ses adversaires, fit descendre plusieurs bataillons sur sa gauche comme pour se porter directement par le rivage du Danube sur Loiben ; mais le cent troisième régiment qui formait la droite de la ligne française attaqua cette colonne en flanc, la culbuta et lui prit trois pièces de canon. Le général ennemi dirigeant alors une nouvelle colonne plus forte sur le même point, celle-ci parvint à atteindre Loiben ; ce qui détermina le maréchal Mortier à faire porter deux bataillons du centième entre ce village et un petit hameau situé sur le chemin de Diernstein à Loiben, pendant que quatre bataillons du quatrième léger et du cent troisième, conduits par les colonels Bazancourt et Taupin, s'avançaient au-dessus de Loiben pour attaquer la colonne ennemie en flanc et en queue. Le major Henriod, qui conduisait les deux bataillons du centième, les partagea en trois petites colonnes, tourna Loiben par la gauche, et chargea de front dans ce village par la rue et par les vergers le long du Danube. Cette double manœuvre eut un plein succès. Les Russes furent écrasés dans Loiben : six drapeaux, cinq canons, quatre mille prisonniers restèrent au pouvoir des Français, qui avaient tué plus de trois cents hommes. Au nombre de ces derniers était le général Schmidt, emporté par un boulet de canon.

Ce premier succès était brillant, mais les Russes se trouvaient encore trop nombreux pour désespérer de leur entreprise. Nous avons dit qu'une colonne de plusieurs bataillons avait filé au commencement de l'action, par les hauteurs boisées qui cou-

ronnent la petite ville de Diernstein. Le général russe comptait beaucoup sur le résultat de ce mouvement ; et, voulant donner le change à l'ennémi, loin de chercher à réparer l'échec qu'il venait d'éprouver à Loiben, il fit replier ses troupes dans Stein et dans Krems, ne laissant que quelques détachemens sur la ligne qu'elles occupaient avant d'engager le combat. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Mortier ignorait encore la position critique dans laquelle il se trouvait ; mais reconnaissant qu'il ne pouvait attaquer Krems avec des troupes harassées et privées de munitions (elles avaient été presque toutes consommées dans le combat, et le parc de réserve du corps d'armée marchait avec la seconde colonne), il résolut d'attendre à Diernstein l'arrivée du général Dupont, auquel il avait dépêché, pendant l'action, plusieurs ordonnances pour presser sa marche. Toutefois, après avoir écrit à l'empereur Napoléon pour l'informer du succès obtenu dans la matinée, le maréchal partit dans la soirée avec l'état-major pour se porter au devant de la division attendue. Il emmena avec lui le général Gazan et sa petite cavalerie, laissant le reste de ses troupes en avant de Diernstein, et sur le plateau à gauche de Loiben.

Les Russes, après leur mouvement rétrograde sur Stein, étaient restés tranquilles dans leur position en avant de cette petite ville ; mais, à la nuit, et quelque temps après le départ du maréchal Mortier, le major Henriod, qui était l'officier supérieur de service au camp, vit les hauteurs de Stein se couvrir de troupes ennemies : détachant aussitôt le centième régiment vers l'extrémité droite de la ligne occupée par l'ennemi, il fit prévenir les troupes postées derrière Loiben, envoya des ordonnances au maréchal pour l'informer de ce qui se passait, et se porta au village de Loiben pour y rallier quelques postes que l'apparition de l'ennemi avait dissipés : il fallait toute l'énergie et la présence d'esprit de

1805-an XIII. Allemagne. cet officier pour sauver en ce moment les troupes françaises du danger dont elles étaient menacées; car le général de brigade qui les commandait en l'absence du général Gazan, cédant trop facilement à un premier mouvement de terreur, et sous prétexte d'aller plus promptement avertir le maréchal, s'était jeté dans une barque qui se trouvait sur le rivage du Danube [1].

Cependant le maréchal Mortier et le général Gazan ayant été joints par les ordonnances que le major Henriod leur avait envoyées, accouraient à toute bride avec les dragons du quatrième et quelques officiers d'état-major vers Diernstein. L'un et l'autre faillirent être pris par un corps de quinze cents Russes, avec lequel l'escorte du maréchal échangea quelques coups de carabine et de pistolet. Echappés à ce danger, le maréchal et le général aperçurent, avant d'atteindre Diernstein, plusieurs autres têtes de colonnes qui commençaient à descendre des hauteurs à gauche sur le chemin qui conduit à ce village. Ils hâtèrent leur marche pour gagner le hameau situé entre Diernstein et Loiben: ils croyaient y trouver une partie des troupes qu'ils y avaient laissées; mais ce poste était déjà occupé par l'ennemi, et la division française se trouvait en avant sur le plateau au-dessus de Loiben. Elle avait réussi jusqu'alors à contenir les forces nombreuses qu'elle avait devant elle; et d'ailleurs l'ennemi, attendant le résultat du mouvement qui s'opérait en arrière de Diernstein, ne se pressait point de pousser ses adversaires dans cette direction. A son arrivée sur le plateau, le général Gazan, qui devinait l'intention du général russe, par la rencontre que le maréchal et lui-même venaient de faire, ordonna

[1] Emportée par le courant, la barque alla échouer contre les arches brisées du pont de Stein, et le prudent général fut fait prisonnier par les Russes. Nous tairons le nom de ce dernier, qui depuis a réparé sa faiblesse par une conduite plus exemplaire.

au colonel Ritay de se porter avec un de ses bataillons et l'escorte du quartier-général sur un ravin à gauche de Diernstein pour assurer ce débouché à la division ; mais à peine ce colonel approchait-il du point indiqué, qu'il se trouva en présence d'une colonne immense qui débouchait en ce moment du village. C'était la réunion de toutes les troupes ennemies qui avaient opéré leur mouvement par les bois qui couronnent l'escarpement au pied duquel est située la petite ville de Diernstein. Le détachement français, attaqué aussitôt par cette masse, fut culbuté. Le colonel Ritay blessé grièvement, cent cinquante fantassins et quelques dragons qui abandonnèrent leurs chevaux, réussirent seuls à gagner la tête du ravin; le reste fut rejeté en désordre sur le plateau de Loïben. La troupe ennemie, forte de plus de douze mille hommes, en achevant de déboucher de Diernstein, se partagea en deux colonnes pour suivre les deux chemins dont le point de jonction est au bas de la hauteur de Stein. Celui de gauche, qui mène au plateau qui est au-dessus du petit village de Loiben, est resserré, comme nous l'avons déjà dit, entre deux murs en pierre sèche d'environ quatre pieds et demi de hauteur, pouvant donner passage à huit hommes de front, et, sous ce rapport, plus large que le chemin de droite, qui, longeant le Danube, conduit au petit village de Loiben, et se réunit au premier, un quartde lieue en avant de Stein. La colonne qui suivait le chemin de gauche était forte de huit mille hommes, et celle de droite comptait près de cinq mille hommes.

1805-an XIII. Allemagne.

On voit dans quelle position désespérée se trouvaient les quatre mille Français qui occupaient le plateau de Loiben, ayant devant et derrière eux des masses énormes qui allaient, pour ainsi dire, les étouffer entre elles, à gauche un escarpement qui n'offrait aucun débouché, et à droite le Danube, sur lequel il n'y avait aucun moyen de passage.

Le maréchal Mortier et le général Gazan, sentant toute la dif-

1805-an XIII. Allemagne.

ficulté de leur position, avaient réuni autour d'eux les officiers supérieurs des différens corps, et tous ensemble délibéraient sur les moyens de sortir de la souricière où ils se voyaient renfermés. Capituler avec l'ennemi et mettre bas les armes était un parti indigne des vainqueurs d'Albeck et d'Elchingen, et, lorsque quelques hommes pusillanimes proposèrent ce moyen honteux, la division entière jura de périr les armes à la main plutôt que de se rendre.

Pendant cette délibération, le brave major Henriod, qui se trouvait en avant du plateau, au point que l'ennemi menaçait alors le plus instamment, envoya l'adjudant-major Olivier au général Gazan pour lui dire que, si on voulait suivre les mouvemens qu'il proposait de faire avec les bataillons sous ses ordres, il répondait du salut de la division. Le général Gazan se porta à l'instant à la tête de la colonne du major, et interrogea cet officier sur ses moyens de succès. Henriod lui fit remarquer la faute commise par l'ennemi en s'avançant par le chemin muré dont nous venons de parler plus haut; cette longue colonne étant dans l'impossibilité d'agir par ses flancs, et ne présentant que huit hommes de front, pouvait être attaquée à la baïonnette, moyen puissant entre les mains d'hommes qui savaient en faire un si terrible usage, et qui, d'ailleurs, réunissaient à leur intrépidité ordinaire toute l'énergie du désespoir; la tête de cette colonne, renversée par leur choc impétueux, devait naturellement presser le centre entre elle et la queue, qui, n'ayant d'autre débouché que la porte de Diernstein [1], s'opposerait naturellement au passage de ces hommes ainsi refoulés: dans ce cas, plus que

[1] Nous avons déjà dit que cette porte de Diernstein, la seule qui existe, est liée par un ancien mur très-élevé, qui se rattache à une vieille tour couronnant l'escarpement au pied duquel se trouve la ville; les dernières maisons de celle-ci sont au bord d'un autre petit escarpement que battent les eaux du Danube. Ainsi il fallait nécessairement repasser par la porte pour sortir du chemin muré (Voyez le plan).

probable, le centre de la colonne, pour ne pas être étouffé, n'avait plus d'autre parti à prendre que d'escalader les murs de droite et de gauche; en supposant, selon toute apparence, que l'ennemi se fût un peu développé à droite et à gauche du village, ces troupes, adossées au mur de Diernstein, ne pouvaient tirer sur les Français sans tirer sur les leurs. Le major Henriod ajouta qu'au moment où l'on attaquerait la tête de colonne ennemie, il convenait de tirer sur le prolongement des murs et sur la colonne le petit nombre de coups de canon dont on pouvait encore disposer dans les caissons des deux pièces d'artillerie [1] qui se trouvaient avec la division.

1805-an XIII. Allemagne.

Le général Gazan communiqua le plan du major Henriod au maréchal Mortier, qui l'approuva, et donna l'ordre d'attaquer immédiatement. Alors le major, s'adressant aux grenadiers qui formaient la tête de sa colonne : « Camarades! leur dit-il, nous sommes enveloppés par trente mille Russes, et nous ne sommes que quatre mille; mais les Français ne comptent point leurs ennemis. Nous leur passerons sur le ventre. Grenadiers du centième régiment, vous aurez l'honneur de charger les premiers; souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises. » Le régiment en entier répond à cette courte, mais éloquente harangue : « Monsieur le major, nous sommes tous grenadiers. »

Le major Henriod fait tirer alors les six derniers boulets qui restent dans les coffrets des deux pièces de la division, et les coups, habilement dirigés sur le prolongement des deux murs, en font retomber les pierres sur la colonne ennemie. Le maréchal, le général Gazan et l'état-major viennent, pendant ce temps, prendre poste entre le premier et le second bataillon du centième régiment. Henriod fait battre la charge

[1] Nous avons dit plus haut que les munitions avaient été presque épuisées dans le combat de la veille.

1805-an XIII. Allemagne.

en recommandant aux grenadiers de crier tous ensemble : « Point de quartier, ce sont les Russes ! » La colonne s'avance impétueusement sans répondre à une fusillade qui ne blesse qu'un officier et deux grenadiers. La première section enfonce ses baïonnettes dans le corps des premières files russes en déchargeant en même temps l'arme, ce qui produit une détonation sourde qui épouvante les files suivantes. Pour donner à la seconde section la faculté d'opérer la même manœuvre, la première escalade ensuite le mur de droite et de gauche ; mais, au lieu d'aller, comme le leur avait prescrit le major Henriod, à la queue du bataillon pour se reformer, ces grenadiers viennent se placer entre la deuxième et la troisième section, tant ils sont impatiens de joindre l'ennemi de nouveau.

Un commencement de refoulement dans la colonne russe laissait à la seconde section un intervalle de quinze pas à franchir : après avoir essuyé une décharge qui blessa encore un grenadier et tua le cheval que montait l'intrépide major, cette même section se précipita, comme la première, sur les Russes, en les perçant de ses baïonnettes, et tirant à bout portant. Mais l'impatience des autres sections, qui brûlaient d'en venir aux mains, était telle, que celle-ci ne put escalader les murs pour faire place à la troisième : les grenadiers dégagèrent alors la baïonnette pour s'en servir comme de poignard pour frapper les Russes, parce que l'espace ne permettait plus de s'en servir au bout du fusil.

Ainsi que l'avait prévu le major Henriod, après trois quarts d'heure de pression, pendant lequel temps les Français, couvrant le chemin de cadavres ennemis, avaient à peine gagné deux cents pas, la tête de la colonne russe, cédant fortement, écrasait son centre, contenu par la queue. Pour échapper à cette mort nouvelle et certaine, ce centre étouffé franchit ou renversa les murs de droite et de gauche, et se dé-

banda dans le plus grand désordre. A ce moment, la terreur devient générale parmi les troupes ennemies, et elle est d'autant plus grande, que les voiles de la nuit dissimulent aux Russes et la cause de leur défaite, et le nombre de leurs adversaires. Toute cette colonne immense jette en partie ses armes, et se précipite confusément dans toutes les directions vers Stein et sur la grande route de Moravie. La colonne qui suivait le chemin qui conduit à Loiben partage la terreur de celle de droite, et entraîne dans sa déroute les troupes qui sont en avant de Stein. Dans cette horrible confusion, quelques Russes, pour éclairer leur marche au milieu de l'obscurité, mettent le feu au village de Loiben; et les cris de plus de cinq cents blessés qui avaient été déposés dans cet endroit après le combat du matin, mettent le comble à cette scène d'horreur et de destruction. Pendant plus de quatre heures, l'armée russe, frappée de cette terreur panique, se trouva dans le désordre le plus complet, sans pouvoir se rallier qu'au delà de la rivière de Krems. La cavalerie, placée en arrière, et qui, par conséquent, n'avait pris aucune part au combat, entraînée par les premiers fuyards, s'était retirée avec tant de précipitation, que la route se trouva semée des plumets et des aigrettes qui ornaient les casques et les schakos des cavaliers [1].

1805 an XIII. Allemagne.

La route murée, se trouvant libre par la débandade de la

[1] Cette déroute des Russes donna lieu à l'un de ces accidens bizarres qui sont souvent la suite des actions de nuit. Une masse de Russes, en s'échappant par l'un des murs du chemin de Dierustein, se précipita dans la direction du plateau occupé par la troupe française, et se trouva en face de quelques compagnies du troisième bataillon du quatrième régiment d'infanterie légère, chargées de couvrir la gauche de la colonne d'attaque, mais qui s'en trouvaient séparées par un trop grand intervalle. Les Russes, au nombre de plus de deux mille, redoublant de frayeur à cette rencontre inattendue, jetèrent les armes et demandèrent quartier. Le capitaine qui commandait cette partie de bataillon, jugeant mal des objets dans l'obscurité, ne comprenant pas le russe, et se voyant coupé

1805-an XIII. Allemagne.

colonne ennemie, la tête de la colonne française fut promptement portée, par la même force de pression, au village de Diernstein, où elle arriva sans autre perte que celle de quelques hommes culbutés sur les cadavres russes et foulés aux pieds. La division, avant de dépasser Diernstein, entendit, dans la direction qu'elle tenait, une fusillade qui ne se soutint pas; mais, à moitié chemin, la tête de la colonne fut tout à coup accueillie par de nouveaux coups de fusil. Le major Henriod dit alors à son régiment : « Allons, centième, ce sont encore les Russes, chargeons, et surtout point de prisonniers. » A cette exclamation du major, la méprise est reconnue, le feu a cessé, et l'on entend la troupe adverse s'écrier : « Nous sommes de la division Dupont; soyez les bien-venus : nous vous croyions tous prisonniers. »

Le général Dupont, ayant reçu les diverses ordonnances dépêchées par le maréchal dans la journée, avait hâté sa marche, et était arrivé à Spitz après la chute du jour. Détachant aussitôt sa première brigade, formée du neuvième régiment d'infanterie légère et du trente-deuxième de ligne, cette troupe avait rencontré, sur la route de Diernstein, au-dessus du village de Wosendorf, la colonne ennemie, qui avait tiraillé avec l'escorte du maréchal Mortier, lorsque celui-ci revenait sur Diernstein. Attaqués par la brigade française, ces quinze cents Russes avaient été presque tous tués ou pris. C'était cette fusillade que la division Gazan avait entendue quelque temps avant de joindre la troupe du général Dupont.

de la colonne dont il aurait dû être plus rapproché, fut lui-même tellement effrayé, qu'il demanda de son côté à se rendre prisonnier. Un officier russe qui entendait le français, s'aperçut du quiproquo, et l'expliqua à ses camarades. Cette troupe ennemie, revenue de sa nouvelle terreur, reprit ses armes et emmena les compagnies avec elle; mais, profitant de l'obscurité et du désordre de la déroute générale, les Français parvinrent à s'échapper presque tous et à rejoindre leur régiment.

Le lendemain 12 octobre, les deux divisions, réunies à Spitz, passèrent sur la rive droite du Danube, et prirent position au village d'Arnstorf. Le maréchal Mortier, ne connaissant point encore tout le résultat du combat de la nuit, c'est-à-dire la retraite désordonnée de l'armée russe au-delà de la rivière de Krems, avait d'abord jugé convenable de se rapprocher de la grande armée; mais lorsque différens rapports lui eurent appris les progrès des autres corps et que le général Kutusow avait abandonné la position de Krems, il fit repasser le fleuve à son corps d'armée dans la journée du 13. Les troupes françaises, en traversant le champ de bataille du 11, purent juger de la perte qu'avait éprouvée l'armée russe, et des effets de la terreur dont elle avait été frappée. Le terrain entre Diernstein et Stein était couvert de cadavres, d'armes et de débris. 1805-an XIII. Allemagne.

Le combat de nuit du 11 et celui qui l'avait précédé avaient coûté à la division Gazan près de douze cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers; les Russes en avaient perdu près de six mille, dont cinq cents brûlés par eux-mêmes dans le village. Le général Smith, deux autres officiers-généraux et plusieurs officiers supérieurs étaient au nombre des morts: des drapeaux, des pièces d'artillerie, des milliers de fusils étaient au pouvoir des Français; mais le résultat principal de cette échauffourée, où, sans un miracle de bravoure, le maréchal Mortier [1] et toute la division Gazan devaient tomber entre les mains de l'ennemi, fut de diminuer dans l'esprit

[1] Napoléon, en apprenant le danger que ce maréchal avait couru, et la manière dont il y avait échappé, s'écria plaisamment: « Mortier doit un beau cierge à la vierge! »

Par suite de cet esprit de personnalité que nous avons signalé à la fin du chapitre précédent, les bulletins officiels ne firent aucune mention de la belle conduite du major Henriod, auquel on ne pouvait, sans injustice, refuser la gloire d'avoir sauvé la division française. On se borna à citer la mort du colonel de dragons Wathier, écuyer de l'empereur. Cet officier, d'ailleurs fort brave et très-distingué, n'avait été que blessé; il est aujourd'hui lieutenant-général.

1805-an XIII. Allemagne. des troupes russes la confiance de leur supériorité : confiance que le général Kutusow avait entretenue jusqu'alors, tout en évitant un engagement sérieux avec l'armée française. On fit la remarque que tous les corps qui avaient assisté au désastre de Diernstein moutrèrent, pendant le reste de la campagne, beaucoup moins d'assurance que les autres, tant leur esprit était resté frappé du coup qui leur avait été porté sur le champ de bataille que nous venons de nommer.

Napoléon prolongea jusqu'au 13 novembre son séjour dans l'abbaye de Molk ; Murat n'était plus qu'à quatre lieues de Vienne, entièrement évacuée par les troupes ennemies ; et le général Sébastiani attendait l'ordre d'entrer dans cette ville.

En abandonnant la capitale de ses états, l'empereur François II en avait remis la garde à la milice bourgeoise, recommandant qu'on ne fît aucune résistance, afin de ne point fournir de prétexte aux troupes victorieuses pour se livrer au désordre et au pillage. Dans la proclamation adressée à ce sujet, aux habitans, le monarque les engageait en outre à bien recevoir l'ennemi, à obtempérer de bonne grâce aux réquisitions qui seraient faites ; et, pour calmer l'inquiétude des Viennois, il ajoutait que l'expérience lui avait appris que les soldats français ne s'écartaient point des lois de la discipline lorsqu'on les accueillait avec bienveillance, qu'ils ne se montraient exigeans que lorsqu'ils apercevaient trop de mauvaise volonté dans les habitans. Ces instructions paternelles du souverain avaient rendu quelque confiance aux Viennois. Le magistrat de la ville, agissant dans les intentions de l'empereur, envoya à Napoléon, une députation chargée de demander une capitulation. Cette députation était composée du prince de Sinzendorf, du prélat de Seidenstetten, du comte de Veterani, du baron Kees, du bourguemestre de la ville, de M. de Wohleben négociant, et du général Bourgeois du corps de génie. Elle rencontra, le 8, près de San-Polten

le comte Giulay qui revenait du quartier-général de Molk et auquel M. de Sinzendorf montra les articles qu'on voulait stipuler avec l'empereur des Français. 1805-an XIII. Allemagne.

Le comte Giulay trouva les termes de la capitulation proposée trop indiscrets ; il dit à la députation qu'il était fondé à croire que le vainqueur en serait offensé, et fit lui-même aux propositions les changemens qu'il jugea nécessaires : le prince de Sinzendorf retourna à Vienne pour les soumettre à ses commettans. De son côté, le comte de Giulay revint auprès de Napoléon pour obtenir un armistice de trois jours, pendant lequel on prendrait les arrangemens nécessaires : cet armistice fut accordé, mais seulement pour quarante-huit heures.

Dès que la capitulation fut réglée, le général Sébastiani entra, le 13 octobre, avec sa brigade dans Vienne, et fut bientôt suivi du prince Murat, qui fit occuper les principaux postes et établit des réserves sur les places publiques. A l'ordre parfait qui régnait pendant cette prise de possession, on eût dit un corps de troupes auxiliaires entrant dans une ville alliée. La milice bourgeoise était sous les armes, les habitans bordaient les rues et semblaient avides de contempler ces soldats français qui depuis douze ans triomphaient de l'Europe coalisée, et qui deux fois parvenus jusqu'aux portes de Vienne avaient préféré la paix à la gloire d'entrer dans cette capitale par la puissance de leurs armes. Après quelques heures, la confiance était si bien établie, que la plupart des boutiques étaient ouvertes et que les vainqueurs et la population soumise semblaient appartenir à la même nation. Le plus grand nombre des Viennois déclaraient hautement qu'ils préféraient voir leur ville occupée par les Français que gardée par les troupes russes, dont ils avaient appris à redouter les excès, par le rapport des habitans de la haute et de la basse Autriche. Napoléon se rendit lui-même à Vienne dans la soi-

1805-an XIII. Allemagne. rée; mais il fit son entrée sans faste et sans appareil. Il avait refusé tous les honneurs que la ville voulait lui rendre, et cette modestie donna encore aux habitans une plus haute idée de sa personne.

L'empereur des Français s'établit au palais impérial de Schoenbrunn, qui avait été évacué l'avant-veille par les jeunes archiduchesses, filles de François II, parmi lesquelles se trouvait l'intéressante princesse qui quatre ans plus tard devait être le gage d'une troisième paix entre son père et Napoléon [1].

Alternativement occupé des soins militaires et de ceux de la représentation, Napoléon recevait les grands d'Autriche, visitait les avant-postes, la ville de Vienne et la campagne qui l'entoure, faisait rendre à l'électeur de Bavière l'artillerie que les Autrichiens lui avaient prise, et ajoutait quinze mille fusils, tirés de l'arsenal de Vienne, aux vingt mille dont il avait fait présent à ce prince pendant son séjour à Augsburg. Le gouvernement autrichien n'avait point d'autre fonderie et d'autre arsenal que ceux de Vienne. On en avait à peine évacué le quart, et il s'y trouvait encore des munitions pour faire quatre campagnes et renouveler quatre fois les équipages d'artillerie.

Dès le 13, dans la soirée, la cavalerie commandée par Murat avait passé sur la rive gauche du Danube; le corps du maréchal Lannes avait suivi de près la cavalerie; les troupes des maréchaux Soult et Davoust traversèrent Vienne dans la journée du 14, et passèrent le Danube le lendemain.

La brigade du général Milhaud, faisant l'avant-garde du maréchal Davoust, poussa l'ennemi sur la route de Brunn

[1] A Schoenbrunn, Napoléon se trouva bientôt comme s'il eût habité le palais de Saint-Cloud. La foule des courtisans y affluait de même, et cette résidence semblait n'avoir changé que de maître.

jusqu'à Wolkersdorf, fit six cents prisonniers, et prit un parc de quarante pièces de canon attelées. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Lannes, dont le corps marchait par la route de Meissau, arriva le 14, dans l'après-midi, à Stokerau, où il trouva un magasin considérable d'effets militaires. Le même jour, une colonne de quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un régiment de cuirassiers traversèrent les postes français, qui les laissèrent passer sur un faux bruit de suspension d'armes qui s'était répandu dans l'armée [1].

Le général Marmont avait dépassé, à cette époque, Léoben, et poursuivait quelques troupes autrichiennes qui se trouvaient de ce côté, par la vallée de la Mur, jusqu'au-delà de Judenburg; il était déjà maître de la Haute-Styrie, et s'avançait sur Gratz.

Le maréchal Bernadotte, en partant de Molk, avait longé le Danube; arrivé à Mautern, il y fit établir un pont de bateaux, et passa le fleuve le 15 novembre dans l'après-midi; le lendemain, ses troupes étaient en avant de Krems. Le maréchal Mortier occupait alors Weikersdorf et Meissau.

Le 15, le corps du maréchal Lannes, précédé de trois brigades de cavalerie légère, à la tête desquelles était le prince Murat, poussa jusqu'à Hollabrunn, où se trouvait l'arrière-garde de l'armée russe. Murat ayant fait charger sa cavalerie, l'ennemi abandonna le terrain, et on lui prit cent voitures d'équipages toutes chargées. Murat et le maréchal Lannes se proposaient de suivre cet avantage, et avaient fait leurs dispositions en conséquence, lorsqu'un officier autrichien s'avança en parlementaire, et demanda qu'il fût permis aux troupes de l'empereur d'Allemagne de se séparer

[1] On doit reconnaître ici, dit à ce sujet le rédacteur du *Bulletin officiel*, le caractère du Français, qui, brave dans la mêlée, est souvent d'une générosité irréfléchie hors de l'action.

1805-an XIII. Allemagne.

des Russes. Murat y consentit, en réfléchissant que cet acte de condescendance de sa part pourrait amener le monarque autrichien à solliciter plus tôt la paix.

Quelques instans après, le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de l'empereur de Russie, se présenta aux avant-postes français, et demanda à capituler pour l'armée russe. Une pareille proposition paraissait trop dans les intérêts de l'armée, pour que Murat ne l'acceptât point sur-le-champ. Le général Belliard, chef de l'état-major du prince, fut donc chargé par lui de régler les articles de cette capitulation avec le baron de Wintzingerode, et, dans la soirée, ces deux généraux arrêtèrent et signèrent à Hollabrunn une capitulation, par laquelle le prince Murat consentait à suspendre sa marche sur la Moravie, et l'armée russe s'engageait à quitter aussitôt l'Allemagne, en se retirant par la route qu'elle avait prise pour s'y rendre. Ces conditions ne devaient être exécutées qu'après la ratification de l'empereur Napoléon, et, en attendant, l'armée russe et les deux corps français devaient rester dans les positions qu'ils occupaient : dans le cas de non acceptation du monarque français, on devait se prévenir quatre heures avant de recommencer les hostilités.

Murat envoya cette capitulation à l'empereur Napoléon, qui ne l'approuva point, parce que cet acte étant une espèce de traité, il ne crut point le baron de Wintzingerode suffisamment autorisé à le conclure. Toutefois, en faisant connaître cette décision, Napoléon déclara que si l'empereur de Russie, qui se trouvait en Moravie, ratifiait la convention, il était prêt à l'accepter lui-même. Dans le fond, l'empereur français regardait la démarche du baron de Wintzingerode comme une ruse du général en chef russe pour gagner du temps et recevoir les renforts qui s'avançaient de la haute Moravie. Napoléon partit en conséquence

de Schoenbrunn pour se rendre aux avant-postes, et hâta la marche du corps d'armée du maréchal Soult sur Hollabrunn. 1805-an XIII. Allemagne.

Murat, d'après les ordres de l'empereur, dénonça la rupture de l'armistice qu'il avait provisoirement accordé au prince Bagration, commandant l'arrière-garde de l'armée russe; mais celui-ci avait profité des quatre heures de délai pour accélérer sa retraite. Murat se mit lui-même en marche, et, le 16 novembre à quatre heures de l'après-midi, les troupes françaises se trouvèrent en présence des Russes en avant d'Hollabrunn, auprès du village de Guntersdorf.

Les trois corps d'armée du prince Murat et des maréchaux Lannes et Soult se trouvaient alors réunis. Les Russes avaient pris position en arrière du village de Schoen Grabern, au-delà d'un défilé, défendu par six mille hommes de leurs meilleures troupes. Murat, avec son impétuosité ordinaire, voulut attaquer de suite ce défilé, quoique le jour fût déjà tombé. Le maréchal Soult conseillait de ne point engager une affaire de nuit, dans laquelle les dispositions sont incertaines, les méprises fréquentes, et les résultats souvent funestes aux assaillans : ses instances furent inutiles, Murat ordonna l'attaque.

L'action s'engagea par quelques escarmouches de cavalerie, après lesquelles le maréchal Lannes fit avancer la division des grenadiers d'Oudinot, pour attaquer de front et par la gauche la position de l'ennemi, que le maréchal Soult faisait tourner à droite par la division Legrand, tandis que la division Vandamme appuyait celle des grenadiers.

Le général Oudinot, à la tête de la brigade de grenadiers que commandait le général Laplanche-Mortière, fondit sur les Russes avec son élan accoutumé ; mais ceux-ci, qui avaient l'avantage de la position, reçurent vigoureusement le choc. Leurs obus ayant mis le feu au village de Schoen Grabern, dès le commencement de l'action, l'incendie se

1805-an XIII. Allemagne.

manifesta bientôt d'une manière effrayante, et nuisit beaucoup aux troupes françaises, dont elle éclairait la position; le vent, chassant de gros nuages d'une fumée épaisse et fétide, empêchait de distinguer les mouvemens des Russes.

Tandis que la division Vandamme s'avançait à l'appui des grenadiers engagés, des officiers d'un corps russe qui était sur le point d'être enveloppé, se mirent à crier : « ne tirez pas, nous sommes Français. » La crainte de tuer en effet leurs camarades arrêta les Français, qui, n'étant qu'à demi-portée de fusil de leurs adversaires, reçurent bientôt une décharge très-meurtrière. Indignés de cette supercherie, ils s'élancèrent avec fureur sur ces prétendus Français, les culbutèrent et les taillèrent en pièces. Enfin, après un combat opiniâtre qui avait duré jusqu'à onze heures du soir, les Français se trouvèrent maîtres du champ de bataille, de dix-huit cents prisonniers, de douze pièces de canon et de cent et quelques voitures de bagages.

Les six mille Russes qui venaient de combattre à Guntersdorf s'étaient montrés tels que les avait dépeints le grand Frédéric, quand il disait qu'il ne suffisait pas de tuer un soldat russe, qu'il fallait encore le pousser pour le faire tomber. Leur longue résistance permit à l'armée russe de continuer sa retraite. En combattant avec tant de résolution contre les vingt-deux mille Français qui les attaquaient avec non moins d'intrépidité, ces Russes réparaient la brèche faite à la réputation de leur armée par l'issue du combat de Diernstein. Le général Oudinot, déjà couvert de tant de cicatrices, fut blessé assez grièvement dans ce combat, ainsi que ses deux aides-de-camp Demangeot et Lamotte[1], et le général d'artillerie Fouché, qui reçut un éclat d'obus dans la cuisse.

Le général Walther, à la tête d'une de ses brigades de

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

dragons, poursuivit les Russes, et leur fit encore trois cents prisonniers. 1805-an XIII. Allemagne.

Napoléon rejoignit le prince Murat dans la matinée du 17, et porta le même jour son quartier-général à Znaim, où les Russes, dans leur retraite, avaient abandonné un grand nombre de blessés et de malades dans les hôpitaux. On trouva les magasins de cette ville remplis de farine et de fourrages.

Sur ces entrefaites, le général Baraguay d'Hilliers, qui était passé sur la rive gauche du Danube après les affaires d'Ulm, s'était avancé avec la division de dragons à pied vers la frontière de la Bohême; il avait forcé un corps de trois mille Autrichiens à quitter la position de Waldmunchen, où ils s'étaient retranchés, et, s'avançant ensuite jusqu'à Pilsen, qui n'est qu'à vingt lieues de Prague, il s'était emparé de plusieurs magasins.

Napoléon, avant de quitter Augsburg, avait dirigé le maréchal Ney avec son corps d'armée sur Landsberg, à l'effet de faire une invasion dans le Tyrol et de s'emparer de ce pays. Le maréchal, après avoir marché par Diessen, Pollingen, Murnau et Wecdenfels, était arrivé à Garmischgau le 3 novembre, d'où il s'était porté ensuite sur Luetasch. La division du général Loison investit ce poste fortifié, fit capituler trois cents hommes qui le défendaient, et marcha ensuite sur Seefeld, village situé en avant du Pas de Scharnitz, que le maréchal voulait attaquer. Le 5 novembre, à deux heures du matin, le général Loison dirigea sur le fort de Scharnitz deux colonnes, dont l'une devait tourner ce poste, tandis que la seconde attaquerait de front. Le soixante-neuvième régiment, qui formait cette seconde colonne, et qui s'était si bien distingué au combat d'Elchingen, trouva sur son passage des obstacles, qui eussent paru insurmontables à tous autres qu'à de tels braves. Pour les

1805-an XIII. Allemagne.

vaincre, il fallut escalader des rochers à pic, qui avaient plusieurs centaines de pied de hauteur. Les soldats attachèrent leurs havresacs sur leur tête pour parer l'effet des balles, ou plutôt des pierres qui pleuvaient sur eux de toutes les sommités. A couvert sous cette espèce de boucliers, ils gravirent les rochers en saisissant les pointes, les arbustes et les racines, et en enfonçant leurs baïonnettes dans les crevasses. Arrivé ainsi sur le plateau où se trouve situé le fort, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille qui partaient des remparts, le soixante-neuvième s'y forma, et s'avança ensuite sous les murs, qui furent escaladés. Ils ne trouvèrent dans le fort qu'une centaine de chasseurs tyroliens et quelques habitans; le reste des troupes avait pris le parti d'évacuer la place pour se retirer sur Inspruck. En opérant ce mouvement, les Autrichiens rencontrèrent la première colonne que le général Loison avait dirigée de ce côté pour leur couper la retraite. Le combat s'engagea près d'un monastère qui se trouvait sur la route; la colonne française, inférieure en force, était sur le point de laisser le passage libre à ses adversaires, lorsque le soixante-neuvième régiment, qui venait de s'emparer de Scharnitz, et qui s'était aussitôt jeté à la poursuite de la garnison fugitive, arriva sur le champ de bataille, et changea la face du combat. La troupe autrichienne, prise entre deux feux, perdit tout son avantage; entourée de toutes parts, et privée de son chef, désarçonné et fait prisonnier par le capitaine Genevay [1], elle fut forcée de mettre bas les armes, et de subir la loi du vainqueur. Dix-huit cents hommes, un drapeau et seize pièces de canon attelées furent le résultat immédiat de cette journée.

Maître du Pas de Scharnitz, le maréchal Ney accéléra la marche de ses troupes sur Inspruck, où il arriva le 7 no-

[1] Aujourd'hui colonel.

vembre à cinq heures du soir : l'ennemi avait abandonné cette ville. Les Français y trouvèrent un arsenal rempli d'une artillerie considérable, seize mille fusils et un grand approvisionnement de poudre. 1805-an XIII. Allemagne.

Le soixante-seizième régiment avait perdu, pendant la dernière campagne, deux drapeaux qui lui avaient été pris dans le pays des Grisons. Cette perte était depuis longtemps, pour le corps entier, le motif d'une affliction profonde; et, bien que l'armée ne pût en accuser leur valeur constante, ces braves ne se regardaient pas moins comme entachés aux yeux de leurs camarades des autres régimens. Un officier de ce même soixante-seizième, parcourant les salles de l'arsenal, reconnaît les deux enseignes, objets d'un si noble regret. Avertis par lui, tous les soldats du régiment accourent pour contempler ces trophées que le corps entier vient de reconquérir, et dont ils ne peuvent disposer pour eux-mêmes sans l'aveu du maréchal qui les commande. Une scène touchante et vraiment pittoresque s'offre alors aux regards de tous ceux que la curiosité a attirés sur les pas du soixante-seizième régiment. Les deux drapeaux sont entourés par un groupe immense de ces dignes guerriers, qui se pressent et se heurtent afin de pouvoir toucher ces enseignes qui les guidèrent si souvent à la victoire, qu'ils avaient perdus par une circonstance indépendante de leurs efforts, et qu'ils retrouvent par l'effet de leur constance à braver de nouveaux dangers : leur joie est muette comme l'avait été leur douleur, elle ne s'exprime que par des larmes et des sanglots. Spectacle sublime, et qui ne peut être senti comme il doit l'être que par ceux qui savent apprécier les vertus militaires du Français !

Les drapeaux furent rendus au soixante-seizième régiment. En les recevant des mains du vainqueur d'Elchingen, les vieux soldats jurèrent de ne les quitter désormais qu'à la mort : ce serment fut répété par les jeunes conscrits, qui,

1805-an XIII. Allemagne. étrangers à la perte de ces enseignes françaises, étaient fiers d'avoir contribué à les ravir à l'ennemi.

Le maréchal Ney ne resta à Inspruck que le temps nécessaire pour reposer ses troupes, et se mit en marche dès le 9 novembre. La ville de Hall avait été occupée le 7, et les Français y avaient trouvé de nombreux magasins, que l'archiduc Jean, qui s'était retiré en toute hâte par Luchstal, avait chargé un colonel de remettre entre les mains du vainqueur, en recommandant à la générosité de celui-ci douze cents malades laissés dans les hôpitaux d'Inspruck. Poursuivis avec activité, les Autrichiens évacuèrent successivement les autres postes qu'ils occupaient encore. Le maréchal établit son quartier-général à Botzano (Botzen), le 17 septembre, après avoir fait occuper Brixen et Clausen. Les hôpitaux de ces deux villes étaient encombrés des malades et des blessés de l'ennemi, auquel on avait fait, en outre, un grand nombre de prisonniers.

Mais ce mouvement rapide du corps du maréchal Ney devait encore avoir des résultats non moins importans; il fermait au général Jellachich, qui défendait le Voralberg, toute retraite sur le Tyrol, et poussait dans la vallée de la Brenta le corps ennemi aux ordres du général prince de Rohan, dont nous avons rapporté la défaite dans le chapitre précédent, au paragraphe des opérations de l'armée d'Italie commandée par le maréchal Masséna. De Botzen, le maréchal Ney se dirigea par Clausen, Brixen et Lienz sur Villach et Clagenfurth, où il opéra la jonction de ses troupes avec l'aile gauche de l'armée d'Italie, ainsi que nous l'avons dit dans le même paragraphe cité plus haut.

Napoléon avait confié au maréchal Augereau le commandement d'un corps formé des troupes, qui, à l'époque de la déclaration de guerre avec l'Autriche, étaient postées sur les côtes de Brest. La longue distance que ces mêmes troupes

avaient eue à parcourir ne leur permit d'arriver à leur destination que vers le milieu d'octobre, époque où la grande armée manœuvrait déjà autour de la place d'Ulm. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Augereau reçut alors l'ordre de se porter, après avoir passé le Rhin, sur le Voralberg, à l'effet de contenir et de pousser même sur le Tyrol le corps autrichien du général Jellachich.

Augereau traversa le fleuve sur le pont de bateaux qui avait été précédemment établi pour assurer la communication du département du Haut-Rhin avec le Brisgaw, franchit les défilés de la forêt Noire, s'avança sur le lac de Constance, força les Autrichiens d'abandonner Lindau et Bregentz, et marcha ensuite vers Feldkirch, où se trouvait le gros des troupes aux ordres du général Jellachich. Bientôt cerné dans les positions qu'il occupait, et ne pouvant se retirer sur le Tyrol, dont il était coupé par le corps du maréchal Ney, qui s'était déjà avancé jusqu'à Brixen, comme on vient de le voir plus haut, le général autrichien ne crut pas devoir prendre d'autre parti que celui de solliciter une capitulation aux meilleures conditions possibles. Le général de division Maurice Mathieu et le général-major Woffskell, autorisés par leurs généraux en chef, arrêtèrent les articles de cette convention, par laquelle le corps autrichien, prisonnier de guerre sur parole, obtenait la faculté de se retirer en Bohême, après avoir déposé ses armes. Huit drapeaux, une artillerie nombreuse et des magasins considérables tombèrent ainsi au pouvoir des Français.

Toutefois, un détachement ennemi, commandé par le général Wartensleben, et fort d'environ trois mille cinq cents hommes, dont quinze cents de cavalerie, réussit à éviter la rencontre des troupes d'Augereau, et, se dirigeant vers le Danube, traversa ce fleuve pour gagner, par la Franconie, les frontières de la Bohême.

1805 an XIII. Allemagne. Après avoir terminé l'expédition du Voralberg, le maréchal Augereau se porta en Souabe, où son corps devait rester jusqu'à nouvel ordre.

Nous avons dit que les Russes, après le combat de Guntersdorf, avaient précipité leur retraite sur Brunn. Le prince Murat fit suivre les débris de leur arrière-garde par le général Sébastiani, qui les atteignit à la hauteur de Pohrlitz et leur fit encore près de deux mille prisonniers, dans la journée du 17 novembre. L'empereur de Russie se trouvait alors à Brunn, et il s'empressa de quitter cette ville, accompagné du général Kutusow, pour se porter au devant de la tête de colonne du second corps d'armée russe, commandé par le général Buxhoëwden, et qui venait de faire sa jonction avec l'avant-garde de la première armée, à Wischau. Napoléon, par égard pour l'empereur Alexandre, avait ordonné à Murat de ne point poursuivre ce monarque avec trop d'instance, pour lui donner le temps de se réunir au gros de ses troupes. Le roi de Prusse, moins généreux et moins loyal que l'empereur des Français, conformément au traité secret qu'il venait de conclure à Postdam avec les puissances coalisées, mais au mépris des traités pateus avec la France, avait ouvert les portes de Breslau en Silésie aux troupes russes, qui accouraient en toute hâte au secours de celles que l'armée française poussait avec tant de vivacité dans la Moravie.

Napoléon établit, le 20 novembre, son quartier-général à Brunn, et fut surpris de trouver la citadelle de cette ville abandonnée par l'ennemi, bien qu'elle fût en état de soutenir un siége en règle, et qu'elle fût bien approvisionnée en munitions de toutes espèces. L'armée ennemie, alors réunie entre Wischau et Dieditz, et dont le général Kutusow avait le commandement général, était forte de cent quatre bataillons dont vingt autrichiens, et de cent cinquante-neuf escadrons dont cinquante-quatre autrichiens et quarante de cosaques. Le

lieutenant-général prince Jean de Lichtenstein commandait les troupes autrichiennes. Son infanterie se composait de sixièmes bataillons de régimens de ligne, recrutés, armés et organisés depuis la prise d'Ulm, et des restes du corps d'armée du général Kienmayer, dont une partie sous les ordres du général Meerveldt, s'était, après le passage de l'Ens et la marche des Français sur Vienne, retirée vers la Styrie. L'archiduc Ferdinand que nous avons laissé se retirant sur les frontières de la Bohême avec les débris de la cavalerie échappés au désastre d'Ulm, l'archiduc Ferdinand avait réuni dans ce pays (la Bohême) les troupes de nouvelles levées qui s'y trouvaient, et couvrait ainsi avec un corps de dix-huit à vingt mille hommes la droite de l'armée combinée de Moravie. Celle-ci pouvait être évaluée, à cette époque, à quatre-vingt mille hommes, et n'avait en tête que le corps de cavalerie de Murat, ceux des maréchaux Soult et Lannes, et la garde impériale française sous les ordres du maréchal Bessières: toutes ces troupes formant un total de cinquante et quelques mille hommes. Mais les Russes et les Autrichiens étaient tellement fatigués des marches qu'ils venaient de faire et du combat qu'ils avaient eu à soutenir, qu'il fut décidé à Wischau que l'armée combinée continuerait son mouvement rétrograde jusqu'à Olmutz, pour donner, dans cette position, quelque repos aux troupes, et attendre l'arrivée de celles qui n'avaient pas encore rejoint.

1805 an XIII. Allemagne.

Toutefois, les avis avaient été très-partagés sur cette dernière décision. Plusieurs généraux pensaient qu'il eût été peut-être plus convenable de prendre sur-le-champ l'offensive, attendu que les forces françaises étaient en ce moment fort inférieures à celles des alliés, et que Napoléon, ignorant encore que la jonction des deux armées russes avait été opérée, ne pouvait pas s'attendre à un mouvement aussi brusque; mais une pareille résolution aurait été trop tardive. Les Fran-

1805-an XIII. Allemagne.

çais s'étaient avancés dans la persuasion que l'ennemi n'abandonnerait la capitale de la Moravie qu'après avoir tenté les chances d'une bataille ; on savait que Brunn était une place forte, bien armée, avec beaucoup de magasins à poudre, remplie de munitions de guerre de toute espèce ; et, sous un autre rapport, si Napoléon ignorait positivement l'arrivée du corps du général Buxhoëwden, tous les renseignemens que ses émissaires lui avaient donnés de la marche de ces troupes en Pologne et dans les deux Gallicies, rendaient cette même arrivée tellement probable, que tous les calculs du monarque guerrier étaient fondés sur cette supposition.

Murat, sorti de Brunn presqu'aussitôt après son entrée dans cette place, avait continué à suivre l'ennemi dans la direction d'Olmutz. La division du général Walther, qui marchait en tête de la cavalerie française, rencontra un corps de six mille cavaliers russes, que le général Kutusow avait placé en arrière-garde pour défendre le point de jonction des routes de Brunn et d'Olmutz. Cette division contiut l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la division des cuirassiers du général d'Hautpoult, et de quatre escadrons de la garde impériale que le maréchal Bessières conduisait en personne. Quoique les chevaux fussent harassés de fatigue, les généraux n'en ordonnèrent pas moins la charge, qu'il fallut renouveler à plusieurs reprises, car les Russes opposaient une vigoureuse résistance. Mais le général Bessières s'étant avancé avec les escadrons de la garde, chargea si impétueusement, que les Russes furent à la fin culbutés et mis en déroute, laissant plus de deux cents cavaliers sur le champ de bataille, et cent chevaux au pouvoir des Français. L'action avait été très-chaude, et les Français y firent une perte presque égale à celle de l'ennemi. Parmi les blessés se trouvaient les colonels Durosnel du seizième de chasseurs, et Bourdon du onzième de dragons. Le corps de cavalerie russe qui venait de combattre était composé en

grande partie de Cosaques. Les Français n'avaient pas été intimidés par les cris épouvantables que poussaient ces demi-barbares, et comme ceux-ci étaient plus habitués à se servir de la lance que du sabre, les premiers avaient eu à cet égard beaucoup d'avantage. 1805-an XIII. Allemagne.

Après cet engagement, l'ennemi se replia sur le gros de son armée, et les reconnaissances le suivirent jusque auprès de Wischau. Napoléon fit prendre position aux troupes qu'il avait alors avec lui, en avant de Brunn, s'appuyant sur cette place dont on travaillait à augmenter encore les moyens de défense.

Nous avons déjà dit que la situation de Napoléon en avant de Brunn n'était pas aussi hasardée que certains généraux ennemis l'avaient pensé. L'empereur des Français, en s'avançant ainsi dans le cœur de la Moravie, avait calculé de manière à être joint en peu de temps par le maréchal Bernadotte qu'il avait détaché vers Iglau, à deux ou trois marches des corps qui se trouvaient alors en présence de l'armée combinée, par le maréchal Davoust dont une division n'était qu'à deux marches et les autres à quatre, enfin par le maréchal Mortier qui, laissé en arrière pour couvrir Vienne, pouvait arriver en quatre marches, et qui, dans cette dernière hypothèse, aurait été remplacé par le général Marmont.

L'armée combinée partit de Wischau et des environs, le 21 novembre, et arriva le lendemain matin devant Olmutz, où elle prit position en arrière du village d'Ollschan. Sa gauche était appuyée à la rivière de March, sa droite s'étendait sur les hauteurs de Topolan : elle était disposée sur trois lignes. Le prince de Lichsteustein, avec les troupes autrichiennes, formait la réserve sur les hauteurs en arrière de Schnobolin, et devait assurer en cas de revers, le passage au-delà de la March. Plusieurs ponts construits à cet effet sur cette rivière entre Nimlau et Olmutz devaient faciliter ce mouvement. Le terrain qu'occupait l'armée était élevé

1805-an XIII. Allemagne. dans toute son étendue, depuis les hauteurs près de Nimlau jusqu'à sa droite, de manière à pouvoir découvrir, en cas d'attaque, les mouvemens ennemis, d'une lieue en avant. Derrière les hauteurs se trouvaient de larges ravins assez profonds pour y cacher de fortes colonnes, qui pourraient surprendre par leur attaque imprévue; ce qui donnait aussi la facilité de manœuvrer offensivement au-delà de ce rideau. Sur la crête étaient des points dominans qui se défendaient réciproquement, et sur lesquels la nombreuse artillerie de l'armée pouvait être employée avec succès. Un marais couvrait sa droite et une partie de son centre; enfin ce terrain offrait de grands moyens de résistance aux forces qui pourraient se présenter.

Quelque avantageuse que fut cette position de l'armée combinée, les empereurs d'Autriche et de Russie, qui se trouvaient réunis à Olmutz dès le 18 octobre, pensèrent qu'il fallait essayer de gagner encore du temps, afin de se trouver plus en mesure par l'arrivée des troupes que le grand-duc Constantin et le général Essen amenaient. En conséquence l'empereur d'Autriche envoya au quartier-général du monarque français les comtes Giulay et Stadion avec des pleins pouvoirs pour entamer une négociation. Napoléon offrit préalablement un armistice afin d'épargner le sang, si effectivement les propositions qu'on lui faisait étaient sincères; mais il ne tarda pas à deviner les projets de ses adversaires; et conjecturant que les corps russes attendus étaient arrivés, ou sur le point d'arriver à Olmutz, il fut bien persuadé que la mission des plénipotentiaires autrichiens n'était plus qu'une ruse de guerre pour endormir sa vigilance.

Telle était, au 27 novembre, la position des différens corps de la grande armée française : la garde impériale, la division des grenadiers d'Oudinot, alors commandée par le général Duroc, et le reste du corps du maréchal Lannes, étaient

à Brunn et dans les environs de cette place; et les troupes du maréchal Soult occupaient Austerlitz, Butschowitz, Neuwieslitz, Stunitz, et avaient à Gaya, sur la route de Hongrie, un fort détachement qui se liait avec une des divisions du maréchal Davoust, qui observait la rivière de March, à l'effet d'assurer la droite de l'armée, qui était en ligne. Le prince Murat avait sa cavalerie à droite et à gauche de la grande route d'Olmutz entre Brunn et Posorzitz; ses avant-postes étaient au-delà de Wischau. 1805-an XIII. Allemagne.

Le maréchal Bernadotte, détaché sur la gauche de Brunn, occupait Iglau sur la route et près des frontières de la Bohême; les divisions de Wrede et Drouet s'étaient même avancées jusqu'à Deutschbrod et avaient pris une compagnie d'artillerie, cent chevaux de troupes, cinquante cuirassiers et plusieurs officiers appartenant au corps d'armée du prince Ferdinand; des magasins, un grand nombre de chariots attelés et chargés de bagages, étaient également tombés au pouvoir des Français. Le colonel d'état-major, Maison, premier aide-de-camp du maréchal Bernadotte, avait fait prisonniers, sur la route de Brunn à Iglau, trois cent cinquante dragons de la Tour et des cuirassiers d'Hohenlohe.

Le marechal Mortier couvrait Vienne avec les deux braves divisions qui composaient son corps d'armée.

Le marechal Davoust, dont les troupes s'échelonnaient en remontant la March qui se jette dans le Danube en-deçà de Presbourg, se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, en communication avec la droite du corps du maréchal Soult vers Gaya. Le général Marmont était à Leoben, étendant sa gauche dans la direction de Vienne et ayant sa droite vers Gratz.

Le maréchal Ney s'avancait du Tyrol sur la Carinthie pour opérer sa jonction avec l'armée d'Italie.

Enfin le maréchal Augereau assurait les communications avec la France par la Bavière et la Souabe.

1805-an XIV. Allemagne. 11 frimaire. 2 décembre.

Bataille d'Austerlitz. — Nous avons dit plus haut que les deux empereurs, réunis à Olmutz, n'avaient cherché qu'à gagner du temps, en envoyant auprès de Napoléon les comtes Stadion et Giulay. En effet, pendant que ces négociateurs s'abouchaient avec le ministre des relations extérieures Talleyrand, le grand-duc Constantin arrivait à Olmutz, le 25 novembre, avec neuf mille hommes de la garde impériale russe, ce qui portait le total de l'armée combinée à plus de quatre-vingt mille hommes. On attendait encore un autre renfort de dix mille hommes, conduit par le général Essen, et qui n'était plus qu'à quelques marches de la ville que nous venons de nommer; mais une funeste imprévoyance et la rapidité extraordinaire avec laquelle les événemens s'étaient succédés dans cette campagne, étaient cause que les troupes combinées manquaient de vivres dans leur position d'Olmutz. Dès le second jour, on avait été obligé d'avoir recours à des réquisitions forcées, et ce moyen précaire, exécuté avec désordre, n'offrait déjà plus de ressources. Le général en chef Kutusow crut devoir précipiter le mouvement offensif qui avait été résolu.

Le 27 novembre à huit heures du matin, l'armée combinée se mit en marche sur cinq colonnes pour se rapprocher de son avant-garde, commandée par le prince Bagration, qui, ce jour-là, ne fit aucun mouvement pour ne pas découvrir cette manœuvre aux Français. Les cinq routes que suivaient les colonnes ennemies étaient parallèles. Les deux colonnes de l'aile droite marchèrent le long du pied des montagnes, à droite de la chaussée, et n'étaient composées que d'infanterie russe, commandée par le général Buxhoewden, ayant sous ses ordres les lieutenans-généraux Wimpfen et Langeron; la troisième colonne, formant le centre et dirigée par le général en chef Kutusow, ayant sous son commandement immédiat le lieutenant-général Przybyszewsky, s'avança par

PLAN

DE LA BATAILLE

D'AUSTERLITZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

la route de Prosnitz; les quatrième et cinquième colonnes, composées en grande partie des troupes autrichiennes, étaient dirigées par le lieutenant-général prince de Lichstenstein, et commandées, sous ce dernier, par les lieutenans-généraux Kollowrath, Essen, prince de Hohenlohe et Uwarow : elles formaient la gauche de l'armée combinée, et marchaient à gauche et à peu de distance de la troisième colonne. La réserve, commandée par le grand-duc Constantin, ayant sous ses ordres les lieutenans-généraux Kollagriwoff et Malutin, marchait à quelque distance de la colonne du centre sur la route de Prosnitz : ce corps était, comme nous l'avons dit, composé de troupes de la garde impériale russe, au nombre de dix bataillons, dix-huit escadrons et quatre compagnies d'artillerie, et au total de huit mille cinq cents hommes. Toutes ces colonnes réunies, et en y ajoutant l'avant-garde, la réserve russe, et celle de cavalerie du général Kienmayer, présentaient un effectif de quatre-vingt-deux mille quarante hommes, dont dix-huit mille Autrichiens environ.

1805-an XIV. Allemagne.

Dans la soirée du 27, les colonnes autrichiennes occupèrent les positions suivantes : la première était à Kobelnik, bivouaquant sur deux lignes; la seconde à Ottaslawitz, où elle appuyait sa droite à la gauche de la première; la troisième, sur la grande route de Prosnitz, s'alignant avec les colonnes de la droite; la quatrième, à Dobrochow, communiquant avec la colonne du centre; enfin la quatrième était placée sur deux lignes à Brzesowitz, ayant une avant-garde commandée par le général Sutterheim, pour entretenir la communication avec des détachemens qui observaient la rivière de March.

L'armée russe marchait avec beaucoup de précaution, parce que les mouvemens des Français lui étaient inconnus. Le général Kutusow avait le dessein de refuser sa gauche, et de faire gagner du terrain à sa droite, afin de déborder la gauche

1805 an XIV. Allemagne.

des Français, dans le cas où ceux-ci seraient rencontrés. Le grand-duc Constantin s'avança avec la garde impériale sur Prosnitz, où les deux empereurs établirent leurs quartiers-généraux.

Pendant ce temps, l'armée française était toujours dans ses mêmes positions, et l'avant-garde, qui était à Wischau, ne se trouvait ni renforcée, ni affaiblie. Le général Kutusow, encouragé par cette inaction apparente, ordonna au prince Bagration de commencer l'attaque dès le lendemain 28. L'armée devait suivre, dans le même ordre de marche que la veille, le chemin que lui frayerait son avant-garde. Le prince Bagration se mit en mouvement à la pointe du jour, et partagea ses troupes en trois colonnes. Celle du centre marcha par la chaussée, les deux autres, de droite et de gauche, tournèrent la petite ville de Wischau, occupée par un régiment de hussards, un autre de chasseurs français, et quelques dragons à pied du sixième régiment. Deux autres régimens étaient campés derrière la ville, et le général Sébastiani était dans le village d'Ollschan avec un des régimens de dragons de sa brigade. Aussitôt que les Francais eurent connaissance du mouvement de l'avant-garde ennemie, ils évacuèrent Wischau, suivant les instructions données par Napoléon; mais cette retraite ne put se faire assez promptement pour empêcher une centaine de dragons à pied du sixième de tomber entre les mains des Russes. La cavalerie française se replia sur Rausnitz, où était le gros de l'avant-garde, qui quitta cette position dans la soirée, pour suivre le mouvement rétrograde et général de l'armée.

L'empereur des Français avait prévu d'avance le cas où il serait attaqué par l'armée combinée, et avait fait choix d'un terrain sur lequel il espérait pouvoir combattre avec avantage les forces nombreuses qu'il supposait avoir devant lui. Déjà même, pour s'assurer en partie du nombre et des pro-

jets de l'ennemi, il avait envoyé le général Savary, un de ses aides-de-camp, au quartier-général des deux souverains, sous le prétexte de complimenter l'empereur de Russie; mais le mouvement offensif de l'armée combinée avait eu lieu pendant que Savary remplissait sa mission. En apprenant donc l'attaque de l'avant-garde, Napoléon accéléra la retraite de ses troupes, pour leur faire prendre une nouvelle position entre Turas et Brunn. L'armée occupa d'abord les villages de Monitz, Telnitz, Sokolnitz, Kobelnitz, Schlapanitz, qui couvraient son front, tandis que son avant-garde couronnait les hauteurs d'Augezd, de Pratzen, de Jirzokowith et de Kruh; et, comme s'il eût eu le dessein de garder ces dernières positions, l'empereur des Français fit travailler avec beaucoup d'appareil à des retranchemens que l'on garnit d'artillerie.

C'est dans cette position que le général Savary trouva l'armée française, à son retour du quartier-général des alliés. Il annonça à Napoléon qu'il avait reçu un accueil distingué de l'empereur Alexandre et du grand-duc Constantin, mais que rien n'égalait la jactance et la présomption des jeunes officiers qui entouraient le monarque russe. Ceux-ci, au rapport de Savary, raillaient la circonspection des vieux généraux autrichiens, qui connaissaient par expérience le génie du vainqueur de l'Italie, l'habileté et la fermeté de ses généraux, et la valeur de ses soldats. C'était à leur peu d'énergie, disaient ces mêmes officiers russes, que les Allemands devaient attribuer leurs revers; mais tout allait changer de face par la vigueur et l'impétuosité des troupes russes combattant sous les yeux de leur jeune souverain; et, d'ailleurs, les Français ne montraient-ils pas déjà l'opinion qu'ils avaient de ces mêmes troupes, par leur contenance irrésolue, et en cédant aussi facilement le terrain après une seule attaque d'avant-garde? Napoléon sourit au récit de son aide-de-camp: il voyait avec plaisir que l'ennemi donnait tête baissée dans le piége qui lui

1805-an XIV Allemagne.

était tendu, et il se promettait de tirer le plus grand parti de la présomption des généraux russes.

En effet, l'opinion générale, dans l'armée ennemie, était que l'empereur français n'oserait point risquer le sort d'une bataille générale devant Brunn; et elle semblait, en quelque sorte, justifiée par la retraite précipitée de l'avant-garde sous les ordres de Murat, et celle du gros de l'armée derrière Pratzen. Dans cette croyance, le général Kutusow, au lieu de hâter son mouvement de front, résolut de manœuvrer de manière à tourner l'armée française et à la forcer à mettre bas les armes. On a vu que, jusqu'alors, ce général s'était avancé par sa droite en refusant sa gauche, dans l'espoir de tourner les Français par les montagnes, et avait, à cet effet, porté la moyenne partie de son infanterie sur son flanc droit; mais il changea cette disposition à Wischau, et manœuvra par sa gauche pour tourner la droite de l'armée française [1]. Ce mouvement fit perdre du temps et le terrain qu'on aurait pu gagner en continuant de marcher en avant.

Pendant ce temps, les corps des maréchaux Bernadotte et Davoust, vers lesquels l'empereur Napoléon avait envoyé en toute hâte des officiers d'ordonnance, s'avançaient pour se mettre en ligne; et les Russes, en ne profitant pas de leur absence, s'exposaient ainsi à perdre en partie l'avantage de leur supériorité numérique.

D'après des nouvelles dispositions prises par son géneral en chef, l'armée alliée se porta, le 29, de Lultsch et de la hauteur de Noska sur celle de Hobitschau et de Kutscherau; le prince Bagration poussa ses avant-postes sur Posorzitz; le général Kienmayer, avec sa réserve de quatorze escadrons au-

[1] Il voulait couper à l'armée française sa retraite sur Vienne; mais Napoléon ne songeait point à prendre ce chemin, dans le cas où il eût été battu. Il avait trop de prévoyance pour aller se placer ainsi entre l'armée alliée et celle de l'archiduc Charles, qui pouvait, accourant de la Carniole, culbuter le corps de Marmont, et s'avancer sur Vienne.

trichiens, marcha sur Austerlitz, que le maréchal Soult avait évacué dès trois heures du matin pour prendre position derrière les villages de Puntonitz et de Schlapanitz ; et le général Sulterheim arriva à Butschowitz, où il se trouvait en communication avec un détachement autrichien qui venait de repousser de Gaya quelques postes français. 1805-an XIV. Allemagne.

Le gros de l'armée ennemie continua à s'avancer toujours sur cinq colonnes. La première s'arrêta, le 30 au soir, à Niemezan, où elle appuya sa droite : sa gauche était à Hodiegitz ; la seconde, à ce dernier village, où elle se forma sur la gauche de la première ; la troisième, à Krzisanowitz, en réserve derrière la première colonne ; la quatrième, à Herspitz, en réserve de la deuxième colonne ; enfin, la cinquième, suivant la marche de la troisième, était venue se placer dans une vallée en avant de Marhofen. Ce même jour, le corps de réserve du grand-duc Constantin occupa Butschowitz, l'avant-garde était à Posorzitz, poussant ses avant-postes sur la chaussée et sur Kruh. Le général Kienmayer resta à Austerlitz, où il fut renforcé par la brigade du général Sulterheim. Le général en chef Kutusow avait son quartier-général à Hodiegitz, et les deux empereurs d'Allemagne et de Russie occupaient le château du prince de Kaunitz, à Krzisanowitz, près d'Austerlitz.

Pendant ces mouvemens de l'armée austro-russe, l'archiduc Ferdinand, qui avait reçu en Bohême l'ordre de se porter de son côté sur l'armée française, afin de faire diversion et d'occuper les troupes du maréchal Bernadotte ; l'archiduc, disons-nous, parti de Czaslau, repoussait les troupes bavaroises de la division de Wrède, de Steinsdorf et de Deutschbrod, et s'avançait sur Iglau, où le maréchal Bernadotte avait laissé le général de Wrède pour couvrir les routes de Znaim et de Brunn.

Des reconnaissances envoyées en avant instruisaient l'empereur français de la marche de l'ennemi. Afin d'augmenter

1805-an XIV. Allemagne. encore la confiance de celui-ci, et d'accréditer de plus en plus l'opinion du refus d'une bataille en avant de Brunn, Napoléon fit demander une entrevue à l'empereur Alexandre. Celui-ci se borna à envoyer son aide-de-camp, prince Dolgorucki. Ce jeune officier, favori du monarque russe, arrivé aux avant-postes français, où Napoléon s'était rendu lui-même, crut remarquer, dans la contenance des troupes et dans le silence inquiet avec lequel elles travaillaient à se retrancher, les indices d'une terreur qu'il ne balança pas à attribuer au voisinage des redoutables guerriers de sa nation. Il mit, en conséquence, dans sa conversation avec le chef du gouvernement français un ton d'impudence et de morgue qui eût été déplacé même avec des égaux. L'empereur Napoléon écouta froidement les propositions ridicules qu'osait lui faire cet impertinent écho du ministère britannique : comme, par exemple, de déposer la couronne de fer, de céder la Belgique, etc., etc.; et, par cette modération calculée, il laissa partir l'envoyé d'Alexandre avec l'intime persuasion que l'armée française ne pouvait pas résister au coup décisif qui allait lui être porté.

Le prince Dolgorucki, de retour au quartier-général russe, s'empressa de communiquer cette impression à la tourbe des jeunes courtisans qui exerçaient une si grande influence sur l'esprit de leur maître. Il n'était plus question de combattre l'armée française avec des chances plus ou moins avantageuses : tous les doutes étaient dissipés à cet égard; elle allait passer sous le joug, et recevoir la loi des plus vaillantes troupes de l'Europe. Telle était l'opinion de la jeunesse russe, et de presque tous les généraux de cette nation. Quelques-uns des chefs vétérans de l'armée autrichienne, de ces vieux généraux qui avaient fait la guerre contre le vainqueur de l'Italie, représentèrent vainement au conseil de l'armée alliée que ce n'était point dans une pareille

confiance, et avec cette présomption, qu'il convenait de marcher contre une armée qui comptait tant de soldats exercés et de chefs habiles. Vainement ils ajoutèrent qu'ils avaient souvent vu Napoléon, avec un petit nombre de troupes et dans des positions difficiles, ressaisir tout à coup la victoire par un mouvement rapide et imprévu, et culbuter les forces les plus nombreuses; que, jusqu'à présent, on n'avait obtenu aucun avantage marqué, et que les officiers qui avaient combattu à l'arrière-garde de l'armée russe pouvaient rendre témoignage de la fermeté et de l'audace des troupes françaises. A ces observations pleines de sens, les jeunes officiers-généraux russes opposaient la valeur de leur nombreuse armée, l'enthousiasme que lui inspirait la présence de son souverain, et l'invincible phalange de la garde impériale d'Alexandre. Un reste de pudeur les empêchait sans doute de porter en ligne de compte leurs grandes conceptions guerrières, qu'ils voyaient avec étonnement méconnues des Autrichiens. 1805-an XIV. Allemagne.

Les événemens allaient justifier l'avis des généraux de l'Autriche: Napoléon, placé sur les hauteurs de Pratzen, examinait par lui-même et par les reconnaissances qu'il envoyait incessamment sur la ligne ennemie, tous les mouvemens de ses adversaires. Calculant l'effet de ses forces dans chaque position, il les visitait successivement, et, l'avant-veille de la bataille que nous allons décrire, après avoir parcouru les villages de Telnitz, Sokolnitz et Monitz, il dit aux généraux et officiers qui l'entouraient: « Si mon dessein était d'empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je l'attendrais, mais cela n'amenerait qu'une bataille ordinaire; au lieu que si, au contraire, je renforce ma droite en la retirant vers Brunn, et que ce mouvement fasse abandonner aux Russes les hauteurs qu'ils occupent, fussent-ils au nombre de trois cent mille, ils sont pris en défaut, et perdus sans ressource. » C'est ce qui arriva.

Le premier décembre, l'armée alliée commença le mouve-

1805-an XIV. Allemagne.

ment de flanc conçu par le général Kutusow pour tourner la droite des Français; et cette manœuvre, que Bonaparte aperçut de son bivouac, le remplit de joie, parce qu'il fut convaincu, dès ce moment, que son adversaire donnait à plein collier dans le piége qui lui était tendu. « Avant demain au soir, cette armée est à moi, dit l'empereur français au major-général Berthier. »

La première des cinq colonnes ennemies s'étant avancée par Herspitz et Waschan, prit position en deux lignes sur les hauteurs d'Hosteriadek. Un régiment d'infanterie légère fut posté au village d'Augezd, situé entre la montagne et les étangs de Monitz; la seconde, marchant par Austerlitz, Krenowitz, vint prendre position, également sur deux lignes, sur les hauteurs de Pratzen, à droite de la première colonne; la troisième, marchant sur la droite d'Austerlitz, se dirigea sur Pratzen, et prit position sur les hauteurs à droite de ce village; la quatrième, marchant par sa droite près de Nimezan, coupa la grande route d'Austerlitz sur Brunn, et se plaça sur deux lignes derrière la troisième colonne; la cinquième colonne, qui avait suivi la direction de cette dernière (la troisième), vint se placer derrière elle sous les hauteurs à droite de Pratzen. La garde impériale russe, formant réserve, traversa Austerlitz, pour venir se placer sur les hauteurs en avant de ce village, ayant sa gauche appuyée à Krenowitz, et sa droite vers la grande route de Brunn à Olmutz.

L'avant-garde du prince Bagration s'était étendue, dès le matin, au-delà d'Holubitz et de Blazowitz, pour faciliter la marche des troisième et quatrième colonnes sur les points où elles devaient se former. Le général Kienmayer, dont le corps de cavalerie avait été renforcé de huit escadrons autrichiens, de dix de cosaques, et de cinq bataillons de Croates, n'arriva qu'à neuf heures du soir en avant d'Augezd, où il prit position.

Le général en chef Kutusow porta son quartier-général à Krenowitz. 1805-an XIV. Allemagne.

L'empereur Napoléon avait laissé opérer ce grand mouvement sans l'inquiéter. Il s'était borné à faire faire, par l'avant-garde du prince Murat, une reconnaissance de cavalerie dans la plaine; puis il avait fait retirer ses avant-postes jusqu'à Telnitz, Sokolnitz et Schlapanitz, comme paraissant intimidé de l'approche des forces immenses qu'il avait à combattre.

Vers le milieu du jour, l'empereur Napoléon monta à cheval, accompagné des maréchaux Soult, Bernadotte et Bessières, et parcourut les rangs de l'infanterie et de la cavalerie de sa garde, qui était sous les armes dans la plaine de Schlapanitz. Le soleil se montrait alors dans tout son éclat, la température était la même que dans une belle journée de printemps, et tout annonçait que ce beau temps continuerait jusqu'au lendemain, jour anniversaire du couronnement du souverain des Français, et qui devait être consacré de nouveau par la victoire la plus mémorable. Napoléon s'avança ensuite jusque sur la ligne des tirailleurs de la cavalerie de Murat, qui échangeaient quelques coups de carabine avec ceux de l'ennemi; et, après avoir observé pendant quelque temps le mouvement des différentes colonnes qui se présentaient devant lui, il rentra dans la baraque qu'il s'était fait construire au milieu de sa garde, sur le plateau à gauche de Schlapanitz, afin de faire ses dispositions pour la bataille du lendemain. La proclamation suivante fut mise, dans la soirée, à l'ordre de l'armée.

« Soldats!

» L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez

1805-an XIV. Allemagne. poursuivis constamment jusqu'ici. Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

» Soldats! je dirigerai moi-même vos bataillons, je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

» Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

» Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

A la nuit, Napoléon, voulant connaître l'effet que sa proclamation avait produit sur le moral de ses troupes, s'approcha de quelques bivouacs en avant du quartier-général. Il fut bientôt reconnu. Sa présence rappelant aux soldats l'anniversaire du couronnement, quelques-uns d'entre eux imaginent de prendre la paille sur laquelle ils reposaient, et d'en former des fanaux, qu'ils placent au bout d'une perche ou de leur fusil. En un moment et comme par l'effet d'une commotion électrique, toute la ligne a suivi cet exemple, et la vaste plaine de Schlapanitz présente le spectacle de la plus brillante illumination. Cinquante mille hommes, placés sur le front de bandière, saluent leur empereur par des acclamations réitérées, et lui annoncent que, le lendemain, l'ar-

mée lui donnera un bouquet digne de lui. Un vieux grenadier s'approche de Napoléon, et, faisant allusion à un passage de la proclamation rapportée plus haut, il lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom de mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » Attendri d'une scène aussi touchante, vivement ému d'un mouvement aussi énergique, Napoléon s'écria en rentrant dans sa baraque : « Voilà la plus belle soirée de ma vie; mais je regrette de penser que je perdrai demain bon nombre de ces braves gens..... » L'exaltation des troupes se prolongea pendant toute la nuit, et les cris de *vive l'empereur! vive Napoléon!* qui se firent entendre presque sans interruption jusqu'à la prise des armes, reportés par les échos dans les bivouacs de l'ennemi, auraient dû lui apprendre que de tels soldats n'étaient point d'humeur à se laisser vaincre.

1805-an XIV. Allemagne.

Dès le 30, le corps du maréchal Bernadotte avait bivouaqué derrière Brunn, et celui du maréchal Davoust avait joint la droite de l'armée dans la matinée. L'empereur fit diriger une division de ce corps (celle du général Friant) et une autre de dragons au couvent de Reygern, pour y observer et contenir la gauche de l'ennemi, dans le cas où celle-ci s'avancerait par la route d'Auspitz. La division Gudin dût se porter de Nikolsburg, où elle était arrivée en venant de Presburg, sur la droite de la ligne française, pour contenir le général Meerveldt, qui, ayant rassemblé les débris de son corps battu à Marienzell, s'était avancé, par la Hongrie, jusqu'à Luntenburg, entre la Taya et la March, au-dessus du confluent de ces deux rivières.

Telle était, dans la nuit du premier au 2 décembre, la position des autres corps de l'armée française : le corps du maréchal Bernadotte, formant le centre et composé seule-

1805-an XIV. Allemagne.

ment alors des divisions Rivaud et Drouet, était placé derrière le village de Jirzokowith, qui était lui-même fortement occupé. Le corps de cavalerie de Murat était à la gauche et un peu en arrière des troupes de Bernadotte. Les divisions Suchet et Caffarelli, du corps du maréchal Lannes, formaient la gauche de l'armée, et touchaient la cavalerie de Murat; la gauche du maréchal Lannes était appuyée à une hauteur sur laquelle était autrefois une chapelle funéraire musulmane, construite par les Turcs lorsqu'ils étaient maîtres de la Hongrie et d'une partie de la Moravie, ce qui avait conservé à cette hauteur la dénomination de *santon*. La position du santon morave était très-favorable, et Napoléon l'avait fait fortifier et occuper avec d'autant plus de soin, qu'il la regardait comme la clef de ses opérations offensives [1]. Dix-huit pièces de canon y étaient placées en batterie, et elle était gardée par le dix-septième régiment d'infanterie légère, sous les ordres du général de brigade Claparède, de la division Suchet. Le maréchal Soult commandait l'aile droite, composée de la division Legrand, qui en formait l'extrémité, et était en position entre les villages de Sokolnitz et de Telnitz; de la division Vandamme, qui tenait la gauche, et de la division Saint-Hilaire, formant le centre, et placée à gauche de Kobelnitz; les villages de Telnitz, Sokolnitz et Kobelnitz étaient occupés par de forts détachemens d'infanterie; la réserve de l'armée, composée de dix bataillons de la garde impériale, et de dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, était près de Turas, entre ce village et Schlapanitz. Cette réserve était disposée sur deux lignes, en colonnes, par bataillon à distance de déploiement, ayant dans les intervalles quarante pièces de

[1] Huit jours avant la bataille, l'empereur, revenant de Wischau où il avait été visiter les avant-postes, était monté sur le santon, et avait dit aux officiers qui l'entouraient : « Examinez bien cette position, car elle jouera probablement un grand rôle avant peu. »

canon. C'était avec elle que Napoléon avait le projet de se précipiter partout où il croirait sa présence urgente. La force totale des troupes françaises en ligne, ne s'élevait guère au-delà de soixante à soixante-dix mille hommes; les alliés en avaient près de cent mille. 1805-an XIV. Allemagne.

Enfin parut le 2 décembre. Vers une heure du matin, les généraux des diverses colonnes de l'armée austro-russe reçurent leurs instructions pour l'attaque de l'armée française. Quoique les avant-postes deux armées se touchassent, le général en chef russe n'avait, sur la position des Français, que des notions vagues, qui ne justifiaient point assez les suppositions sur lesquelles il avait basé la disposition de la bataille. Ayant remarqué, la veille, un mouvement de troupes vers la droite de son adversaire, le général Kutusow présuma que l'armée française s'affaiblissait au centre pour renforcer sa droite; et comme il avait vu également des lignes de fumée entre le village de Turas et les étangs en arrière de Sokolnitz et de Kobelnitz, et d'autres près de Czernowitz, il crut que Napoléon avait appuyé sa droite à ces étangs, avec une réserve derrière. La gauche de l'armée combinée débordait la droite de l'armée française; Kutusow supposait qu'en passant le défilé de Sokolnitz et de Kobelnitz, la droite des Français se trouverait tournée, et qu'ensuite l'attaque pourrait se continuer dans la plaine entre Schlapanitz et le bois de Turas, en évitant ainsi les défilés de Schlapanitz et de Bellovitz, qui, dans l'opinion du général russe, couvraient le front de la position des Français. Ainsi donc, son plan était d'attaquer l'armée de Napoléon par son flanc droit, sur lequel de grandes masses devaient se porter avec rapidité et vigueur. La vallée entre Telnitz et Sokolnitz devait être franchie au pas de course, la cavalerie du prince de Lichstenstein et l'avant-garde du prince Bagration, formant la droite de l'armée alliée, devaient couvrir ce mouvement : le général autrichien sur

1805-an XIII. Allemagne. la plaine entre Kruh et Schlapanitz, à cheval sur la chaussée, et le général russe en soutenant cette cavalerie, et garnissant avec son artillerie les hauteurs entre le village de Dwaroschna et la cassine ou cabaret de Lesch. Ce plan était vicieux, même dans les suppositions du général russe : car l'empereur faisant un effort sur son centre, en admettant qu'il n'eût point attaqué les hauteurs de Pratzen, la gauche de l'ennemi, arrivée au bois de Turas, se trouvait par là même coupée de son centre [1].

La nuit avait cessé : le soleil parut dans tout son éclat sur l'horizon, comme pour être témoin du grand et terrible spectacle que la fortune et la valeur allaient donner à la terre. Napoléon, qui avait passé la nuit à faire ses dernières dispositions, se porta sur le front de bandière, inspecta une grande partie des régimens, les animant par ces heureuses incitations qui lui étaient si familières, leur rappelant leurs exploits passés, leur promettant de nouveaux lauriers, de nobles et grandes récompenses. Il dit, en passant devant le front du cinquante-septième régiment : « Souvenez-vous que, il y a bien des années, je vous ai surnommé *le Terrible*. » Et au vingt-huitième, composé, en grande partie, de conscrits des départemens du Calvados et de la Seine-Inférieure : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. »

Cependant, à mesure que l'astre du jour, frappant de ses rayons les positions environnantes, achevait de dissiper les vapeurs du matin, on voyait les hauteurs de Pratzen se dégarnir successivement, et les colonnes de l'armée austro-russe inonder la plaine.

En effet, l'armee austro-russe s'était mise en mouvement, dès cinq heures du matin, pour se rendre dans les positions qui lui étaient indiquées. La première colonne, dirigée par le lieutenant-général Docthorow, et composée de vingt-quatre bataillons, s'avança des hauteurs d'Hosteriadek par Augezd

[1] Voyez le plan de la bataille.

sur Telnitz, pour marcher ensuite vers les étangs à la droite de ce dernier village; la seconde colonne, conduite par le lieutenant-général Langeron (Français émigré), forte de dix-huit bataillons, descendant des hauteurs de Pratzen, et marchant, comme la première, par sa gauche, s'approcha du château de Sokolnitz, pour forcer la vallée entre ce village et celui de Telnitz, et s'aligner ensuite avec la première colonne; la troisième, commandée par le général Przybyszewsky, forte de dix-huit bataillons, descendit des mêmes hauteurs de Pratzen, également par sa gauche et dans la direction du château de Sokolnitz, d'où les têtes des trois colonnes, après être parvenues entre Sokolnitz et les étangs situés en arrière, devaient se porter en avant jusqu'aux étangs de Kobelnitz; la quatrième colonne, conduite par le lieutenant-général autrichien Kollowrath, forte de vingt-sept bataillons, dont quinze autrichiens, suivant le mouvement de la troisième par sa gauche, devait passer la même vallée (celle entre Sokolnitz et Telnitz), les étangs de Kobelnitz, et aligner sa tête avec celle des autres. Ces quatre colonnes auraient ainsi présenté le front le plus imposant à la droite de l'armée française, dans les suppositions faites par le général Kutusow, et dont nous avons parlé plus haut; le général Kienmayer devait, avec son infanterie, protéger les mouvemens de la première colonne, de manière que celle-ci, se trouvant, par le fait, renforcée de cinq bataillons, devait en jeter quatre dans le bois de Turas; le reste de cette colonne et les trois autres, marchant ensuite en avant entre ce bois et Schlapanitz, auraient attaqué avec de grosses masses la droite des Français, tandis que trois bataillons de la quatrième colonne se seraient occupés d'enlever le village de Schlapanitz.

1805-an XIV. Allemagne.

La cinquième colonne se composait de toute la cavalerie aux ordres du prince de Lichstenstein, et forte de quatre-vingt-deux escadrons. Partant du pied des hauteurs derrière

1805-an XIV. Allemagne.

la troisième colonne, elle s'avançait entre Blazowitz et Kruh, pour protéger la marche des colonnes de la droite, et devait se porter ensuite sur la plaine entre Kruh et le cabaret de Lesch, à droite et à gauche de la chaussée, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

L'avant-garde, commandée par le lieutenant-général prince Bagration, et forte de douze bataillons et quarante escadrons, s'avançait vers les hauteurs entre Dwaroschna et la cassine de Lesch, pour y placer de fortes batteries d'artillerie. La réserve du grand-duc Constantin, forte de dix bataillons et de dix-huit escadrons, se disposait à marcher des hauteurs en avant d'Austerlitz et en arrière de Blazowitz et de Kruh, pour soutenir la cavalerie du prince de Lichstenstein et le corps du prince Bagration.

Il est facile de remarquer que le général Kutusow faisait dépendre le sort de la bataille qu'il allait livrer, de l'attaque de sa gauche, et du reploiement de la droite des Français sur leur gauche. Il ne comptait pas sur un succès décisif, si le prince Bagration, dans sa position sur les hauteurs de Dwaroschna, n'était pas à même d'opposer une résistance opiniâtre aux attaques que les Français pourraient diriger contre lui; et c'est pour cette cause qu'il avait donné l'ordre au prince de Lichstenstein de tomber sur les colonnes ennemies qui tenteraient d'entamer la gauche du général russe. Dans le cas où l'attaque sur la droite française aurait réussi, le général Bagration devait faire des mouvemens contre la gauche, et se mettre en communication avec les quatre colonnes d'infanterie; à la suite de quoi, l'armée alliée se serait réunie en avant du village de Latein entre Lesch et Nenowitz; le général Buxhoewden commandait la gauche de l'armée, et marchait avec la première colonne; le général en chef Kutusow était au centre, et marchait avec la quatrième colonne; le prince de Lichstenstein commandait la droite.

L'empereur Napoléon remarqua que la direction de marche des colonnes d'infanterie ennemies devait mettre entre elles de grands intervalles à mesure que leurs têtes s'approchaient de la vallée de Telnitz, Sokolnitz et Kobelnitz. Il demanda au maréchal Soult, qui était auprès de lui en ce moment, combien il croyait qu'il fallût de temps pour s'avancer vers les hauteurs « de Pratzen : Moins de vingt minutes, répondit le maréchal; le brouillard, qui couvre encore le fond de la vallée où nos troupes sont placées, et la fumée des bivouacs qui s'éteignent, déroberont ce mouvement à l'ennemi. — En ce cas, reprit l'empereur, attendons encore un quart d'heure. » Il avait donné l'ordre au maréchal Bernadotte de passer le ruisseau de Jirzokowitz, et de se tenir prêt à marcher offensivement. Au moment où l'attaque allait commencer, Napoléon fit aux troupes qui l'entouraient cette courte et énergique harangue : « Soldats, souvenez-vous que cette bataille doit être un combat de géans. Il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis, et apprenne enfin au monde que nous n'avons pas de rivaux. »

1805-an XIV. Allemagne.

Le maréchal Soult, en quittant l'empereur, s'était porté sur le village de Kobelnitz, en arrière duquel se trouvait la division Saint-Hilaire, sous les armes. Le maréchal, passant devant chaque régiment, excita leur ardeur et leur enthousiasme, et, s'arrêtant devant le dixième d'infanterie légère : « Rappelez-vous, dit-il aux soldats et aux officiers, que vous avez battu les Russes en Suisse. — Nous ne l'avons pas oublié, répondirent ceux-ci, encore moins aujourd'hui que jamais. » Cette division se prépara à marcher en avant, ainsi que celle du général Vandamme, qui était à sa droite. La division Legrand, qui formait, comme on l'a vu, l'extrémité droite, par où le combat devait s'engager, devait garder sa position.

Le corps du général Kienmayer étant le plus rapproché de

1805-an XIV. Allemagne. la ligne française, s'était avancé d'Augezd pour forcer le défilé de Telnitz, et frayer ainsi le chemin à la premiere colonne ennemie. Il y a entre Augezd et Telnitz une plaine assez étendue, que quelques escadrons de hussards autrichiens traversèrent rapidement; mais le dernier village était occupé par le troisième régiment d'infanterie de ligne, et, sur une hauteur en avant, se trouvait un bataillon des tirailleurs du Pô, pour en défendre l'approche; à droite se montraient de petits partis de cavalerie, tirés d'une masse qui se trouvait auprès des étangs de Menitz. On se rappelle qu'une division de dragons français était en position au couvent de Raygern avec la division Friant, du corps du maréchal Davoust : les partis dont nous parlons appartenaient à cette division de dragons.

Le général Kienmayer fit porter un détachement de cavalerie sur celle des Français, et fit avancer un bataillon sur la hauteur occupée par les tirailleurs du Pô. Ceux-ci furent renforcés par un bataillon de ligne, et la fusillade s'engagea vivement sur ce point. Les Français se défendirent avec leur intrépidité ordinaire contre les attaques réitérées de l'infanterie autrichienne, que le général Kienmayer renforça d'un bataillon, pendant que sa cavalerie, placée sur les flancs de l'infanterie, contenait celle des Français, qui se faisait voir, comme nous venons de le dire, au-delà du défilé de Telnitz. Le général autrichien Sutterheim, après avoir été repoussé deux fois de la hauteur qu'il fallait enlever pour arriver au village, parvint cependant à s'en rendre maître; mais le troisième régiment de ligne et les tirailleurs du Pô défendirent le village et les vignes qui l'environnaient avec encore plus d'opiniâtreté que la hauteur. Le général Kienmayer avait fait avancer le général Carneville, avec les trois bataillons qui lui restaient, au soutien des deux premiers, qui avaient peine à se maintenir sur la hauteur dont ils venaient de s'emparer. L'action recommença avec plus de vigueur. La nature avait

formé un retranchement naturel autour du village, les vignes étaient bordées par un fossé dans lequel les Français se tenaient comme dans un chemin couvert. Le deux bataillons de Szeckler, infanterie, parvinrent cependant à percer jusque dans le village, mais ils furent repoussés avec perte des deux tiers de leurs soldats tués ou blessés. Ce combat durait depuis plus d'une heure : le général Kienmayer, ainsi engagé, ne voyait point arriver la tête de la première colonne russe, avec laquelle marchait le général Buxhœwden ; et d'autres troupes du général Legrand se montraient au-delà du défilé de Telnitz : dans cette situation critique, il pensait à faire un mouvement rétrograde, lorsque la colonne attendue déboucha enfin d'Augezd. Le général Buxhœwden envoya un bataillon de chasseurs au soutien des Autrichiens, et une brigade russe vint se placer en réserve. Le général Kienmayer fit alors recommencer l'attaque du village, qui fut emporté. Les Français, à l'approche de la formidable colonne ennemie, évacuèrent le défilé pour se former au-delà en bataille. Le général Buxhœwden ne voulut pas pousser plus loin avant d'apercevoir la tête de la seconde colonne, qui devait venir à sa droite entre le pied des hauteurs et Sokolnitz.

1805-an XIV. Allemagne.

Sur ces entrefaites, le général Friant, qui s'était avancé du couvent de Raygern vers Sokolnitz sur trois colonnes, arriva, vers neuf heures, au soutien de la division Legrand. Profitant d'un brouillard épais qui s'éleva tout à coup dans la vallée, ces troupes attaquèrent Telnitz. Les chasseurs du septième régiment russe et un bataillon autrichien, qui occupaient ce village, se retirèrent en désordre jusqu'au-delà de la hauteur, et, entraînant dans leur fuite un régiment d'infanterie russe qui devait les soutenir, mirent de la confusion dans une partie de la première colonne ; mais, fort heureusement pour l'ennemi, le général Nostiz, chargea brusquement avec deux escadrons de hussards, l'infanterie française, et

1805-an XIV. Allemagne. arrêta sa marche victorieuse. Le brouillard dissipé, le général Buxhœwden déploya sa colonne en plusieurs lignes sur la hauteur, et l'aspect de cette masse détermina les Français à évacuer Telnitz, qui fut occupé immédiatement. Le défilé fut ensuite passé, après quelque résistance, par une division de cavalerie ennemie, qui se forma au-delà en bataille : Telnitz fut gardé par quelques bataillons et de l'artillerie. Les Français se retirèrent dans la direction de Turas ; et, comme la communication entre la première et la seconde colonne ennemie n'était point établie, ils ne furent point suivis. Cet incident fit éviter à la cavalerie autrichienne de tomber dans le piége qui lui était tendu.

Pendant que ceci se passait à Telnitz, les deuxième et troisième colonnes de l'armée alliée s'étaient avancées vers Sokolnitz que gardaient deux bataillons de la division Legrand. A l'approche des chasseurs russes qui marchaient en avant de chaque colonne, ces bataillons se préparèrent à la plus vigoureuse résistance. Ils avaient à leur gauche, sur une hauteur, entre Sokolnitz et Kobelnitz, une batterie de canon dont le feu prenait en écharpe l'ennemi, qui riposta avec vigueur. Cette canonnade, engagée ainsi à gauche et devant Sokolnitz, abîma ce village.

Les généraux Langeron et Przybyszewky, commandant les deuxième et troisième colonnes russes, sans s'inquiéter de ce qui se passait à la quatrième, sans communication directe avec elle, malgré les instructions du général en chef Kutusow, sans chercher à avoir connaissance des mouvemens offensifs de la ligne française, mouvemens que nous allons décrire plus bas, ne songèrent qu'à poursuivre leur marche sur Sokolnitz, et, après une canonnade longue et inutile, leurs troupes emportèrent le village, dont les Français se retirèrent en bon ordre. En entrant dans Sokolnitz, les deux colonnes s'y croisèrent, ce qui jeta de la confusion parmi elles. Le général

Muller, qui commandait une des brigades de chasseurs russes, fut blessé et pris ensuite au-delà de ce village. 1805-an XIV. Allemagne.

Disons maintenant ce qui se passait au centre et à la gauche de l'armée française, pendant ces attaques faites par l'ennemi sur son extrême droite.

Napoléon avait jugé, comme on l'a vu, que les mouvemens de l'armée alliée manquaient d'ensemble et de consistance, et que l'aile gauche, par le grand circuit qu'elle avait à faire, s'éloignait du centre à mesure qu'elle avançait, et déjà il avait fait marcher contre ce centre une partie des masses qu'il tenait réunies, afin de couper ainsi les trois colonnes qui ne cessaient point de s'avancer imprudemment pour tourner et envelopper l'armée française dans une position où elle n'était pas. Toutefois il garda près de lui, sur les hauteurs entre Schlapanitz et Kobelnitz, sa réserve, composée des dix bataillons de la garde impériale, et des dix bataillons de grenadiers, dont le général Oudinot, à peine rétabli de sa dernière blessure, avait repris le commandement. Cette réserve ne tira pas un coup de fusil pendant la bataille.

Le maréchal Soult avait fait avancer la division Saint-Hilaire pour attaquer les hauteurs et le village de Pratzen, en même temps que le maréchal Bernadotte, qui venait de passer le ruisseau de Jirzokowitz avec les divisions Rivaud sur la droite et Drouet sur la gauche, se dirigeait sur les hauteurs de Blazowitz; à gauche de ces deux divisions se plaçait, sur plusieurs lignes, la cavalerie du prince Murat, pour se porter entre Jirzokovitz et Kruh. Le maréchal Lannes, ayant à droite la division Caffarelli et à gauche celle du général Suchet, se portait en avant sur la gauche de Murat, à cheval sur la chaussée.

Le combat s'engagea bientôt sur tous les points de cette ligne du centre et de la gauche des Français. Le grand-duc Constantin, ayant quitté, à l'heure indiquée, les hauteurs en

1805-an XIV. Allemagne.

avant d'Austerlitz pour se porter sur celles de Blazowitz et de Kruh, se trouva, sur ce point, en présence des divisions Drouet et Rivaud, et des escadrons de cavalerie légère du prince Murat, que commandait le général Kellermann, et, par conséquent, en première ligne : ses tirailleurs s'engagèrent avec ceux des Français. Dans cette occurrence, le grand-duc se hâta de faire occuper le village de Blazowitz par un bataillon de chasseurs de la garde. Au même instant, arriva le prince de Lichstenstein avec sa colonne de cavalerie : celle-ci, d'après ses instructions, devait se porter sur la gauche du corps du prince Bagration, pour occuper la plaine entre Kruh et le cabaret de Lesch ; mais, marchant derrière la troisième colonne, elle fut arrêtée par les troupes d'infanterie, qui la croisèrent lorsqu'elles se portèrent en avant pour descendre des hauteurs de Pratzen, au commencement de l'action. Par ce retard, le prince n'avait pu placer à la hâte que dix escadrons, sous les ordres du lieutenant-général Uvarow, sur la gauche du prince Bagration, pour assurer le flanc de ce général, qui, déjà, avait une partie de la cavalerie du prince Murat devant lui : trouvant le grand-duc engagé avec les tirailleurs de la division du général Kellermann, soutenu à droite et à gauche par ceux des divisions Caffarelli et Rivaud, il s'était décidé à se mettre en bataille pour charger ces dernières troupes. Le régiment des uhlans du grand-duc Constantin fut le premier qui se déploya : entraînée par l'ardeur du général Essen, qui la conduisait, cette troupe n'attendit point que les autres régimens fussent formés, et fondit, sans être soutenue, sur la cavalerie du général Kellermann ; celle-ci se retirant par les intervalles de l'infanterie, les uhlans la suivirent inconsidérément, et essuyèrent, presque à bout portant, le feu des bataillons qu'ils traversaient. Ils arrivèrent en désordre au-delà de cette première ligne, et se trouvèrent en présence d'une seconde, formée par la cavalerie qui les reçut avec vigueur. Pendant ce

temps, les divisions Caffarelli et Rivaud, formant une ligne sur leur droite et sur leur gauche, prirent ainsi entre leurs feux les uhlans, qui perdirent en un instant plus de quatre cents hommes; le général Essen, qui les avait conduits, fut blessé grièvement. Le reste du régiment, mis dans une déroute complète, regagna avec peine, par sa droite, le corps du prince Bagration, derrière lequel il essaya de se reformer. Le général que nous venons de nommer s'était porté en avant de la poste de Posorzitz pour s'opposer à la division Suchet, formant la gauche du maréchal Lannes, qui s'appuyait, comme on l'avait vu, au santon près de Kovalowitz, et il avait fait occuper par trois bataillons de chasseurs les villages de Kruh et de Holubitz.

Par l'effet de la méprise, ou plutôt des dispositions fautives du général en chef ennemi, le centre de l'armée alliée, où le sort de la bataille allait être décidé, était bien plus faible que les deux ailes; la réserve, qui aurait pu le soutenir, se trouvait elle-même engagée en première ligne, et avait assez à faire de combattre les troupes qui lui étaient opposées. Ce centre, formé par la quatrième colonne, que commandait le général Kollowrath, abandonné de la troisième colonne, si acharnée à la prise de Kobelnitz, et de toute la gauche, était composé de vingt-sept bataillons assez faibles. Les régimens russes qui avaient fait la retraite de Braunau, et qui avaient combattu si désastreusement à Diernstein, en faisaient partie, et chacun d'eux ne comptait pas plus de quatre cents hommes; les quinze bataillons autrichiens étaient presque tous de nouvelle levée et organisés depuis cinq semaines. La force totale de cette colonne était de 15,000 hommes environ.

L'empereur Alexandre, accompagnant le général en chef Kutusow, était arrivé à la tête de la quatrième colonne au moment où elle allait commencer son mouvement; mais, afin

1805. an XIV. Allemagne. de donner aux autres colonnes de la gauche, le temps d'avancer par le circuit qu'elles avaient à faire, le général Kollowrath avait eu ordre de ne s'ébranler qu'à huit heures du matin. Le combat de Telnitz était donc engagé, et les trois colonnes de la gauche en pleine marche lorsque celle du centre se forma et se rompit par pelotons par la gauche. Les douze bataillons russes, sous les ordres du lieutenant-général Miloradowich, avaient la tête de la colonne; deux de ces mêmes bataillons et un escadron du régiment de dragons de l'archiduc Jean formaient l'avant-garde, et marchaient à peu de distance du gros des troupes.

Il était neuf heures du matin lorsque cette colonne du centre ennemi, arrivée sur les hauteurs de la droite de Pratzen, terrain qu'avaient occupé pendant la nuit les troupes du général Przybyschewsky (troisième colonne), aperçut tout à coup, dans un fond en avant de Pratzen, une masse d'infanterie française; c'étaient les trois brigades de la division Saint-Hilaire, commandées par les généraux Morand, Thiébault et Varé, et formées en colonnes d'attaque. Elles se mirent en mouvement au moment où l'avant-garde ennemie s'approcha de Pratzen; celle-ci se hâta d'occuper le village et de passer un pont qui était en avant, et plaça un de ses bataillons sur une hauteur à gauche, où se trouvait encore la queue de la troisième colonne, le second bataillon de l'avant-garde resta dans le village.

Le général Kutusow, surpris par ce mouvement de la division Saint-Hilaire, et se voyant attaqué lorsqu'il croyait être lui-même attaquant, sentit aussitôt combien il était important de conserver Pratzen, vers lequel s'avançaient les colonnes françaises. Cette position était dominante, elle seule assurait les derrières de la troisième colonne, qui marchait toujours et s'aventurait sans songer à ce qui pouvait arriver sur sa droite et à sa queue, tant le général Przybyschewsky,

qui la conduisait, avait hâte de parvenir à sa destination. L'occupation du plateau de Pratzen décidait de la bataille ; il était la clef de la position que l'armée austro-russe venait de quitter en partie, et dans la situation où se trouvaient alors les différentes colonnes, le sort de celle-ci dépendait de la troupe qui resterait maîtresse de cette hauteur. Ainsi donc, dès que le général Kutusow, qui était à la tête de la colonne, vit les Français si près de lui, il fit ses dispositions pour leur faire face et pour occuper la hauteur. Il dépêcha en même temps un de ses aides-de-camp au prince de Lichstenstein pour lui demander quelque cavalerie, et ce général lui envoya quatre régimens russes.

1805-an XIV. Allemagne.

Cependant les deux brigades Morand et Thiébault s'avançaient sans précipitation et dans l'ordre le plus parfait : celle du général Varé marchait sur la droite de ce village, et menaçait de passer dans l'intervalle de la colonne russe et des quatre régimens de cavalerie envoyés par le prince de Lichstenstein. Le général Kutusow fit avancer son infanterie de ce côté, dirigea un renfort vers son avant-garde ; mais les colonnes d'attaque des généraux Thiébault et Morand avaient déjà joint cette troupe, qui abandonna la hauteur, sur laquelle elle était parvenue après une résistance assez vive.

Les Russes voulurent regagner le terrain qui venait d'être perdu ; mais les colonnes françaises s'avançant toujours sans répondre au feu que faisait sur eux le renfort envoyé à l'avant-garde, ne commencèrent à tirer qu'à cent pas de distance des premiers rangs de l'ennemi. Cette fusillade générale et bien nourrie fut très-meurtrière. Le général Saint-Hilaire fit avancer ses deux brigades (Thiébault et Morand) sur la hauteur, appuyant sa gauche à l'église de Pratzen, et sa droite sur le point culminant des hauteurs. Le général Morand plaça le dixième régiment d'infanterie légère en potence, pour faire face à une brigade de la queue de la troisième

1805-an XIV Allemagne.

colonne. Cette troupe, séparée de sa colonne, était encore sur la hauteur, et menaçait la droite de la division française.

L'empereur Alexandre, qui était avec le gros de l'infanterie de la colonne, et qui, faisant pour ainsi dire ses premières armes, s'exposait comme un simple officier pour essayer de donner de l'élan à ses troupes, ordonna à ses bataillons de se porter rapidement en avant, et de prendre les Français en flanc. Le général Kollowrath reçut l'ordre de les arrêter sur la gauche, et se porta, à cet effet, avec deux brigades autrichiennes, contre les hauteurs, sur lesquelles les brigades françaises s'étendaient de plus en plus en poursuivant les bataillons russes qui avaient été poussés en avant. Il faut rendre justice aux Autrichiens en cette circonstance : leurs bataillons, quoique peu exercés, comme nous l'avons déjà dit, se portèrent à cette attaque avec beaucoup de sang-froid et d'intrépidité. Ils abordèrent le trente-sixième régiment de ligne français, qui les reçut avec fermeté et se défendit longtemps contre des forces doubles des siennes; mais comme les bataillons auxquels il s'appuyait s'étendaient un peu trop à gauche et à droite, le trente-sixième dut céder un moment du terrain; mais le général Saint-Hilaire ayant fait resserrer ses troupes, ce régiment reprit l'offensive, ainsi que le quatorzième : l'un et l'autre composaient la brigade du général Thiébault. Le colonel Mazas, du quatorzième, fut tué dans ce combat; le colonel du trente-sixième, la Mothe-Houdard, fut blessé; le général Thiébault eut un cheval tué sous lui, et son aide-de-camp, Richebourg, resta sur le champ de bataille.

Sur ces entrefaites, la division du général Vandamme était arrivée à la gauche de la division Saint-Hilaire, et le général en chef Kutusow avait fait venir en toute hâte une brigade appartenant à la seconde colonne russe (celle du général Langeron), et qui était restée, on ne sait trop par quel

motif, en réserve sur la hauteur que cette même colonne avait occupée pendant la nuit. Ces troupes vinrent renforcer la brigade russe Kaminskoi, et soutenir les brigades autrichiennes. 1805 an XIV. Allemagne.

Le maréchal Soult, pour se lier aux troupes du centre, et afin d'éviter que l'ennemi, passant par l'intervalle qui existait entre sa gauche et celle du maréchal Bernadotte, ne se portât sur ses derrières, avait fait appuyer à gauche une des brigades de la division Vandamme (celle du général Schinner). Cette troupe avait à peine achevé le mouvement prescrit, lorsqu'elle fut chargée par une partie de la cavalerie de la garde russe, qui se portait alors en toute hâte sur le terrain où l'infanterie de cette même garde était engagée avec les divisions du maréchal Bernadotte. Un bataillon du quatrième régiment de ligne fut entouré, sabré, et perdit son aigle. Si, au lieu de se porter après cette charge sur la division Drouet, qui formait la droite du maréchal Bernadotte, cette cavalerie eût continué son mouvement offensif sur la gauche du maréchal Soult, elle lui aurait fait beaucoup de mal, et aurait opéré une diversion puissante; mais elle continua à s'avancer, comme on le verra plus bas, pour dégager l'infanterie du grand-duc Constantin. La brigade Schinner eut peu de monde tué : pressés, renversés par le choc impétueux de la cavalerie ennemie, les soldats se mirent, après avoir essuyé cette charge, ventre à terre, et la très-grande partie des deux régimens français regagna la seconde brigade et se remit en ligne.

Le général ennemi pensa qu'il n'y avait qu'une attaque générale et à la baïonnette qui pût arrêter les progrès des brigades françaises qui occupaient la hauteur de Pratzen, et leur faire céder un terrain qu'elles maintenaient avec tant de fermeté, et sur lequel elles s'étendaient même avec tant d'audace. Les brigades autrichiennes et russes s'avancèrent

1805-an XIV. Allemagne.

donc au pas de charge et en poussant des *hurrahs* sur celles des Français, qui les reçurent avec un feu bien nourri. Les rangs serrés des Russes furent bientôt éclaircis par cette fusillade terrible. Les bataillons russes du général Miloradowich (les mêmes qui, au commencement du combat, marchaient en tête de la quatrième colonne) s'étant ralliés, s'avancèrent ensuite sur la droite; mais ils reçurent le même accueil : les généraux majors Berg et Repneinskoi furent blessés Cette attaque, d'abord si vive et si impétueuse, se ralentit tout à coup, les Russes et les Autrichiens montrèrent de l'incertitude et ne se défendirent plus que par un feu mal dirigé. Vainement quelques chefs essayèrent-ils de redonner de l'élan à leurs corps: trois bataillons autrichiens, conduits par le général Jurczech, réussirent un moment à ébranler une partie de la ligne française; mais ce général fut également blessé et ses troupes promptement dispersées. Les Français continuèrent à s'avancer en poussant devant eux les brigades russes et autrichiennes, et restèrent enfin maîtres absolus de toutes les hauteurs de Pratzen, que l'ennemi perdit sans ressource, abandonnant aux vainqueurs la plus grande partie de son artillerie, que, dans sa fuite précipitée, il ne put emmener. Afin d'augmenter encore la confusion de cette retraite, le maréchal Soult fit avancer sa propre artillerie, qui causa de grands ravages, surtout parmi les troupes autrichiennes, qui perdirent un général, six officiers supérieurs, deux mille hommes de troupes. Ce combat avait duré plus de trois heures, et, pendant une de ces heures, la mêlée avait été extraordinairement chaude : il venait de décider du sort de la journée. Les troupes de la quatrième colonne des alliés se replièrent sur Waschan, et le général Kollowrath les rassembla dans une position entre Hodiegitz et Hespitz.

Le maréchal Soult, en possession des hauteurs de Pratzen, n'y laissa que les troupes jugées suffisantes pour garder cette

position, et se porta avec les autres sur les derrières des troisième et deuxième colonnes russes, dont les têtes étaient engagées alors, comme on l'a vu, dans les défilés de Sokolmitz et de Telnitz. 1805-an XIV. Allemagne.

Revenons à l'autre partie du centre et à la gauche de l'armée française. Après la malheureuse attaque faite par les uhlans du grand-duc Constantin, le prince de Lichstenstein avait couvert, avec sa cavalerie, une partie du terrain entre Blasowitz et Pratzen, et les Français avaient un peu cédé de ce même terrain, pour éloigner davantage cette cinquième colonne ennemie de la quatrième. Le général autrichien Caramelli chargea avec les cuirassiers de Lorraine sur une des colonnes de l'infanterie française qui s'avançait de Jirzokowitz, et profitait des vignes qui s'étendent du dernier village vers celui de Pratzen, pour essayer de prendre en flanc les Russes qui combattaient alors sur les hauteurs de ce village. La charge des cuirassiers autrichiens arrêta quelques instans cette infanterie; mais le régiment ennemi fut repoussé avec perte, ainsi que celui de Nassau, que le prince de Lichstenstein avait fait avancer pour soutenir le premier, et qui chargea après lui. Mais alors, les troupes du maréchal Soult achevaient la déroute de la quatrième colonne austro-russe sur les hauteurs de Pratzen; et le prince de Lichstenstein, déjà prévenu, comme on sait, par le général Kutusow de la position difficile de celui-ci, crut devoir se porter de ce côté pour couvrir la retraite de la colonne battue, avec ce qui lui restait encore de cavalerie. Il contribua puissamment à rallier les bataillons russes et autrichiens du général Kollowrath, et occupa jusqu'à la nuit le pied de la hauteur de Pratzen, entre ce village et celui de Krenowitz.

Pendant ce temps, la réserve du grand-duc Constantin se trouvait engagée dans un combat non moins opiniâtre que celui des hauteurs de Pratzen. On a vu que le grand-duc

1805-an XIV. Allemagne. avait fait occuper le village de Blazowitz par un bataillon de chasseurs de la garde russe : ce village fut attaqué et emporté par les troupes de Bernadotte. Le prince, voulant reprendre Blazowitz, descendit avec ses bataillons des hauteurs sur lesquelles il était placé, et s'avança en ligne sur les troupes du maréchal Bernadotte : le combat s'engagea par une fusillade très-vive. Les tirailleurs de la division Drouet, qui était la plus rapprochée, disputèrent le terrain aux chasseurs de la garde russe avec une rare intrépidité, et ne se replièrent que lorsque le grand-duc eut fait charger à la baïonnette sur leurs petits pelotons.

Le maréchal Bernadotte fit porter en avant la compagnie d'artillerie légère du sixième régiment, commandée par le capitaine Charrue, et le feu de ses six pièces porta le ravage dans les rangs de l'infanterie russe. Les régimens vingt-septième léger, quatre-vingt-quatorzième et quatre-vingt-quinzième de ligne, formant la division Drouet, s'avancèrent ensuite et culbutèrent les bataillons de la garde russe : alors la cavalerie de cette même garde, chargeant la division française et n'ayant pu l'entamer, passa dans les intervalles des régimens ; mais elle se trouva tout à coup en présence de la cavalerie de la garde impériale française, que l'empereur avait fait avancer pour appuyer le mouvement offensif du maréchal Bernadotte, et qui était conduite par le maréchal Bessières. L'intrépide général Rapp et le brave colonel Morland, qui commandaient les chasseurs, mameloucks et grenadiers à cheval, repoussèrent vigoureusement la garde russe et la rejetèrent sur les troupes des généraux Drouet et Rivaud, dont elle traversa de nouveau les intervalles en recevant leur feu, qui lui fit perdre beaucoup de monde. Le prince Repnin, l'un des colonels des chevaliers-gardes, fut blessé et fait prisonnier par le général Rapp lui-même ; un certain nombre d'officiers et de cavaliers éprouvèrent le même sort. Aussitôt

que cette cavalerie eut dépassé l'obstacle que les divisions françaises offraient à sa retraite, celles-ci continuèrent leur mouvement en avant sur le plateau de Blazowitz, et furent suivies par la cavalerie de la garde. Le colonel du régiment de chasseurs, Morland, dans cette poursuite de la garde impériale russe, fut tué par la mitraille d'une pièce à laquelle les canonniers russes mirent le feu en désespérant de la sauver. Cette même décharge blessa à la cuisse le colonel Gérard [1], premier aide-de-camp du maréchal Bernadotte, et démonta le capitaine Pernet [2], aide-de-camp du général Léopold Berthier. Le chef d'escadron Chaloppin, autre aide-de-camp du maréchal, fut tué dans une dernière charge qui eut lieu sur la troupe en retraite. 1805-an XIV. Allemagne.

Le maréchal Bernadotte fit occuper Krenowitz par le vingt-septième d'infanterie légère, et plaça sur tout le front de sa ligne, sur la hauteur à gauche du village, s'étendant vers Blazowitz, toute son artillerie : celle-ci, à laquelle vinrent se joindre deux batteries de la garde, fit encore beaucoup de mal à l'ennemi, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée. La garde impériale russe, ainsi maltraitée, se retira sur Austerlitz.

Nous avons laissé, à la gauche, le maréchal Lannes s'avançant avec les deux divisions Caffarelli et Suchet des deux côtés de la chaussée de Brunn à Olmutz. Il rencontra en avant de la poste de Posorzitz la gauche des troupes du prince Bagration, marchant pour occuper les hauteurs en avant de Dwaroschna avec son infanterie, tandis que le général Uwarow, détaché de la colonne du prince de Lichtenstein, restait près d'Holubitz, qui était occupé, ainsi que le village de Kruh, par de l'infanterie ennemie. Le maréchal

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.
[2] Aujourd'hui colonel d'état-major.

1805-an XIV. Allemagne. Lannes avait, pour couvrir sa gauche et sa retraite, en cas d'échec, cette fameuse position du santon dont nous avons déjà parlé, défendue par dix-huit pièces de canon, et gardée par le dix-septième d'infanterie légère, sous les ordres du général Claparède. C'était cette même position que, d'après ses instructions, le prince Bagration devait occuper, et où il se trouvait prévenu par l'effet des judicieuses dispositions de l'empereur français. Attaqué par sa gauche, le prince russe fut obligé de la renforcer et d'envoyer presque tout ce qu'il avait de cavalerie pour soutenir celle du général Uwarow, menacée également par le mouvement du maréchal Lannes, qui, après avoir chassé l'infanterie russe du général Ulanius des villages de Krnh et d'Holubitz, avançait toujours avec ses colonnes, protégées par une partie de la cavalerie du prince Murat. La droite des Russes ainsi affaiblie arriva au pied du santon. Ignorant encore toute la force de cette position, le prince Bagration n'hésita point à l'attaquer, dans l'espoir de s'en rendre promptement maître; mais il ne tarda pas à être désabusé. L'artillerie française, tirant avec vivacité et précision sur les troupes russes, les obligea bientôt de rétrograder jusqu'à Posorzitz, où elles auraient été coupées et prises, sans les efforts du général Uwarow, qui, par suite du renfort dont nous venons de parler, se trouvait alors à la tête de trente escadrons. Au moyen de la résistance de ce général, qui soutint avec vigueur les charges brillantes de la cavalerie française, le prince Bagration put se maintenir dans Posorzitz jusqu'au moment où la cavalerie de la garde russe, culbutée en arrière de Blazowitz par la cavalerie de la garde française, lui fit craindre d'être entièrement tourné. Il fit alors sa retraite sur Austerlitz, protégé par la cavalerie du général Uwarow. La route de Wischau étant ainsi découverte, les troupes du maréchal Lannes et celles du prince Murat s'y jetèrent et enlevèrent la plus grande partie des

équipages de l'armée, qui filaient vers la ville que nous venons de nommer. 1805-an XIV. Allemagne.

Nous allons maintenant ramener l'attention des lecteurs sur la droite de l'armée française, où avait commencé l'attaque.

Les première, deuxième et troisième colonnes de l'armée alliée, après l'occupation de Telnitz et de Sokolnitz, avaient poursuivi leur marche sans chercher à s'assurer des mouvemens qui pouvaient s'opérer à leur droite ; le général Buxhoewden, qui les dirigeait en chef, trop fixé à la teneur de ses instructions, n'y faisait même pas les changemens que le terrain et la position de ses adversaires auraient dû lui indiquer, et qui, n'ayant pas pu être prévus ni spécifiés dans le plan général qu'avait arrêté le général en chef Kutusow, étaient par cela même restés à sa discrétion. Ces masses ennemies étaient fortes de cinquante-cinq bataillons, en ne comptant pas les deux brigades des deuxième et troisième colonnes, que l'on a vues présentes au combat des hauteurs de Pratzen, et qui avaient suivi la chance de la quatrième colonne après cette affaire. Elles offraient un total de près de trente mille combattans, et n'avaient réellement devant elles qu'une brigade de la division Legrand [1], et la division Friant, du corps du maréchal Davoust. On concevra aisément que si le général Buxhoewden avait observé, comme il pouvait et devait le faire, les mouvemens de la ligne française, et qu'il eût exécuté une manœuvre hardie par la hauteur de la chapelle,

[1] La seconde brigade de cette division, commandée par le général Levasseur, avait été placée en réserve en avant du ruisseau et du village de Kobelnitz, d'où elle marcha ensuite sur le flanc et les derrières de l'ennemi, lorsque celui-ci voulut reprendre les hauteurs de Pratzen, mouvement imprévu, qui contribua beaucoup à la déroute de cette quatrième colonne austro-russe. Cette brigade resta avec les divisions Saint-Hilaire et Vandamme, jusqu'à la fin de la journée.

1805-an XIV. Allemagne.

au-dessus d'Augezd, qui se prolonge jusqu'à Pratzen, il eût, peut-être, sinon rétabli le combat, au moins rendu la journée moins décisive.

Nous avons dit que la première colonne ennemie s'était avancée par le défilé de Telnitz, et que les deuxième et troisième colonnes s'étant croisées dans Sokolnitz, il en était résulté un encombrement fâcheux. Le général Legrand avait mis à profit cette circonstance, pour faire tourner le village par le colonel Franceschi, à la tête des troupes qui venaient de se retirer de Telnitz : c'était au moment où le maréchal Soult était déjà maître des hauteurs de Pratzen. D'un autre part, le général Friant attaquait ce même village de Sokolnitz avec sa première brigade, commandée par le général Heudelet, et composée du cent huitième régiment de ligne, de trois compagnies de voltigeurs du quinzième léger, et du premier régiment de dragons. Les voltigeurs et le cent huitième se précipitèrent au pas de charge dans le village, en renversant tout ce qui se trouvait devant eux. L'ennemi, très en force, comme on vient de le voir, opposa une longue résistance ; plusieurs pièces de canon russes furent prises et reprises. Le général Heudelet commençait à s'établir, poussant les Russes devant lui, lorsqu'un feu très-vif, parti d'un des régimens de la colonne Franceschi, qui prit la troupe française pour un des corps ennemis, força celle-ci à se jeter dans un petit bois qui se trouve à la gauche du village. L'ennemi y rentra ; mais, pendant ce temps, le général Friant avait fait avancer la seconde brigade, commandée par le général Lochet. Elle arriva au pas de charge ; le quarante-huitième régiment, qui marchait en tête et la baïonnette en avant, culbuta tout ce qui voulut arrêter son élan, et parvint à se rendre maître de la partie droite du village. Il prit deux pièces de canon, deux drapeaux et plusieurs caissons. Le cent onzième, voyant l'ennemi déborder la gau-

che du village, par suite des progrès du quarante-huitième; envoya de nombreux tirailleurs sur la droite, et s'avança contre lui de ce côté, au lieu de suivre le mouvement du régiment que nous venons de nommer : les Russes furent repoussés et culbutés sur un autre corps, qui marchait en ce moment pour couper la deuxième brigade du général Friant de la troisième, commandée par le général Kister. Celle-ci arrivait sur le terrain, où elle se déploya ensuite. Le général Friant, qui marchait avec elle, fit charger le quinzième léger et le trente-troisième de ligne, qui la composaient. L'attaque fut des plus vigoureuses : le corps russe fut poussé sur Sokolnitz, où le quinzième léger entra pêle-mêle avec lui. Cette lutte de cinq à six mille Français contre une force quadruple, car il ne faut pas oublier que les deuxième et troisième colonnes de l'armée alliée étaient réunies sur ce point, n'est pas un des faits les moins remarquables de cette étonnante journée. Elle durait depuis trois heures avec des chances variées, lorsque le général Friant, qui venait d'être forcé à faire un mouvement rétrograde, reformant et réunissant ses troupes, leur rappela en peu de mots leur belle conduite dans cette matinée, et la gloire qu'elles allaient acquérir, en triomphant, par un dernier effort, des forces immenses avec lesquelles elles étaient aux prises. Ses dispositions étant faites, il fit avancer ses trois brigades à la baïonnette sur le village et les hauteurs qui le couronnent. Les Russes, malgré leur nombre et leur résistance, ne purent tenir contre cette nouvelle attaque, que seconda bien la brigade de la division Legrand. Ils furent mis en déroute sans retour : le village, les hauteurs, tout fut enlevé en peu d'instans. Ces deux colonnes ennemies, dispersées, se retirèrent en partie, et dans le plus grand désordre, vers un étang entre Kobelnitz et Sokolnitz, qu'elles cherchèrent à passer sur la glace qui le couvrait.

1805-an XIV. Allemagne.

1805-an XIV Allemagne.

Pendant cette attaque de la division Friant et d'une des brigades de la division Legrand sur le village de Sokolnitz, les hauteurs de Pratzen avaient été enlevées, ainsi que nous l'avons déjà dit, par les troupes du maréchal Soult, et celui-ci avait dirigé la division Saint-Hilaire sur ce même point de Sokolnitz, afin de prendre en queue les colonnes russes qui s'y trouvaient. Ce mouvement n'avait pas peu contribué au succès dont nous venons de rendre compte. Comme les troupes de la colonne Przybyschewsky se pressaient sur Sokolnitz, la division Saint-Hilaire parvint, sans rencontrer d'ennemis à combattre, jusqu'au château de Sokolnitz, situé à un grand quart de lieue du village du même nom; mais ce château et ses dépendances étant fortement occupés, la brigade du général Thiébault, qui marchait la première, attaqua cette position avec la même vigueur qu'elle venait de déployer à Pratzen : après une vive résistance de la part des Russes, qui défendirent pied à pied toutes les parties de cette vaste habitation, elle l'enleva. Le général Thiébault fut blessé très-grièvement dans cette action. L'ennemi, qui avait perdu beaucoup de monde dans cette attaque, fut poussé jusqu'à l'étang de Sokolnitz, où étaient déjà acculées les troupes qu'avait culbutées la division Friant. Quelques bataillons réussirent à traverser l'étang; mais la glace, cédant sous le poids des autres, rompit, et un très-grand nombre d'officiers et de soldats s'y noyèrent. Le lieutenant-général Przybyschewsky et six mille hommes furent faits prisonniers dans la vallée de Sokolnitz; il y eût un nombre à peu près pareil de tués et de noyés, et les deux colonnes perdirent toute leur artillerie.

Une partie des débris de la colonne du général Langeron s'était enfuie en désordre sur Augezd; ce qui put conserver quelque apparence de formation se replia sur les troupes de la première colonne.

Le général Buxhoewden, qui commandait l'aile gauche, et qui se trouvait avec cette première colonne, instruit trop tard de l'attaque que le maréchal Soult avait faite sur le centre de l'armée alliée, venait d'ordonner un mouvement pour secourir ce même centre; mais, par suite de la fatalité qui présida à toutes les opérations des Russes dans cette journée, il avait pris une fausse direction pour faire la diversion qu'il projetait. On se rappelle que la cavalerie de la première colonne ennemie, après avoir franchi le défilé de Telnitz, s'était mise en bataille au-delà sans oser poursuivre la troupe française avec laquelle elle avait été engagée dans la plaine entre Telnitz et Turas. Cette cavalerie, sur l'ordre du général Buxhoewden, avait repassé le village de Telnitz, que l'infanterie évacua également. Quelques bataillons et escadrons s'arrêtèrent sur la hauteur en deçà pour observer et contenir les corps français qui pourraient s'avancer de ce côté, et pour assurer la marche du reste de la colonne sur Augezd, par où elle était venue. Deux régimens autrichiens de cavalerie légère et deux de cosaques s'avancèrent dans la plaine, entre le pied des hauteurs et les villages de Telnitz et de Sokolnitz, pour protéger le flanc de l'infanterie russe, avec laquelle marcha le régiment des hussards de Hesse-Hombourg, conduit par le général Nostiz.

1805-an XIV. Allemagne.

Cependant le maréchal Soult, que nous avons laissé maître des hauteurs de Pratzen, s'était porté de ces mêmes hauteurs vers le château de Sokolnitz et la chapelle au-dessus du village d'Augezd; l'empereur Napoléon avait fait avancer à la suite des divisions Saint-Hilaire et Vandamme, et de la brigade Levasseur, les vingt bataillons de grenadiers de sa réserve (la garde à pied et la division Oudinot), et lui-même, avec l'artillerie légère de la garde, descendait vers la chapelle Saint-Antoine (celle dont nous venons de parler).

Au moment où la colonne ennemie commençait à traverser

1805-an XI. Allemagne.

Augezd, la division Vandamme, descendant de la hauteur de la chapelle, se précipita dans le village, et s'en empara après une courte, mais très-vive fusillade. Le général Buxhoewden se trouva coupé avec deux bataillons, et réussit à joindre les troupes de l'armée déjà retirées près d'Austerlitz; mais plus de quatre mille hommes furent pris dans Augezd et autour de ce village. Un parc de cinquante pièces d'artillerie, marchant sous la garde de quatre bataillons, voulut suivre une ancienne digue submergée, servant autrefois de communication, par le lac d'Augezd, entre le village de ce nom et celui de Satschau; mais la glace qui couvrait le lac n'étant pas assez forte pour supporter ce poids énorme, rompit lorsque le convoi était au milieu du lac : hommes, chevaux, canons, caissons, tout fut englouti. Le nombre des troupes qui périrent ainsi était d'autant plus considérable, qu'un grand nombre de fuyards avaient suivi sur le lac les quatre bataillons russes qui escortaient cette artillerie, et qui, fidèles à leur mission, ne s'étaient point rompus avant cette catastrophe. L'empereur Napoléon ne put s'empêcher de déplorer le sort de ces braves et malheureux soldats, qui méritaient un meilleur sort, et d'avoir des chefs plus habiles [1]. Une pareille scène allait avoir lieu plus loin.

Le centre et la queue de la première colonne (à laquelle s'étaient joints, comme nous l'avons dit, quelques débris in-

[1] On amena à l'empereur le général Langeron, qui venait d'être fait prisonnier. « Qui commande l'armée russe? lui dit Napoléon. — Sire, c'est l'empereur Alexandre. — Je vous demande le nom de votre général en chef. — Le général Kutusow. — A la bonne heure; car l'empereur Alexandre est encore trop jeune pour diriger les opérations d'une armée. » Puis changeant de matière, Napoléon, qui déjeûnait alors, fit verser du vin dans une tasse d'argent, et, la présentant au général émigré : « Buvez, monsieur de Langeron, c'est du vin de Bourgogne, cela vous fera du bien. » (Le général Langeron, français émigré, encore aujourd'hui au service de Russie, est né dans la ci-devant province de Bourgogne.)

tacts de la seconde), protégés par la cavalerie qui marchait sur leur flanc gauche, s'étaient repliés, mais assez en désordre, dans la plaine entre Telnitz et le lac d'Augezd : le lieutenant-général Dochtorow réunit et reforma ses corps. Toutefois, la retraite de cette portion de la colonne, ainsi réorganisée, devenait très-difficile, et ne pouvait s'effectuer que sur une digue très-étroite, entre les deux lacs d'Augezd et de Monitz, qui ne donnait passage qu'à deux ou trois hommes de front. Il était à craindre que les Français, en passant Augezd et Satschau et en faisant le tour du lac, ne coupassent cette digue, et n'enlevassent par conséquent tout moyen de salut aux Russes. Le général Kienmayer, qui, le premier, vit ce danger, se porta en avant avec un régiment de hussards, et se plaça sur les hauteurs entre Satschau et Ottnitz, pour observer ce point. L'infanterie russe, toujours sous la protection de la cavalerie, se porta sur une hauteur dont la droite touche au lac de Monitz, et le général Dochtorow fit occuper Telnitz par un régiment, pour donner le temps à la colonne de filer; mais à peine cette dernière troupe s'établissait-elle dans le village, qu'elle y fut vivement attaquée. La division Vandamme, poursuivant le beau succès qu'elle venait d'obtenir à Augezd, s'était avancée pour achever d'anéantir la colonne dont le général Dochtorow s'efforçait de sauver ainsi une partie; elle avait avec elle la division de dragons du général Boursier, alors commandée par le général de brigade Margaron, que le maréchal Soult avait envoyée d'abord sur la colonne ennemie avant qu'elle n'eût atteint la hauteur de Monitz, mais qui, voyant cette infanterie russe soutenue par la cavalerie autrichienne, n'avait pas cru devoir la charger. La division Vandamme emporta le village de Telnitz. La cavalerie ennemie, foudroyée par la mitraille de l'artillerie légère de la garde, que l'empereur avait fait avancer avec

1805-an XIV. Allemagne.

1805-an XIV. Allemagne. la division Vandamme, se jeta sur la hauteur où se trouvait la colonne d'infanterie qui filait sur la digue entre les deux lacs, et la mit en désordre. Pendant que cette infanterie, ainsi refoulée par les siens, accélérait sa retraite par la digue, une batterie d'artillerie légère russe, assez avantageusement placée, ripostait vivement au feu de celle de la garde, et permettait à la cavalerie de garder sa position assez de temps pour que le passage s'effectuât, mais non sans une grande perte d'hommes qui se noyèrent encore dans les deux lacs : l'artillerie française, maîtresse de la hauteur que la cavalerie ennemie fut à la fin forcée d'abandonner, tua beaucoup de monde à celle-ci lorsqu'elle traversa la digue à la suite de son infanterie.

Le général Dochtorow, ainsi protégé par le dévouement de la cavalerie, presque toute autrichienne, s'arrêta sur les hauteurs de Neudorf, où il s'efforça de rétablir l'ordre dans ses bataillons, qui formaient encore une masse de huit mille hommes. Il était quatre heures et demie du soir, et la nuit, qui commençait à étendre ses voiles, put seule sauver ces débris de la gauche ennemie de l'ardente poursuite des Français. La retraite se continua par Boschowitz : les Austro-Russes marchèrent toute la nuit par une pluie abondante et glaciale, qui acheva d'abîmer les chemins et d'embourber ce qui restait d'artillerie. La cavalerie autrichienne fit l'arrière-garde, sans être suivie par les Français, qui restèrent en deçà de la digue. Les deux empereurs d'Autriche et de Russie, après s'être donné beaucoup de peine pour réunir tout ce qui s'était échappé du champ de bataille, se retirèrent derrière Austerlitz, dans la position de Hodiegitz. L'armée victorieuse couronna la position qu'avait occupée l'armée vaincue dans la nuit précédente.

Les alliés eurent plus de quarante mille hommes hors de

combat dans cette mémorable journée, à laquelle Napoléon imposa le nom de bataille d'Austerlitz [1]; dix-huit mille Russes et six cents Autrichiens furent tués par le feu ou noyés, le reste blessés ou faits prisonniers, et, parmi ces derniers, quinze généraux et plus de quatre cents officiers russes de tout grade. La perte de l'armée française, dont vingt mille soldats n'avaient pas brûlé une cartouche, fut évaluée dans le temps, d'après le rapport des différens corps, à deux mille morts et à quatre ou cinq mille blessés. Parmi ces derniers, se trouvaient le général Saint-Hilaire, qui, frappé au commencement de l'action, demeura sur le champ de bataille, et continua de commander sa division pendant toute la journée; les généraux de division Kellerman et Walther; les généraux de brigade Valhubert, qui mourut, quelques jours après, des suites de ses blessures; Thiébault, Sébastiani, Compans et Rapp. Les colonels Morland et Mazas; le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp du maréchal Bernadotte, et plusieurs autres officiers d'état-major avaient été tués. Parmi les blessés on comptait les colonels Lacour, du cinquième de dragons; Digeon, du vingt-sixième de chasseurs [2]; Bessières (frère du maréchal), du onzième de la même arme; Gerard, premier aide-de-camp du maréchal Bernadotte; Marez, aide-de-camp du maréchal Davoust; les chefs de bataillon Perrier, Guy, Schwitter, Obrissot, Rabier, Mobillard, Profit; les chefs d'escadron Beyermann, Bohin, Thiry, Grumblot, Boudichon, Trévillé, David; les capitaines Tervé et Geist, des chasseurs de la garde; les lieutenans Buzot, Barbanègre, Guyot, Fournier, Adet, Bayeux, Menager et Rollet. Il faudrait nommer tous les officiers et tous les soldats pour ne pas

1805-an XIV. Allemagne.

[1] Les soldats français l'avaient nommée bataille des trois empereurs; mais la dénomination donnée par Napoléon prévalut, et c'est la seule qui soit devenue historique.

[2] Aujourd'hui lieutenant-général, etc.

1805-an XIV. Allemagne.

être injuste : l'armée entière avait tellement fait son devoir, qu'en recevant les nombreux rapports des chefs, Napoléon s'écria : « Il faudrait une puissance encore plus grande que la mienne pour récompenser dignement tous ces braves. »

Les vainqueurs d'Austerlitz n'eurent point d'ailleurs à se plaindre de la reconnaissance de leur souverain, il acquitta magnifiquement la dette de la patrie et la sienne : des pensions furent accordées aux veuves des généraux, officiers et soldats morts dans cette grande bataille; il adopta leurs enfans, se chargea de leur éducation, de l'avancement des fils et de la dot des filles; tous les blessés reçurent une gratification de trois mois de solde; la décoration de la légion d'honneur fut donnée à ceux qui s'étaient le plus distingués; enfin, Napoléon, voulant témoigner à l'armée en masse sa haute satisfaction pour les preuves qu'elle venait de donner de son dévouement, mit à l'ordre, le 3 décembre, la proclamation suivante :

« Soldats,

» Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire : une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée, ou dispersée; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les deux lacs.

» Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée; mais, comme je l'ai promis avant de passer le

Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés. 1805-an XIV. Allemagne.

» Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis: projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire de votre empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

» Soldats, lorsque tout ce qu'est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramenerai en France. Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde : voilà un brave. »

Le soir même de la bataille, et pendant plusieurs heures de la nuit, Napoléon parcourut le vaste champ de bataille d'Austerlitz, faisant compter les morts et enlever les blessés. Rien n'était plus touchant que d'entendre ces derniers exprimer leur reconnaissance et s'informer du résultat de la journée. « La victoire est sans doute à nous, s'écriait l'un, l'empereur avait pris de trop bonnes dispositions pour qu'elle échappât. » Un autre disait : « Il y a huit heures que je suis abandonné et que j'endure des souffrances inouïes; mais j'ai pris patience en pensant que j'avais fait mon devoir, et que mes camarades ont fait le leur. » Ceux-ci s'adressant directement à l'empereur: « Vous devez être content de vos soldats! »

Napoléon dit aux officiers qui l'entouraient : « J'ai livré vingt batailles aussi chaudes que celle-ci; mais je n'en ai vu

1805-an XIV. Allemagne.

aucune où la victoire ait été aussi promptement décidée, et les destins aussi balancés. »

Dans le courant de la journée, la garde impériale à pied et les grenadiers d'Oudinot témoignaient leur impatience de n'être point engagés avec l'ennemi, et demandaient qu'on les fît donner : « Réjouissez-vous de ne rien faire, répondit l'empereur, je vous garde en réserve ; tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. » Les ennemis étaient stupéfaits de la précision que toutes les troupes françaises avaient mise dans leurs mouvemens, et se plaignaient amèrement de l'impéritie de leurs propres généraux. Un commandant d'artillerie de la garde russe, fait prisonnier, dit en passant devant Napoléon : « Sire, faites-moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. — Jeune homme, lui répondit l'empereur français, j'apprécie vos regrets ; mais on peut être battu par mon armée et avoir encore des titres à la gloire. »

Quelques traits particuliers, choisis parmi ceux que nous pourrions citer en foule, feront connaître encore mieux que nos éloges l'esprit qui animait les troupes françaises et leurs chefs.

Un carabinier du dixième régiment d'infanterie légère avait eu le bras gauche emporté par un boulet de canon : « Donne-moi mon sac et mon fusil, dit-il à un camarade qui s'était chargé de ces deux objets, et qui conduisait le blessé à l'ambulance, retourne au combat, je marcherai bien sans toi. » Il prend son sac et son arme, et se rend seul à l'ambulance.

Le général Valhubert venait d'avoir la cuisse emportée, et les soldats de sa brigade s'empressaient autour de lui pour le relever et le transporter au poste des chirurgiens : « Souvenez-vous de l'ordre du jour [1], leur dit-il, et reprenez vos

[1] On se rappelle que, dans l'ordre du jour donné avant la bataille, Napoléon avait défendu aux soldats de quitter leurs rangs sous le prétexte d'emmener les blessés.

rangs; si vous êtes vainqueurs, vous m'enleverez du champ de bataille; si vous êtes vaincus, que m'importe un reste de vie? » Et bientôt après il ajoute : « Que n'ai-je perdu plutôt le bras, je pourrais combattre encore avec vous et mourir à mon poste! » Valhubert ne survécut que vingt-quatre heures à ses blessures, et, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, il écrivit cette lettre touchante à Napoléon : « J'aurais voulu faire plus pour vous; je vais mourir, et je ne regrette pas la vie, puisque j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, rappelez-vous de moi. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille; je n'ai pas besoin de vous la recommander[1]. »

1805-an XIV. Allemagne.

Les Russes avaient perdu quarante-cinq drapeaux et presque tous les étendards de leur garde impériale; dans l'armée française, un seul bataillon ayant été rompu, son aigle fut enlevée par l'ennemi. Quelques jours après la bataille, l'empereur passa la revue du quatrième régiment, au premier bataillon duquel ce malheur était arrivé : « Soldats, dit-il à ceux de ce même bataillon, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée? Vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et que vous la défendriez au péril de votre vie; comment avez-vous tenu votre promesse? Le major Bigarré[2], brave et digne officier, qui commandait le régiment,

[1] L'empereur accomplit les derniers vœux du brave Valhubert. Il se chargea de la famille de ce général, ordonna qu'un monument serait élevé au lieu même où il avait été blessé, que son nom fût donné à la place de Paris qui se trouve entre le Jardin des plantes et le pont qu'on construisait alors vis-à-vis, et qu'on sculptât sa statue en marbre. Les noms des colonels Morland et Bourdon, également tués dans cette bataille, furent donnés aussi à la place opposée et au boulevard qui aboutit au pont qui prit le nom glorieux d'Austerlitz : ce dernier est devenu plus populaire que la nouvelle désignation qu'on a depuis imposée au monument triomphal (*Pont du jardin des plantes*).

[2] Aujourd'hui lieutenant-général.

1805-an XIV. Allemagne.

prit la parole et répondit, que le porte-drapeau ayant été entouré et tué au milieu de la plus forte mêlée, on ne s'était point aperçu d'abord de sa chute, à cause de la fumée; que cependant la division avait fait un mouvement à droite; que le bataillon avait appuyé ce mouvement, et que ce n'était que long-temps après qu'il s'était aperçu de la perte de son aigle. Le major ajouta que le premier bataillon, voulant réparer cette perte, indépendante de sa valeur, s'était précipité ensuite sur deux bataillons russes, leur avait pris deux drapeaux dont il faisait hommage à l'empereur, espérant que S. M. leur rendrait une autre aigle en échange. Napoléon hésita un moment, puis il dit : « Officiers et soldats, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle, et que, si vous vous en étiez aperçus, vous vous seriez précipités pour la reprendre, ou vous auriez péri sur le champ de bataille, car un soldat qui a perdu son aigle a tout perdu? » Aussitôt les soldats avançant la main : « Nous le jurons, et nous jurons aussi de défendre l'aigle que vous nous donnerez, avec la même intrépidité que nous avons mise à enlever les deux drapeaux que nous vous présentons. — En ce cas, dit l'empereur en souriant, je vous rendrai donc votre aigle. »

Le général Thiébault, blessé dangereusement, était transporté par quatre prisonniers russes; six Français, également blessés, le rencontrent, éloignent les Russes, et saisissant eux-mêmes le brancard, ils disent avec fierté : « C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur de porter notre brave général. »

Pendant la nuit du 2 au 3, le colonel Dahlmann parcourut, avec deux escadrons des chasseurs de la garde, le terrain aux environs du champ de bataille, et ramena encore vingt canons et quinze cents prisonniers. L'alarme et le désordre continuaient à régner parmi les débris de l'armée alliée, dont tous les corps avaient été entamés. Ici, c'étaient des soldats sans officiers; plus loin, des officiers abandonnés de leurs sol-

dats; on ne trouvait plus de traces de formation dans un grand nombre de masses errantes. 1805 an XIV. Allemagne.

Atterré sous le poids d'un aussi grand revers, l'empereur d'Autriche envoya, dès la pointe du jour, le prince Jean de Lichtenstein auprès de Napoléon, pour lui demander une entrevue. Il fut convenu qu'elle aurait lieu le 4 septembre, au bivouac du monarque français.

L'armée austro-russe, continuant toujours sa retraite, arriva dans la matinée du 3 décembre à Czeitsch; mais, poursuivie par la cavalerie française, qui ne lui donnait pas de relâche, et ayant perdu sa ligne d'opérations sur la grande route d'Olmutz, elle fut obligée de se jeter sur Gœding.

L'armée française manœuvra, le 3, de la manière suivante :

La cavalerie du prince Murat, qui, dès le soir de la bataille, avait poussé des détachemens sur Rausnitz et Wischau, suivit cette route, prit une immense quantité de bagages, s'avança jusqu'au-delà de Prosnitz, et dirigea ensuite de forts détachemens sur Kremsir.

Le maréchal Lannes suivit d'abord la même route, et prit ensuite sur sa droite, pour se porter sur celle des alliés par Butschowitz et Stanitz. Les maréchaux Bernadotte et Soult, la garde impériale et la division du général Oudinot, se dirigèrent par la route de Hongrie, mais ne s'avancèrent que lentement, afin de donner à l'extrémité de la droite de l'armée le temps de gagner du terrain sur la gauche des alliés. Le maréchal Davoust marcha sur le flanc gauche de l'armée ennemie par la route de Nikolsburg, où était la division du général Gudin, et par celle d'Auspitz, où était le reste du troisième corps d'armée : ces deux routes se réunissent à une demi-lieue de Gœding. Ainsi l'ennemi, encore fort de trente mille hommes, mais sans équipages et sans vivres, était sur le point d'être entièrement cerné par les troupes victorieuses.

1805-an XIV. Allemagne.

Le lendemain, 4 décembre, les alliés passèrent la March et gagnèrent Holitsch, dans un état encore plus précaire et plus déplorable que la veille. Napoléon pouvait en un moment achever la ruine de cette armée, au milieu de laquelle fuyaient les empereurs de Russie et d'Autriche, et lui faire mettre bas les armes; mais par suite d'une modération qu'il n'aurait peut-être pas eue s'il n'eût été encore que premier consul, il se refusa en quelque sorte à la pensée de faire prisonniers ces deux monarques, craignant sans doute de donner un exemple qui pouvait porter atteinte au principe de l'inviolabilité qu'il serait peut-être un jour dans le cas d'invoquer pour lui-même.

Ce même jour, l'empereur de Russie avait son quartier à Holitsch, et l'empereur d'Autriche plaça le sien à Czeitsch, pour être plus à portée de se rendre à l'entrevue qu'il devait avoir avec Napoléon dans la journée. D'après la nouvelle apportée dès la veille par le prince Jean de Lichtenstein, il devait y avoir armistice entre les troupes autrichiennes et l'armée française; mais l'avant-garde du prince Murat n'ayant point été avertie assez tôt, venait d'attaquer dès le matin les postes du général Kienmayer, sur les hauteurs de Nasedlowitz, et le prince Bagration, qui appuyait le général autrichien, s'était replié déjà derrière Czeitsch. Ce mouvement avait jeté l'alarme dans le quartier-général impérial autrichien : ce malentendu cessa dès que Murat fut instruit des intentions de l'empereur français. Une suspension d'armes eut lieu sur-le-champ, et on laissa un intervalle d'une demi-lieue entre les avant postes respectifs. L'armée française prit position sur plusieurs lignes, entre Damborschütz et Saroschütz, en avant d'Uschütz. Peu de temps après, Napoléon étant arrivé aux avant-postes, l'empereur d'Autriche se porta à sa rencontre, et l'entrevue de ces deux souverains eut lieu à quelque distance du village de Nasedlowitz, près d'un

moulin, à côté de la grande route et en plein air. Napoléon avait fait allumer du feu dans ce bivouac, et il dit à l'empereur François II : « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. — Vous tirez si bon parti de votre habitation qu'elle doit vous plaire, répondit en souriant le monarque autrichien. » Ces deux princes convinrent bientôt d'un armistice et des principales conditions de la paix qui allait être promptement négociée. François II demanda aussi une trève pour les débris de l'armée russe, Napoléon observa que cette armée était entièrement cernée : « Mais, ajouta-t-il, pour faire une chose agréable à mon frère l'empereur Alexandre, je consens à arrêter la marche de mes colonnes et à laisser passer ses troupes ; mais Votre Majesté me promet-elle que cette armée retournera en Russie et évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne ? — C'est l'intention de l'empereur Alexandre, répliqua le monarque autrichien, je puis vous l'assurer ; vous pouvez d'ailleurs vous en convaincre, en envoyant un de vos officiers vers ce prince. » Le général Savary fut dépêché, aussitôt après cette entrevue, pour savoir si Alexandre adhérait à l'armistice. Lorsque l'empereur d'Autriche eut quitté Napoléon, celui-ci parut regreter un instant la condescendance qu'il venait de montrer, et il dit à ses officiers : « Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe et autrichienne ; mais, enfin, quelques larmes de moins seront versées. »

1805-an XIV. Allemagne.

Le général Savary, et le général autrichien Sutterheim, envoyé par l'empereur François II pour le même objet, arrivèrent à minuit au quartier-général impérial russe à Holitsch. Introduits auprès d'Alexandre, ce prince parla au général français : « Dites à votre maître qu'il a fait des miracles ; que la journée du 2 a accru mon admiration pour lui ; que je le regarde comme un prédestiné, et qu'il faut à mon armée cent

1805-an XIV. Allemagne.

ans pour égaler la sienne ; mais puis-je me retirer avec sûreté? — Oui, sire, répliqua le général Savary, si Votre Majesté ratifie ce que les deux empereurs de France et d'Autriche viennent d'arrêter dans leur entrevue. — Qu'est-ce ? — Que Votre Majesté fera retirer son armée par les journées d'étape qui seront réglées par l'empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne : à cette condition, j'ai l'ordre de me rendre à nos avant-postes, qui vous ont déjà tourné, et d'y donner les ordres nécessaires pour protéger votre retraite, l'empereur voulant respecter l'ami du premier consul. — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. »

Le général Savary partit sur-le-champ et se rendit à Josephsdorf, auprès du maréchal Davoust, qu'il trouva donnant ses derniers ordres pour forcer les Russes à mettre bas les armes. Dès que le maréchal eut connaissance des intentions de l'empereur, il fit arrêter ses troupes dans les positions où elles se trouvaient, et, le surlendemain, l'armée russe commença son mouvement pour retourner en Russie.

Sur ces entrefaites, le prince Jean de Lichtenstein était revenu au quartier-général de l'empereur des Français, établi au château d'Austerlitz, afin de régler la démarcation de la ligne des deux armées pendant la durée de l'armistice qui devait précéder la paix définitive entre la France et l'Autriche. Cette convention fut arrêtée le 6, en voici la teneur :

« Art. 1er. La ligne des deux armées autrichienne et française sera, en Moravie, le cercle d'Iglau, le cercle de Znaïm, le cercle de Brusen, la partie du cercle d'Olmutz sur la rive droite de la petite rivière de Trezeboka, en avant de Prosnitz jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la March, la rive droite de la March jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Danube, y compris cependant Presburg. Il ne sera mis néanmoins aucune troupe française et autrichienne

dans un rayon de cinq ou six lieues autour de Hollitsch et la rive droite de la March. La ligne des deux armées comprendra en outre, dans le territoire occupé par l'armée française, toute la Haute et Basse-Autriche, le Tyrol, l'état de Venise, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie; enfin, dans la Bohême, le cercle de Montabord, et tout ce qui est à l'est de la route de Tabor à Linz. 1805 an XIV. Allemagne.

» 2. L'armée russe évacuera les états d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne; savoir, la Moravie et la Hongrie dans l'espace de quinze jours, et la Gallicie dans l'espace d'un mois. L'ordre de route de l'armée russe sera tracé, afin qu'on sache toujours où elle se trouve, ainsi que pour éviter tout malentendu.

» 3. Il ne sera fait, en Hongrie, aucune espèce de levée en masse ni d'insurrection, et en Bohême aucune espèce de levée extraordinaire. Aucune armée étrangère ne pourra entrer sur le territoire de la maison d'Autriche. Les négociateurs se réuniront de part et d'autre à Nikolsburg, pour procéder directement à l'ouverture des négociations, afin de parvenir à rétablir promptement la paix et la bonne harmonie entre les deux empereurs. »

L'empereur de Russie quitta Holitsch le 7 décembre, et partit en poste pour Saint-Pétersbourg. Napoléon, voulant donner à ce souverain une nouvelle preuve de sa générosité, lui renvoya sans échange tous les prisonniers de la garde noble russe, et le prince Repnin, colonel des chevaliers-gardes.

L'armée russe s'était mise en marche sur trois colonnes. La première prit le chemin de Cracovie et de Thérespol; la seconde, celui de Kaschaw, Lemberg et Brody; et la troisième, celui de Czirnau, Wertrell et Trassiatin.

Napoléon, après avoir donné ses ordres pour le placement des différens corps de la grande armée, se dirigea avec sa

1805-an XIV. Allemagne. garde vers la capitale de l'Autriche; il était de retour au palais de Schœnbrunn le 12 décembre. Le ministre des relations extérieures, Talleyrand, le prince Jean de Lichtenstein et le comte Giulay, s'étaient rendus à Presburg, ville que l'empereur avait choisie pour le lieu des négociations de la paix entre les deux puissances française et autrichienne.

Au 24 décembre, la grande armée occupait les positions suivantes:

Le premier corps (maréchal Bernadotte) gardait la Bohême; le deuxième (maréchal Lannes), la Moravie; le troisième (celui du maréchal Davoust), Presburg, capitale de la Hongrie; le quatrième (maréchal Soult), Vienne et ses environs; le cinquième (maréchal Ney), la Carinthie; le sixième (général Marmont), la Styrie; le septième (maréchal Augereau), était en réserve en Souabe; enfin une partie de l'armée d'Italie, devenue huitième corps, était en Carniole, sous les ordres du maréchal Masséna. Le prince Eugène Beauharnais commandait toutes les troupes des états de Venise et du royaume d'Italie; et le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, avec un corps d'armée, marchait à grandes journées vers Naples, pour s'emparer de ce royaume, dont Napoléon avait résolu d'expulser la famille régnante, pour placer sur le trône son frère Joseph Bonaparte.

26 décembre. (5 nivôse.) *Traité de Presburg.* — Les négociations entamées à Presburg ne traînèrent point en longueur, et éprouvèrent peu de difficultés de la part de l'Autriche, dont la position était trop critique pour résister aux volontés du vainqueur. Quelque dures que fussent les conditions imposées, l'empereur François II s'empressa d'y souscrire. Napoléon n'avait point oublié la promesse qu'il avait faite à la France et à son armée, de conclure une paix qui mît l'Autriche dans l'impossibilité de pouvoir de long-temps recommencer la guerre et épouser les intérêts des puissances qui voudraient la prolonger en Europe.

Le traité suivant fut signé, le 26 décembre 1805, par les plénipotentiaires que nous avons nommés dans le paragraphe précédent : 1805-an XIV. Allemagne.

Art. 1er. Il y aura, à compter de ce jour, paix et amitié entre S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité.

2. La France continuera de posséder en toute propriété et souveraineté les duchés, principautés, seigneuries et territoires au-delà des Alpes, qui étaient, antérieurement au présent traité, réunis et incorporés à l'empire français, ou régis par les lois et les administrations françaises.

3. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, pour lui, ses héritiers et successeurs, reconnaît les dispositions faites par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, relatives aux principautés de Lucques et de Piombino.

4. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche renonce, tant pour lui que pour ses héritiers et successeurs, à la partie des états de la république de Venise à lui cédée par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, laquelle sera réunie à perpétuité au royaume d'Italie.

5. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche reconnaît S. M. l'empereur des Français comme roi d'Italie ; mais il est convenu que, conformément à la déclaration faite par S. M. l'empereur des Français, au moment où il a pris la couronne d'Italie, aussitôt que les puissances nommées dans cette déclaration auront rempli les conditions qui s'y trouvent exprimées, les couronnes de France et d'Italie seront séparées à perpétuité, et ne pourront plus, dans aucun cas, être réunies sur la même tête. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche s'engage à reconnaître, lors de la séparation, le successeur que S. M. l'empereur des Français se sera donné comme roi d'Italie.

1805-an XIV. Allemagne.

6. Le présent traité de paix est déclaré commun à LL. AA. SS. les électeurs de Bavière, da Wurtemberg et de Bade, à la république batave, alliés de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, dans la présente guerre.

7. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg ayant pris le titre de roi, sans néanmoins cesser d'appartenir à la confédération germanique, S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche les reconnaît en cette qualité.

8. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés :

Cède et abandonne à S. M. le roi de Bavière le margraviat de Burgaw et ses dépendances, la principauté d'Eischtadt, la partie du territoire de Passau appartenant à S. A. R. l'électeur de Salzbourg, et située entre la Bohême, l'Autriche, le Danube et l'Inn; le comté de Tyrol, y compris les principautés de Brixen et de Trente; les sept seigneuries du Voralberg avec leurs enclaves; le comté de Hohenems; le comté de Kœnigsegg-Rothenfels; les seigneuries de Tetnang et Argen, et la ville et territoire de Lindau.

A S. M. le roi de Wurtemberg, les cinq villes dites du Danube; savoir, Ehingen, Munders-Kingen, Redlingen, Meingen et Sulgaw, avec leurs dépendances; le haut et bas comté de Hohenberg; le landgraviat de Nellemburg, et la préfecture d'Altorf, avec leurs dépendances (la ville de Constance exceptée); la partie du Brisgaw faisant enclave dans les possessions wurtembergeoises, et située à l'est d'une ligne tirée du Schlegelberg jusqu'à la Molbach, et les villes et territoires de Villengen et Brentingen.

A S. A. S. l'électeur de Bade, le Brisgaw, à l'exception de l'enclave et des portions séparées ci-dessus désignées, l'Orte-

naw et leurs dépendances; la ville de Constance et la commanderie de Meinau. 1805-an XIV. Allemagne.

Les principautés, seigneuries, domaines et territoires susdits seront possédés respectivement par LL. MM. les rois de Bavière et de Wurtemberg, et par S. A. S. l'électeur de Bade, soit en suzeraineté, soit en toute propriété et souveraineté, de la même manière, aux mêmes titres, droits et prérogatives que les possédaient S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche ou les princes de sa maison, et non autrement.

9. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche reconnaît les dettes contractées par la maison d'Autriche au profit des particuliers et des établissemens publics des pays faisant actuellement partie intégrante de l'empire français, et il est convenu que sadite majesté restera libre de toute obligation par rapport à toutes dettes quelconques que la maison d'Autriche aurait contractées, à raison de la possession, et hypothéquées sur le sol des pays auxquels elle renonce par le présent traité.

10. Les pays de Salzburg et de Berchtolgaden, appartenant à S. A. S. et E. l'archiduc Ferdinand, seront incorporés à l'empire d'Autriche, et S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche les possédera en toute propriété et souveraineté, mais à titre de duché seulement.

11. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'engage à obtenir, en faveur de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, électeur de Salzburg, la cession, par S. M. le roi de Bavière, de la principauté de Wurtzburg, telle qu'elle a été donnée à sadite majesté par le récès de la députation de l'empire germanique du 25 février 1803 (6 ventose an XI.)

Le titre électoral de S. A. R. sera transféré sur cette principauté, que S. A. R. possédera en toute propriété et souveraineté, de la même manière et aux mêmes conditions qu'elle possédait l'électorat de Salzburg.

1805-an XIV. Allemagne.

Et, quant aux dettes, il est convenu que le nouveau possesseur n'aura à sa charge que les dettes résultant d'emprunts formellement consentis par les états du pays ou des dépenses faites pour l'administration effective dudit pays.

12. La dignité de grand-maître de l'ordre teutonique, les droits, douanes et revenus qui, antérieurement à la présente guerre, dépendaient de Mergentheim, chef-lieu de l'ordre, les autres droits, douanes et revenus qui se trouveront attachés à la grande-maîtrise à l'époque de l'échange des ratifications du présent traité, ainsi que les domaines et revenus dont, à cette même époque, ledit ordre se trouvera en possession, deviendront héréditaires dans la personne et la descendance directe et masculine, par ordre de primogéniture, de celui des princes de la maison impériale qui sera désigné par S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche.

S. M. l'empereur Napoléon promet ses bons offices pour faire obtenir le plus tôt possible à S. A. R. l'archiduc Ferdinand une indemnité pleine et entière en Allemagne.

13. S. M. le roi de Bavière pourra occuper la ville d'Augsburg et son territoire, les réunir à ses états, et les posséder en toute propriété et souveraineté. Pourra également S. M. le roi de Wurtemberg occuper, réunir à ses états, et posséder en toute propriété et souveraineté le comté de Bondorf, et S. M. l'empereur s'engage à n'y mettre aucune opposition.

14. LL. MM. les rois de Bavière et de Wurtemberg, et S. A. S. l'électeur de Bade, jouiront sur les territoires à eux cédés, comme aussi sur les anciens états, de la plénitude de la souveraineté et de tous les droits qui en dérivent et qui leur ont été garantis par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, ainsi et de la même manière qu'en jouissent S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. le roi de Prusse sur les états allemands. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, soit comme chef de l'empire, soit comme co-

état, s'engage à ne mettre aucun obstacle à l'exécution des actes qu'ils auront faits ou pourraient faire en conséquence. 1805-an XIV. Allemagne.

15. S. M. l'empereur d'Autriche et d'Allemagne, tant pour ses héritiers et successeurs que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs, renonce à tous droits soit de souveraineté, soit de suzeraineté, à toutes prétentions quelconques, actuelles ou éventuelles, sur tous les états, sans exception, de LL. MM. les rois de Bavière, de Wurtemberg, et de S. A. S. l'électeur de Bade, et généralement sur tous les états, domaines et territoires compris dans les cercles de Bavière, de Franconie, de Souabe, ainsi qu'à tout titre pris desdits domaines et territoires; et réciproquement toutes prétentions actuelles ou éventuelles desdits états à la charge de la maison d'Autriche ou de ses princes, sont et demeureront éteintes à perpétuité : néanmoins, les renonciations contenues au présent article ne concernent point les propriétés qui sont par l'article 9, ou seront, en vertu de l'article 11 ci-dessus, concédées à LL. AA. RR. les archiducs désignés dans lesdits articles.

16. Les titres domaniaux et archives, les plans et cartes des différens pays, villes et forteresses, cédés par le présent traité, seront remis dans l'espace de trois mois, à dater de l'échange des ratifications, aux puissances qui en auront acquis la propriété.

17. S. M. l'empereur Napoléon garantit l'intégrité de l'empire d'Autriche dans l'état où il sera en conséquence du présent traité de paix, de même que l'intégrité des possessions des princes de la Maison d'Autriche, désignées dans les articles 11 et 12.

18. Les hautes parties contractantes reconnaissent l'indépendance de la république helvétique, régie par l'acte de médiation, de même que l'indépendance de la république batave.

19. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses

1805-an XIV. Allemagne. alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

20. Toutes les communications et relations commerciales seront rétablies dans les deux pays comme elles étaient avant la guerre.

21. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, conserveront entre eux le même cérémonial, quant au rang et aux autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

22. Dans les cinq jours qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, la ville de Presburg et ses environs, à la distance de six lieues, seront évacués.

Dix jours après ledit échange, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la Moravie, la Bohême, le Viertel-Unter-Wienner-Wald, le Viertel-Unter-Manhartsberg, la Hongrie et toute la Styrie.

Dans les dix jours suivans, elles évacueront le Viertel-Ober-Wienner-Walder, le Viertel-Ober-Manhartsberg.

Enfin, dans le délai de deux mois, à compter de l'échange des ratifications, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la totalité des états héréditaires de S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, à l'exception de la place de Braunau, laquelle restera pendant un mois de plus à S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, comme lieu de dépôt pour les malades et pour l'artillerie.

Il ne sera, pendant ledit mois, fait aux habitans aucune réquisition de quelque nature que ce soit.

Mais il est convenu que, jusqu'à l'expiration dudit mois, il ne pourra être stationné ni introduit aucun corps quelconque de troupes autrichiennes dans un arrondissement de six lieues autour de ladite place de Braunau.

Il est pareillement convenu que chacun des lieux qui devront

être évacués successivement par les troupes françaises dans les délais sus-mentionnés, ne pourra être occupé par des troupes autrichiennes que quarante-huit heures après l'évacuation. 1805-an XIV. Allemagne.

Il est aussi convenu que les magasins laissés par l'armée française dans les lieux qu'elle évacuera successivement, resteront à sa disposition, et qu'il sera fait par les hautes parties contractantes un arrangement relatif à toutes les contributions de guerre précédemment imposées sur les divers états héréditaires occupés par l'armée française, arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement à compter du jour de l'échange des ratifications.

L'armée française tirera son entretien et ses subsistances de ses propres magasins établis, sur les routes qu'elle doit suivre.

23. Immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, des commissaires seront nommés de part et d'autre, pour remettre et recevoir, au nom des souverains respectifs, toutes les parties du territoire vénitien non occupées par les troupes de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

La ville de Venise, les lagunes et les possessions de terre ferme seront remises dans le délai de quinze jours; l'Istrie et la Dalmatie vénitienne, les bouches du Cattaro, les îles vénitiennes de l'Adriatique, et les toutes places et forts qu'elles renferment, dans le délai de six semaines, à compter de l'échange des ratifications.

Les commissaires respectifs veilleront à ce que la séparation de l'artillerie ayant appartenu à la république de Venise et de l'artillerie autrichienne soit exactement faite, la première devant rester en totalité au royaume d'Italie. Ils détermineront, d'un commun accord, l'espèce et la nature des objets appartenant à S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, lesquels devront rester à sa disposition. Ils conviendront, soit de la vente au royaume d'Italie de l'artillerie impériale et des objets mentionnés, soit de leur échange contre une quan-

1805-an XIV. Allemagne.

tité équivalente d'artillerie ou d'objets de même ou d'autre nature qui seraient laissés par l'armée française dans les états héréditaires.

Il sera donné toute facilité et toute assistance aux troupes autrichiennes et aux administrations civiles et militaires pour retourner dans les états d'Autriche par les voies les plus convenables et les plus sûres, ainsi que pour le transport de l'artillerie impériale des magasins de terre et de mer, et autres objets qui n'auraient pas été compris dans les stipulations, soit de vente, soit d'échange, qui pourront être faites.

24. Les ratifications seront échangées dans l'espace de huit jours, ou plus tôt, si faire se peut.

Le 27 décembre, après avoir ratifié ce traité, Napoléon eut une entrevue avec l'archiduc Charles, dans la maison de chasse de Stamersdorf, à trois lieues de Vienne. Elle dura deux heures, et le prince se retira comblé des marques d'estime que lui avait prodiguées l'empereur des Français, en échange des éloges qu'il avait donnés lui-même aux grands talens militaires et politiques du vainqueur. Celui-ci dit, après le départ de l'archiduc, qu'il ne concevait pas comment l'empereur d'Autriche, possédant dans la personne de son frère, un capitaine aussi sage et aussi habile, avait pu accorder sa confiance principale à un général tel que Mack. C'est de cette entrevue de l'archiduc avec Napoléon que data la haute estime qu'ils professèrent depuis l'un pour l'autre; elle ne se démentit qu'à l'époque où l'Autriche crut devoir faire cause commune avec les puissances coalisées pour renverser Napoléon d'un trône sur lequel celui-ci se croyait plus affermi par son mariage avec la fille de François II, que par l'amour et le dévouement du peuple français.

Le 29 décembre, deux proclamations annoncèrent, l'une, à la grande armée, la conclusion de la paix et les fêtes qu'on allait lui préparer à Paris; l'autre, aux habitans de Vienne,

annonçant le départ de Napoléon et l'estime que lui avait inspirée leur conduite pendant cette guerre. 1805 an XIV. Allemagne.

Voici la première :

« Soldats !

» La paix entre moi et l'empereur d'Autriche est signée.

» Vous avez, dans cette arrière-saison, fait deux campagnes ; vous avez rempli tout ce j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale.

» J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués : je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis.

» Vous avez vu votre empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues, je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartiennent au souverain du premier peuple de l'univers.

» Je donnerai une grande fête, aux premiers jours de mai, à Paris, vous y serez tous, et après nous irons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

» Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées : ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline.

» Que mes alliés n'aient pas à se plaindre de votre passage, et, en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfans au milieu de leur famille : mon peuple se comportera envers vous comme il le doit envers des héros ses défenseurs.

» Soldats, l'idée que je vous verrai tous, avant six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions ; nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur, et le monde nous verra tous prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre hon-

1805-an XIV. Allemagne.

neur, ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent. »

La proclamation aux habitans de Vienne était ainsi conçue:

« J'ai signé la paix avec l'empereur d'Autriche.

» Prêt à partir pour ma capitale, je veux que vous sachiez l'estime que je vous porte, et le contentement que j'ai de votre bonne conduite pendant le temps que vous avez été sous ma loi.

» Je vous ai donné un exemple inouï jusqu'à présent dans l'histoire des nations.

» Dix mille hommes de votre garde nationale sont restés armés, ont gardé vos postes; votre arsenal tout entier est demeuré en votre pouvoir; et, pendant ce temps-là, je courais les chances les plus hasardeuses de la guerre.

» Je me suis confié en vos sentimens d'honneur, de bonne foi, de loyauté : vous avez justifié ma confiance.

» Habitans de Vienne, je sais que vous avez tous blâmé la guerre que des ministres vendus à l'Angleterre ont suscitée sur le continent. Votre souverain est éclairé sur les menées de ces ministres corrompus; il est livré tout entier aux grandes qualités qui le distinguent, et désormais j'espère pour vous et pour le continent des jours plus heureux.

» Habitans de Vienne, je me suis peu montré parmi vous, non par dédain ou par un vain orgueil; mais je n'ai pas voulu distraire en vous aucun des sentimens que vous deviez au prince avec qui j'étais dans l'intention de faire une prompte paix.

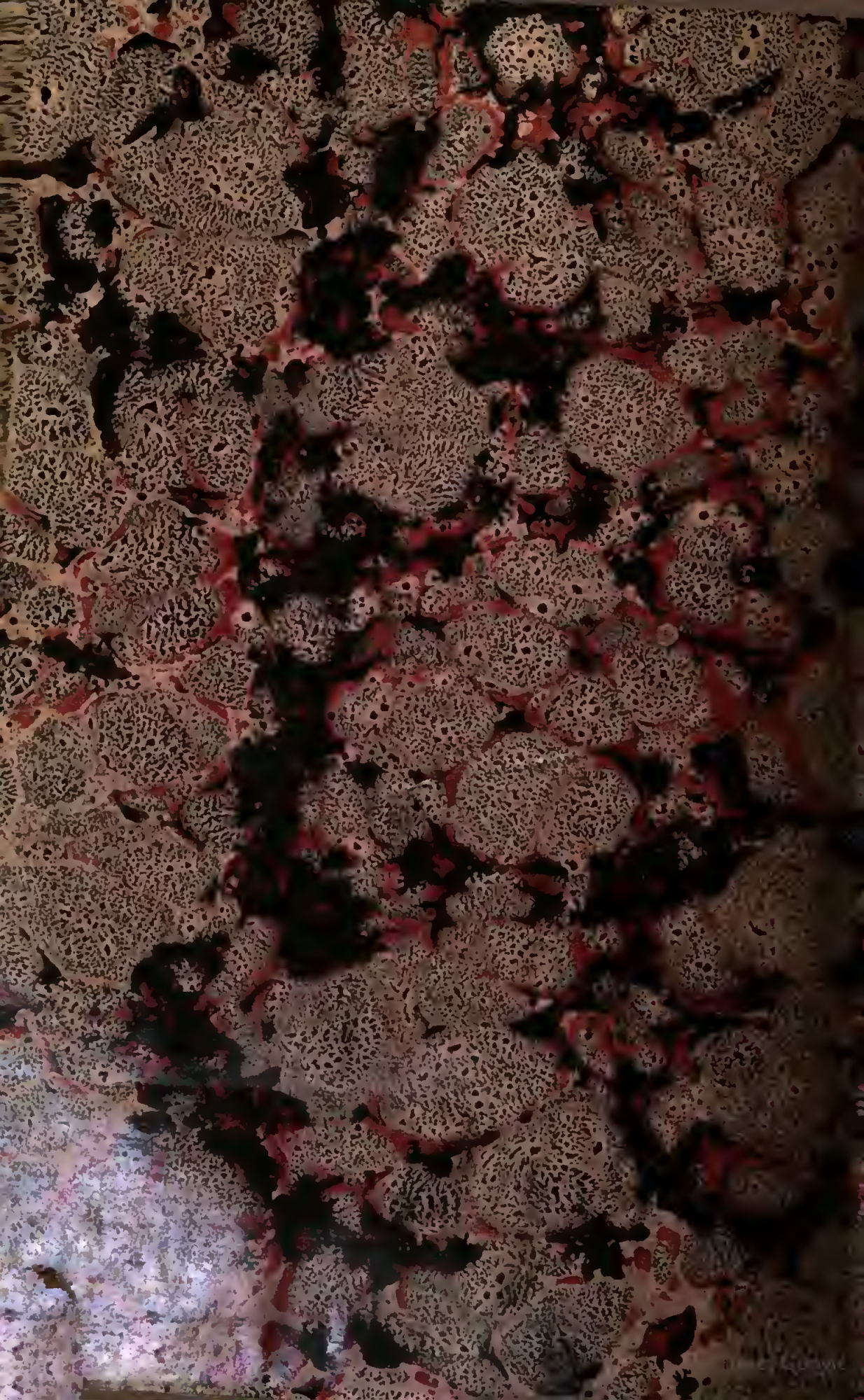
» En vous quittant, recevez comme un présent qui vous prouve mon estime, votre arsenal intact, que les lois de la guerre ont rendu ma propriété; servez-vous-en toujours pour le maintien de l'ordre.

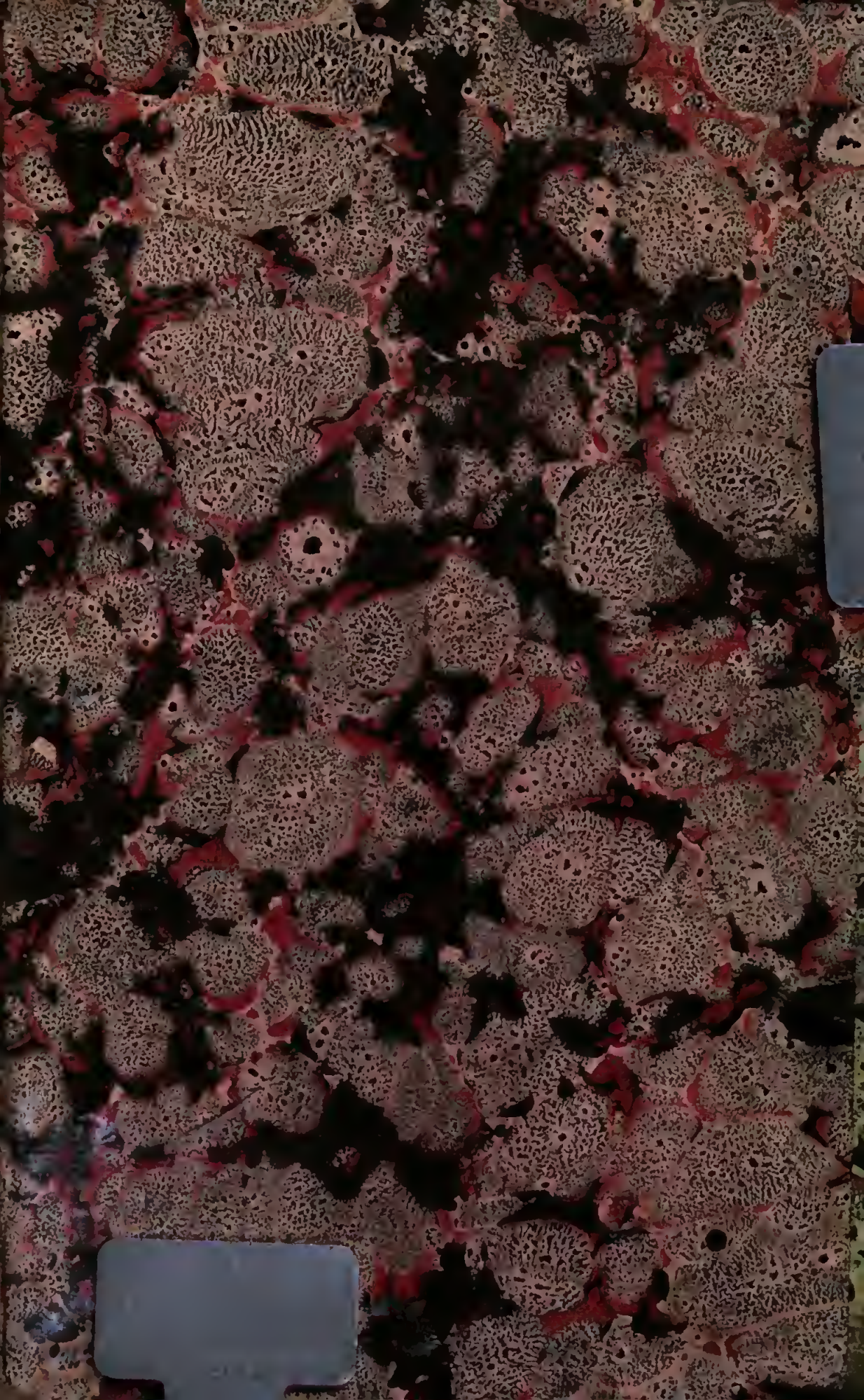
» Tous les maux que vous avez soufferts, attribuez-les aux malheurs inséparables de la guerre, et tous les ménagemens que mon armée a apportés dans vos contrées, vous les devez à l'estime que vous avez méritée. »

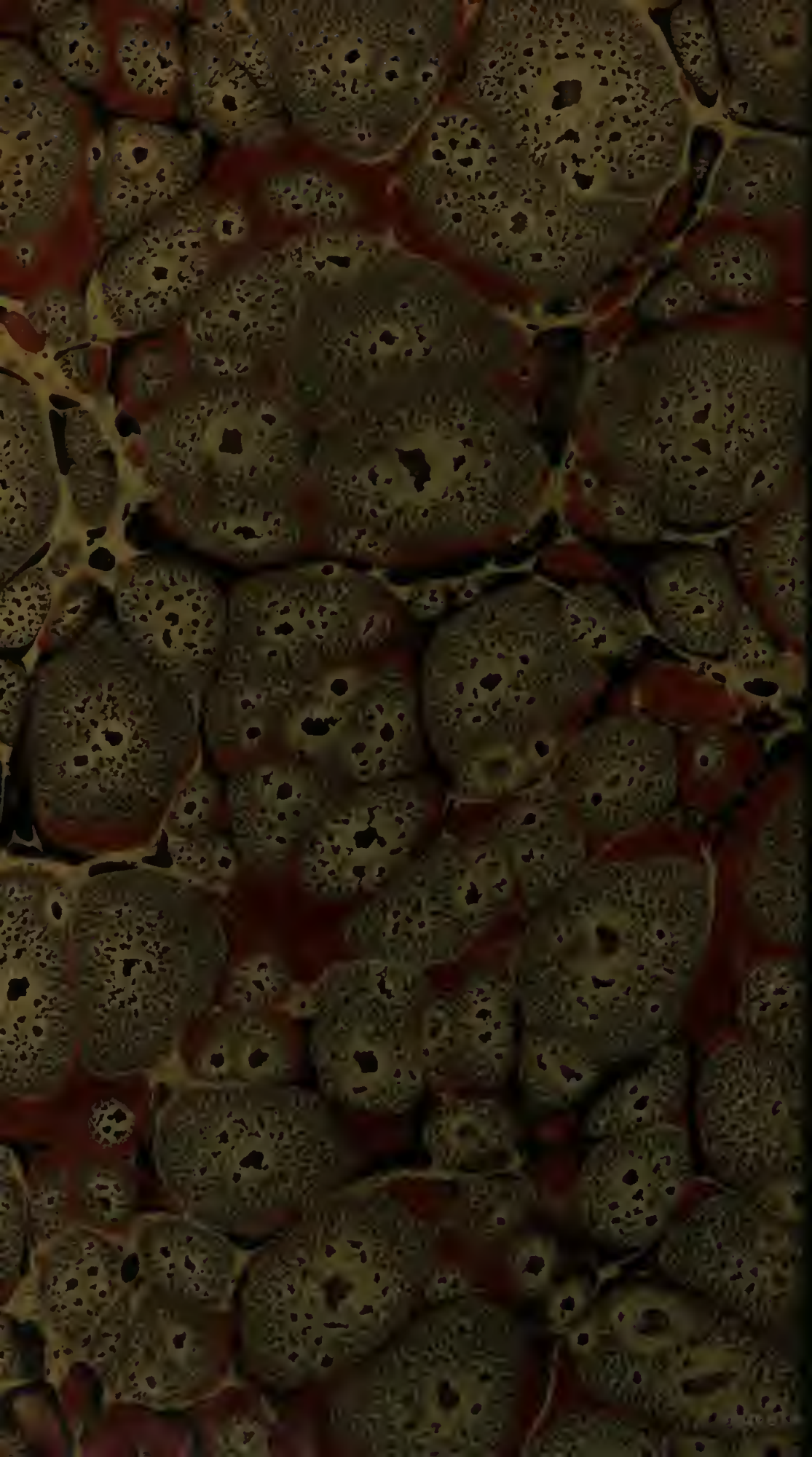
FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

8.28.3

Digitized by Google







Digitized by Google